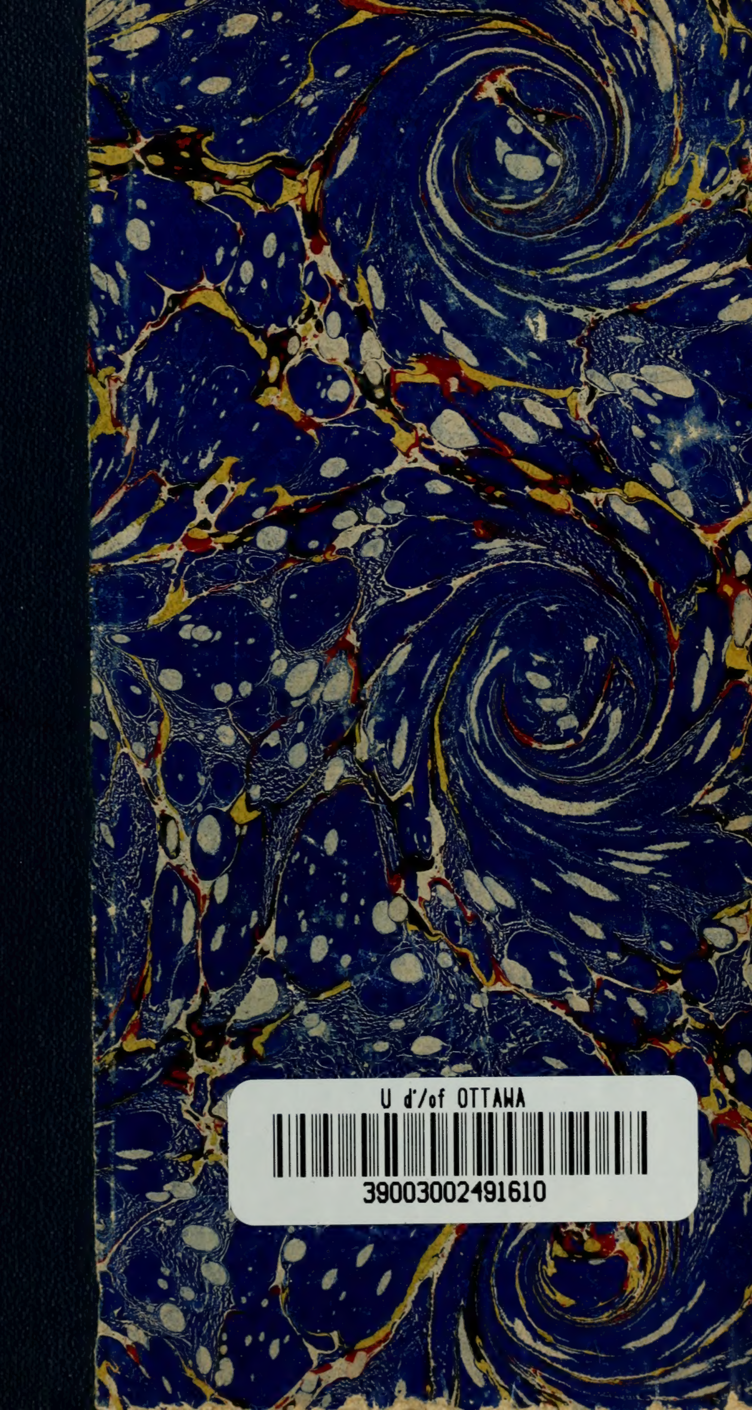
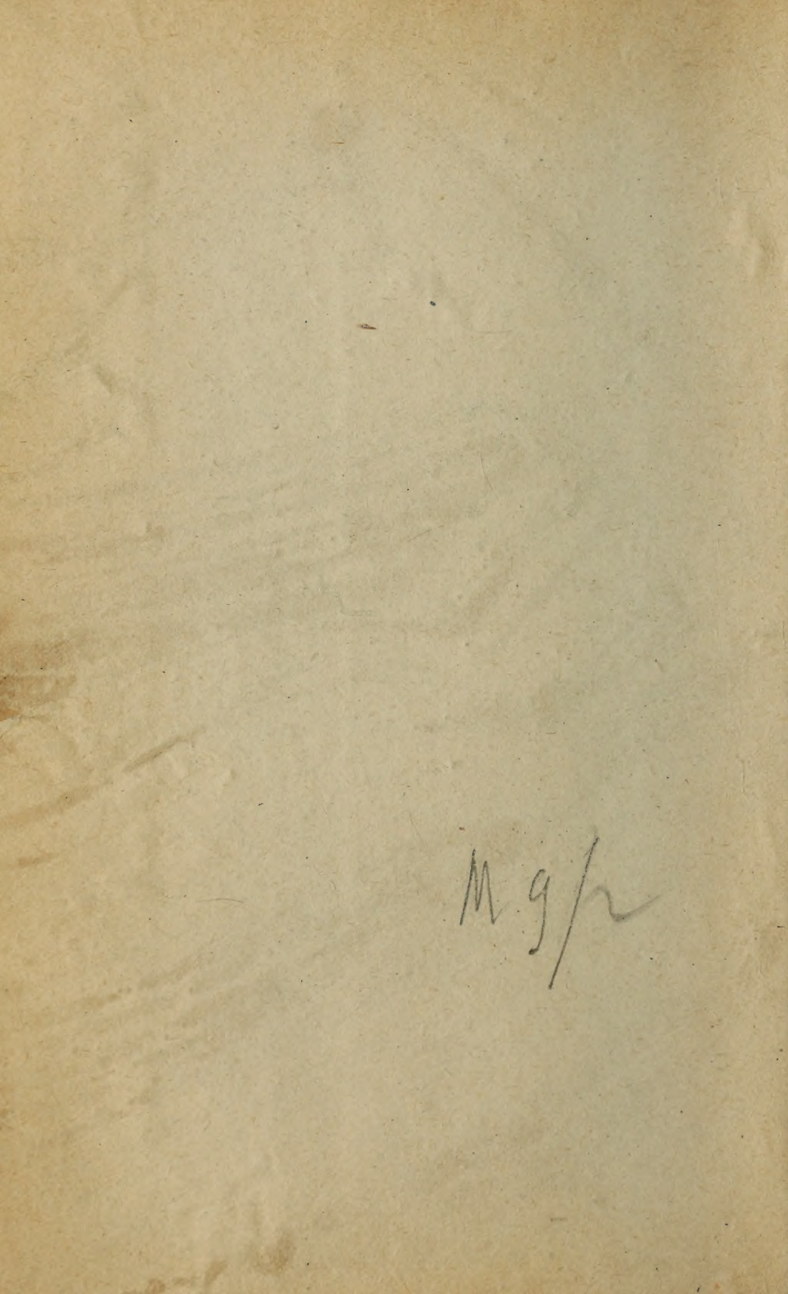






COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

L'Arétin

LES RAGIONAMENTI

LE DIALOGUE DU JEU OU LES CARTES PARLANTES. — L'ORAZIA

L'HYPOCRITE. — LE PHILOSOPHE

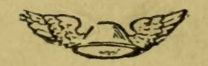
SONNETS LUXURIEUX, SATIRIQUES OU LAUDATIFS. — LETTRES

APPENDICE : BIBILIOGRAPHIE ARÉTINESQUE

VIE DE L'ARÉTIN PAR DUJARDIN D'APRÈS MAZUCHELLI

NOTICE DE GUILLAUME APOLLINAIRE

AVEC UN PORTRAIT

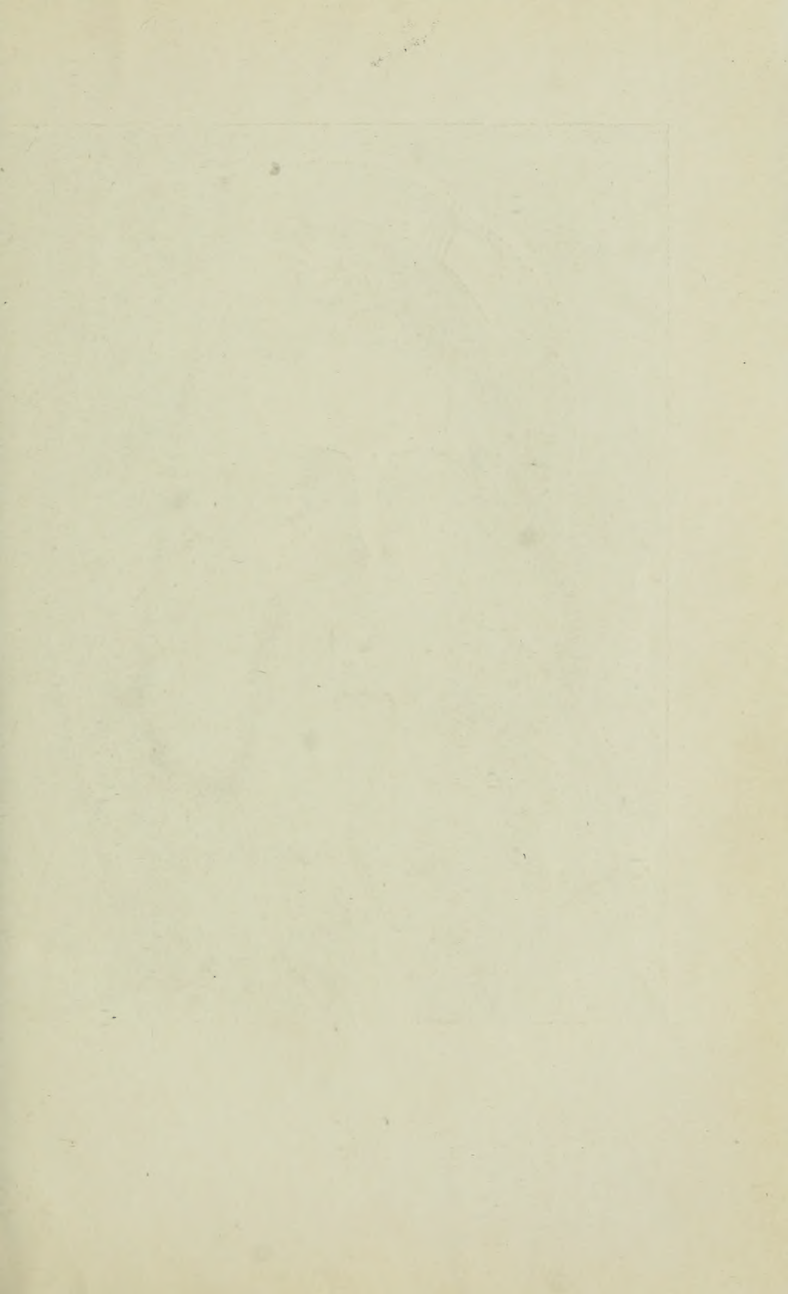


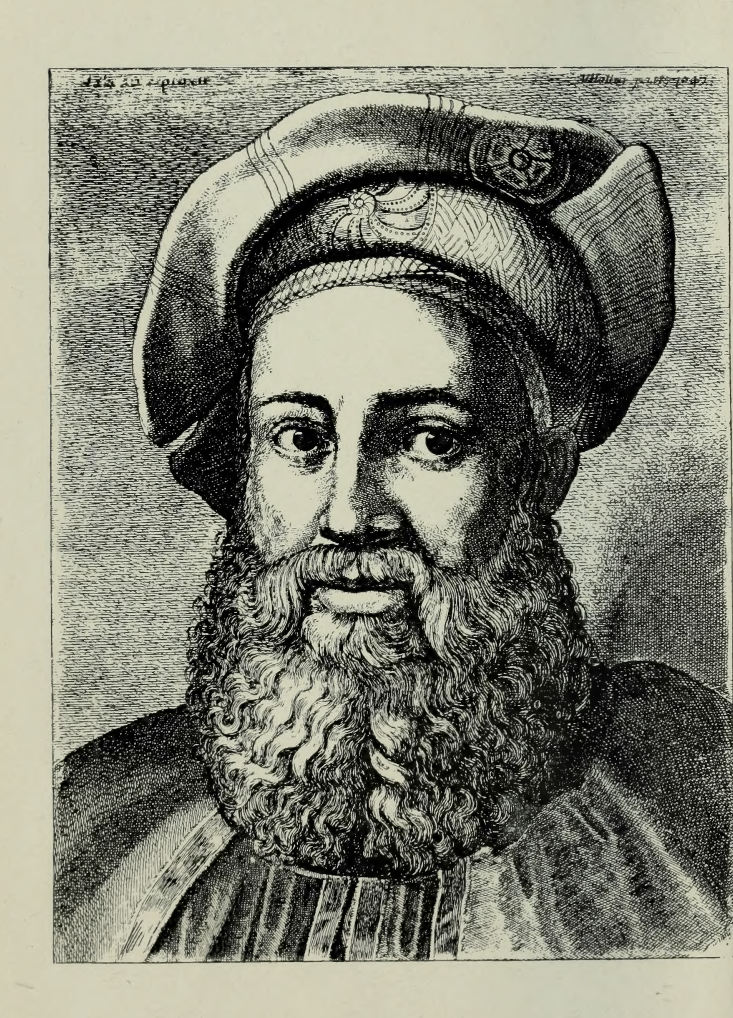
PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

L'ARÉTIN





COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

L'Arétin

LES RAGIONAMENTI

LE DIALOGUE DU JEU OU LES CARTES PARLANTES. — L'ORAZIA

L'HYPOCRITE. — LE PHILOSOPHE

SONNETS LUXURIEUX, SATIRIQUES OU LAUDATIFS. — LETTRES

APPENDICE : BIBILIOGRAPHIE ARÉTINESQUE

VIE DE L'ARÉTIN PAR DUJARDIN D'APRÈS MAZUCHELLI

NOTICE DE GUILLAUME APOLLINAIRE

AVEC UN PORTRAIT

QUATRIÈME ÉDITION

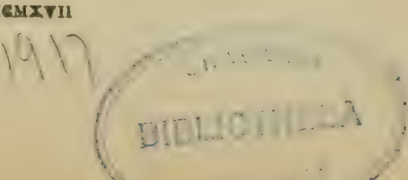


PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXVII



PIERRE ARÉTIN

Un singulier cours d'eau à double pente coule dans le val que domine Arezzo ; c'est la Chiana. Elle peut être donnée comme une image de ce Pierre, dit l'Arétin, qui, à cause de sa gloire et de son déshonneur, est devenu une des figures les plus attachantes du XVIe siècle.



Elle est en même temps une des plus mal connues. A vrai dire, si, de son vivant même, la renommée de l'Arétin n'alla pas sans infamie, après sa mort on chargea sa mémoire de tous les péchés de son époque. On ne comprenait pas comment l'auteur des *Ragionamenti* pouvait avoir écrit *les Trois livres de l'humanité du Christ ;* l'on se demandait comment ce débauché était devenu l'ami des souverains, des papes et des artistes de son temps. Ce qui devait le justifier aux yeux de la postérité a été cause de sa condamnation. En fait de génie, on

ne lui a laissé que celui de l'intrigue. Je m'étonne même qu'on ne l'ait pas accusé d'avoir acquis ses biens et son crédit par la magie.

Ce Janus bifrons a déconcerté la plupart de ses biographes et de ses commentateurs. Son nom seul depuis plus de trois siècles effraye les plus bénévoles. Il demeure l'homme des postures, non pas à cause de ses Sonnets, mais bien grâce à un dialogue en prose qu'il n'a point écrit et où on en indique 35. Cependant, le populaire n'en met que 32 sur le compte de l'imagination luxurieuse du Divin. En Italie, les lettrés le voient d'un mauvais œil. Les érudits n'abordent des recherches sur cet homme qu'avec beaucoup de répugnance et ne prononcent son nom que du bout des lèvres, osant à peine feuilleter ses livres du bout des doigts. Chez nous, les gens du monde accouplent sa mémoire à celle du marquis de Sade ; les collégiens, à celle d'Alfred de Musset ; pour le peuple et la petite bourgeoisie, son nom évoque encore, avec ceux de Boccace et de Béranger, la grivoiserie qui est toute la santé et la sauvegarde du mariage. C'est que la variété est bien la seule arme que l'on possède contre la satiété. Et l'homme qui, directement ou indirectement, a fourni à l'amour un prétexte pour ne point lasser devrait être honoré par tous les gens mariés. Sans doute, on connaîtrait les postures, même si le dialogue attribué à l'Arétin n'avait

pas été écrit, mais on n'en connaîtrait pas autant, et ni Forberg, ni les livres hindous, ni les autres manuels d'érotologie qui en indiquent un nombre beaucoup plus considérable ne seront jamais assez populaires, en Occident, pour donner à l'époux et à l'épouse des occasions naturelles (provenant d'une locution quasi proverbiale) de repousser l'ennui en variant les plaisirs. L'Arétin, qui utilisa le premier cette arme moderne, la Presse; qui, le premier, sut modifier l'opinion publique; qui exerça une influence sur le génie de Rabelais et peut-être sur celui de Molière (1), est aussi, par aventure, le maître de l'Amour occidental (2). Il est devenu une sorte de demi-dieu fécennin qui a remplacé Priape dans le Panthéon populaire d'aujourd'hui. On l'invoque ou on l'évoque au moment de l'amour, car pour ce qui regarde ses ouvrages, on ne les connaît pas. Les exemplaires en sont devenus rares. En Italie même on ne connaît guère que son théâtre. Les *Ragionamenti* n'avaient jamais été traduits en français

(1) Si l'on a pu citer Rabelais et Molière comme des auteurs sur lesquels le Divin a exercé son influence, il serait injuste de ne pas ajouter que, de notre temps, Hugues Rebell, grand lecteur des publications de Liseux, devait à l'Arétin une très grande partie de ses mérites d'écrivain.

(2) « Toutes les nuances des attitudes galantes ont été traitées « avec tant d'énergie par le célèbre Pierre Arétin, qui vivait dans « le quinzième siècle *(sic)*, qu'il n'en reste rien à dire aujourd'hui. » *Thérèse philosophe*, 2e *partie*. Cette opinion, exprimée dans un des ouvrages les plus licencieux du XVIIIe siècle, représente bien l'idée que l'on se fait encore en général du Divin.

avant que Liseux n'en publiât le texte accompagné de la traduction d'Alcide Bonneau (1), d'après laquelle fut faite la traduction anglaise publiée par le même éditeur. Elle dut servir de modèle au Dr Heinrich Conrad pour la première et toute récente traduction allemande : *Gespräche des Göttlichen Aretino*, éditée par l'*Insel Verlag* de Leipzig. Ajoutons qu'une partie de l'œuvre arétinesque est aujourd'hui perdue ; une autre demeure inédite dans les recueils manuscrits, dispersés dans les bibliothèques européennes ; une autre enfin lui appartient sans doute aussi, qui ne lui est pas attribuée.



Pietro Arétino naquit à Arezzo, en Toscane, pendant la nuit du 19 au 20 avril 1492, nuit du jeudi au vendredi saint, quelques mois avant la découverte de l'Amérique, et mourut à Venise le 21 octobre 1556.

Avec une singulière précision, le catalogue imprimé de la Bibliothèque Nationale l'appelle : Pie-

(1) Cette traduction fut d'abord publiée, sans le texte italien, en dix volumes, 1879-1880. Vers la fin de l'année 1908, quelques librairies ont inséré à leur catalogue l'annonce d'un ouvrage que j'ai pu avoir entre les mains et qui est de la plus grande rareté, puisque, imprimé par le traducteur, A. Ribeaucourt, il n'a été tiré qu'à 15 exemplaires. Il s'agit des *Dialogues de P. Arétin, surnommé le fléau des Princes, le véridique le divin Paris, 1884*, 4 vol. in-8. Ribeaucourt imprimait ses traductions lui-même, sur une presse à bras.

tro Bacci, dit Arétino. Les raisons qu'on avait alléguées pour soutenir l'opinion abandonnée aujourd'hui que l'Arétin aurait eu pour père un gentilhomme d'Arezzo nommé Luigi Bacci n'autorisaient nullement les bibliographes de la Nationale à accorder ce nom à Messer Pietro qui, de toute façon, n'aurait été qu'un bâtard de Bacci, n'ayant jamais porté ce nom. C'est aussi sans fondement qu'on l'a gratifié de noms comme Della Bura, ou De'Burali, Bonci, Bonamici, Camaiani, etc.

On sait maintenant que le père de l'Arétin était un pauvre cordonnier d'Arezzo, nommé Luca. Les recherches de M. Alessandro Luzio dans les archives de Florence ne laissent plus aucun doute à cet égard (1). En 1550, un certain Medoro Nucci, d'Arezzo, vient chercher fortune à Venise. Et d'abord, son compatriote, l'Arétin, le protège, le présente à l'ambassadeur du duc de Florence. Puis, tout se gâte; l'Arétin écrit à l'ambassadeur de s'en méfier, alléguant des désordres et des scandales dans la vie privée de Medoro Nucci qui, pour se venger, envoie à l'Arétin un cartel de défi, où il lui reproche d'avoir écrit les *Sonnets sous les figures de Raphaello da Orbino*, *le Trentuno*, *la Puttana Errante*, *les Six journées*. Et cette missive est adressée *Allo Aretino Pietro de Lucha Calzolaio a Venezia*, c'est-à-dire

(1) Cf. Alessandro Luzio, *la Famiglia di Pietro Aretino*. Giornale Storico della litteratura italiana, t. IV.

A l'Arétin Pierre de Lucha, cordonnier, à Venise. Voici donc le nom du père de notre Pierre: Lucha ou Luca, Luc en français. D'ailleurs, le Divin ne renie pas une origine aussi obscure. Il envoie au duc Côme la lettre de Nucci et lui en écrit :

« ... Pour en venir maintenant à la mention de « sa maudite épistole, je dis que je me glorifie du « titre qu'il me donne pour m'avilir, car il ensei- « gne ainsi aux nobles à procréer des fils sem- « blables à celui qu'un cordonnier a engendré dans « Arezzo. »

Quel orgueil ! Ne croirait-on pas entendre un des maréchaux de Napoléon se glorifier de n'avoir pour aïeux que des gens du peuple ? Ce sont ces lettres qu'a retrouvées M. Alessandro Luzio. Elles ne nous renseignent d'ailleurs que touchant le prénom et l'état du père de l'Arétin. Et nous ne sommes pas pour cela plus avancés au sujet du nom de famille de notre Pierre. Il est fort possible au demeurant que le cordonnier Luca n'eût pas d'autre nom. Il se peut également que ce fût le nom de la famille du Divin. Luca est de nos jours encore un nom patronymique très répandu non seulement en Italie, mais encore en Corse. Il ne semble pas, d'autre part, que l'Arétin se soit jamais ouvert à qui que ce soit touchant le nom de son père et en ait fait mention. Cependant, je crois être en mesure d'indiquer dans un *giudicio* retrouvé et publié par

M. Alessandro Luzio (1) un passage dans lequel, en 1534, longtemps avant le message du Nucci, le Divino mentionnait le nom paternel en équivoquant. Au temps de l'Arétin, l'astrologie judiciaire était florissante. Au commencement de chaque année les astrologues publiaient leurs *giudicii* ou pronostics. Avec cette prescience du rôle que devait jouer plus tard la Presse et à cause de laquelle Philarète Chasles eut raison de voir en lui un précurseur du journalisme, l'Arétin comprit le parti qu'on pouvait tirer de ces libelles pour former l'opinion publique. Il écrivit plusieurs de ces *giudicii* satiriques et d'ailleurs peu prophétiques, tous perdus jusqu'à ces dernières années, sauf quelques fragments. A cette heure, on possède en entier celui qu'a publié récemment M. Alessandro Luzio et qui provient d'un manuscrit de la fin du XVIe siècle, copié par un Allemand et conservé à Vienne, en Autriche. Tout laisse croire que le copiste allemand a eu sous les yeux un imprimé. C'est l'avis de M. Luzio, qui n'est pas d'accord sur ce point de vue avec les autres arétiniens d'Italie. En effet, on ne connaît pas un exemplaire imprimé d'aucun des *giudicii* de l'Arétin. Et cependant, les raisons de M. Luzio me semblent bonnes. Des pamphlets comme celui qui nous occupe ne pouvaient avoir

(1) *Uno Pronostico satirico di Pietro Aretino* (MDXXXIIII) edito ed illustrato da Alessandro Luzio, Bergamo, 1900.

d'effet sur l'opinion publique (et c'est à cela qu'ils étaient destinés) que s'ils étaient répandus à un grand nombre d'exemplaires, et l'on sait que l'Arétin a fait publier à part plusieurs de ses lettres sur les grands événements de son temps.

D'autre part, M. Luzio, qui a vu le manuscrit de Vienne, affirme que le copiste allemand devait connaître mal l'italien et n'aurait pu copier aussi correctement un manuscrit. Il aurait donc eu entre les mains un imprimé perdu aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, en 1534, l'Arétin tenait encore pour François I[er], dont il attaque, dans son pronostic, tous les ennemis, à commencer par Charles-Quint, dans le parti duquel il allait bientôt passer. Aussi dédie-t-il son pamphlet *Alla Sacra Maesta Christianissima* et il l'intitule : *Pronostico dell' anno MDXXXIIII composto da Pietro Aretino Flagello dei Principi et quinto evangelista.* Ce n'est pas au hasard que l'Arétin se targue de cette dernière qualité. Pourquoi s'appellerait-il *cinquième évangiliste ?...* Il y a là-dessous un jeu de mots dont il donne la clef au paragraphe 31 : *Del Flagello dei Principi*, qui commence ainsi : *Pierre Aretin qui eut comme ascendants Luc, Jean, Marc et Mathieu...* (1). En effet, Luc est cité généralement le quatrième parmi les évangélistes et Pierre Aré-

(1) *Pietro Aretino, il quale hebbe in ascendente Luca, Giovanni, Marco et Matteo...*

tin, fils de Luca, c'est-à-dire venant après lui, peut bien prétendre être le cinquième évangéliste, si l'on veut bien entendre par évangéliste, un prophète. L'Arétin n'a pu résister au plaisir d'équivoquer d'une façon assez embarrassée sur le nom de son père le cordonnier et pour cela il n'a pas hésité à changer l'ordre des quatre évangélistes et à torturer le sens de ce mot. Et c'est la seule mention connue, pensé-je, que l'Arétin ait faite du nom de son père (1).

L'Arétin ne se vantait pas à tout propos de son origine plébéienne. On lui a reproché de ne pas s'être beaucoup occupé de son père. Et les sarcasmes de Franco, du Doni et du Berni touchant le métier de cordonnier qu'exerçait le bonhomme, nous montrent assez combien ces allusions devaient être désagréables au Divin. Il faut dire que, longtemps, on n'a pas pris ces plaisanteries au sérieux, parce que les ennemis de l'Arétin ont inventé contre lui trop de calomnies, pour que ce qu'ils ont avancé soit admis sans discussion s'il n'est étayé par des documents irréfutables. Mais, ne se manifestant

(1) On pourrait aussi expliquer ce jeu de mots en avançant que l'orgueilleux Arétin a voulu se moquer des quatre grandes familles vénitiennes désignées sous le nom des *quatre évangélistes*. C'étaient les Giustiniani, les Bragadini, les Cornari et les Bembi. Le cardinal Bembo était un ennemi du fils du cordonnier Luca. Et jouant sur ce nom l'Arétin pouvait se donner comme le cinquième évangéliste, lui qui valait bien un Bembo, quatrième évangéliste. Ceci renforcerait l'hypothèse que Luca serait le nom patronymique de notre Pierre.

pas avec beaucoup de vivacité à l'égard de son père, l'amour filial de notre Pierre se reporta tout entier sur sa mère, une très belle fille du peuple nommée Tita. L'Arétin l'aima tendrement. On en a conclu qu'elle était mariée. Et rien n'est moins certain. Messer Luca pouvait bien vivre en concubinage avec Monna Tita. Elle a passé pendant quelque siècles pour une mérétrice de bas étage et certains arétiniens voudraient maintenant en faire une sainte ! Il n'y a pas apparence de cela. L'Arétin pouvait bien aimer sa mère de tout son cœur, au cas même où elle eût été une prostituée.

Au demeurant, on n'est pas au courant de la vie que mena la Tite, mais on est certain avant tout de sa beauté dont furent touchés de nombreux artistes qui voulurent la rendre immortelle.

En somme, l'origine de l'Arétin est obscure, mais nullement monstrueuse. On est loin du sacrilège qui, lui donnant pour parents un tertiaire et une béguine, faisait de lui l'Antéchrist même, selon la légende toujours accréditée qui veut que le père de cette incarnation du mal, encore à venir, soit un religieux, et sa mère, une religieuse. On sait aussi que l'Arétin eut deux sœurs qui se marièrent.



L'enfance de notre Pierre fut assez négligée. Il était précoce, lisait tout ce qui lui tombait sous la

main, dévorant avant tout avec passion les romans chevaleresques, les divers épisodes épiques dont sont formés *i Reali di Francia*, ces Royaux de France, dont plus tard il devait combattre l'influence très considérable à cette époque en Italie où lis ne sont pas encore oubliés aujourd'hui. Il alla bientôt à Pérouse, où il faisait déjà des vers : il étudia la peinture. Un livre découvert à la Marciana par M. D'Ancona, en prouvant la précocité poétique du jeune Arétin, démontre aussi qu'il se destinait pour les arts : *Opera nova del fecundissimo giovene Pietro Aretino zoé strambotti, sonetti, capitoli, epistole, barzellette e una desperata;* et à la fin *impresso in Venetia per Nicolo Zopino nel MCCCCCXI a di XXII di Zenaro*. L'Arétin avait alors 19 ans. Les sonnets sont précédés de cet avertissement : *quelques choses d'un adolescent Arétin Pierre étudiant en cette faculté et en peinture*. Un sonnet dans lequel il est question d'un Pérugin, indique assez que l'Arétin était alors à Pérouse. Un capitolo trouvé plus tard sur une colonne, à Rialto, en novembre 1532, fait aussi allusion à ces tentatives artistiques :

O combien cela t'aurait rapporté plus de fruit et de louange,
Si tu n'avais pas laissé ton pinceau,
S'il est vrai que tu aies été peintre un temps comme je l'ai
[entendu dire,
Plutôt que de vouloir devenir, ô petit misérable,
De Maître, Poète.

★

En 1517, l'Arétin alla à Rome. Il y fut vite connu et craint à cause de ses satires. Il entra au service du pape Léon X et du cardinal Jules Médicis. Après avoir fait une violente opposition à l'élection d'Adrien VI, le détesté pape flamand, en prenant pour interprètes Marforio et Pasquin, l'Arétin quitta Rome avec le cardinal et ne revint que lorsque celui-ci fut élu pape sous le nom de Clément VII, le 19 nov. 1523. L'Arétin avait alors 31 ans. Il jouissait à la cour de Clément de beaucoup de considération et pouvait beaucoup sur l'esprit du pontife (1).

En 1524 éclate le scandale des figures de Jules Romain, gravées par Marc Antoine. En 1525, l'Arétin écrit les 16 sonnets. Il est en guerre avec le Dataire Giberti, qui tente de le faire assassiner par le Bolonais Achille de la Volta. A peine remis de ses blessures, Messer Pietro quitte Rome pour aller retrouver Jean des Bandes-Noires, qui l'accueille à bras ouverts. Le fameux capitaine meurt en 1527. L'Arétin, revenu à Rome, assiste au sac de la ville. Clément VII meurt, et l'Arétin, ne se sentant plus en sûreté, se réfugie à Venise où il arrive le 25 mars 1527 et s'y établit, disant aux cours un adieu défi-

(1) Baschet, *Documenti inediti su Pietro Aretino.* Archivo storico italiano, t. III, 2e partie.

nitif. C'est alors qu'*homme libre par la grâce de Dieu* il s'intitule : le Fléau des Princes, le Véridique et le Divin. « Pourquoi, s'est demandé Jacobus Gaddius (1), s'arrogea-t-il la divinité avec le consentement de ses contemporains ? Je ne sais. A moins que, peut-être, il ne voulût signifier qu'il exerçait les fonctions de Dieu, en foudroyant, au semblant de très hautes montagnes, les têtes les plus élevées. »



A Venise, l'Arétin trouve le moyen de s'enrichir en écrivant des lettres. Passant tour à tour, du parti de François Ier dans celui de Charles-Quint, respecté par le roi et par l'empereur, honoré par les papes, l'Arétin, comblé d'honneurs, dispose de la plus haute puissance de son temps. On le craint, on le flatte, il a de nombreux ennemis dont il est à l'abri et ses amis sont plus nombreux encore. Ils font partie de toutes les classes de la société. Son nom est fameux jusqu'en Perse. Il habite, sur le *Canal Grande*, un palais somptueux détruit aujourd'hui. Au lieu d'intendants et de majordomes, ce sont six belles filles qui dirigent sa maison ; on les appelle les Arétines. Il choisit ses maîtresses comme ses commensaux, dans la no-

(1) Cité par Bayle (Dict.).

blesse aussi bien que parmi le peuple. Sa maison est ouverte à tous *comme un port de mer*. C'est *une hôtellerie pour les pèlerins affligés, pour les lettrés affamés et pour toute sorte de chevaliers errants.* Généreux à l'excès, il donne tout ce qu'il possède, ne parvenant pas cependant à s'appauvrir. Chaque jour, de sa petite écriture nette et nerveuse, il écrit des lettres destinées, par menaces ou par flatteries, à provoquer des dons, à entretenir l'admiration et une sainte terreur de sa *plume si étincelante.* Il écrit vite, improvisant en quelque sorte des comédies où l'on a pu voir en lui un précurseur de Molière, des écrits satiriques et libres selon la mode du temps, des paraphrases religieuses pour lesquelles il doit ambitionner en vain le chapeau de cardinal. Il compose des poèmes chevaleresques qui n'en finissent plus et qu'il détruit lui-même, mais pour se consoler en écrit des parodies. L'influence de ces faciles écrits se fait sentir non seulement en Italie, mais en France, en Espagne, en Allemagne. Il règle le goût, s'intéresse aux artistes et entasse chez lui les œuvres d'art.

A peine à Venise, il rencontre le Titien qui devient son compère et commence immédiatement son premier portrait qui, trois mois après, fut envoyé au marquis de Mantoue. L'amitié du peintre et du Divin ne devait plus cesser. Parmi ses amis, on peut citer encore le Sansovino, Sébastien del

Piombo, le Sodoma, Jules Romain, Giovanni da Udine et même Michel-Ange qui, s'il semble n'avoir jamais voulu donner de ses œuvres à l'Arétin, qui sollicitait ce don, n'en tenait pas moins le Fléau des Princes en haute estime, écrivant : « Le Roi et l'Empereur avaient en très grande grâce que la plume de l'Arétin les nommât. »

Dans le palais qu'il habitait, se pressait chaque jour la foule des artistes, des disciples, des patriciens, des aventuriers, des ecclésiastiques, des mérétrices, des ganymèdes et des étrangers. L'Arétin plaisante et rit souvent à gorge déployée. Il est l'homme le plus libre du monde, il ne craint personne. Il reçoit des présents de tous les souverains. François Ier et Charles-Quint lui ont donné des chaînes d'or, mais ne l'ont point enchaîné. Il se croit le droit de changer de parti. Il a conscience de sa puissance. Et, seul, parmi les gens de lettres de son temps, il n'est pas parasite. On a dit que c'était un maître chanteur, mais on a exagéré. Il a des talents et peut rendre des services. Il n'est que trop juste qu'on les lui paye. Il ne ménage rien et dit hardiment sa pensée. Il a reproché au roi de France d'avoir, à cause de son alliance avec les Turcs, plongé dans le cœur de la *chrétienté le couteau ottoman*. Fléau des Princes, il les flagelle par droit divin. L'opinion publique lui était, après tout, très favorable, et les prédicateurs ne se gênaient pas pour

déclarer que, poursuivant le dessein de réformer la nation humaine, la nature et Dieu ne pourraient pas trouver de meilleur moyen que de produire beaucoup de Pierre Arétin.

Le Divin ayant quitté les cours en a maintenant une dans laquelle il se promène en despote bon enfant, incapable de maîtriser ses colères sans durée, et bon de cette bonté qui faisait dire à Jean des Bandes-Noires qu'elle était la source de la plupart des désagréments éprouvés par Messer Pietro. Et de fait, il veut que tout le monde soit heureux autour de lui. Pour cela, il est très humain avec les femmes de sa maison, jovial, hospitalier et généreux, tenant table ouverte, libéral au point de donner cela même à quoi il tient le plus. Le regard du Divino va de la vue merveilleuse qu'on découvre de son palais aux groupes de joueurs, aux artistes qui disputent sur l'idéal, il s'arrête avec complaisance sur les belles courtisanes, sur les honnêtes dames et sur les ganymèdes aux forces lascives. Car s'il aime beaucoup les femmes et si deux fois au moins il a connu le véritable amour qui est passionné, respectueux et même sans espoir, il ne méprise pas des plaisirs qui, comme aujourd'hui même, choquant l'autorité, ne passaient pour honteux qu'aux yeux d'un très petit nombre de particuliers. Il ne faut pas oublier que Giovannantonio Bazzi n'a pas peur d'être appelé le Sodoma, que le Berni, le Tasse,

Michel-Ange et bien d'autres eussent mérité le même surnom. Mais pour l'amant de Laura la cuisinière, de la comtesse Matrina, de la vertueuse Angela Serena, de la malheureuse et frivole Perina Riccia, le caprice socratique n'a que l'importance passagère d'un divertissement ou d'une affaire. Il a des filles et s'occupe de leur établissement. Le Divino que l'Arioste a célébré, que François Ier charmé par son esprit avait voulu attirer à sa cour, que Charles-Quint fit chevaucher à son côté, que le pape Jules III baisa au front et auquel il conféra l'ordre de Saint Pierre, eut une vieillesse magnifique et l'Ammirato dit qu'on aurait difficilement *vu un vieillard plus beau et plus somptueusement vêtu.*



Les fables les plus grossières ont couru sur les circonstances qui entourèrent la mort du *Flagello dei Principi*. On a retrouvé un témoignage authentique et précis de son décès. C'est un certificat notarié et revêtu du firman ducal fait à la requête d'un certain Domenico Nardi da Reggio, probablement pour couper court aux bruits calomnieux qui recommençaient à courir sur la mort de l'Arétin. Il contient les déclarations de Pietro Paolo Demetrio, curé de San Luca, paroisse du Divin à Venise. Ce curé atteste, en 1581, c'est-à-dire 25

ans après la mort de Pierre, avoir enseveli chrétiennement l'Arétin et dit qu'il mourut de mort subite, tombant d'une chaise caquetoire, et que le jeudi saint *avant de finir ses ultimes jours* il se confessa et communia *pleurant extrêmement*, et le bon prêtre affirme que cela s'est bien passé ainsi, comme il l'a vu lui-même.

C'est que l'Arétin n'était pas un mécréant. Il avait un confesseur, le père Angelo Testa, et suivait les offices. S'il se moque des moines, il respecte infiniment la religion. Jules III n'a pas voulu en faire un cardinal. Et ce refus paraît avoir eu des raisons plus politiques que morales. Celui qui écrivit tant d'ouvrages pieux et les ornait avec la reproduction de la fameuse médaille qui le proclamait Fléau des Princes était, autant que bien d'autres, digne de la pourpre cardinalice et, n'eût été la bassesse de son extraction, n'aurait peut-être pas fait si mauvaise figure sur le trône pontifical !



L'Arétin a laissé (1) une œuvre importante ; outre ses Lettres laudatives où il y a des renseignements très précieux et particulièrement pour l'histoire de

(1) Je donne plus loin un essai de Bibliographie Arétinesque. Elle est très embrouillée et tenter de la débrouiller c'est peut-être rendre aux Lettres un service signalé.

l'Art, ses pamphlets et ses poésies de circonstance, il a donné une tragédie en vers, *Orazia*, et cinq comédies en prose : *il Mariscalco*, *la Cortigiana*, *l'Ipocrita*, *la Talanta*, *il Filosofo*, où l'on découvre des mérites du premier ordre. On a bien avancé que *l'Hypocrite* aurait été le prototype du *Tartufe* : Molière ayant connu cette pièce à Grenoble, grâce à Chorier (1). La plus remarquable tragédie italienne du xvi[e] siècle (et peut-être de tout le théâtre italien), c'est *l'Orazia*. Cet ouvrage a longtemps passé inaperçu, bien que l'Arétin n'ait pas manqué une occasion de proclamer que *l'Orazia* était son chef-d'œuvre. Il n'est pas impossible, au demeurant, que cette tragédie ait inspiré l'*Horace* de Corneille, mais elle a certainement inspiré la pièce de Lope de Vega. Ces auteurs ne s'en sont pas réclamés, à cause, sans doute, du mépris que les ennemis du Fléau des Princes ont fait retomber sur son nom. *L'Orazia* (c'est-à-dire la tragédie des Horaces) est en cinq actes avec chœurs et construite selon les lois trissinniennes (c'est-à-dire : les règles d'Aristote).

Le théâtre italien du xvi[e] siècle fournit des modèles à toute l'Europe, mais tandis que la Tragédie

(1) Il semble que l'Arétin ait joui d'une grande vogue parmi les lettrés du Dauphiné. Dans son ouvrage sur l'*Arétin* (Hachette, 1895), M. Pierre Gauthiez cite une pièce dont le Divin est un des personnages : *le Courtisan parfait*, tragi-comédie par M. D. G. B. T. Grenoble, Jean-Nicolas, 1668. — Cette pièce est attribuée à Gabriel Gilbert.

humaniste remplaçait peu à peu le Drame populaire, il y eut en Italie deux sortes de comédies qui ne se mêlèrent point. La comédie de la rue se maintenait sous le nom de *Commedia del l'Arte* ou comédie improvisée. Elle pénétrait même dans les palais où elle mettait sa fantaisie parmi les scènes mythologiques que viennent rompre et égayer des querelles de masques gracieux ou grotesques, des mêlées de fous et de bossus se battant à coups de vessies de porc.

A côté de la Farce Improvisée, la Comédie Écrite prospérait. On peut la diviser en plusieurs genres : et d'abord la Comédie Littéraire qui tentait de s'imposer. Son point de départ fut l'imitation de Plaute et de Térence que l'on avait souvent joués en latin, à Rome, à Florence, à Ferrare. Elle produisit des œuvres en vers et en prose et ses représentants les plus illustres furent l'Arioste et le cardinal de Bibbiena.

La seule Comédie de Caractère vraiment digne de ce nom et s'élevant au sublime comique est due à Machiavel : c'est *la Mandragore*, un des chefs-d'œuvre du théâtre italien.

La Comédie Populaire Écrite produit un grand nombre de pièces excellentes. C'est dans les farces écrites ou improvisées, dialectales ou italiennes, que se sont réfugiées la vie et la vérité. La Comédie Populaire Écrite en italien se hausse très haut

à cette époque avec les œuvres pleines de verve et bien observées de Cecchi, d'Annibal Caro, de Della Porta, de Giordano Bruno et surtout de l'Arétin. Ses cinq comédies sont amusantes et abondent en détails comiques du premier ordre. Les sujets en sont assez simples. Cependant, le Divin aime à compliquer plusieurs imbroglios dans une seule comédie et comme son style est plein d'allusions aux choses de l'époque, et même aux détails de sa propre vie, ses comédies peuvent paraître un peu embrouillées, mais elles témoignent d'une imagination extrêmement vive et comptent parmi les meilleures pièces de l'époque.

Les ouvrages religieux du Divin eurent une vogue considérable. Il paraphrase *les psaumes pénitentiels*, parle de *l'humanité du Christ*, de *la vie de la Vierge Marie*, de *la Passion de Jésus-Christ*, de *la vie de Sainte Catherine*. Il a composé une œuvre chevaleresque dont les strophes se comptaient par dizaines de mille, mais il la détruisit lui-même, ne nous laissant que des poèmes inachevés, comme le *Lagrime d'Angelica* ou la *Marfisa*, et des parodies également inachevées, comme l'*Orlandino*, qui eut un très grand succès, et l'*Astolfeide*, dont on ne connaît qu'un exemplaire conservé à la Bibliothèque Nationale et sur lequel on trouve cette note manuscrite : *Non ce ne sono che Tre Canti. Molte Coglionerie e pochissime cose.*

On a dit de l'Arétin qu'il était un grand prosateur, mais un poète médiocre. Je suis d'avis que cette opinion est en partie très injuste, car le Divin a été, pour le moins, un poète satirique du premier ordre. Certaines de ses pasquinades (1) ne sont pas inférieures à quelques beaux morceaux de Victor Hugo, dans *les Châtiments*.

Pour ma part, je suis d'avis que l'on devrait restituer à l'Arétin, et tout au moins en partie, la paternité de quelques ouvrages comme *la Puttana rrante* (2), *il Trentuno de la Zaffetta*, que l'on attribue à Lorenzo Veniero, et *la Tariffa delle Puttane*, ouvrages auxquels il me paraît impossible que l'Arétin n'ait pas mis la main. Lorenzo Veniero, qui devait plus tard siéger au Sénat et remplir de hautes fonctions dans le gouvernement de la République vénitienne, avait vingt ans lorsque Franceso Zeno l'amena à l'Arétin pour que celui-ci le formât. Et ma conviction est faite : *la Puttana errante*, *la Zaffetta* et son *trentuno* ont trop de points de ressemblance avec les *Ragionamenti* pour que je n'y reconnaisse point le génie arétinesque même.

(1) Voir : *Pasquinate di Pietro Aretino ed anonime per il conclave e l'elezione di Adriano VI pub. et ill. da Vittorio Rossi.* Palermo-Torino, C. Clausen, 1891, in-16.

(2) *La Puttana errante* est un poème en quatre chants qui n'a rien à voir avec l'insipide *dialogue de Marguerite et de Julie*, qu'on a aussi intitule *la Puttana errante*. C'est dans cette plate élucubration, qui n'a rien d'arétinesque, que l'on trouve l'énumeration de 35 postures.

Je vais plus loin et, volontiers, je verrais dans ces poèmes l'œuvre dissimulée de l'Arétin. Je pense que le Divin ne se souciait pas de s'attirer des désagréments en se moquant ouvertement des mérétrices. Il avait peut-être à se venger de cette Elena Ballerina, qui est la *putain errante* (1) et de la Zaffetta. Il a plu à l'Arétin de mettre ses sarcasmes au compte du jeune Veniero qui ne demandait pas mieux, et qui, sans doute, était très fier de se faire passer pour l'auteur d'ouvrages d'une audace aussi brillante. Et cependant l'Arétin a beau dire que la *Puttana* est l'œuvre du Veniero, son *creato*, il a beau, au début de la Zaffetta, parlant au nom du Veniero, se gausser de ceux qui disent que la *Puttana errante* est un ouvrage arétinesque, il ne faut pas se laisser prendre à ses supercheries et à ces coquetteries d'auteur. Au fond, l'Arétin regrette d'avoir dépensé tant d'esprit dont bénéficie son disciple, il reprend les traits les mieux venus de ces poèmes et s'en ressert dans les *Ragionamenti*, y mentionnant *la Putain errante* en se gardant bien de parler du Veniero. *Le Tarif des putains de Venise* ressemble trop à *la Putain errante* et à la *Zaffetta* pour ne point provenir de la même imagination. Cette composition, dont le

(1) Dans le *Filosofo*, l'Arétin mentionne le poème de *la putain errante* et il ne cite pas volontiers les ouvrages contemporains dont il n'est pas l'auteur.

titre italien est *la Tariffa delle Puttane di Venegia*, a été vraisemblablement composée en manière de récréation par l'Arétin, le Veniero et d'autres amis entre la Première et la Deuxième partie des *Ragionamenti*. L'Arétin la mentionne dans la première journée de cette Deuxième Partie, qui parut plus tard. Les allusions à lui-même et au Veniero ont été mises là, très probablement pour qu'on ne découvrît pas quel était l'auteur.

Bref, si l'Arétin n'a pas écrit les trois ouvrages dont il a été question, il leur a beaucoup emprunté, et cela n'est pas dans ses habitudes. Il tire, en général, de son propre fonds tout ce qu'il écrit. Il travaille si vite que plagier ne pourrait que le retarder inutilement. D'ailleurs, n'a-t-il pas dit dans certaine phrase qu'on pourrait rapprocher d'un vers de Musset :

« Il vaut mieux boire dans ton hanap de bois que dans la coupe d'or d'autrui. »



Je ne veux nullement avancer au demeurant que l'Arétin n'ait pas subi l'influence d'auteurs qui l'ont précédé ou même contemporains. Sans parler de Boccace et des autres Italiens dont la lecture a formé son esprit en lui donnant une direction, il serait injuste de ne pas citer l'Es-

pagnol Francisco Delicado ou Delgado, qui paraît avoir eu une influence immédiate sur le talent du Divin. Ce Francisque ou François Délicat, dont la vie, le rôle et les œuvres sont encore mal connus, vivait en Italie. Il était à Rome en même temps que l'Arétin et alla à Venise peu de temps après lui. Il y publia en 1528, avant que l'Arétin ne composât ses *Journées putanesques*, une nouvelle dramatique intitulée *la Lozana Andaluza*, qui, indubitablement, est le prototype des *Ragionamenti*, ayant elle-même pour modèle la fameuse *Célestine*. L'Arétin entendait l'espagnol, comme il apparaît à la lecture de ses dialogues. Il a connu *la Lozana Andaluza*, et, sans doute, son auteur, qui était un lettré et un savant. Quoi qu'il en soit, il ne le mentionne nulle part.

La Lozana Andaluza fut composée à Rome pendant le séjour qu'y fit Délicat. Il la retoucha à Venise avant de l'y publier. J'attribuerais volontiers à ce Francisque Délicat un ouvrage qui a été longtemps donné comme étant de l'Arétin, et qui a comme titre le nom d'un fameux éditeur vénitien. Je veux parler du *Zoppino* (1) dans lequel on reconnaîtra volontiers bien des traces du goût espagnol. En tout cas, le *Zoppino* n'est pas de l'Arétin, tout

(1) Cf. *Dialogue du Zoppino... attribué à Francisco Delicado, auteur de la Lozana Andaluza...* Paris, Bibliothèque des curieux (1911), un vol. in-12.

le monde est d'accord à ce sujet. D'autre part, au *Mamotreto* ou cahier XXXIX de la *Lozana Andaluza*, Délicat mentionne le *Zoppino*, qui ne devait paraître à Venise qu'en 1539, après *les Six journées* ou *Caprices* de l'Arétin. Et l'on trouverait bien des ressemblances entre la *Lozana Andaluza* et le *Zoppino* qui tous deux, sans doute, furent composés à Rome et retouchés à Venise.



Néanmoins, l'Arétin échappe, quant à son ouvrage même des *Caprices*, à tout reproche d'imitation et de plagiat, de même que Francisque Délicat ne peut être appelé un imitateur de la *Célestine*, bien qu'elle ait été le modèle de la *Lozana Andaluza*, dont elle diffère de toutes les façons. Mes hypothèses sur l'influence et les ouvrages de Francisque Délicat n'infirment point, du reste, mon opinion touchant *la Putain*, *la Zaffetta* et *le Tarif*. L'Arétin ne s'est peut-être caché de les avoir écrits, en tout ou en partie, que parce qu'à Venise, attaquer nommément la renommée des mérétrices de la République et même des courtisanes romaines, cela pouvait être infiniment plus dangereux que de se moquer du Roi ou de l'Empereur.



On a pensé que le Divin, dont le nom est popu-

laire en France, y était trop mal connu. On a choisi pour le faire connaître des passages tirés de ceux de ses ouvrages où sa personnalité s'est affirmée le plus agréablement et qui lui font une place à part parmi les écrivains de tous les temps.



On n'a pas cru devoir donner les seize *Sonnets luxurieux*. C'est, parmi les ouvrages de l'Arétin, le plus célèbre, mais non le plus ignoré. On sait que le nombre de ces sonnets a été porté, après la mort du Fléau des Princes, jusqu'à 26, quantité qui ne répond pas à celle des figures de Jules Romain.

Il n'existe pas encore de travail définitif touchant l'histoire de ces sonnets ; néanmoins celui (1) du savant Alcide Bonneau, à l'érudition élégante et inépuisable duquel on doit la plupart des travaux publiés par Liseux, fait autorité. Quant aux fameux dessins de Jules Romain, gravés par Marc-Antoine Raimondi, ils ont complètement disparu. On a donné récemment une réimpression de l'édition de Bonneau, où l'on trouve les fac-similés d'une série

(1) *Les sonnets luxurieux du divin Pietro Aretino*, texte italien, le seul authentique et traduction littérale par le traducteur des *Ragionamenti* avec une notice sur les sonnets luxurieux, l'époque de leur composition, les rapports de l'Arétin avec la cour de Rome et sur les dessins de Jules Romain, gravés par Marc-Antoine. Imprimé à cent exemplaires pour Isidore Liseux et ses amis. (Paris, 1882). Cf. aussi *l'œuvre du Divin Arétin*... (in-8, Paris, Bibliothèque des Curieux, 1909).

decalques datant du XVIIIe siècle et qui auraient été copiés sur les gravures de Marc-Antoine (1). Mais n'y a-t-il pas là-dessous quelque supercherie? Ces images coïncident presque entièrement avec la description qu'avait donnée Bonneau de l'apparence que devaient avoir les gravures disparues. Mais sont-ce bien là des calques datant du XVIIIe siècle ou bien ne s'agirait-il pas plutôt d'une habile reconstitution faite d'après la description de Bonneau et où l'on a mis quelques différences pour que l'authenticité des calques parût moins discutable? Je ne sais. Toujours est-il que cette publication a été saisie après son apparition et son éditeur menacé de poursuites. Cependant, au bout de quelques temps, ses livres lui ont été rendus.

La Bibliothèque Nationale en possède un exemplaire qui se trouve à l'Enfer, sans toutefois avoir été porté au catalogue... Voilà donc un livre qui jouit d'un traitement bien particulier...

(1) *Les Sonnets luxurieux de l'Arétin* (I sonetti lussuriosi di Pietro Aretino). Texte italien et traduction en regard accompagnée de la notice et de commentaires de Is. Liseux et publiés pour la première fois avec la suite complète des dessins de Jules Romain d'après des documents originaux (Paris, 1904), — pet. in-4 oblong, cartonné, imprimé en deux couleurs, encadrements typographiques. 160 pages de texte, 16 fac-similés et 17 gravures en taille-douce. Ces 17 gravures comprennent un frontispice et les gravures achevées par un artiste moderne d'après les calques.

Ce livre a été publié par l'éditeur Hirsch. Ajoutons que les commentaires supposés d'I. Liseux sont, en réalité, de l'érudit Alcide Bonneau.

En se servant du recueil du *Cosmopolite* (1), Alcide Bonneau a pu reconstituer avec beaucoup de vraisemblance l'ouvrage fescennin du Divin.

Ce n'est pas que parmi les autres sonnets il n'y en ait pas qui puissent être aussi attribués à l'Arétin. Ainsi le sonnet qui sert de préambule à la *Corona de Cazzi*, comme on a appelé postérieurement ce petit recueil, peut fort bien être également de l'Arétin. Le premier quatrain est aussi le premier du sonnet qui sert de proème à la *Tariffa*

(1) Alcide Bonneau fait remarquer que : « dans ce Recueil, les sonnets sont intitulés : *Corona di Cazzi, Sonnetti* [sic] *Divi Aretini.* » Ce n'est pas tout à fait exact ; dans *le Cosmopolite* on trouve : *Divi Aretini Sonnetti* et ce mauvais latin, qui choquait Alcide Bonneau, devient plus macaronique encore au titre du premier Sonnet : *Divi Aretini Sonnetto primo.*

Le recueil dit du *Cosmopolite* est peu connu. En voici le titre : *Recueil de pièces choisies rassemblées par les soins du Cosmopolite. A Anconne, chez Vriel Bandant, à l'enseigne de la Liberté MDCCXXXV.* J'en ai vu une réimpression (1835), qui présente quelques différences dans le titre. Un des exemplaires, conservé à l'Enfer de la Bibliothèque Nationale, porte cette note manuscrite :

« Ce Recueil a été formé par M. le duc d'Aiguillon, père du dernier mort, imprimé par lui et chez lui en sa terre de Verets, en Touraine, et tiré au nombre de douze exemplaires seulement.

« La femme de son intendant, qu'il avait fait prote et qui était dans un entre-sol où elle travaillait, lui cria un jour : *Monsieur le Duc, faut-il deux R au mot F.....?* Il répondit gravement : *Il en vaudrait bien la peine, mais l'usage est de n'y en mettre qu'un.* L'Epître à Mme de Miramion, qui est à la tête de l'ouvrage, ainsi que la Préface, sont de M. de Moncrif. On trouve à la fin du volume une traduction en vers français des Noels Bourguignons qui n'existe que là.

« Ce recueil d'ordures est sans contredit le plus complet et le plus rare qu'il y ait ; il renferme beaucoup de pièces qu'on rechercherait bien inutilement ailleurs. »

delle Puttane di Venegia, qui me paraît avoir été composé au moins en partie par l'Arétin.

Les *Sonnets luxurieux* de l'Arétin sont à queue, *colla coda*. On appelle ainsi des sonnets auxquels on ajoute une queue d'un ou plusieurs tercets dont le premier vers n'est qu'un simple hémistiche rimant avec le dernier vers du tercet précédent. La queue des *Sonnets luxurieux* n'est que d'un tercet.

Dans les deux premiers vers de la queue du sonnet II, l'Arétin fait allusion (à la fin de 1525), sous forme d'apostrophe, à ses récents déboires à la cour de Rome.

> Et crève dans un palais,
> Messire Courtisan, et attends qu'un tel meure.

La queue du Sonnet IV :

> — Je ne m'en irai pas,
> Signora chère, d'une aussi douce bêtise,
> Quand bien même je croirais délivrer le roi de France.

dont le dernier vers fait allusion à la captivité de François Ier qui dura de février 1525 à mars 1526, nous renseigne sur l'époque à laquelle furent composés ces sonnets. C'est vraisemblablement vers la fin de 1525 et peut-être à Mantoue. On est à peu près certain maintenant qu'ils ne furent pas imprimés du vivant de l'Arétin et que l'histoire du scan-

dalequ'ils causèrent à Rome (histoire qui complète si bien celle du scandale causé par les gravures de Marc-Antoine) est une fable imaginée de bonne foi ou non par Mazzuchelli.

Au sonnet VII, l'Arétin mentionne un plaisant personnage : *Fra Mariano*. Il s'appelait Mariano Fetti et avait été barbier de Laurent de Médicis, père de Léon X, qui, à cause de ses bouffonneries et de ses joyeux « caprices », en fit le *Frate del Piombo*, Frère du Plomb ou Plombier des Bulles Apostoliques, à la Chancellerie pontificale. L'Office du Plomb était une sinécure lucrative dont Bramante avait joui avant Fra Mariano. Après la mort de celui-ci, Benvenuto Cellini intrigua pour lui succéder, mais le pape Clément VII lui préféra le peintre Sebastiano Luciani, dit *del Piombo*, à cause de sa charge. Mariano Fetti, qui entra dans l'ordre des Chartreux,avait été un partisan de Savonarole et un témoin de la fin cruelle de ce réformateur. C'était un ancien compagnon du peintre dominicain Bartolomeo della Porta, qu'il chargea de peindre un *Saint Pierre et Saint Paul*. Fra Mariano, devenu un personnage important, pouvait obtenir facilement des faveurs aux artistes. Le pape lui avait donné pour son Ordre l'église Saint-Silvestre et il y occupa de nombreux peintres.Dans la 2[e] partie des *Ragionamenti*, l'Arétin parle des merveilleux jardins que Fra Mariano possédait à

Rome sur le Monte Cavallo. Dans son *Dialogue des Cours*, il fait raconter par Pietro Piccardo quelques-uns des *caprices* du facétieux Plombier. Il le montre à la fin d'un festin à la cour pontificale dansant sur la table en jonglant avec des torches allumées. Léon X ne pouvait se passer de Fra Mariano, qui fut son bouffon préféré et dont les bouffonneries, qu'on appelait ses *caprices*, étaient célèbres dans toute l'Italie. Alfonso Pauluzzo ou Pocolucci, ambassadeur à Rome du duc de Ferrare, Alphonse d'Este, lui décrit dans une lettre datée du 8 mars 1519 une représentation des *Suppositi* de l'Arioste, donnée le dimanche précédent au Vatican en présence de Léon X et d'une nombreuse assemblée. Entre autres détails intéressants, l'Ambassadeur dit que le décor brossé par Raphaël était caché avant la représentation par un rideau « sur lequel était peint Fra Mariano avec quelques diables qui jouaient avec lui de chaque côté de la toile, et puis, au milieu de la toile, il y avait une inscription qui disait : *Ce sont là les caprices de Fra Mariano.* » Il était très gourmand et, dans la *Cortigiana*, l'Arétin fait dire au Rosso par un pêcheur qui lui montre quelques lamproies : « Les autres viennent d'être achetées par le majordome de Fra Mariano pour offrir à souper au Moro, à Brandino, au Proto, à Troja et à tous ces gloutons de Palais. » Léon X faisait

souvent manger à sa table Fra Mariano dont l'appétit était formidable et qui buvait à proportion. Il inventa les saucisses à la chair de pigeon et prisait surtout les ortolans,les becsfigues, les faisans, les paons et les lamproies. Sa voracité était inimaginable : il ne faisait qu'une bouchée d'un pigeon ; durant un seul repas, il dévorait vingt chapons et gobait quatre cents œufs. La délicatesse de son goût laissait parfois à désirer ; un seigneur parvint à lui faire avaler un bout de vieux câble en guise d'anguille. Une autre fois, il mangea tout un froc de moine, en camelot graisseux et plein de crasse. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, qui se livrât à ces excentricités à la cour de Léon X. L'Arétin cite aussi un autre frère dont la spécialité était de manger des bonnets. Un de mes amis, poète de talent, était pris, voici quelques années, lorsqu'il avait un peu bu en compagnie, de fringales qui le poussaient à manger les objets les moins comestibles : boîtes d'allumettes, crayons, journaux, etc. Il avait même un goût très particulier pour les chapeaux, commençant toujours par dévorer le sien et passant ensuite à ceux de l'assemblée. Un soir d'été, il venait de se repaître de quelques couvre-chefs, lorsque la vue d'un Anglais qui passait, coiffé d'un canotier de paille blanc et noir, réveilla soudain son appétit. Il réussit à s'emparer du chapeau *truffé* et le mordit à belles dents, s'en

délectant, tandis que l'Anglais, effrayé, se sauvait en courant par la rue des Trois-Frères.

Bouffon et glouton, Fra Mariano n'était pas moins farceur, et la moindre de ses espiègleries, c'était, à table, de renverser les sauces sur les vêtements des convives. Ses traits d'esprit avaient un grand succès, c'est lui qui surnomma Lucques : l'Urinal des Nuées, parce qu'il y pleut toujours. Léon X avait composé une épitaphe anticipée de son bouffon :

Un frère blanc dessous et noir dessus,
En gueule et en maboulerie très excellent,
Au dehors porc et dedans puant
Tandis qu'il vécut, maintenant infecte un cimetière.

Ce n'est pas d'eau bénite ni de psautier
Qu'il faut te munir, Passant ! Mais seulement,
Si tu veux faire une chose agréable à son esprit,
Arrose-le de bon vin et raisonne sur zéro.

L'autre serait perdue, car il ne crut que peu,
Bien qu'en effet il simulât la religion,
Mais il le fit pour fuir un plus triste jeu,

Parce qu'entre les moines il fut plutôt bouffon
Que compagnon, et il tenait pour le cuisinier
Plus que pour le sacristain, et plaisanta avec le caviste.

Et pour conclusion,
L'âme au feu, il apporta de la renommée en bas.
Si tu ne peux tomber mort, étudie le pas.

Fra Mariano aurait pu lui-même composer cette épitaphe pour le plaisant pontife, son bienfaiteur, auquel il survécut. Selon l'un des nombreux bruits

qui coururent alors, il assista seul à son agonie et, le voyant mourir sans sacrement, il lui cria : « Souvenez-vous de Dieu, Saint-Père ! » Cette bouffonnerie n'est pas la moins fantastique de celles auxquelles il se soit livré. Au demeurant, c'était un brave homme de courtisan, plus dévot qu'on ne supposerait, très charitable et plein d'affabilité, et à sa mort, en 1531, il édifia tout le monde. M. Arturo Graf a consacré à Fra Mariano Fetti un important chapitre dans *attraverso il 500* (Turin, 1888).

Au sonnet IX, il y a une allusion au Rosso, bouffon romain dont l'Arétin a fait un des personnages de la *Cortigiana*. Il le mentionne encore dans les *Ragionamenti*, où la Nanna dit que Rome resterait veuve si elle « perdait le Rosso qui fait merveille avec ses gentillesses ». Ortensio Lando dit : « Le Rosso, bouffon, acquit en servant Hippolyte, cardinal des Médicis, une grande fortune et de la renommée et il vivra éternellement. » Le même sonnet mentionne aussi Marforio, que l'Arétin prit souvent pour interprète avec Pasquin. C'est à propos de ses pasquinades, dont j'ai parlé, que, dans une lettre adressée en 1537 à Gian-Jacopo Leonardo, ambassadeur du duc d'Urbin, le Divin, racontant un rêve où Apollon le couvrait de couronnes diverses appropriées à ses diverses productions, dit avoir reçu une couronne d'orties pour ses *sonnets contre les prêtres*.

Le sonnet XII est un des meilleurs. En voici une traduction où l'on a essayé de conserver le mouvement et la sonorité de l'italien...

Mars, le plus maudit de tous les poltrons.
On ne se place pas ainsi sous une femmelette
Et l'on ne f... pas Vénus à l'aveuglette
Avec tant de furie et si peu de discrétion.

— Je ne suis pas Mars, je suis Hercule Rangon,
Et je vous f..., vous qui êtes Angiola la Grecque,
Et si maintenant j'avais là mon rebec,
Je vous f...rai sonnant une chanson.

Et vous, Signora, ma douce épouse,
Dans le mirely vous ferez baller la chouze
En remuant le c. l et en poussant très fort.

— Oui, Seigneur, car je jouis beaucoup en me donnant à vous.
Mais je crains que l'Amour ne me donne la mort
Avec vos armes, étant un enfant et un fou.

Cupidon est mon bardache, or
Il est votre fils, et mes armes il les garde
Pour les consacrer à la déesse de la lâcheté paillarde.

Ce sonnet met donc en scène une courtisane célèbre, Angiola Greca, et un personnage nommé Ercole Rangone.

L'Arétin a été, à diverses reprises, en relations avec des membres de l'illustre famille des Rangoni.

Il y avait à cette époque deux personnages du nom de Ercole ou Hercule Rangone.

L'un d'eux avait été envoyé par sa mère en Lom-

bardie pour apporter des dons et des secours au cardinal Jean de Médicis, prisonnier des Français, en 1512, après la bataille de Ravenne. Le jeune homme s'offrit aussi à l'accompagner en France.

Après sa captivité, le cardinal fut accueilli avec beaucoup de considération par les Rangoni, à Modène. Il conduisit avec soi, à Rome, le jeune Ercole, et, en 1513, parvenu au pontificat sous le nom de Léon X, il le créa son camérier secret et protonotaire apostolique. Il le nomma cardinal, le 1er juillet 1517. L'ambassadeur du duc de Ferrare le mentionne dans la lettre citée plus haut à propos de Fra Mariano et dans laquelle il est parlé de la représentation des *Suppositi* au Vatican : « Je fus à la comédie dimanche soir et Monseigneur de Rangoni me fit entrer... » En 1519, il fut élu à l'évêché d'Adria et démissionna en 1524. Il était, en 1520, évêque de Modène et régnait par l'entremise d'un vicaire par lequel il fit célébrer, en 1521, un synode qui est le premier dont on possède les actes imprimés. Se trouvant à Rome, en 1527, au moment du sac, il suivit Clément VII au castel Saint-Ange et y finit ses jours à 36 ans, le 25 août.

L'autre, Ercole Rangone, qui fut un des correspondants de l'Arétin, était le cousin du fameux Ludovico Rangone et, comme lui, embrassa la carrière militaire. Condottier au service des ducs de Ferrare, lorsqu'en 1529, les Florentins appelèrent

Hercule, le fils d'Alphonse d'Este, en qualité de capitaine général, pour la guerre et la défense de leur liberté contre Clément VII et Charles-Quint, Rangone alla en Toscane en qualité de lieutenant d'Hercule. Bien qu'il se fût distingué par un fait d'armes près de Lari, on vit ensuite qu'il opérait avec mollesse et cela fut manifeste au siège de Peccioli. Le motif de cette conduite se découvrit lorsque la maison d'Este, qui voulait être neutre dans cette guerre, le rappela. En 1548, il fut désigné pour accompagner en France Anne d'Este, destinée en mariage au duc de Guise. De 1549 à 1552, il fut ambassadeur des ducs d'Este à la cour impériale. Il mourut à Modène, le 27 mai 1572. Il avait cultivé la poésie, en latin et en italien, et l'on a de lui une paraphrase des psaumes pénitentiels. Il semble à première vue que c'est ce deuxième Hercule Rangone que l'Arétin a introduit dans son douzième sonnet luxurieux. Mais rien n'est moins certain. Chorier, qui connaissait les Sonnets, a fait de ce personnage un des interlocuteurs des Dialogues d'Aloysia Sigea. Sans doute, l'Arétin avait-il de bonnes raisons pour en vouloir à Hercule Rangone. Le Sonnet XII est nettement satirique, et il ne s'agit pas seulement d'une plaisanterie, comme l'a pensé Alcide Bonneau. En effet, le Divin a consacré au comte Hercule un autre sonnet pour le moins aussi injurieux que le précédent. Il a été

publié par M. Francesco Trucchi. (Poesie italiane inedite di dugento autori, Prato, 1847, t. III.)

Voici la traduction de ce sonnet, qu'on n'a jamais songé (et c'est bien étonnant) à rapprocher du douzième Sonnet luxurieux :

Le comte Ercol Rangon (si Ercole et comte
Et de'Rangoni il mérite être nommé)
D'épouser l'Angiola grecque a terminé.
O gardien de bétail, quand t'en-iras tu vers le mont ?

De se faire voir à Rome encore il a le front,
Ce malatestissime soldat
Qui, par le comte Ugo, le triste et le malencontreux,
Se laissa enlever la bannière, spontanément !

Poltron ! archipoltron ! ô hibou !
Tu voulais être, toi, ô coquin !
Lieutenant du Signor Giovanni.

Ta vie, poltron, ne vaut pas un sou,
Poltron, archipoltron, à tel point que les goujats
S'archivergogneraient de te garder à leur solde.

Et moi je m'acoquine
A discourir de toi, vilain poltron,
Infamie et honte de la maison Rangone.

Il ressort de ces deux sonnets que le comte Hercule aurait épousé Angiola Greca, courtisane d'origine grecque, sans doute, et dont il est dit dans le *Zoppino* : « Angela Greca vint à Rome à l'époque de Léon X; elle avait été dépouillée par certains ruffians, à Lanciano, et, pleine de rogne, ils la menèrent au Campo di Fiore dans une taverne;

puis elle prit une maisonnette dans le quartier de Calabraga, étant aux mains d'un Espagnol des Alborensis; puis, comme elle était une belle dame fort honnête et ayant de beaux charmes, un camérier de Léon s'en amouracha et la mit en faveur. » Le *Zoppino* semble donc désigner assez clairement le premier de nos Ercole Rangone qui fut, en effet, camérier secret de Léon X. Et, dans ce deuxième sonnet, *il signor Giovanni* s'appliquerait à Jean de Médicis, c'est-à-dire Léon X lui-même, auprès de qui monseigneur de'Rangoni était si en faveur, qu'on voulait bien l'appeler son lieutenant.

Mais alors pourquoi, dans les deux sonnets, cet appareil guerrier qui s'appliquerait si bien au second Hercule Rangon? Ce personnage semblable à Mars, ce malatestissime soldat (c'est-à-dire sans scrupules, comme les Malatesta, ou bien pareil à Malatesta di Medici que l'Arétin cite dans une lettre au marquis de Mantoue, disant qu'il lui envoie quatre peignes d'ébène dont les trois derniers sont *très certainement ceux dont Mars se peignait la barbe, et les lui a enlevés de force l'horrible Malatesta di Medici*), ce lâche Hercule Rangon que les valets de soldats auraient honte de garder à leur solde, ne pouvait être qu'un soldat et, en ce cas, *il signor Giovanni* pourrait bien être Jean des Bandes-Noires. De toute façon, le sonnet luxurieux prête au comte Hercule des mœurs contre nature

et nous le montre se laissant entièrement dominer par l'Angiola, son épouse. Le sonnet publié par M. Trucchi fait allusion au scandale provoqué par ce mariage auquel la famille des Rangoni se serait opposée. Le comte Ugo était un frère du second Hercule : le militaire. Ugo Rangone, qui embrassa l'état ecclésiastique, fut nonce en Allemagne au temps de la diète de Smalcalde. Mais on lui retira sa charge de nonce comme incapable de la remplir. Il fut aussi gouverneur de Plaisance et de Parme sous Paul III, gouverneur de Rome, nonce à la cour de Charles-Quint et mourut à Modène en 1540.

Au Sonnet XIII, il est fait mention de deux riches courtisanes romaines : La Lorenzina qui, d'après le *Zoppino*, avait été d'abord servante chez un changeur et avait dansé ensuite dans les auberges, et la Ciabattina, c'est-à-dire la savetière, qui, également citée par le *Zoppino*, était une des plus jolies putains de Rome et une de celles dont les faveurs coûtaient le plus cher.

Au Sonnet XIV l'Arétin met en scène la Béatrice, qui était aussi une courtisane romaine très à la mode.

Enfin, le sonnet XVI suppose un dialogue conjugal entre un certain Maître Andrea et son épouse, tandis qu'avec elle il berce son petit enfant.

Cette plaisanterie a dû faire la joie du véritable

Maître Andrea, peintre ami de l'Arétin dont il admirait si fort les productions qu'il les recopiait pour soi et pour les autres admirateurs du Divin auxquels il les envoyait. Il était renommé pour ses impayables bouffonneries et fut tué par les Espagnols, le 14 mai 1527, lors du sac de Rome.



Pour ce qui regarde les *Ragionamenti*, l'Arétin les dédie à sa guenon en jouant, sans doute, sur le mot *mona* qui avait à Venise un autre sens que l'on entend assez si l'on a parcouru les priapées que le Vénitien Baffo composa au XVIIIe siècle. La troisième Journée de la première partie est la plus célèbre. Dès le XVIe siècle elle était imitée plutôt que traduite en français et en espagnol (1549). C'est d'après cette dernière paraphrase, intitulée *Colloquio de las Damas* et due à Fernand Xuarès, que Gaspard Barth composa sa fameuse traduction latine intitulée *Pornodidascalus*. La première partie des *Ragionamenti* est composée de trois journées qu'Alcide Bonneau a fort bien intitulées : *la Vie des nonnes*, *la Vie des femmes mariées* et *la Vie des courtisanes*. Les titres de la première partie sont suffisamment explicites. La seconde partie est également formée de trois Journées qu'Alcide Bonneau

a respectivement intitulées : *l'Education de la Pippa*, *les Roueries des Hommes*, *la Ruffianerie*.

Dans la première Journée de la deuxième partie, la Nanna enseigne à sa fille, la Pippa, l'art d'être mérétrice. Le second jour il s'agit des bons tours que les hommes s'ingénient à jouer aux courtisanes trop confiantes. Et le troisième jour, la Nanna et la Pippa, assises dans leur jardin, écoutent la Commère et la Nourrice parler de la Ruffianerie, c'est-à-dire des rapports entre les putains et les maquerelles. Cette partie des *Ragionamenti* n'est pas moins intéressante que la précédente. On a souvent donné le *Zoppino*, le *Ragionamento des Cours* et le *Dialogue du jeu* comme étant la troisième partie des *Ragionamenti*. C'est là une erreur. Le *Zoppino* n'est pas de l'Arétin et les *Six journées* forment une œuvre distincte et complète. Le *Ragionamento des Cours* n'a pas encore été traduit; il mérite cependant de l'être. Quant au *Dialogue du jeu*, on en a traduit des fragments et il n'est pas indigne non plus qu'on en donne une version complète.



Les *Ragionamenti* sont des Dialogues extrêmement animés, où sont définies et racontées les mœurs d'une époque colorée et particulièrement les mauvaises ; qu'on n'y cherche pas la réhabili-

tation de la courtisane, mais surtout son exaltation. Les putains y sont présentées comme des bonnes pièces, instinctives, capricieuses, sans scrupules, superstitieuses, et charmantes même avec la vérole et dans la misère finale. En somme, l'Arétin, comme on a toujours fait, les loue plutôt qu'il ne les blâme et elles l'ont amusé extrêmement. Il les montre telles qu'il les vit, ignorantes et pédantes à la fois, estropiant les mots, disant *saffrugant* pour *suffragant*, le *Primocier* pour le *Primicier*, *les Psaumes pestilentiels* pour *pénitentiels*, *un véritable Cicerchion* pour *Cicéron*, aimant les calembours comme sur *Legato* qui signifie *lié* et légat, sur la lettre *K*, ce qui s'entend aussi bien en français qu'en italien. Parfois ce sont jeux de mots plus compliqués ; ainsi de l'expression, *il potta di Modona*, jeu de mots intraduisible (qui roule sur les deux sens de *potta* et sur l'analogie entre *Modona* et *Madonna*) et signifiant aussi bien le *podestat de Modène* et *la nature de Madonna*.

On trouve dans les *Ragionamenti* comme dans la plupart des œuvres de l'Arétin des centaines de ces expressions populaires qui sont le sel du langage et les jurons qui en sont le poivre. Ce ne sont que *Cornes !...* et *Chancres !...* Qu'il parle des menstrues, il dira le *marquis* comme aujourd'hui, en France, on dit *les anglais*. Veut-il exprimer la

douceur de quelque chose, il parle aussitôt du *manuschristi*, sorte de pâtisseries, de bonbons ou de pastilles sirupeuses dont la pâte demandait à être longtemps travaillée avec les mains, et comme il était fatigant de la pétrir, on disait en le faisant une sorte de prière jaculatoire appelée *manuschristi* d'après les mots qui la commençaient; d'où le nom de la friandise, aussi bien connue en France qu'en Italie.

Pour le congrès, il a mille manières de l'indiquer, jusqu'à dire que l'homme fait de la femme *une quintaine*. L'*inguintana* ou la *quintana*, c'est-à-dire la *quintaine*, était, en Italie et surtout en Toscane, un anneau de fer suspendu en l'air et que l'on s'efforçait d'enfiler avec la lance. En France, on appelait cela : « courir à la bague » et l'on sait ce que l'on y nommait une quintaine.

Parfois ces expressions sont difficiles ou même intraduisibles. La Nanna tousse-t-elle, elle s'écrie : *maladetta sia la scesa e la salita*, ce qui signifie : maudites soient la descente et la montée.

Or, *scesa* signifie à la fois *descente* et *rhume de cerveau*, d'après l'opinion des anciens médecins qui pensaient que le catarrhe *descend* de la tête dans la poitrine ; cela forme une expression intraduisible dont on pourrait rendre le sens par : *maudit soit l'accès de toux et son issue*.

Certaines façons du parler populaire italien ont

été traduites bizarrement en français. On trouve dans l'Arétin ainsi qu'ailleurs : *Far baco baco*.

Le Dictionnaire d'Antoine Oudin dit : « *Far baco baco*, faire peur aux petits enfants. » Ce n'est évidemment pas le sens qu'a toujours cette expression, et particulièrement dans l'Arétin. Elle y signifie à peu près *faire cache cache*. *Baco* signifie *ver*, et *far baco baco* signifie *faire* comme le ver qui, caché dans son trou, sort la tête et la rentre brusquement si quelque chose l'effraye. On comprend comment, en faisant *baco baco*, c'est-à-dire en se cachant comme le ver et en apparaissant brusquement en criant coucou, on puisse faire peur aux enfants. Mais traduire *far baco baco* comme il est dit dans le Dictionnaire d'Oudin, c'est proprement expliquer : *fumer la pipe*, par *déplaire aux dames dans un wagon de chemin de fer*.

Bien que l'Arétin cite beaucoup d'auteurs, de vers, de titres, il ne mentionne guère les écrivains contemporains.

Il parle avec complaisance de certains romans chevaleresques comme l'*Ancroïa*.

La reine Ancroïa est l'héroïne d'un poème de chevalerie populaire à cette époque. C'est la sœur du roi Mambrin, que Renaud a tué de sa main. Elle est invincible et réduirait complètement la France et Charlemagne si Roland n'arrivait à point pour lui livrer une terrible bataille. Il lui propose

deux fois de se convertir au christianisme. Mais malgré la subtilité des explications théologiques que lui fournit le neveu de Charlemagne, elle se refuse à comprendre le mystère de l'Immaculée Conception (1) et celui de la Sainte Trinité. Alors Roland se décide à tuer l'Ancroïa, la fière et cruelle reine sarrazine.

Au cours de ses premières années, l'Arétin ne manifesta pas toujours un goût littéraire très sûr. Dans son premier ouvrage il déclare que Dante ne vaut pas plus que Serafino Aquilano :

Più non val Dante o il terso Serafino.

On raconte aussi qu'étant enfant, ayant sous la main Virgile, Pétrarque, d'un côté ; et, de l'autre, la *Regina Ancroja* et les Amours de Lucien, il prit ceux-ci et laissa ceux-là.

Il parle encore de *la Drusiana de Buovo d'Antona.*

Il s'agit de *Bovo d'Antona :* chanson de geste anonyme de la fin du XIIe siècle ; c'est une imitation de la chanson de geste française *Beuves d'Hanstonne*, dont il y a plusieurs versions et qu'on attribue à Bertrand de Bar-sur-Aube. L'Arétin connaissait les *Reali di Francia*, ces *Royaux de France* déjà populaires en Italie de son temps

(1) Ce n'était pas encore un dogme.

et où l'on trouve *Bovo d'Antona*. La Belle Drusiana, la fille du roi d'Arménie, l'amante et puis l'épouse de Bovo, faisait sonner la harpe et chantait à merveille ; ayant perdu son époux sur *la rive de la mer*, elle le retrouva et se fit reconnaître rien qu'en chantant.

Il cite aussi fort souvent le *Morgante Maggiore*.

Des vers de Dante et de Pétrarque arrivent à tout propos dans les conversations des *Ragionamenti*.

L'Arétin parle-t-il d'un prêtre débauché, il l'appellera *le curé Arlotto*. Allusion à Mainardi dit l'Arletto, curé de *S. Cresci di Maciuoli*, dans l'évêché de Fiesole, et réputé pour ses facéties célèbres au temps de l'Arétin. Elles ont été très souvent réimprimées, surtout au XVI[e] siècle. M. Remy de Gourmont dit : « *Il piovano Arlotto* signifie proprement le *curé arsouille*. »

L'Arétin mentionne aussi et avec complaisance *Domenico di Giovanni*, dit *il Burchiello*, parce qu'il écrivait ses sonnets sans se soucier d'y mettre un sens, mais selon les hasards de son inspiration verbale et de la rime, ce qui n'est pas, dans certains cas, un art poétique si médiocre. Crescimbeni fait dériver *Burchiello* de *alla burchia* qui, entre autres sens, signifie : à la va comme je te pousse, n'importe comment. Il faut ajouter que plusieurs bons esprits ont vu dans l'obscurité de

Burchiello autre chose que de l'absurdité. A l'époque de l'Arétin, il n'avait pas mauvaise réputation ; on avait tiré de son surnom un adjectif : *burchiellesco*, qui avait à peu près le sens d'énigmatique. Ce fameux poète burlesque naquit à Florence en 1404, et mourut à Rome en 1448.

Ce serait Sachetti qui aurait inauguré un genre poétique auquel Burchiello attacha son nom. Il ne faudrait pas confondre le style burchiellesque avec la poésie *fidentiane* obscure et raffinée, appelée ainsi à cause de Fidenzio Glottocrysio Ludimagistro (1). Le ton des poèmes le plus souvent satiriques du Burchiello s'approche plutôt de celui des *quodlibet* allemands, des coqs-à-l'âne et des amphigouris comme on en fit tant en France au XVIIIe siècle.

Mais l'auteur que l'Arétin cite le plus souvent c'est Boccace. Il mentionne le *Philocole*, amplification de l'histoire de *Flor et Blancheflor*, qui est le premier ouvrage de Boccace, et surtout le *Décaméron*.



Les diverses traductions du Théâtre, des *Ragionamenti*, des Sonnets ont toutes leurs mérites. Cependant, la traduction des comédies d'Arétin par le

(1) Pseudonyme de Flaminio Scrofa.

bibliophile Jacob fourmille d'erreurs et le traducteur de l'édition Liseux, malgré son goût et son érudition, n'a pas évité quelques contresens regrettables, comme celui-ci au deuxième dialogue des *Ragionâmenti* où il traduit *spazzare ogni gran camino* par « balayer la poussière des plus larges chemins ». Ce qui n'était évidemment pas ce que voulait dire le Divin, les ramoneurs étant de son temps plus communs que les cantonniers. Souvent, il aurait aussi dû serrer le texte italien de plus près. C'est ainsi qu'il devait rendre *schiavina* (1), non pas simplement par « manteau », mais par « esclavine », et que traduire : *le fu renduto da me migliaccio per tortà* par « je lui rendis mille pour un » paraît une étrange façon de faire passer dans l'officine de l'usurier une locution populaire qui sortait sans doute du fournil du boulanger. On n'aurait pas dû reculer non plus devant les répétitions que n'avait pas évitées l'Arétin qui écrivit ses *Ragionamenti* en 48 jours. L'office du traducteur ne doit pas être d'améliorer le style de son auteur, et l'on n'est pas éloigné de croire, au demeurant, que les répétitions ne sont nullement un indice de mauvais style comme on pense communément aujourd'hui, où l'on alourdit et embarrasse souvent la phrase

(1) *Schiavina*, manteau de pèlerin : « Le prince Perse commande à un sien serviteur de leur faire tailler deux esclavines, et de recouver deux bourdons, tels que les pèlerins ont en coutume d'en porter. » (*Hist. de Flor et de Blancheflor.*)

en voulant se servir de mots différents là où la répétition du mot serait aussi bien raisonnable.

Beaucoup, enfin, des écrits d'Arétin sont encore obscurs. Il faudrait souhaiter que les érudits italiens parvinssent à éclaircir un texte très agréable à la vérité, mais rempli d'allusions à des événements, à des coutumes, à des personnages dont le public n'a pas idée aujourd'hui. Toutefois, la lecture de la plupart des ouvrages du Fléau des Princes est attrayante au possible et c'est avec justice qu'en son temps on a écrit que le Divin Pierre Arétin était *la règle de tous et la balance du style.*

Guillaume Apollinaire.

LES RAGIONAMENTI

L'ERMITE

Nanna. — Une matrone d'une quarantaine d'années, qui possédait dans le pays un domaine d'une grande valeur, fille d'une très honorable famille, femme d'un docteur qui faisait des merveilles avec sa littérature, dont il remplissait de gros livres, cette matrone que je te dis s'en allait toujours vêtue de brun, et si le matin elle n'avait pas entendu cinq ou six messes, elle n'aurait pas pu tenir en place de la journée ; c'était une *file-Ave-Maria*, une happe-saints, une balaye-églises ; elle jeûnait les vendredis de tous les mois et non pas seulement ceux du mois de mars, faisait les répons, à la messe, comme l'enfant de chœur, et chantait Vêpres sur le ton des moines ; on disaitqu'elle portait jusqu'à une ceinture de fer sur les chairs.

Antonia. — J'en compisse sainte Verdiana.

Nanna. — Va, ses abstinences étaient cent fois plus nombreuses que celles de cette Sainte ! Elle ne portait jamais que des socques et aux vigiles de saint François de la Vernia et de celui des Ascèses (1), elle ne mangeait de pain que ce qui aurait pu tenir dans sa main, ne buvait que de l'eau claire, une seule fois, et restait

(1) Elle veut parler de saint François d'Assise, dont elle fait deux personnages en estropiant le nom de l'Alverne (où il reçut ses stigmates) et celui d'Assise.

jusqu'à minuit en oraison; le peu qu'elle dormait, c'était sur des orties.

Antonia. — Sans chemise?

Nanna. — Je ne saurais te le dire. Il lui arriva qu'un solitaire préchi-précha, qui vivait dans un petit ermitage à un mille du bourg, peut-être à deux, venait presque chaque jour par chez nous, se procurer de de quoi vivre ; il ne retournait jamais les mains vides en son désert, parce que le sac dont il se couvrait, sa longue face maigre, sa barbe pendant jusqu'à la ceinture, sa chevelure ébouriffée et je ne sais qu'elle pierre qu'il portait à la main, à la façon de saint Jérôme, excitaient la pitié de tout le monde.

Sur ce vénérable ermite jeta son dévolu la femme du docteur, qui se trouvait alors à la ville, en train de plaider de nombreux procès; elle lui faisait d'abondantes aumônes, allait souvent à son ermitage, certainement dévot et agréable, d'où elle rapportait quelques salades amères : car elle se serait fait conscience d'en goûter de la douce.

Antonia. — Comment était fait l'ermitage?

Nanna. — Il se trouvait au faîte d'une colline assez raide, qui portait le nom de Calvaire. Au milieu s'élevait un grand crucifix, avec trois gros clous de bois, qui faisaient peur aux pauvres bonnes femmes. Cette croix portait à la tête la couronne d'épines; des bras pendaient deux disciplines faites de cordes nouées; au pied était une tête de mort; d'un côté gisait par terre l'éponge, au bout d'un bâton, et de l'autre un fer de lance tout rouillé, au bout du manche d'une vieille pertuisane. Au bas de la colline s'étendait un jardin potager, entouré d'une haie de rosiers, et dont la porte était de baguettes de saule entrelacées, avec sa chevillette de bois; je ne sais pas si, en cherchant toute une journée, on y aurait trouvé un caillou, tant l'ermite le tenait proprement. Les carrés, séparés par de petites allées, étaient

pleins de toutes sortes d'herbes potagères, telles que laitues frisées et pommées, fraîche et tendre pimprenelle ; d'autres étaient plantés d'aulx si serrés qu'on n'aurait pu les arracher et les enlever avec un compas ; d'autres des plus beaux choux du monde. Le serpolet, la menthe, l'anis, la marjolaine, le persil avaient aussi chacun leur place dans le jardinet, et au milieu duquel faisait un peu d'ombre un amandier, de ces gros amandiers à écorce lisse. Par de petits ruisseaux courait une eau claire, jaillissant d'une source entre des roches vives, au pied de la colline ; elle serpentait dans l'herbette. Tout le temps que l'ermite dérobait aux oraisons, il le dépensait à cultiver le potager ; non loin s'élevait la chapelle avec son clocheton et ses deux clochettes, et la cabane où il reposait, appuyée au mur de la chapelle. Dans ce petit paradis venait la doctoresse, comme je te l'ai dit, et pour que leurs corps ne fussent pas jaloux de leurs âmes, un jour entre autres qu'ils s'étaient retirés sous la hutte, fuyant l'incommodité du soleil, je se sais comment ils en arrivèrent aux mauvaises fins. Juste en ce moment un paysan (la langue de ces gens est mordante et pernicieuse), un paysan à la recherche de son ânon, qui avait perdu sa mère, passant par hasard près de la petite cabane, vit nos deux saints accouplés, comme le chien s'accouple avec la chienne : il courut au village et donna l'éveil aux paroissiens en sonnant les cloches ; au bruit, presque tous, quittant leur ouvrage, se rassemblèrent à l'église, tant hommes que femmes, et trouvèrent le vilain en train de conter au prêtre comment l'ermite faisait des miracles. Le prêtre endossa son surplis, se mit l'étole au cou et, le bréviaire à la main, l'enfant de chœur devant, portant la croix, se mit en route avec plus de cinquante personnes derrière lui. Le temps d'un *Credo*, ils furent à la cabane et y trouvèrent la servante et le serviteur des serviteurs du ciel dormant comme des laboureurs. L'ermite, tout en ron-

flant, maintenait son fléau dans le bas des reins de la dévote du Cordon, ce qui, au premier aspect, rendit muette toute la foule, comme reste bouche bée une bonne femme en voyant un étalon grimper sur une jument; puis, de voir leurs épouses détourner la tête, les hommes poussèrent un éclat de rire, qui aurait réveillé des loirs: le couple ouvrit les yeux. Là-dessus, le prêtre, les apercevant si bien conjoints, se mit à entonner de sa plus belle voix de chœur : *Et incarnatus est!*

Antonia. — ... mais dis-moi, l'ermite et ses dévots ne furent-ils pas assommés?

Nanna. — Assommés ? Ah ! La lime une fois arrachée de l'entaille, l'ermite se redressa, tout debout, et, après s'être administré deux cinglons avec ces sarments de vigne vierge entortillés qu'il portait à la ceinture, il dit : « Signors, lisez la vie des Saints Pères, puis condamnez-moi au feu, à tout ce qu'il vous plaira. C'est le Diable qui, à ma place, sous ma propre figure, a commis le péché et non mon corps : ce serait une infamie que de lui faire du mal. » Et maintenant, veux-tu que je te dise ? Le ribaud, qui avait d'abord été soldat, assassin, ruffian et de désespoir s'était fait ermite, prêcha si bien que, sauf moi, qui savais où le diable a la queue, et le prêtre, mis au fait par la confession de la bonne dame, tout le monde le crut, parce qu'il jurait par la vigne vierge de sa ceinture, et que les esprits tentateurs des Ermites s'appellent *Succumbes* et *Incumbes* (1). La demi-religieuse, qui pendant tout le bavardage du solitaire avait eu le temps de penser à la malice, commença aussitôt à se tordre, à se gonfler la gorge en retenant son vent, à rouler des yeux hagards, à hurler, à se débattre de telle sorte qu'elle faisait peur à voir. « Voici le malin esprit dans le corps de la pauvrette », s'écria l'ermite ; le syndic du village s'approchant pour l'emmener, elle se

(1) La Nanna estropie ces mots.

mit à mordre et à pousser des cris horribles. Enfin, solidement attachée par une dizaine de paysans et conduite à l'église, on lui appliqua deux petits os, qui passaient pour être les os des Saints Innocents, renfermés dans un grossier tabernacle de cuivre dédoré, comme reliques, et à la troisième fois qu'on l'en toucha, elle revint à elle. La nouvelle arriva aux oreilles du docteur, qui ramena la bonne sainte à la ville et en fit faire un sermon.

—

LE PRISONNIER

Nanna. — Venons-en à une madone(1) (je veux taire son nom), qui eut un beau caprice pour un prisonnier dont le podestat reculait indéfiniment la pendaison, de peur de faire ce plaisir à la potence. Son père, en mourant, lorsque le drôle était âgé de vingt et un ans environ, l'avait laissé héritier de quatorze mille ducats, moitié comptant, le reste en domaine, plus les meubles d'une maison ou pour mieux dire d'un palais. En trois ans, se mangea, se joua et se spermatisa tout l'argent comptant ; puis il mit la main sur les terres, et en trois années dévora le reste.

Comme il ne pouvait vendre certaine maisonnette, ce que lui défendait une clause spéciale du testament, il la démolit et en vendit les pierres ; puis ce fut le tour du mobilier : empruntant un jour sur les draps, vendant le lendemain une nappe, puis un lit, puis un autre, aujourd'hui ceci, demain cela, il alla ainsi jusqu'au dernier sou et fit si bien trébucher la balance qu'après avoir d'abord engagé, puis vendu, autant dire donné

(1) Ce mot en français s'applique généralement à la Sainte Vierge. Nous avons cru pouvoir l'employer dans un sens plus général, où il rend bien l'italien *Madonna.*

pour rien le palais, il resta tout nu et tout cru. Alors il s'enfonça dans toutes les scélératesses que peut non seulement faire, mais imaginer un homme : faux serments, homicides, vols, tricheries, cartes préparées, dés pipés, félonies, filouteries, escroqueries, assassinats. Il avait été mis en prison des quatre et cinq ans à la fois, avait reçu plus d'anguillades que de bouchées de pain, et il s'y trouvait en ce moment pour avoir craché à la figure d'un messire... je ne veux pas le mentionner en vain.

Antonia. — Ribaud ! Traître !

Nanna. — C'était un si fieffé ribaud que, d'avoir couché avec sa mère, on pouvait dire que c'eût été le moindre de ses péchés. Réduit à la mendicité, en ce qui concerne tout le reste, il était si opulent en fait de mal français qu'à lui seul il aurait pu le donner à un millier de ses pareils et en garder encore pour lui tout un monde. Pendant que ce renégat était en prison, un médecin, aux gages de la ville pour soigner les pauvres détenus, s'occupait de guérir la jambe de l'un d'eux, qui craignait que le chancre ne la lui rongeât. « Comment ! s'écria ce médecin, j'ai guéri la nature surnaturelle de ce brigand, et je ne guérirais pas ta jambe ? » Cette surnaturelle nature parvint aux oreilles de la dite madone, et le paquet démesuré du scélérat qui était en prison lui entra si profondément dans le cœur qu'elle se mit à brûler pour lui plus que cette reine (1) d'autrefois ne brûla, dit-on, pour le taureau. Comme elle n'apercevait ni voie ni moyen de pouvoir s'en passer la fantaisie, elle résolut de commettre quelque méfait, afin qu'on l'enfermât dans cette même prison où était le crache-sur-la-croix. Pâques arrivées, elle communia sans se confesser ; on l'en reprit ; elle répliqua qu'elle avait bien fait ; la chose se divulgua, plainte fut portée au

(1) Pasiphaé.

podestat qui la fit arrêter et mettre à l'estrapade ; alors elle confessa que la cause de son crime était l'envie effrénée qu'elle avait du poireau de l'homme en question aux yeux en dedans et si petits qu'à peine y voyait-il, au nez large et écrasé sur la figure, avec une balafre en travers et deux cicatrices du mal de Job qui ressemblaient à deux grelots de mule, déguenillé, puant, dégoûtant, tout rempli de poux et de vermine. L'honorable podestat le lui donna pour compagnon en lui disant : « Ce sera la pénitence de ton péché, *per infinita secula seculorum.* » Cela lui fit autant de plaisir d'être enfermée pour toute sa vie qu'un autre en aurait à sortir de prison. On prétend qu'après avoir tâté de cette grandissime gerbe, elle s'écria : « Dressons ici nos tabernacles (1). »

Antonia. — Est-ce que cette gerbe dont tu parles était aussi grosse que celle d'un âne?

Nanna. — Plus grosse.

Antonia. — Que celle d'un mulet?

Nanna. — Encore plus.

Antonia. — D'un taureau ?

Nanna. — Encore plus.

Antonia. — D'un cheval?

Nanna. — Trois fois plus grosse, te dis-je.

Antonia. — Elle était donc alors aussi grosse que les colonnes d'un lit de parade?

Nanna. — Juste.

Antonia. — Que t'en semble?

Nanna. — Pendant qu'elle nageait dans l'allégresse jusqu'au cou, le podestat fut réprimandé par la commune et force lui fut, pour satisfaire à la justice, de condamner le susdit criminel à la potence, ses dix jours de grâce

(1) Allusion à la fête des Tabernacles chez les Juifs. La *pannochia* signifierait le loulab, les loulabim, gerbes ou branches qu'on porte dans les synagogues ce jour-là avec les dons de la terre, en chantant la prière de Hosannah.

lui ayant été signifiés... J'ai laissé de côté quelque chose; nous reviendrons au scélérat, oui. La gourmande n'était pas plutôt en prison et à peine avait-elle jeté le masque, que la nouvelle s'en répandit par la ville et donna matière aux caquets des badauds, des artisans, des femmes surtout; dans les rues, aux fenêtres, sur les marchés, on n'entendait causer que de l'emprisonnée, et avec des moqueries, des airs de dégoût! Lorque six commères se trouvaient réunies autour du pilier à l'eau bénite, elles en bavardaient deux heures durant. Entre autres cénacles, il s'en forma un dans mon quartier, et une monna (1) prude-de-campagne, entendant de quoi il s'agissait et voyant toute la bande en suspens, la quenouille à la main, pour l'écouter, s'écria : « Nous autres qui, pour êtres femmes, sommes toutes déshonorées par les déportements de cette coquine, nous devrions marcher à l'instant sur le Palais, l'arracher de la prison, dussions-nous y mettre le feu, la flanquer sur une charrette et la déchirer de nos dents; nous devrions la lapider, l'écorcher vive, la crucifier ! » Ces paroles proférées, elle s'éloigna gonflée comme un crapaud et rentra chez elle comme si tout l'honneur des femmes du monde entier dépendait d'elle.

Antonia. — La pécore!

Nanna. — Les dix jours de grâce signifiés au malandrin, vint à l'apprendre cette ne-crache-pas-à-l'église dont je te parle, qui voulait courir à la prison et l'en faire sortir en y mettant le feu! Elle en eut grande compassion, songeant au préjudice qu'éprouverait la ville à perdre sa plus grosse pièce d'artillerie, celle dont la renommée, seule, à défaut de meilleure preuve, attirait les femmes qui se trouvaient mal partagées, comme l'aimant attire l'aiguille ou un brin de paille. La même frénésie d'en jouir qui avait poussé l'autre méprise-sacrement (révérence parler) l'emplit elle-même, et elle

(1) Diminutif de *Madonna*.

imagina la plus rusée, la plus diabolique invention qu'on ait jamais ouï.

Antonia. — Qu'imagina-t-elle? Dieu te garde de frénésies ainsi faites!

Nanna. — Elle avait un mari continuellement malade, qui restait deux heures levé et deux jours au lit, pris parfois de telles palpitations de cœur qu'il en étouffait et semblait près de passer. Ayant appris d'une des balaye-bordels (qu'elle aille à la malheure)! qu'elles pouvaient sauver l'homme qu'on mène à la potence, rien qu'en se jetant au-devant de lui et en criant: « Celui-ci est mon mari! »...

Antonia. — Qu'entends-je?

Nanna. — ...elle résolut de donner le coup de pouce au sien, puis, usant du droit des ribaudes, de prendre le vaurien pour époux. Pendant qu'elle y songeait, voici qu'avec des : « Aïe ! aïe ! » son pauvre homme, fermant les yeux, crispant les poings, battant des jambes, vint à se pâmer. Elle, qui ressemblait à une caque de thon salé, pour être moins haute que large, lui mit un oreiller sur la bouche, s'assit et, sans avoir l'aide d'aucune servante, lui fit sortir l'âme par où sort le pain digéré.

Antonia. — Oh ! oh ! oh !

Nanna. — Alors elle fit un tapage épouvantable, s'arracha les cheveux, rassembla tout le voisinage qui, connaissant l'indisposition du pauvre homme, ne douta pas qu'il n'eût été étouffé dans une de ces crises dont il souffrait continuellement. On l'enterra fort honnêtement, car il était honnêtement riche, et aussitôt la veuve, véritable chienne en chaleur, se réfugia au bordel, pour ne pas mâcher le mot. Comme de son côté, ni de celui de son mari elle n'avait de parents qui valussent deux deniers, elle y resta sans empêchement aucun, tout le monde pensant qu'elle était devenue folle de douleur après la mort du susdit. Arriva la nuit qui précéda le matin où

le misérable devait être exécuté ; la ville en devint déserte, tous les hommes et presque toutes les femmes s'étant rassemblés au Palais du podestat pour voir annoncer son supplice à celui qui en méritait mille. L'homme se mit à rire en entendant dire au Prévôt : « La volonté de Dieu et celle du magnifique podestat (j'aurais dû le nommer le premier) est que tu meures. » Il fut extrait de la prison et conduit au milieu du peuple, les pieds dans les ceps,avec les menottes, assis sur une méchante poignée de paille, entre deux prêtres qui le réconfortaient,et ne faisant pas une mine trop rechignée à l'image qu'on lui présentait à baiser. Comme s'il ne s'agissait pas de lui, il contait des bourdes en chemin,et tous ceux qui se présentaient, il les appelait par leurs noms. Depuis le matin, la grosse cloche du communal sonnait lentement, lentement, pour annoncer l'exécution qui allait avoir lieu. Les bannières furent déployées, puis lecture faite (elle dura jusqu'au soir) de la condamnation par un de ceux du tribunal criminel, qui avait une voix retentissante; ensuite, il s'achemina une grosse corde dorée au col et une mitre de papier doré sur la tête, pour signifier qu'il était le roi des coquins. Au son de la trompette, veuve de son gland, on le fit avancer au milieu d'une escouade de sbires, la populace marchant par derrière, et partout où il passait, les balcons, les toits, les fenêtres, tout était plein de femmes et d'enfants. Dès qu'il fut près de la catin qui, avec un grand battement de cœur, guettait le moment de se jeter au cou du scélérat, avec cette avidité dont un malade brûlé de la fièvre se jette sur un seau d'eau fraîche, sans le moindre trouble elle s'élança furieusement, fendit la foule à grands cris,et, échevelée,battant des mains, l'étreignit de toutes ses forces en disant : « Je suis sa femme! » La justice fut suspendue, tout le monde se poussait, se heurtait et l'on entendait un vacarme, on aurait dit que les cloches du monde entier sonnaient

en même temps au feu, aux armes, au prêche, à la fête. La nouvelle arrivée aux oreilles du Podestat, il fut obligé de tenir la main à la loi, et le misérable fut livré, pieds et mains libres, pour être accroché aux fourches de la scélérate.

Antonia. — Nous sommes à la fin du monde !

Nanna. — Ah ! ah ! ah !

Antonia. — De quoi ris-tu ?

Nanna. — De celle qui s'était faite luthérienne pour vivre en prison avec lui, et qui y resta avec trois coups de couteau dans le cœur : le premier fut de l'en sortir ; le second de croire qu'il allait être pendu ; le troisième d'apprendre qu'une autre s'était emparé de son château, de sa ville, de ses états.

Antonia. — Dieu fasse du bien au Seigneur Dieu qui la punit de ces trois coups de couteau !

LE PUTANISME

Il vint, te dis-je, à Rome un jeune homme de vingt-deux ans, noble, riche, marchand de nom seulement, un vrai morceau de putain. A son arrivée, du premier coup il me tomba entre les mains et je feignis de m'amouracher de lui ; il s'en dressa d'autant plus sur ses ergots que je me tenais haute sur les miens. Je commençai par lui envoyer ma servante quatre ou six fois par jour, pour le prier de daigner venir me voir ; le bruit se répandit partout que j'en étais au bouillon de poulet et à l'extrême-onction pour lui. « La putain a fini par donner dedans, disait-on, et pour qui ? pour un gamin dont la bouche pue encore le lait ! Il la fera damner, à ne jamais rester sérieux une heure. » Moi, je ne disais rien, mais je me rongeais, oh ! à fleur de peau. Alors

je fis semblant de ne pouvoir plus ni manger ni dormir ; j'en parlais toute la journée, je l'appelais continuellement et fis si bien qu'on se mettait à parier que j'irais ramasser des pierres et que je finirais par mourir pour ses beaux yeux. Le jouvenceau, qui profitait de quelques bonnes nuits et de quelques friands soupers, allait partout faire le vantard et montrait à qui voulait une turquoise de peu de valeur que je lui avais donnée. Quand il était avec moi, je ne cessais de lui dire : « Ne vous laissez pas manquer d'argent, n'allez pas en importuner d'autres que moi, tout ce que je possède est à vous, puisque moi aussi je suis vôtre. »

C'est ce qui le faisait se pavaner dans les Banchi (1), quand il voyait qu'on le montrait du doigt. Un jour qu'il était chez moi, vint me voir un haut et puissant personnage ; je fis cacher mon jeune homme dans un cabinet, et dis d'ouvrir. Le grand seigneur entra, s'assit, puis, apercevant je ne sais quels draps de toile blanche : « Qui en aura l'étrenne ? s'écria-t-il ; votre Ganymède ? » ou Canymède, je ne me rappelle pas. « Il en aura l'étrenne pour sûr, répondis-je ; je l'aime, je l'adore, c'est mon dieu, je suis sa servante, et je la serai éternellement, tout en vous caressant, vous autres, pour votre argent. » Pense un peu s'il se rengorgeait en m'entendant parler comme ça. L'autre parti, je revins lui ouvrir : il s'élança dehors ; sa chemise ne lui touchait pas le cul, et, se prélassant par la salle, il avait l'air de s'approprier du regard et ma personne et mes chambrières et toute ma maison. Pour en venir à l'*Amen* de mon *Pater noster*, un jour qu'il voulut me donner l'estrapade, à sa façon, sur une caisse, je le laissai en bonne humeur et fus m'enfermer avec un autre. Lui qui n'était pas habitué à des plaisanteries de ce genre, il prit sa cape, en lâchant au vent

(1) *La Via dei Banchi* était alors la principale rue de Rome et la plus fréquentée par les courtisanes.

quelque sottise, et sortit, s'attendant à ce que j'allais le faire rappeler, comme d'ordinaire ; mais il ne vit pas arriver la colombe, ce qui lui mit le diable dans le corps, et il revint à la porte : « La signora est en compagnie », lui fut-il répondu. Il en resta comme une souris noyée dans l'huile, le menton penché sur la poitrine, la bouche amère, les lèvres sèches, les yeux larmoyants, la tête sur le cou d'un autre (1), et le cœur lui battant fort ; il s'éloigna pas à pas et les jambes lui tremblotaient comme à quelqu'un qui relève de maladie. A travers les fentes de la jalousie, je le voyais s'en aller par saccades, et je riais! Je ne sais qui le salua : il lui rendit le bonjour en soulevant un peu la tête. Le soir, il revint; je lui fis ouvrir et il me trouva en train de m'amuser avec une nombreuse société ; voyant que je ne lui disais pas : « Asseyez-vous ! », il s'en octroya lui-même la permission, se campa dans un coin, sans se dérider aux plaisanteries qu'il entendait, et resta jusqu'à ce que tout le monde ût parti. Quand il se trouva seul : « Sont-ce là des amours ? s'écria-t-il ; sont-ce là des caresses? Sont-là tes serments ? » — « Mon chéri, lui répondis-je, je suis, grâce à toi, devenue la fable des courtisanes de Rome ; on fait des comédies de ma simplicité, et, ce qui me cuit bien davantage, c'est que mes amoureux ne veulent plus rien me donner ; ils me disent : « Nous ne voulons pas acheter la graisse pour qu'un autre mange la rôtie. » Mais si tu veux que je redevienne celle que j'étais pour toi et que tu connais bien, fais une chose. » A ces mots, le voilà qui se redresse la tête comme la redresse aux cris de : « Sauve-toi ! sauve-toi ! » un homme qu'on va pendre ; il me jure que, pour l'amour de moi, il crèverait des yeux aux puces et m'affirme que je n'ai qu'à demander de bouche. Je lui dis alors : « Je voudrais avoir un lit de soie ; cela coûte, avec les fran-

(1) N'ayant plus sa tête à soi.

ges, le satin et le bois de lit,cent quatre-vingt-dix-neuf ducats ou à peu près, sans la façon ; et pour que mes amis voient que tu fais grandement les choses et que tu t'endettes à me faire des cadeaux, prends-moi tout cela à crédit ; l'heure de payer venue, laisse-moi faire ; je veux que ce soient eux qui payent ou qu'ils crèvent ! » — « Cela ne se peut pas, répondit-il, mon père a écrit partout et défendu de me faire crédit ; que ce serait au risque de qui me prêterait quoi que ce soit. » Je lui tournai les épaules et le fis sortir de chez moi. Un jour après, je l'envoie chercher et je lui dis : « Va trouver Salomon, il te prêtera de l'argent sur simple billet de ta main. » Il y va ; Salomon lui dit : « Mais je ne prête que sur gages ! » Il revient chez moi et me conte l'affaire. « Va chez un tel, lui dis-je alors. Il te donnera des bijoux pour telle ou telle somme et le Juif te les achètera volontiers. » Il y va,trouve l'homme aux bijoux, convient avec lui de deux mois,par écrit, porte les bijoux à Salomon, les lui vend, et revient chez moi avec l'argent.

Antonia. — Ou veux-tu en venir ?

Nanna. — Les bijoux m'appartenaient, et le juif, à qui je rendis son argent, me les rapporta. Au bout de huit jours, j'envoie chercher l'homme qui lui avait vendu les bijoux sur billet, et je lui dis : « Fais mettre le jeune homme en prison, comme suspect de vouloir s'enfuir ; tu en jureras. » Le marchand suivit mon conseil, le nigaud fut mis sous clef et ne sortit qu'après avoir payé son écot au double, parce que les vieux hôteliers, pas plus que les nouveaux, n'ont pour habitude de donner à manger gratis.

—

LES CARACTÈRES

Comme les caractères des gens sont encore de plus de

variétés que leurs fantaisies, étudie-les, guette, prévois, examine, réfléchis, analyse et passe au crible les cervelles de tout le monde.

Te voici un Espagnol, bien attifé, parfumé, délicat comme le cul d'un pot de chambre, qui se brise dès qu'on le cogne, l'épée au côté, bouffi d'arrogance, son moço par derrière, la bouche pleine de ses « Par la vie de l'Impératrice ! » et autres gentillesses. Dis-lui : « Je ne mérite pas qu'un cavalier tel que vous me fasse tant d'honneur! Que Votre Seigneurie se couvre la tête ; je ne l'écouterai pas qu'elle ne se la soit couverte. » Si les « Votre Altesse » qu'il te lâchera par la figure et les baisers dont il te lèchera les mains étaient le moyen alchimique de t'enrichir, grâce à ses Altesses et à toutes ses cérémonies, tes revenus dépasseraient ceux d'Agostino Chigi.

Pippa. — Je sais bien qu'il n'y a rien à gagner avec eux.

Nanna. — Avec eux, tu n'as pas autre chose à faire qu'à leur rendre de la fumée en échange du vent et des bouffées en échange de ces soupirs qu'ils savent si bien lâcher à pleins boyaux. Incline-toi cependant à leurs révérences, ne leur baise pas seulement la main, mais le gant, et si tu ne veux pas qu'ils te payent avec le récit de la prise de Milan, dépêtre-toi d'eux le mieux que tu sauras.

Pippa. — C'est ce que je ferai.

Nanna. — Tiens-toi tranquille. Un Français! Ouvre-lui vite, à celui-là ; ouvre-lui en un éclair, et pendant que tout guilleret il t'embrasse, il te baise à la bonne franquette, fais apporter le vin ; avec les gens de cette nation, sors du naturel des putains, qui ne te donneraient pas un verre d'eau si elles te voyaient trépasser, et à l'aide de deux bouchées de pain commencez à vous familiariser amoureusement ensemble. Sans rester trop longtemps sur les convenances, accepte-le à coucher avec

toi et mets-moi gentiment à la porte tous les autres : aussitôt, tu croiras avoir affaire à carnaval, tant il pleuvra de victuailles dans ta cuisine. Quoi de plus ? Il sortira en chemise de tes griffes, parce que ce sont de bons ivrognes, sachant mieux dépenser l'argent que le gagner et s'oubliant eux-mêmes plus facilement qu'ils ne se souviennent d'une injure qu'on leur a faite ; il se souciera bien que tu l'aies volé ou non !

Pippa. — Amours de Français ! Soyez-vous bénis !

Nanna. — Songe aussi que les Français retournent deniers et les Espagnols coupes. Les Allemands, parlons d'eux, sont faits d'un autre moule, et il y a lieu de jeter sur eux son dévolu : je parle des gros marchands qui se plongent dans les amours, je ne veux pas dire comme dans le vin, parce que j'en ai connu d'on ne peut plus sobres, mais comme dans les luthérianeries. Ils te donneront de grands ducats, si tu sais les prendre par le bon bout, sans aller crier sur les toits qu'ils sont tes amants, ni qu'ils te font ceci, qu'ils te disent cela ; plume-les secrètement, ils se laisseront plumer.

Pippa. — J'en aurai bonne mémoire.

Nanna. — Leur naturel est dur, âpre et grossier ; quand ils s'entêtent d'une chose, Dieu seul la leur ôterait. Donc, sache les oindre, comme d'huile douce, de la connaissance que tu as de leur caractère.

Pippa. — Que me restera-t-il à faire de plus ?

Nanna. — Je voudrais t'exhorter à une chose, et je n'ose me risquer à la dire.

Pippa. — A quoi donc ?

Nanna. — A rien.

Pippa. — Dites-le-moi, je veux le savoir.

Nanna. — Non, ce me serait imputé à blâme et à péché.

Pippa. — Pourquoi m'avez-vous mise en goût de le savoir ?

Nanna. — A te dire le vrai, que diable en sera-t-il,

si tu peux souffrir la promiscuité de juifs ? Oui, endure-la donc, mais adroitement. Trouve un prétexte, comme de vouloir acheter des tapisseries, des garnitures de lit ou semblables babioles ; tu verras qu'il s'en rencontrera bien quelqu'un qui te mettra dans le tiroir de devant le produit net de toutes leurs usures, de toutes leurs filouteries, et qui y ajoutera même l'argent du change ; s'ils puent le chien, laisse-les puer.

Pippa. — Je croyais que vous alliez me confier quelque grand secret.

Nanna. — Que sais-je, moi? L'infection qui est leur maladie me faisait hésiter à t'en parler. Mais sais-tu ce qu'il en est ? Les gros gains ramassés par les gens qui vont sur mer, c'est au risque d'aller ramer sur les galères, au risque des Catalans, au risque de se noyer, de tomber entre les mains des Turcs, de Barberousse, de voir le vaisseau s'effondrer, de manger du pain sec et plein de vermine, de boire de l'eau et du vinaigre, et de supporter mille autres misères, à ce que j'ai entendu dire. Si celui qui va sur mer ne s'inquiète ni du vent ni de la pluie ni de ses fatigues, pourquoi une courtisane ne se moquerait-elle pas de la puanteur des juifs?

Pippa. — Vous faites des comparaisons on ne peut plus jolies. Mais si je m'empêtre d'eux, que diront mes amis ?

Nanna. — Que veux-tu qu'ils disent, s'ils ne savent rien ?

Pippa. — Comment ne le sauraient-ils pas ?

Nanna. — Si tu n'en dis rien, le juif, par crainte qu'on ne lui casse les os, sera discret comme un voleur.

Pippa. — De cette façon, oui !

Nanna. — Te voici dans ta chambre un Florentin, avec ses froncements, ses remuements de babines ; fais-lui bon accueil. Les Florentins, hors de Florence, ressemblent à ces gens qui ont la vessie pleine et n'osent aller pisser, par respect pour l'endroit où ils se

trouvent ; une fois sortis, ils submergent un terrain d'une longueur!... d'une longueur! avec l'urine que verse leur ustensile. Ils sont, je te dis, plus larges dehors qu'ils ne sont chez eux serrés ; en outre, ils se montrent lettrés, gentils, polis, spirituels, savoureux, et quand ils ne te feraient cadeau de rien plus que de leur aimable langage, ne pourrais-tu pas t'en contenter ?

Pippa. — Moi, non.

Nanna. — C'est une façon de parler. Suffit qu'ils dépensent au possible, qu'ils font des soupers pontificaux et des parties de plaisir bien autrement galantes que les autres; enfin, leur langue plaît à tout le monde.

Pippa. — Venez-en donc un peu aux Vénitiens.

Nanna. — Je ne veux pas te renseigner sur eux, parce que si je t'en disais autant de bien qu'ils en méritent, on me riposterait : « L'amour te déçoit! » et, certes, il ne me déçoit nullement, car ce sont les dieux, les maîtres de l'univers, et les plus beaux jeunes gens, les plus beaux hommes faits, les plus beaux vieillards du monde. Dépouille-les de ces vêtements austères qu'ils portent, tous les autres hommes te paraîtront des fantoches de cire, en comparaison, et bien qu'ils soient fiers, parce qu'ils sont riches, ils sont la bonté même, pourtraite au naturel. Quoiqu'ils vivent en marchands, vis-à-vis de nous autres ils se comportent royalement, et celle qui sait les prendre peut s'estimer heureuse : toute chose en ce monde est plaisanterie, sauf ces grands coffres qu'ils ont, pleins jusqu'au bord de ducats, et qu'il tonne ou pleuve, ils n'en font pas plus de cas que d'un bagattino (1).

Pippa. — Dieu les protège!

Nanna. — Il les protège bien.

Pippa. — Mais maintenant que je m'en souviens, expliquez-moi donc pourquoi la signora qui est revenue

(1) Monnaie de très petite valeur.

de chez eux l'autre jour n'a pu y rester; d'après ce que ma marraine disait, elle s'en est revenue avec vingt paires de caisses remplies de cailloux.

Nanna. — Je vais te le dire. Les Vénitiens ont le goût fait à leur façon particulière ; ils veulent des fesses, des tétons et des chairs fermes, de quinze à seize ans jusqu'à vingt ans, au plus, et non pas des pétrarquesqueries. Pour cette raison, ma fille, avec eux mets dans le coin les manières de courtisane et régale-les au naturel, si tu veux qu'ils te jettent à pleines mains de l'or couleur de braise et non des sornettes couleur de brouillard. Pour moi, si j'étais homme je voudrais coucher avec une femme qui aurait plutôt la langue bien emmiellée que bien endoctrinée, et j'aimerais mieux tenir dans mes bras la plus grande catin que messire Dante...

Pour te faire faire un saut de Florence à Sienne, je te dirai que les Siennois, ces groses bêtes, sont de bons fous, pas méchants, encore bien que depuis quelques années ils aient empiré, à ce que disent certaines gens. De la quantité d'hommes que j'ai pratiqués, ils me semblent être le superlatif; ils ont quelque chose des gentillesses et des talents des Florentins, mais sans être si adroits, si fins de nez, et qui sait les duper, les rase et les pèle jusqu'au vif; ce sont de bons couillards, plutôt que non, d'un commerce honorable et agréable.

Pippa. — Ils sont faits exprès pour moi.

Nanna. — Oui, certes; maintenant, passons à Naples.

Pippa. — Ne m'en parlez pas; rien que d'y songer, je rends l'âme.

Nanna. — Ecoute, ma petite signora, par la vie de ta mort! Les Napolitains sont mis au monde pour vous faire perdre le sommeil ou pour que l'on en prenne une bonne lippée une fois par mois, un jour qu'on en a la fantaisie en tête, que l'on est seule ou avec quelqu'un

de peu d'importance. Je dois t'en prévenir, leurs hâbleries vont jusqu'au ciel; parle-leur chevaux : ils possèdent les meilleurs d'Espagne; parle vêtements : ils en ont plein deux ou trois garde-robes; de l'argent, ils en regorgent, et toutes les belles du royaume meurent d'amour pour eux. Si tu laisses tomber ton mouchoir, ton gant, ils te le ramassent, avec les plus galantes paraboles qu'on ait ouïes jamais à la cour de Capoue; oui, signora.

Pippa. — Quel amusement !

Nanna. — J'avais pris l'habitude jadis de désespérer un de ces brigands, appelé Giovanni Agnese, en m'efforçant de le contrefaire (en paroles, car en actions le bourreau n'y parviendrait pas : c'est l'écume de la ribauderie des ribauds), et un Génois s'en étouffait de rire. Je me tournai un jour vers celui-ci et je luis dis : « Ma Gênes à moi, ta superbe à toi, vous savez si bien, vous autres, acheter la vache sans vous laisser mettre un seul os, que nous n'avons pas grand'chose à gagner avec vous. » C'est vrai ; ils trouvent moyen de raffiner le fin, d'aiguiser l'aigu, sont excellents ménagers, coupent la tranche aussi mince qu'elle doit être et ne t'en donneraient pas un tantinet de plus. Glorieux au demeurant, je ne saurais te dire comme, amateurs des gentilles façons napolitaines espagnolisées, respectueux, te faisant paraître du sucre le peu qu'ils te donnent, et ce peu ne leur manque jamais. Ces gens-là, contente-toi de les payer de fumet et mesure-leur les denrées comme ils te mesurent les leurs; sans trop te dégoûter de ce qu'ils parlent de la gorge et du nez, avec des hoquets, prends avec eux la vie comme elle vient.

Pippa. — Les Bergamasques ont plus de grâce que n'en a leur parler (1).

(1) Le dialecte de Bergame passait pour le plus grossier de l'Italie.

Nanna. — Il y en a parmi eux aussi d'agréables et de séduisants, oui, certes; mais venons-en à nos Romains; gare les coups, Rienzi! Ma fille, s'il te convient de manger du pain et du fromage avec des lames d'épées et des pointes de pique en salade, assaisonnées de superbes bravades que leurs bisaïeux firent jadis aux Prévôts, va t'empêtrer d'eux. Bref, le jour du sac (1) leur chie encore sur la tête (révérence parler), et c'est pourquoi le pape Clément n'a jamais voulu les revoir.

Pippa. — N'oubliez pas Bologne...

Nanna. — Oublier les Bolonais! Quelle mine auraient les logis des putains sans l'ombre de ces grands échalas taillés en flûtes?

Nés seulement pour faire nombre et pour faire ombre, dit la chanson : « en amour, dis-je, et non à la guerre », ajoutait Fra Mariano (2), suivant ce que me racontait un jeune drôle d'une vingtaine d'années, sa créature : « Jamais il n'avait vu, disait-il, fous plus joufflus ni mieux vêtus. » Par conséquent, toi, Pippa, fais-leur fête, comme aux bouche-trous de la Cour que tu auras et amuse-toi de leur babil léger et coulant. Telle pratique n'est pas tout à fait, tout à fait inutile; elle serait même plus utile que nulle autre, s'ils se délectaient de chèvre, autant qu'ils se délectent de chevreau. Quant au reste des Lombards, ces grosses limaces, ces gros papillons, traite-les en franche putain; tires-en tout ce que tu pourras, et le plus vite sera le mieux, en ayant bien soin de leur donner à chacun du chevalier et du comte par la moustache; les « oui, signor; non, signor », ils y tiennent comme à un œil. Avec eux, quelque bonne petite piperie ne gâtera pas le potage; il est honnête de leur en faire avaler quelqu'une et plus encore de s'en

(1) Le sac de Rome, dont on verra plus loin une relation saisissante.

(2) Sur Fra Mariano, voir l'introduction.

vanter : eux aussi dupent les pauvres courtisanes, puis vont s'en vanter par toutes les auberges où ils logent.

—

UN TOUR DE MAITRE ANDREA (1)

Nanna. — Venons-en maintenant à la grande piperie.

Pippa. — Voici que je la bois, avant même que vous ne l'entamiez.

Nanna. — Un officier, un gaillard à qui ses charges rapportaient en rente près de deux mille ducats de chambre, était si démesurément amoureux de moi qu'il en faisait pénitence de ses péchés. Il dépensait lunatiquement, et besoin était de recourir à l'astrologie, je puis le dire, pour en tirer quoi que ce fût s'il ne se trouvait pas en fantaisie de donner. Ce qui est bien pis, c'est que la mauvaise humeur naquit le jour où il vint au monde; pour la moindre parole dont le son lui déplaisait, il entrait en colère ; mettre la main à son poignard et t'en fourrer la pointe jusque sous le nez, c'est la moindre frayeur qu'il pût te faire. Pour ce motif, les courtisanes le détestaient comme les paysans détestent la pluie; moi qui ai donné ma peur à ressemeler, je le recevais tant qu'il voulait, et bien qu'il me fît quelques-unes de ses mauvaises plaisanteries, je le souffrais patiemment, méditant toujours de lui en rendre une qui me payât de toutes les siennes. J'y songeai si assidûment qu'à la fin je la trouvai. Que fis-je ? Je me confiai à certain peintre, maître Andrea, je puis bien le nommer, et lui laissai prendre quelques menus suffrages, à condition qu'il ferait ce que je voudrais et viendrait se cacher sous mon lit, muni de couleurs et de pinceaux, pour me dessiner une balafre sur la figure, à un moment

(1) Sur maître Andrea, voir l'Introduction.

donné; je m'en ouvris également à maître Mercurio, d'heureuse mémoire; je sais que tu l'as connu.

Pippa. — Oui, je l'ai connu.

Nanna.— Je lui dis que je l'enverrais chercher telle nuit et qu'il accourût avec de la charpie et des œufs; pour m'obliger, il ne sortit pas de chez lui le jour de la fête que je voulais fêter. Voici donc maître Andrea sous le lit et maître Mercurio chez lui; moi, je suis à table avec l'officier. Nous avions presque fini de souper, quand je me mis à lui rappeler certain camérier du Révérendissime à qui il m'avait défendu de parler, sous n'importe quel prétexte; c'était pour le faire monter. Pain déjà levé n'a pas besoin de beaucoup de levain. — « Sacrée garce, vieille putain, sale coureuse ! » s'écria-t-il; et comme je voulais lui renfoncer ses injures dans la gorge avec un démenti, il me donna du plat de son poignard sur la joue un tel soufflet que je le sentis pour de bon. J'avais dans une vessie je ne sais quel vermillon détrempé d'huile, à moi donné par maître Andrea; je m'en barbouillai les mains, m'en frottai le visage et aux cris les plus épouvantables qu'ait jamais poussés une femme en couches, je lui fis véritablement croire qu'il m'avait frappée de la pointe. Épouvanté comme un homme qui en a tué un autre, il joua des jambes, s'enfuit au palais du cardinal Colonna et, s'étant blotti dans la chambre d'un courtisan de ses amis, se mit à geindre tout bas, tout bas : — « Hélas ! adieu la Nanna, Rome et mes emplois; j'ai tout perdu ! » Moi je m'étais renfermée dans ma chambre avec ma vieille servante seulement; maître Andréa, sorti du nid, en un clin d'œil me dessina une balafre sur la joue droite, et si parfaitement que, me regardant au miroir, je fus sur le point de tomber à la renverse de saisissement et de tremblement. A l'instant même arrive maître Mercurio... il entre et me dit : « N'ayez pas peur ; vous n'avez aucun mal. » Il laisse à la couleur le temps de sécher, me l'ar-

range bien avec de la charpie trempée dans l'huile de rose et la plaie obtenue par grâce et privilège spécial ainsi bien nette, bien pansée, il sort par la salle, où une foule de gens se trouvaient déjà rassemblés, et s'écrie : — « Impossible qu'elle en réchappe ! » Le bruit en courut par toute la ville de Rome et en vint jusqu'aux oreilles du meurtrier, en train de pleurer comme un enfant qu'on a battu. Le lendemain matin arrive; le médecin, tenant allumée à la main une chandelle d'un denier, lève l'appareil : je ne sais combien de personnes qui avaient réussi à passer leur tête par la porte de la chambre (toutes les fenêtres étaient fermées) se mirent à pleurer, et je ne sais qui, ne pouvant supporter la vue d'une si horrible blessure, s'évanouit en l'apercevant. C'était le bruit public que j'avais la figure abîmée pour toujours, et de la plus triste façon, de sorte que le malfaiteur, en m'envoyant de l'argent, des médecines et des médecins, cherchait à s'épargner la visite du bargello, peu confiant qu'il était, au fond, dans la protection des Colonna. Au bout de huit jours, je fais courir le bruit que j'en réchappe, mais avec une cicatrice plus affreuse, pour une courtisane, que ne le serait la mort : le bon ami de vouloir me l'adoucir à force d'argent; il employa tant de moyens par ici, tant de moyens par là, fit si bien agir amis et patrons, que je consentis à un accord, sans me laisser voir de personne, si ce n'est d'un monsignor à la fève égoussée, qu'il fréquentait. En somme, il déboursa cinq cents écus pour le dommage, cinquante pour le médecin et les médecines, et je lui pardonnai, c'est-à-dire que je promis de ne pas le poursuivre devant le gouverneur, en exigeant de lui qu'il me laisse en paix et fournirait caution. C'est cet argent-là que j'ai dépensé à l'achat de cette maison, sans le jardin dont je l'ai arrondie plus tard.

Pippa. — Vous étiez un vaillant homme, maman, quand vous vous lanciez dans semblable aventure.

Nanna. — L'aventure n'en est pas encore à l'Alleluia, et je n'en viendrais pas à bout en une année si je voulais te les conter toutes. En bonne foi, je n'ai pas jeté dans l'eau le temps que j'ai vécu; ma foi non, je ne l'ai pas jeté dans l'eau, va.

Pippa. — Cela se voit bien au résultat.

Nanna. — Continuons. Ne trouvant pas que les cinq cents écus, avec cinquante après, eussent touché le palais à mon appétit, j'imaginai très putanesquement une ruse putanesque. Et de quelle façon, crois-tu ? Je fis surgir un Napolitain, maître filou des filous, et sous le prétexte d'un secret qu'il possédait, au moyen duquel on pouvait effacer toute trace de blessure laissée au visage de quelqu'un par un mauvais coup, il vint me voir. — « Le jour que l'on voudra déposer cent écus, dit-il, je me charge de votre affaire; vous n'aurez pas plus de cicatrices sur la figure que vous ne m'en voyez là »; il montrait le creux de sa main. Je me contorsionne et je lui dis avec un semblant de soupir : — « Allez faire part de ce miracle à celui qui est cause que je ne suis plus... » j'allais ajouter « reconnaissable, » mais je détournai la tête pour sangloter à petit bruit. Le charlatan, beaucoup trop honorablement habillé de soie, sort, va trouver l'officier tombé en mauvaises griffes et lui expose l'épreuve qu'il se targue de faire. Pense si notre homme, que crucifiait le dépit de ne plus me posséder jamais, déposa la centaine d'écus. Mais pourquoi te traîner en longueur ? La cicatrice, qui n'avait jamais existé, s'en alla grâce à l'eau merveilleuse dont il m'injecta par six fois le visage en prononçant les paroles qui semblaient dire mirabilium, et qui ne disaient rien du tout. De la sorte, les cent piaceri (1), comme dit le Grec, m'arrivèrent dans les mains.

Pippa. — Les bienvenus ! bon an je leur souhaite.

(1) Terme argotique pour désigner les pièces d'or ; en italien, il signifie plaisirs.

Nanna. — Attends un peu. Dès que la rumeur se répandit que je restais ainsi sans une cicatrice au monde, quiconque avait une balafre par la figure se mit à courir au logis du drôle, comme les synagogues accourraient au Messie, s'il descendait en pleine Piazza Giudea ; le traître, après avoir rempli d'arrhes sa bourse, fit ses paquets ; à son compte, puisque je lui abandonnais quelques-uns de ces ducats qu'il m'avait fait gagner, les autres devaient montrer la même discrétion.

Pippa. — Est-ce que l'officier sut, comprit et crut la chose ?

Nanna. — Il la sut sans le savoir, la comprit sans la comprendre et la crut sans la croire.

Pippa. — Suffit alors.

Nanna. — Dans la queue gît le venin.

Pippa. — Qu'y a-t-il encore ?

Nanna. — Il reste le meilleur. Le sot, après tant de dépenses, pour lesquelles il fut forcé, dit-on, de vendre un titre de chevalier, se réconcilia avec moi, par l'entremise de ruffians et par le moyen de ses lettres et embrassades, qui me chantèrent sa passion. Il vint pour se jeter à mes pieds, la corde au cou, et comme il se composait intérieurement quelques paroles propres à le faire rentrer dans mes bonnes grâces, il se trouva passer devant la boutique du peintre qui m'avait barbouillé le tableau à miracle que je devais, je le disais bien haut, porter en personne à Lorette. Ses yeux se fixèrent sur la toile et il se vit là tout craché, le poignard à la main, en train de me balafrer, moi, pauvrette ; ce n'était rien encore, s'il n'avait lu dessous : « *Moi, la signora Nanna, j'adorais messire Maco ; mais grâce au diable qui lui entra dans le gobelet en récompense de mon adoration, j'ai reçu de lui cette balafre, dont m'a guérie la Madone à laquelle je suspends cet ex-voto.* »

Pippa. — Ah ! Ah !

Nanna. — Il fit, en lisant son histoire, la même grimace que les évêques (1) font à leurs pancartes, sous les pieds des démons qui les bâtonnent quant on les excommunie. De retour chez lui, sorti de ses gonds, il me fit consentir moyennant le cadeau d'une robe à effacer son nom du tableau.

Pippa. — Ah ! ah ! ah !

Nanna. — La conclusion, la voici : ce bravache à ses dépens me donna encore l'argent nécessaire pour aller où je n'avais nullement fait vœu d'aller; mais cela ne suffisait pas, je refusai de partir et force lui fut de me faire absoudre par le pape.

Pippa. — Est-ce possible qu'il fût fou à ce point? Venu chez vous, il ne s'aperçut pas que vous n'aviez jamais eu de cicatrice à la figure ?

Nanna. — Je vais te dire, Pippa. Je pris je ne sais plus quoi,quelque chose comme une lame de couteau,et je me l'appliquai bien fort, bien fort sur la joue; je l'y tins ferme toute la nuit et je me l'enlevai dès qu'il survint. Pour un peu,tu aurais cru, en apercevant la trace livide profondément empreinte dans la chair,que c'était une balafre guérie.

—

LE BARON ROMAGNOL OU LE SAC DE ROME

Nanna. — Un baron romagnol, non pas romain, échappé du sac de Rome par un trou,comme sortent les souris, et se trouvant sur je ne sais quel navire,fut jeté avec une foule de ses compagnons, par la fureur des vents déchaînés, sur le rivage d'une grande ville, dont était souveraine une signora dont je ne me rappelle pas le nom. Comme elle allait à la promenade, elle aperçut

(1) C'est-à-dire les criminels coiffés d'une mitre de papier peint.

le pauvre homme étendu par terre, trempé, brisé, blême, tout hérissé et plus semblable à la peur que ne ressemble à la canaille la Cour d'à présent. Le pis, c'est que les paysans, le prenant pour quelque grand seigneur espagnol, l'entouraient pour faire de lui et de ses camarades ce qu'au coin d'un bois font les malandrins d'un homme qui se trouve sans armes, avoir perdu son chemin. Mais la signora, les ayant envoyés se faire pendre rien qu'en relevant la tête, s'approcha de lui, le réconforta d'un air gracieux, d'un geste bienveillant, l'emmena dans son palais, fit renflouer le navire et restaurer les navigateurs plus que princièrement ; puis, étant allée rendre visite au baron, qui avait repris sa bonne mine, elle se prit à écouter le poème, le discours, le sermon, le prêche qu'il lui fit, lorqu'il lui assura qu'il oublierait sa courtoisie quand les fleuves couleraient à rebours. Traîtres d'hommes ! Menteurs d'hommes ! Faussetés d'hommes ! Tandis qu'il hablait à la romagnole, la malheureuse, la pauvrette, la niaise le buvait des yeux, et, remarquant la largeur de sa poitrine et de ses épaules, en restait stupéfaite ; elle acheva de tomber d'étonnement en contemplant la fierté de sa haute mine ; ses yeux, pleins d'honneur, la faisaient soupirer, et ses cheveux d'or frisé l'enivrèrent complètement ; elle ne pouvait s'arracher au plaisir de parcourir des yeux toute son aimable personne, d'admirer la grâce dont l'avait doué la nature, cette truie, et restait entièrement absorbée dans la divinité de son visage. Maudits soient le visage et le reste !

Pippa. — Pourquoi les maudire ?

Nanna. — Le plus souvent ils sont trompeurs ; deux fois pour une ils vous abusent, il m'en est témoin de la bonne mine du baron, qui fit devenir à moitié folle la signora dont je te parle. En moins de temps qu'une femme ne change de fantaisie, elle ordonna de préparer les tables, et, quand le royal festin fut prêt, s'assit avec le messire auprès d'elle ; venaient de proche en

proche les autres naufragés, puis les gens du pays, selon l'ordre de Melchisedech. Sur ces entrefaites, les magnifiques plats d'argent surchargés de viande sont placés devant les affamés par une multitude de serviteurs, et, quand il se fut rassasié l'appétit, le baron fit ses présents à la signora.

Pippa. — Que lui donnna-t-il ?

Nanna. — Une mitre de brocatelle que Sa Sainteté portait sur la tête le jour des Cendres ; une paire de mules brodées de feston d'or, qu'elle avait aux pieds le jour que Gian-Matteo (1) les lui baisait ; le pastoral du pape Étoupe ; je veux dire Lin ; la boule de l'obélisque ; une clef arrachée de force à Saint-Pierre, gardien de ses escaliers ; une nappe de l'office secret du Palais, et je ne sais combien de reliques des Santa Santorum que sa prosopopée, à ce qu'il prétendait, avait réchappées des mains des ennemis. Là-dessus se montra un habile joueur de rebec qui après avoir accordé son instrument chanta d'étranges sottises.

Pippa. — Que chanta-t-il, Dieu vous bénisse ?

Nanna. — La haine du chaud contre le froid, du froid contre le chaud ; il dit pourquoi l'été a les jours longs, pourquoi l'hiver les a courts ; il chanta la parenté qui relie le coup de foudre du bruit du tonnerre, le bruit du tonnerre à l'éclair, l'éclair au nuage et le nuage au beau temps ; il dit où gît la pluie quand il fait beau et le beau temps, quand il pleut ; il dit la grêle, la gelée, la neige, le brouillard ; il parla aussi, je crois, de l'hôtesse aux chambres garnies, qui se retient de rire quand on pleure, et de celle qui se retient de pleurer quand on rit ; à la fin il dit de quelle espèce est le feu qui brûle au cul des vers luisants, et si la cigale chante avec ses ailes ou avec son gosier.

Pippa. — Jolis secrets !

(1) Gian-Matteo Ghiberti, le Dataire, ennemi de l'Arétin.

Nanna. — Déjà Sa Seigneurie la signora, qui écoutait le chant comme les morts écoutent le *Kyrie Eleison*, était toute affolée du babillage et de la galanterie de son hôte, et, comme il ne lui semblait vivre que lorsque cet homme parlait, elle se mit à l'interroger sur les papes, les cardinaux ; puis elle en vint à le supplier de lui conter comment l'astuce cléricale s'était laissé choir dans les griffes des mauvaises pattes. Alors le baron, pour obéir aux ordres de sa supplique, tirant de sa poitrine un de ces soupirs qui s'échappent astucieusement du foie d'une putain lorsqu'elle aperçoit une bourse pleine, dit : — « Puisque Ton Altesse, signora, veut que je me ressouvienne de choses qui me font prendre en haine ma mémoire quand elle se les rappelle, je te raconterai comment l'impératrice du monde devint esclave des Espagnols, et je te dirai de plus tout ce que j'ai vu de misères. Mais quel Marane, quel Tudesque, quel Juif serait si cruel qu'il puisse raconter de telles choses à quelqu'un sans se briser de sanglots ? » Puis il ajouta : « Signora, il est l'heure de dormir, les étoiles disparaissent ; pourtant, si ta volonté est de connaître nos infortunes, quoique ce soit renouveler ma douleur que de les dire, je commencerai. »

Après ces mots, il entama l'histoire de ce peuple qui, pour épargner six ducats, se fit massacrer, puis conta comment un bruit circula tout à coup dans Rome ; des lansquenets et des jure-Dieu venaient, enseignes déployées, pour la faire la queue du monde. L'un disait à l'autre : — « Prends son grabat et marche », et certes, plus d'un s'en allait par les jachères, si cette traîtresse de proclamation : « A peine de la hart ! » ne s'y était opposée. Il conta comment après cette proclamation, ce peuple lâche se mit à enfouir ses écus, ses plats d'argent, ses joyaux, ses colliers, ses vêtements et tous ses objets précieux ; comment dans les groupes, les attroupements d'hommes, épars ou rassemblés çà et là, chacun disait

ce qui lui passait par la tête, au sujet de ce qui causait leur frayeur à tous. Entre temps, quarteniers et capitaines de la milice, la peste les étouffe ! allaient et venaient, avec des files de soldats ; et, certes, si le courage consistait dans les beaux pourpoints, les belles chausses, les épées dorées, Espagnols et Allemands eussent été les mal venus. Le baron conta comment un ermite criait par les rues : « Faites pénitence, prêtres ! Faites pénitence, voleurs ! et demandez à Dieu miséricorde, car l'heure de votre châtiment est proche, elle arrive, elle sonne ! » Mais leur orgueil n'avait pas d'oreilles. Mais pourquoi les scribes et les pharisiens apparurent à la croix de Monte-Mari, comme il disait, et quand le soleil donna sur leurs armures, l'éclat terrible qui s'en échappait fit trembler les poltrons accourus aux remparts de plus d'épouvante que n'en causent les éclairs et les coups de tonnerre. Ni les uns ni les autres ne songeaient aux moyens de repousser l'ennemi qui s'avançait ; tous cherchaient des yeux quelque trou pour s'y blottir. En ce moment, une rumeur s'éleva du côté du Monte-San-Spirito, et nos braves à la parade, dès le premier assaut, ressemblèrent à celui qui fait du premier coup une chose, puis ne la réussit plus jamais si bien. Je veux dire qu'ils tuèrent Bourbon et qu'après avoir pris je ne sais combien de bannières, ils allèrent les porter au palais avec des « Vivat ! vivat ! » à assourdir le ciel et la terre. Pendant qu'ils croyaient tenir la victoire, voici que les barricades du Monte sont emportées et que l'ennemi faisant de la chair à pâté d'une foule de gens qui n'avaient commis ni faute, ni péché dans la bataille, s'élança dans le Borgo ; de là, quelques-uns passèrent le pont, pénétrèrent jusqu'aux Banchi, puis rétrogradèrent, et l'on prétend que cette bonne âme de castel Saint-Ange, dans lequel s'était mis à l'abri le bon ami, ne les bombarda pas pour deux raisons : l'une, crainte de jeter au vent ses pilules et sa poudre ; l'autre, de

mettre l'ennemi plus en colère qu'il n'était. On ne s'y préoccupait que de faire dévaler des cordes pour hisser dans le Saint des Saints les grands clercs qui avaient le feu au cul. Mais voici venir la nuit, voici que les grosses bedaines qui gardaient le Ponte-Sisto ont la venette, et voici que l'armée s'éparpille du Transtévère dans Rome même; déjà s'élèvent des clameurs, les portes sont jetées à bas, chacun s'enfuit, chacun se cache, chacun se lamente. Le sang baigne les rues, partout on massacre; ceux qu'on torture poussent des cris, les prisonniers font des supplications, les femmes s'arrachent les cheveux, les vieillards tremblent, toute la ville est mise les pieds en l'air, et bienheureux celui qui meurt du premier coup ou qui, agonisant, rencontre quelqu'un qui l'achève. Mais qui pourrait dire les horreurs d'une pareille nuit? Frères, moines, chapelains et toute la séquelle, armés ou sans armes, se blottissaient dans les sépultures, plus morts que vifs, et il ne resta pas un réduit, pas un trou, pas un puits, pas un clocher, pas une cave, pas le moindre gîte secret qui ne se trouvât aussitôt plein de toutes sortes de gens. Les respectables personnages, on les tournait en dérision et, leurs vêtements déchirés, relevés sur leur dos, on les fouaillait, on leur crachait dessus; on ne respectait ni les églises, ni les hôpitaux, ni les maisons, ni rien; ils entrèrent, les mécréants, jusque dans ces lieux où les hommes ne doivent pas pénétrer et, pour comble d'affront, ils forcèrent les femmes d'aller où l'excommunication attend toute femme qui y met le pied. La grand pitié, c'était d'entendre les maris, tout rouges du sang qui coulait de leurs blessures, appeler leurs femmes perdues, d'une voix à faire sangloter ce bloc de marbre du Colisée, qui se tient debout sans ciment. Le baron racontait à la signora ce que je te raconte et, comme il en venait aux lamentations que faisait le pape dans le château, maudissant je ne sais qui de lui avoir manqué de parole, il laissa échapper de

ses yeux tant de larmes, qu'il aurait pu s'y noyer. Enfin, ne pouvant plus cracher un mot, il resta comme muet.

Pippa. — Comment est-ce possible, qu'il plaignît les malheurs du pape, étant ennemi des prêtres ?

Nanna. — Parce que nous n'en sommes pas moins chrétiens, qu'ils n'en sont pas moins prêtres, et que l'âme, d'ailleurs, doit aussi penser à ses affaires. Voilà pourquoi le baron fut saisi d'une telle angoisse que la signora se leva, lui prit les mains, qu'elle étreignit doucement à deux reprises et l'accompagna jusqu'à sa chambre, où elle le laissa en lui souhaitant le bonsoir, puis alla se coucher.

Pippa. — Vous avez bien fait de m'abréger l'histoire ; je ne pouvais plus vous écouter sans pleurer.

Nanna. — Je ne t'en ai conté qu'une bribe, à cloche-pied, te faisant part d'un détail par-ci, d'un autre par-là, car, à te dire vrai, j'ai donné ma mémoire à ressemeler ; puis, on n'en viendrait jamais à bout, tant il y eut de cruautés dans ce sac, et si je voulais te dire les vols, les assassinats, les violences exercées par ceux-là mêmes dans les maisons desquels les fugitifs pensaient être en sûreté, je serais en danger de m'attirer la haine de nombre de gens qui ne croient pas que l'on sache comment ils ont égorgé leurs amis.

Pippa. — Laissez de côté la vérité et ne dites que des mensonges ; on vous en tiendra meilleur compte.

Nanna. — C'est ce qu'un jour je ferai, de toutes façons.

Pippa. — Faites-le et n'en dites rien.

Nanna. — Tu le verras ; mais revenons à nos affaires. La signora, prise à la glu dont l'amour avait empoissé la bonne mine et les belles manières du baron, était toute en feu, et le cœur lui tressautait dans la poitrine comme s'il eût été de vif argent. Songeant à la grandissime renommée de sa race et aux prouesses qu'elle l'estimait avoir dû faire dans cette horrible nuit, elle se

débattait sur sa couche comme une personne qui a un glacial et brûlant souci ; la figure et les paroles de cet homme lui restaient enfoncées dans la mémoire, et elle faisait peu de cas du sommeil. Déjà le jour suivant, à l'aide des couleurs de messire le Soleil, avait mis le fard aux joues de madone l'Aurore ; elle s'en fut trouver sa sœur, et après lui avoir conté un songe, au pied levé, lui dit :

— « Que te semble du pèlerin qui nous est survenu? As-tu jamais vu plus belle prestance que la sienne? Quels miracles il devait accomplir, les armes à la main, pendant que l'on se disputait à Rome? Impossible qu'il ne soit pas issu d'un noble sang, et certes, si depuis que la mort m'a enlevé mon premier époux je n'avais fait vœu de rester veuve, peut-être,peut-être me laisserais-je aller à faire cette faute une seconde fois, mais pour lui seul. Certes, ma sœur, je ne veux rien te cacher ; bien mieux, je te jure par l'affection nouvelle que je porte à la noblesse de l'étranger, que, depuis la mort de mon époux, mon cœur est resté on ne peut plus avare d'amour ; maintenant je reconnais les vestiges de cette ancienne flamme qui jadis me consuma tout à coup et non petit à petit. Mais avant que je commette aucune vilenie, que la terre s'entr'ouvre et m'engloutisse vive, ou que la foudre du ciel m'abîme dans les profondeurs. Je ne suis pas femme à mettre en lambeaux les lois de l'honneur ; celui qui eut mon amour l'a emporté avec lui dans l'autre monde, et il en jouira IN SÆCULA SÆCULORUM. » En achevant ces mots, elle se mit à pleurer, qu'on l'aurait crue assommée de coups.

Pippa. — Pauvrette !

Nanna. — La sœur, qui n'était pas hypocrite et qui prenait les choses par l'endroit, fit des moqueries de son vœu, de ses lamentations, et lui répliqua : — « Est-il possible que tu ne veuilles pas connaître combien il est doux d'avoir de petits enfants et de quel miel sont les

dons de Mme Vénus? Quelle folie est la tienne, si tu crois que les âmes des morts n'ont d'autres soucis que de savoir si leurs femmes se remarient ou non ? Mais je veux que tu te contentes pour toute victoire de ne t'être pas pliée à prendre un de ces nombreux princes qui t'ont convoitée. Veux-tu résister à ce malin de Cupidon? Folle, n'y essaye pas, tu n'y gagnerais que te t'y casser le cou. En outre, tous tes voisins sont tes ennemis ; sache donc reconnaître l'occasion, qui t'a mis sa mèche de cheveux dans la main, et si notre sang se mêle au sang romain, quelle cité pourra égaler la nôtre ? A présent, faisons faire des prières dans les monastères pour que le Ciel conduise à bien nos projets. Pendant ce temps-là, nous trouverons le moyen de le retenir ici ; peut-être en sera-t-il bien aise, fracassé, ruiné comme il est, et à cause aussi de la rudesse du froid qui sort du cœur de l'hiver. » Tu m'interroges des yeux, Pippa : elle sut si bien lui chanter les vêpres qu'elle donna le coup de pouce au vœu, à la pudeur, et que la signora, jetant son honneur derrière ses épaules, soit qu'elle reste assise, soit qu'elle se promène, toujours voit, toujours entend le baron. La nuit vient, et quand tout dort, même les grillons, elle veille, elle se retourne dans son lit, tantôt sur un flanc, tantôt sur l'autre, s'entretenant de lui avec elle-même et se consumant dans cette angoisse connue seulement de celui qui se couche et se relève, selon que la jalousie dont il est travaillé veut qu'il se couche ou se lève. Pour te le déclarer net, elle qui avait la tête à l'envers en arriva aux mauvaises fins avec le bel ami; elle en vint là, ma fille.

Pippa. — Elle fit sagement.

Nanna. — Au contraire, follement.

Pippa. — Pourquoi?

Nanna. — Parce que le chant figuré le dit :

Qui recueille un serpent dans son sein,
Il lui advient comme au vilain :

Quand il se trouva bien réchauffé, guéri,
Il le paya de son venin.

Je t'en dirai autant du traité. Dès que la signora eut planté des cornes à la sainte mémoire de celui qui s'en était allé A PORTA INFERI peu de temps auparavant, cette bavarde de Renommée, cette désœuvrée de Renommée, cette mauvaise langue de Renommée courut le proclamer partout ; les princes qui l'avaient demandée en mariage en donnèrent leurs âmes à Satanas avec les plus grosses injures du monde, et dirent pire que pendre du ciel et de la fortune. Sur ces entrefaites, le Caïn se voyant bien repu, habillé à neuf, rétabli à son gré, appelle ses compagnons et leur dit :

— « Amis, Rome m'est apparue en songe et m'a ordonné, de la part de tous les saints, de m'en aller d'ici; je suis destiné à en réédifier une autre plus belle. Mettez-vous donc à commencer vos préparatifs discrètement, et pendant que vous ferez ce que je vous commande, je trouverai quelque moyen adroit de prendre congé de la signora. » Mais qui pourrait jeter de la cendre dans les yeux des amants, lesquels voient ce que nul ne voit, et entendent ce que nul n'entend? Aussitôt qu'elle vit tout sens dessus dessous, elle s'aperçut que la bonne pièce voulait, à l'aide de son navire, opérer le *Leva ejus*, et, transportée de fureur, sans chandelle et sans raison, se mit à courir par le pays comme une folle. Arrivée devant le baron, le visage couvert de pâleur, les yeux noyés, les lèvres sèches, elle dénoua sa langue entortillée dans les lacets de l'amour, et laissa échapper de sa bouche ces paroles :

« Crois-tu, déloyal, pouvoir t'évader d'ici sans que je le sache, hein ? As-tu donc le cœur si dur que ni notre amour, ni la foi jurée, ni la mort à laquelle je suis prête ne puissent t'empêcher de partir, comme tu l'as résolu? Mais c'est encore envers toi que tu es cruel, de

vouloir prendre la mer à cette heure que l'hiver est dans sa plus grande rigueur de toute l'année ; homme sans pitié qui non seulement ne devrais pas aller chercher quelque région lointaine, mais ne pas même retourner à Rome par d'aussi affreux temps, quand bien même elle serait plus que jamais florissante, c'est moi que tu fuis, cruel, c'est moi que tu fuis, impie ! Hélas ! je t'en supplie par ces larmes qui me jaillissent des yeux, par cette main droite qui doit mettre fin à mon martyre, par nos noces à peine entamées ; si les plaisirs que tu as goûtés avec moi sont de quelque prix à tes yeux, aie pitié de mon état et de ma maison qui, toi parti, tomberont en ruine ; et si les prières qui fléchissent jusqu'à Dieu trouvent accès dans ton sein, renonce à ce projet que tu as de t'en aller. Déjà, pour m'être abandonnée à toi, j'ai encouru la haine non seulement des ducs, des marquis, des seigneurs dont j'ai refusé la main, mais celle de mes propres sujets et vassaux, qui me méprisent, et il me semble vraiment être prisonnière des uns et des autres. Je supporterais tout cependant, si j'avais de toi un fils qui, dans ses yeux, rappellerait à tous tes grâces et ton visage. »

Ainsi parla-t-elle, sanglotant et pleurant. Le trompeur, le maître en fait d'astuce, obstinément attaché à l'illusion de son rêve, n'en baissa pas même les yeux ; il ne se laissa fléchir ni par ses prières, ni par les larmes, semblable à cet avare, à ce ladre qui, en un temps de famine, et voyant les pauvres mourir par les rues, refuse de donner une bouchée de pain aux supplications d'un mendiant affamé. Enfin, d'une façon brève, il lui répondit qu'il ne voulait pas nier les obligations dont il lui était redevable, qu'il se souviendrait d'elle toujours, qu'il n'avait jamais songé à la quitter sans l'en prévenir ; il niait avec un front d'airain lui avoir promis de la prendre pour femme, et rejetait la faute sur le *cœli cœlorum*. Il lui jura que l'ange lui était apparu et lui

avait ordonné de grandes entreprises ; mais c'était prêcher devant des poireaux, car elle le regardait d'un œil en courroux, et la rage qui lui faisait sortir de son cœur enflammé un juste mépris mêlé de douleur lui jaillissait des yeux et de la bouche. C'est pourquoi elle se tourna de son côté et lui dit : — « Tu n'as jamais été un Romain, et tu mens par la gorge quand tu dis être de ce noble sang. C'est le Mont-Testaccio (1), homme sans foi, qui t'a formé de ces culs de bouteilles dont il est fait lui-même, et les chiennes de l'endroit t'ont nourri de leur lait ; voilà pourquoi tu n'as pas seulement montré un signe de compassion pendant que je te suppliais, que je sanglotais. Mais à qui donc conterai-je mes malheurs, puisque c'est comme s'il n'y avait là-haut personne pour peser les torts dans la balance de la justice ? Certes, aujourd'hui, il n'y a plus de bonne foi nulle part, et j'en suis la preuve vivante : je recueille cet homme maltraité par la mer ; je lui fais part de tout ce que j'ai, je me donne et m'abandonne à lui, et cela n'empêche pas qu'il me quitte, trahie, déshonorée ; pour comble d'outrage, il veut me faire accroire qu'un messager lui est venu du ciel, chargé de lui découvrir les secrets du bon Dieu, qui n'a rien de mieux à faire que de s'occuper de tes petites histoires ! Mais je ne te retiens pas ; va-t'en, suis le chemin que te montrent les songes et les visions ; bien sûr, bien sûr tu rétabliras le peuple d'Israël. J'ai toujours l'espérance que le châtiment t'attend au milieu des écueils ; tu invoqueras mon nom alors, tu imploreras plus de sept fois ma générosité et ma tendresse, mais je te poursuivrai de ma haine, je me vengerai par le feu et par le fer ; morte, mon ombre, mon âme, mon esprit te poursuivront encore ! Elle ne put en dire davantage, car

(1) Monticule, au bord du Tibre, à Rome. Il a été formé par l'accumulation des tessons de pots qu'y laissaient ceux qui, allant au fleuve chercher de l'eau, cassaient la cruche. De là le nom de Testaccio.

la douleur lui obstrua le chemin de la parole, et force lui fut de couper son discours par la moitié. Comme une malade, la vue éteinte, ne pouvant plus se tenir sur les jambes, elle se fit un lit des bras de ses suivantes, qui l'emportèrent et la couchèrent, laissant là le baron, non sans que la honte de la trahison dont il accablait l'infortunée ne couvrît de rougeur son visage infâme. Tu pleures, Pippa ?

Pippa. — Qu'il soit assassiné, le lâche !

Nanna. — Ecartelé puisse t-il être ! car après les lamentations de la signora, il se disposa néanmoins à partir. Ses gens, qui traînaient le navire au rivage, ressemblaient à des fourmis s'approvisionnant de grain pour l'hiver ; l'un portait de l'eau, l'autre des rameaux garnis de feuillage, un autre... tous les malheurs que je lui souhaite !

Pippa. — Que faisait l'abandonnée pendant ce temps-là ?

Nanna. — Elle gémissait, elle soupirait, elle s'égratignait toute, et rien que d'entendre les cris des mariniers bien repus, le branle-bas de la chiourme et du reste de l'équipage, elle se pâmait, elle haletait, elle se mourait. Hélas ! cruel amour, pourquoi nous crucifies-tu si barbarement et de tant de façons ? Mais voici que la signora, ayant encore un peu d'espoir, s'entretient avec sa sœur et lui dit :

« Chère sœur, ne vois-tu pas qu'il s'en va et que déjà le navire appareille pour détaler ? Mais pourquoi, ô cieux ingrats ! si je devais m'attendre à cet abandon, n'ai-je pas la force de le supporter ? Sœur chérie, toi seule maintenant me viendras en aide, puisque ce traître fit toujours de toi le secrétaire de ses pensées, et toujours eut en toi confiance. Va donc, parle-lui, et en lui parlant cherche à le fléchir ; dis-lui de ma part que je n'étais point l'alliée de ceux qui, sous prétexte d'accord, ont fait de sa patrie un monceau de ruines ; que je n'ai

pas traîné hors du sépulcre les os de mon père, et que, par conséquent, il lui plaise de m'entendre lui dire quatre paroles avant que je meure. Qu'il me fasse, lui diras-tu, à moi qui l'adore éperdument, cette seule grâce de ne pas partir à l'heure qu'il est et d'attendre que le chemin soit plus navigable. Je n'entends pas le forcer à m'épouser, puisqu'il me méprise, et encore moins à rester ici ; mais qu'il m'accorde quelque petit délai pour atténuer ma douleur ; mon seul désir, c'est d'apprendre à la supporter. » Après ces mots, elle se tut, en larmoyant.

Pippa. — Mon cœur se brise.

Nanna. — Sa malheureuse sœur, ma Pippa, rapporta tout au long ces paroles, ces gémissements, ce désespoir, mais le cruel ne s'attendrit aucunement ; on eût dit un mur qui reçoit le choc de ballons gonflés de vent. Enfin la signora, bien certaine de son départ, résolut de lui jeter un sort, encore qu'elle s'en fût jusque-là toujours fait conscience.

Pippa. — Cela lui réussit-il ?

Nanna. — Ah bien, oui ! Elle invoqua stryges, fantômes, démons, sorcières, fées, esprits, sibylles, la lune, le soleil, les étoiles, les harpies, les cieux, les terres, les mers, les enfers et toute la diablerie ; elle éparpilla des eaux noires, des poussières de morts, des herbes séchées à l'ombre : elle prononça des formules magiques, traça des signes, des caractères, des figures bizarres, dialogua avec elle-même, et il n'y eut pas un seul saint qui fît mine de se soucier des amants trompeurs ! Il était minuit quand elle faisait ainsi à crédit ses incantations, et les hiboux, les chats-huants, les chauves-souris dormaient tout engourdis ; seule, elle ne pouvait appesantir ses yeux de sommeil ; l'amour, au contraire, la tourmentait davantage. Après être restée muette un bout de temps, elle se mit à parler et se dit à elle-même :

« Maintenant, que faire, misérable ? Redemanderai-

je pour mari n'importe lequel de ceux que j'ai refusés ? Suivrai-je la fortune des Romains ? Oui, cela pourra m'être utile, puisque je leur suis venue en aide et que cette nation sait si bien reconnaître les bienfaits ! Mais qui voudrait de moi, quand même je m'embarquerais sur leur fier navire ? N'ai-je pas approuvé les parjures de ces Romains, qui se moqueront de moi si je vais à eux ? Enfin, dois-je supporter qu'ils mettent à la voile et qu'en ce moment même ils voguent sur la mer ? Hélas ! meurs, meurs donc, infortunée et guéris ta douleur avec du fer. Mais toi, ma sœur, c'est toi qui m'as précipitée dans tous mes maux, toi qui m'as fait trahir les cendres de mon époux et mon vœu de chasteté, déloyale et coupable femme que je suis !

Pippa. — Quelles belles imprécations !

Nanna. — Si tu t'émeus de les entendre raconter par moi, qui n'en répète pas une bribe comme il faut et qui les emmêle en les récitant pitoyablement, qu'aurais-tu fait en les entendant de sa propre bouche ?... En ce moment le baron faisait nager les rames dans l'eau, et, en s'esquivant, souvent se retournait, dans la crainte d'avoir tout le peuple à ses trousses. Quand l'aube se montra, la désolée, à qui cette nuit avait paru d'un tiers plus longue, comme les messes de Noël, se mit à sa fenêtre et s'égratigna la figure, s'arracha les cheveux et se prit à dire :

« O mon Dieu, cet homme s'échappera malgré moi ? Un étranger méprisera ma Seigneurie, et ma puissance ne pourra rien contre lui, elle ne le poursuivra pas à travers le monde entier ? Accourez tous, apportez-moi des armes, du feu ! Mais que dis-je ? et où suis-je ? qui m'a arraché l'âme de sa place ? Ah ! malheureuse, ta cruelle destinée est proche ; je devais faire cela quand je le pouvais, et non à cette heure que je ne le puis plus. Voilà la fidélité de celui qui a sauvé les reliques de Rome ! Voilà l'homme qui aime en fils pieux sa patrie ! le

voilà ; il vient au-devant de moi en me tournant le dos, c'est comme cela qu'il me paye de ma bienveillance et de ma courtoisie ! Mais pourquoi, sitôt que je soupçonnais sa félonie, ne l'ai-je pas empoisonné ? Ou mieux, que ne l'ai-je fait hacher menu, pour dévorer sa chair pantelante et chaude ? Peut-être était-ce chanceux ou dangereux ; mais quand même, pouvait-il m'arriver pis que ce qui m'arrive ? Puisqu'il me fallait mourir, mieux valait, certes, les noyer d'abord ou les brûler, eux et leur navire. » Cela dit, elle maudit l'origine de Rome et la place où elle est bâtie, et son passé, et son avenir ; elle pria le ciel et l'abîme de faire naître de ses ossements et de ceux de sa race des hommes de vengeance et de haine ; puis, après avoir dit tout ce qui lui sortit de la bouche et envoyé sa nourrice s'occuper à je ne sais quoi, elle se disposa à se tuer.

Pippa. — Comment à se tuer ?

Nanna. — A se tuer.

Pippa. — De quelle façon ?

Nanna. — La figure égarée, les joues tachetées de la pâleur de la mort, les yeux injectés de sang, elle entra dans sa chambre et, mise en fureur par le comble du désespoir, dégaina je ne sais quelle épée, à elle donnée par le Caïn ; comme elle allait, sans dire un mot de plus s'en transpercer la poitrine, à ses yeux obscurcis se présentèrent quelques vêtements romains et le lit dans lequel elle couchait avec le Judas. Elle suspendit un moment sa main, elle la suspendit pour proférer les dernières paroles, qui furent presque en propres termes celles-ci : depuis qu'un pédagogue me les a enseignées, je les ai toujours tenues dans ma mémoire comme le PANE NOSTRUM QUATIDIANO.

« Dépouilles qui m'étiez si chères, quand Dieu et le destin voulaient que vous me le fussiez, prenez, je vous prie, cette âme séparée du feu qui l'alimentait. Moi qui ai vécu le temps que je devais vivre, je m'en vais sous

terre, avec mon ombre. J'ai bâti une ville d'un assez grand nom ; j'ai vu s'élever mes édifices et je me suis vengée du frère de l'époux que j'ai eu ; je serais donc heureuse entre les plus heureuses, si la nef romaine n'avait abordé mes rivages. »

Cela dit, elle bouleversa le lit à grands coups de tête, le jeta par terre toute furieuse, et en claquant des dents s'écria :

« Nous ne quitterons pas la vie sans vengeance ; fer, en me traversant le sein, tu occiras ce Romain cruel, qui vit toujours dans mon cœur ; mourons donc ainsi, c'est ainsi qu'il convient de mourir. » A peine avait-elle achevé la dernière parole que ses compagnes virent plantée dans son corps l'épée homicidissime.

Pippa. — Que dit le baron, quand il le sut ?

Nanna. — Qu'elle avait agi en vraie folle. Ainsi elle alla faire un petit tour de promenade dans l'autre monde de la manière que je viens de te le dire, et cela lui advint pour avoir trop complu à un autre.

Oh ! les hommes, les hommes ! pardieu, c'est un sucre que de les assassiner comme nous le faisons, si l'on considère la façon dont ils nous assassinent, nous autres.

—

L'ÉCOLIER MALICIEUX

Nanna. — Un écolier, plus fondé en galanteries qu'en livres, madré, rusé, adroit, vif, malicieux et vaurien au superlatif degré, s'en vient à Venise ; il y reste caché quelques jours, assez de temps pour s'informer au juste des courtisanes les plus voleuses et les plus riches qu'il y eût dans la ville, et demande à parler au nigaud qui le logeait chez lui ; il lui avait donné à entendre



que, neveu d'un cardinal, il était venu sous un déguisement à Venise pour prendre du plaisir un bon mois et en même temps acheter des bijoux et des étoffes à sa fantaisie. Il le prend donc à part et lui dit : — « Mon ami, je voudrais coucher avec telle signora ; va la trouver et dis-lui qui je suis, mais sous serment qu'elle ne me trahira pas. Si elle est discrète, elle connaîtra un jour la beauté de mon âme. » Le messager s'en va au galop, arrive à la porte de la belle, et à l'aide d'un tic, toc, tac fait comparoir la chambrière au balcon, pour me servir de leurs termes. La chambrière reconnaît le courtier en marchandises de la patronne, tire le cordon sans faire autrement de difficulté, et l'homme, après avoir mis la belle amie au fait de tout, introduit dans l'estacade le neveu postiche de Monseigneur le Révérendissime, qui se met à gravir l'escalier avec une majesté pontificale. La signora s'avance à sa rencontre et remarque de prime abord comme il a bon air sur champ de drap avec le pourpoint de satin noir, la toque et les escarpins de terzio pelo, espagnolement parlant. Elle lui tend alors la main et les lèvres, avec la plus honnête putanerie qui se puisse imaginer, et, la conversation engagée, l'entend à tout propos y faire intervenir : « Monseigneur mon oncle... » Il branlait la tête avec certains hochements plus princiers que n'en ont les princes et faisait comme si tout lui puait au nez ; il parlait lentement, doucement, honnêtement, et, en lançant de petits crachats faits au moule, semblait s'écouter parler.

Pippa. — Je le vois en imagination.

Nanna. — De quoi t'inquiètes-tu ? La Vénitienne se tenait sur le qui-vive, et, à chaque compliment que le ribaud lui adressait, répondait : « Ze me meurs, assez de côses ! » et plus de bêtises que je ne saurais t'en dire ; ils convinrent de coucher ensemble. L'écolier fait signe à celui qui lui avait servi d'entremetteur et lui donne

deux sequins en lui disant ; — « Dépense-moi cela, charge-toi de tout. » Messire le sot va, et tout en achetant, chippe les marquettes et les marcelli ; puis il envoie porter les provisions de table par un portefaix à la maison de la divine.

Pippa. — On dirait que vous êtes allée à Venise, à la façon dont vous parlez de portefaix et de panier.

Nanna. — Ne le sais-tu pas si j'y suis allée?

Pippa. — Si, si.

Nanna. — Le moment vint de se mettre au lit. En se déshabillant, le docteur à venir, après avoir dit d'abord : — « Je ne veux pas, n'en faites rien », et ajouté : « Votre Seigneurie est trop bonne », la laissa l'aider à s'ôter de dessus le dos une jaquette de toile toute crasseuse, toute déchirée et fort lourde, grâce au poids que lui donnaient deux mille ducats dont tu vas entendre parler.

Pippa. — Je suis dans l'attente.

Nanna. — Quand la putain sentit sa main fléchir sous le poids de ce qui était cousu dans la doublure, on eût dit un filou en train de guigner de l'œil un de ces badauds qui se laissent enlever leur bourse d'entre les cuisses. La veste posée sur la table, elle fit mine de ne s'être aperçue de rien, se promettant bien d'aveugler l'homme à force de caresses et de baisers, et en lui donnant à discrétion, dès qu'elle serait couchée avec lui, pommes et fenouil. Le matin venu, le petit valet du fripon entre dans la chambre, en faisant des révérences cérémonieuses, et le maudit écolier lui jette sa bourse qui, en tombant par terre, ne fit pas grand bruit. — « Va chercher la malvoisie et des massepains, » lui dit-il. On n'attendit pas longtemps ; les massepains et la malvoisie arrivèrent, accompagnés d'œufs frais. On dîne ensuite, par le moyen de celui qui était allé acheter le souper, puis on se recouche et on se relève comme cela cinq ou six matins à la file : compte que le malandrin en

fut pour une quinzaine d'écus, ou environ, et que pour ce prix-là il eut un amour et des caresses du meilleur aloi. Continuellement l'écolier, vaurien au sortir du nid, élevait la voix et s'écriait. — « Que ne fais-je un garçon à Votre Seigneurie ! Je lui résignerais prieuré, paroisse et abbaye ! — Plût à Dieu ! » répondit-elle. — « Alors ne perdons pas de temps », dit l'enjôleur de celle qui enjôlait tout le monde. Que fit-il ! il ôta la jaquette et, la tenant à la main, aperçut un coffre plein de ferrures et de serrures diaboliques ; il la pria de serrer dedans les ducats cousus et cachés par lui dans la doublure, pour de bonnes raisons. Elle les y enferme et lui remet la clef, se croyant bien certaine d'en avoir à revenir au moins une ou deux centaines. Aussitôt la mauvaise laine, la triste espèce lui dit : — « Je voudrais acheter une chaîne de dame, d'environ cent cinquante sequins ; comme je ne suis pas grand connaisseur, faites-m'en apporter une ici, aujourd'hui ou demain, je l'achèterai aussitôt. » Elle y courut en poste, pensant que le cadeau était pour elle, feignit d'aller chez tel ou tel joaillier, et fit apporter des chaînes et des chaînettes de mince valeur ; aucune ne convenant, elle s'ôta du cou la sienne, qui pesait deux cents ducats d'or non rognés, et l'envoya à son Altesse par un prétendu orfèvre. En la lui montrant, à force de dire : — « C'est de l'or fin, et quel travail merveilleux ! » il fit si bien que l'on en vint au marché et que le prix fut convenu à deux cent vingt-cinq ducats. Voilà la signora bien contente et se disant à par soi : « Outre que la chaîne me reviendra, j'aurai encore du profit les vingt-cinq ducats de surplus. »

Pippa. — Je vois le tour et je ne vois pas.

Nanna. — Le fourbe, tenant à la main la chaîne de cou, ne la louait pas en d'autres termes que s'il eût eu à la vendre à quelqu'un. Tout en la couvant des yeux et en la maniant : — « Signora », dit-il, « si vous voulez

m'en répondre, je donnerai en gage à ce marchand l'objet que je vous ai remis pour le garder, parce que je voudrais aller montrer la chaîne à l'un de mes amis; j'irai ensuite toucher la somme que je dois pour le joyau à l'endroit où est payable cette lettre de change. » En lui exhibant un bout de papier, il fit bondir celle qui n'était pas si maligne que lui.

Pippa. — Comment bondir?

Nanna. — Pour ne pas laisser sortir de son coffre la jaquette rembourrée de ducats de laiton, elle dit : — « Emportez tout de même la chaîne; grâce à Dieu, j'ai du crédit pour plus que cela » ; et se tournant vers son compère, elle le congédia d'un signe. L'écolier prit ses affaires et déguerpit de la maison. Le soir arrive, il ne se montre pas, le matin se lève, il ne vient pas d'avantage; le jour entier se passe, point de nouvelles. Elle envoie chez l'homme qui le logeait; l'homme lève les épaules et accuse pour tout bagage une paire de besaces, une chemise sale et un chapeau laissés par lui dans sa chambre. Quand on lui rapporta la chose, elle devint de cette couleur dont pâlit la figure de celui qui s'aperçoit que son valet a décampé, le plantant là avec zéro. Elle fit briser le coffre, déchira la jaquette à coups de dents, et, la trouvant bourrée de jetons à faire les comptes, ne se pendit point, par la raison qu'on l'en empêcha.

—

LE COURTISAN

Nanna. — Certain messire, un de ces signors qui vivent à l'office et meurent sur la paille, un crache-dans-le-coin, un porte-la-toque-sur-l'oreille, un tortille-du-derrière, un va-se-dandinant, le plus fin et le plus joli muguet qui relevât jamais le coin d'une portière, portât les plats ou vidât le pot de chambre, son poignard orné

d'un gland, ses vêtements bien lustrés sur le corps, frétillant cajoleur et chenapan dans ses moindres gestes, bourdonna si bien aux oreilles d'une pauvre malheureuse, qu'elle se cuisit tout à fait à la fumée de ses vantardises. Il la lanterna quatre mois, à lui donner quelques chétifs cadeaux, comme dirait de petites bagues, des pantoufles de satin et de velours usé, des gants à l'œillet, des écharpes, des coiffes et, une fois sur dix, une paire de poulets maigres, un chapelet de grives, un baril de corso et autres présents de galants sans le sou. Tu peux compter qu'il y dépensa une vingtaine d'écus, en tout temps, pour la manier à son plaisir. Elle, qui était entretenue à l'égal de n'importe quelle autre, ne se souciant plus de rien, si ce n'est de la grâce de ce pouilleux, se laissa échapper des mains autant d'amants qu'elle en avait et, toute au courtisan, se rengorgeait quand elle le voyait trancher du grand seigneur.

Pippa. — A quel propos tranchait-il du grand seigneur ?

Nanna. — A propos de son cardinal, dont la Révérendissime Seigneurie l'embrassait par le cou deux fois par jour, ne mangeait rien sans le partager avec lui et lui découvrait tous ses secrets ; quand il avait disserté à tort et à travers de rentes, provisions, expectatives, montré des airs d'Espagne, de France et d'Allemagne, il se mettait à chantonner d'une voix de cloche fêlée :

> Ses cheveux d'or étaient épars au vent...

et :

> Si mince est le fil : oh !...

Il avait toujours la poche de son pourpoint pleine et archipleine de madrigaux, de la main même des poètes dont il récitait les noms de la même façon que les curés de campagne récitent les fêtes. Le calendrier ne les

connaît pas si bien que je les connaissais moi-même autrefois ; je me les étais mis dans la tête à l'occasion de certaine comédie.... suffit ; et ils me furent très utiles, suffit, et je fis croire à quelqu'un que j'étais une poètesse, suffit.

Pippa. — Apprenez-les-moi donc, pour que s'il m'arrive d'avoir à faire ce que vous faisiez, je puisse m'en tirer.

Nanna. — Les noms, tu pourras avoir affaire avec eux, mais avec les poètes en personne, non.

Pippa. — Pourquoi avec les noms, et pourquoi pas avec les personnes ?

Nanna. — Parce que leurs écus ont la croix de bois et qu'ils vous payent de *Gloria Patri ;* qu'ils sont (je leur en demande pardon) une nichée de fous en cage. Comme je te le disais hier, ouvre-leur, choie-les, colloque les à table à la meilleure place, mais ne leur donne pas de nanan, si tu ne veux avoir pas à t'en repentir. Pour retourner à mon courtisan parfumé, sans sou ni maille, tout en brouillard, le voici qui vient un soir se heurter à la porte de sa signora ; une fois entré, il décoche un *Te Deum laudamus* d'une grâce exquise et, grimpant l'escalier avec la hâte de celui qui apporte une bonne nouvelle, baise la signora venue à sa rencontre, et après le baiser s'écrie : — « Le diable enfin a voulu que je sorte de la misère, en dépit des cours et des balivernes dont elles leurrent ceux qui servent les révérends cuistres. » La bonne niaise se troubla toute à ces mots, et comme elle croyait bien avoir placé à usure tous les plaisirs qu'elle lui avait donnés : — « Que t'est-il arrivé de bon ? » lui demanda-t-elle avec une hardiesse inaccoutumée. — « Mon oncle est mort, ce gros richard qui n'a ni garçons ni filles, ni d'autres neveux que moi. — Ah ! ah ! fit-elle ; Votre Seigneure veut parler de ce vieil avare dont elle m'a entretenue maintes fois ? — C'est cela même, » répondit il. En fille madrée, elle se mit à lui

lâcher du monseigneur par la figure, aussitôt qu'elle eut entendu parler de l'héritage, et il se risqua à lui donner du tu ; cet artifice était suffisant, pensait-il, pour qu'elle crût à sa nouvelle grandeur.

Pippa. — Voyez les petits scélérats !

Nanna. — La chose alla droit au but où visait le courtisan, et il entortilla la pauvrette de telle sorte qu'il la fit monter par-dessus les cimes des arbres. Voici les hâbleries qu'il lui débita : — « Ma chère maîtresse, je n'ai jamais pu jusqu'ici vous montrer réellement l'amour que je vous porte ; je dépensais toute mon âme au service de Monseigneur, attendant que ma récompense vînt de lui. Maintenant, Dieu a voulu, en ramenant à lui le frère de mon père, me faire connaître qu'il est, j'allais dire aussi miséricordieux que sont ingrats ces gredins de patrons. Ce que je puis t'affirmer, c'est que j'hérite de cinquante mille ducats, tant en maisons qu'en terres et en écus sonnants, et que je n'ai ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs ; en vertu de quoi je te choisis pour ma légitime épouse, et parce que je veux aussi prendre mon plaisir. » Cela dit, ce véritablement digne valet d'un prêtre la baisa, et s'ôtant une bague du doigt, la passa au doigt de la signora. Tu penses si cette histoire la rendit contente et la fit rougir d'aise ; si, en le serrant entre ses bras, elle put retenir ses larmes ! Elle voulait le remercier et ne pouvait ; là-dessus, l'enjôleur déplie la lettre d'avis, écrite de son encre, à sa façon, prend un siège et dit : — « Voici ce que chante la lettre » ; il la lui lut tout entière.

Pippa. — Jusqu'à l'*Alleluia*, il lui récita l'alphabet.

Nanna. — La signora, après l'avoir attiré sur elle une petite fois, le congédia, pour qu'il pût aller mettre ordre à leur départ qu'ils devaient effectuer ensemble, comme elle se l'était fourré dans la tête, et il n'eut pas plus tôt franchi le seuil de la porte qu'elle ouvrit une

cassette où, tant en joyaux qu'en écus, colliers et plateaux d'argent, elle avait pour plus de trente centaines d'écus; ses robes et autres affaires en valaient plus de douze cents. Comme elle achevait de ranger tout, le voici de retour ; elle court à lui : — « Mon cher époux », dit-elle, « voilà toutes mes pauvres richesses ; je ne vous les offre pas comme ma dot, mais en signe d'amoureuse affection. » L'affreux traître prit les objets de valeur, les remit où ils étaient auparavant, et ferma de sa main la cassette. La folle à lier, ne sachant comment entrer encore plus avant dans les bonnes grâces, voulut qu'il gardât la clef, envoya chercher des juifs et fit de l'or de tout ce qu'elle possédait en robes et autres parures ; avec l'argent de la vente, il s'habilla en paladin, acheta au Campo di Fiore deux haquenées de voyage, et, sans un mot de plus, emmena la pauvrette après l'avoir fait habiller en homme. Il ne voulut rien emporter, si ce n'est les bijoux et autres objets précieux de la cassette, et se dirigea avec elle du côté de Naples.

Pippa. — Bon endroit pour les filous !

Nanna. — Deux ou trois gîtes de suite, il la traita en marquise ; la nuit, il la tenait entre ses bras avec les plus grandes protestations du monde. A la fin, il voulut abréger l'histoire, et, après lui avoir mis dans son vin je ne sais quelle drogue soporifique apportée par lui de Rome, au beau moment où elle ronflait de son mieux il la planta là, courtisanesquement, dans le lit de l'aubergiste, lui enlevant jusqu'à sa haquenée, sur laquelle il fit monter un jeune gars qui se rencontra là juste comme il sortait de l'hôtellerie; puis il se mit à courir la poste d'un tel trot que l'on ne sut jamais où il était allé.

Pippa. — Que fit la malheureuse, à son réveil ?

Nanna. — Elle mit sens dessus dessous tout le village, courut à l'écurie, prit la longe de sa monture et se pendit au râtelier de la mangeoire ; on prétend que l'hôte, pour hériter ses vêtements, la regarda faire.

Pippa. — Celle qui est sotte, tant pis pour elle !

—

LE PUTASSIER

Nanna. — Je te parlais d'un de ces truffeurs de femmes, qui se prélassait à la maison comme un grand seigneur, mangeait à la française, buvait à l'allemande, et, sur une petite crédence, faisait parade d'un plateau et d'un gobelet d'argent fort beau et de grande taille ; plateau et gobelet étaient disposés au milieu de quatre grandes coupes également d'argent, de deux compotiers et de trois salières. Cet homme-là serait mort si chaque semaine il n'avait pas changé de putain, et il avait imaginé pour besogner sans bourse délier la plus nouvelle piperie, la plus jolie niche à laquelle ait jamais songé vaurien digne de la potence et de la corde qui vive à cette heure. Le chenapan sur cet article (car pour tout le reste c'était un honnête homme) possédait une jupe de satin cramoisi, sans le corsage, et chaque fois qu'il emmenait une signora coucher chez lui, vers la fin du souper, il se mettait à dire : — « Votre Seigneurie a sans doute entendu parler du vilain tour que m'a joué une telle ; par le corps ! par le sang ! on ne se comporte pas ainsi, et elle mériterait autre chose que des injures ! » Il n'y avait pas un mot de vrai dans ce qu'il disait. La bonne signora, donnant raison au hâbleur, s'efforçait tout à fait de lui faire croire qu'elle n'était pas une de ces espèces et lui jurait de n'avoir rien promis sans tenir. Le galant homme lui prenait la main et s'écriait : — « Ne jurez pas, je vous crois ; je sais que vous êtes une femme comme on n'en trouve plus. » Bref, il finissait par appeler un sien valet qui était, je n'ai pas besoin de le dire. ma chère enfant, bien au courant de la chose, et lui faisait retirer de l'armoire la susdite jupe.

Levé de table, il l'essayait à la signora et lui donnait à entendre que, de toute façon, il voulait lui en faire présent. La jupe, pour n'avoir pas de corsage, était comme peinte sur le corps de toutes celles qui l'essayaient, et alla donc à la putain dont je te parle. Le dupeur de femmes appelle orgueilleusement son valet et lui crie : « Cours chez mon tailleur et dis-lui d'apporter de quoi prendre mesure à la signora ; qu'il vienne tout de suite, tout de suite, car je suis las de ces tout à l'heure, tout à l'heure. » Le drôle vole, plutôt qu'il ne court, et en moins de temps qu'on n'essuie un buffet revient avec le marchand, qui était dans la confidence de la bonne histoire à la jupe. Il monte l'escalier, essoufflé comme un homme qui a couru, et dit en ôtant son bonnet : — « Que commande Votre Seigneurie ? »

Pippa. — Voyez la farce !

Nanna. — « Je veux, » lui dit-il, « que tu trouves assez de satin cramoisi pour en faire un corsage à cette jupe (il lui montrait la robe qui était encore sur le dos de la pauvrette). Le tailleur mâchonne un : — « Ce sera difficile de trouver du satin de cette qualité-là, mais je veux pour vous être agréable et je crois pouvoir si bien m'arranger que nous aurons le reste de celui-là même qui sert à faire les chaussures de monseigneur ; il se les a fait confectionner en pénitence de ses péchés ; et quand même je ne pourrais pas l'avoir, je me procurerais les rognures des chapeaux des cardinaux promus aux prochains Quatre-Temps. » — « Maître, je vous serai bien obligé si vous le faites, » déclare en minaudant la dame à la jupe verte, couleur d'espérance. Le marchand en prend congé avec un : « N'en doutez pas », feint de porter la robe à sa boutique, s'en va, et elle reste à gorger des fruits de son jardin le gros scélérat, qui la retient près de lui tant qu'il veut avec l'appât du — « Ce soir vous l'aurez, sinon demain sans faute » ; puis il prend les devants et, s'emportant contre elle sans la moindre

raison, fait semblant de se mettre en fureur : — « Allons vite, » dit-il à son valet, « remmène-la chez elle ; est-ce ainsi qu'on me traite, hein ? » Il s'enferme dans sa chambre, l'autre peut crier à son aise et jacasser des excuses, point d'audience.

Pippa. — Mon seau n'a pas encore tiré de cette eau-là.

Nanna. — Descends-le profondément dans le puits et tu le rempliras de science. Il faisait ainsi essayer la jupe et venir le susdit tailleur pour toutes les putains amenées par lui dans sa maison, et après en avoir joui de toutes façons, bouilli et, rôti, il feignait de se fâcher tout rouge et les mettait à la porte sans rien leur donner; il croyait avoir assez fait en les payant de l'espoir d'avoir la robe, qu'il promettait à chacune et ne donnait à personne.

—

LE TRENTE ET UN DOUBLE

Nanna. — Il y avait, à la disposition du public, certaine madone... je ne veux pas dire qui, un superbe brin de fille, grande, belle, fraîche au possible, et si une putain peut être d'une bonne nature, elle en était; avec cela, plaisante, affable, ayant avec tous le mot pour rire, s'accommodant à tous avec cette grâce aimable que l'on a dès le berceau. Elle fut un jour priée d'aller souper à la vigne et manger la galette romagnole; ceux qui l'invitaient n'eurent pas besoin de la prier beaucoup, car elle prenait sa mine riante dès qu'il lui était fait quelque proposition agréable de la part de gens qui lui semblaient comme il faut, et ils lui avaient semblé bien comme il faut, ces misérables. Vers les vingt-deux heures, ils la menèrent à la maudite vigne, en croupe sur une mule; le souper marcha d'un bon pied : chevreau,

veau de lait, bœuf, perdrix, tourtes, ragoûts, et ce qu'il y avait de mieux en fruit ; mais cela tourna mal pour la trop, trop confiante madone.

Pippa. — Eh quoi ! est-ce qu'ils la taillèrent en pièces ?

Nanna. — En pièces, non, mais en quartiers, comme tu vas le voir. Le premier coup de l'*Ave Maria* venait juste de sonner lorsqu'elle pria les signors avec lesquels elle venait de se souper de lui permettre de se retirer, parce qu'elle voulait aller coucher avec celui qui l'entretenait ; les ivrognes, les fous, les méchants lui firent répondre par un méchant plaisant digne du fouet, qui lui dit : « Signora, cette nuit nous est due, à nous et à nos garçons d'écurie ; nous voulons qu'il vous plaise que dorénavant les trente-et-un simples deviennent les trente-et-un doubles, et, grâce à vous, on les appellera les archi-trente-et-un ; de la sorte, il y aura entre les anciens et les nouveaux la même différence qu'entre les évêques et les archevêques. Si vous ne vous trouvez pas traitée selon votre propre mérite, prenez-vous-en à l'endroit où nous sommes. » Le scribe ne dit pas un mot de plus, mais, empoignant sa manivelle, se mit à chantonner :

> La petite veuve, quand elle couche seule,
> Peut se plaindre d'elle ; de moi, elle aurait tort.

En écoutant ces paroles, la victime de son bon naturel et de la méchanceté des autres me ressembla à moi-même quand, dans la forêt de Montefiascone, à l'aube du jour, je heurtai de l'épaule le corps d'un pendu, et elle se sentit étreinte d'une telle douleur qu'elle n'en put proférer une parole. Voici que ce cochon l'entraîne jusqu'au tronc d'un amandier abattu, sur lequel il lui appuie le front. Il lui relève ses jupons par-dessus la tête et, après le lui avoir mis où bon lui semblait, il la

remercie du service en lui appliquant sur les fesses deux tapes des plus cruelles qu'on puisse recevoir. Ce fut le signal donné au second, qui la renversa sur le tronc d'arbre, et, l'enfilant à l'endroit, s'amusait grandement de ce que les aspérités du bois mal uni piquaient au derrière l'infortunée, ce qui la forçait malgré elle à se trémousser sous lui ; en achevant il lui fit faire la culbute du singe ; et les cris qu'elle poussa firent accourir le troisième champion ; mais ce sont simples gentillesses le plaisir que prit celui-ci à l'ôter, à le remettre, à le fourrer partout. La mort, ce fut de voir arriver une troupe de goujats, de marmitons, de cuisiniers qui sortirent de la maison de la vigne avec un tapage de chiens affamés que l'on déchaîne, et qui sautèrent sur leur proie comme des moines sur le potage. Ma fille, je te ferais pleurer si je te contais par le menu tous les outrages qu'il lui firent subir, comment ils l'aspergèrent d'urine des pieds à la tête, en quelle posture la retournait celui-ci ou celui-là et les contorsions, les gémissements de la malheureuse. Sois sûre que toute la sainte nuit ils la pilonnèrent ; puis, fatigués d'abuser d'elle par tous les bouts, ils la coiffèrent d'une mitre de feuilles de figuier et la fouettèrent à tour de bras avec des baguettes de saule, pendant qu'un des bons raillards lisait à haute voix la sentence portée contre elle pour cause de maléfices, énumérait toutes les filouteries, sorcelleries, coquineries, sodomies, putaneries, faussetés, cruautés, ribauderies qui se peuvent imaginer, et les lui mettait sur le dos.

Pippa. — Les bras m'en tombent.

Nanna. — Le matin venu, ils commencèrent à lui donner une aubade de sifflets, de hurlements, de pétarades et de claques, avec plus de vacarme que n'en font les paysans à la vue du renard et du loup. Plus morte que vive, avec les paroles les plus douces et les plus attendrissantes qu'on puisse ouïr, elle les priait de la laisser désormais en repos ; ses yeux enflammés, ses

joues baignées de larmes, ses cheveux emmêlés, ses lèvres sèches, ses vêtements en lambeaux la faisaient ressembler à l'une de ces religieuses maudites de leur papa et de leur maman et tombées entre les jambes des Allemands en se rendant à Rome, où ils l'avaient envoyée PRETRORUM PRETARUM.

Pippa. — J'en ai compassion.

Nanna. — La fin fut encore pire que le commencement. Ils la renvoyèrent chez elle, à l'heure où les boutiques des changeurs sont ouvertes, sur un cheval de bât, tout pareil à ces rosses qui amènent les revendeurs au marché au blé. Et sache bien que jamais voleuse qui ait reçu le fouet n'eut autant de honte; elle en perdit tout crédit et ne se reconnut plus elle-même, si bien qu'elle en mourut de douleur et de dépit.

LA FUSTIGATION

Nanna. — Un signor capitaine, brave, fameux, noble et tout aussi méchant, il faut le dire, vint à Rome, pour des histoires de solde, et voulut avoir soir et matin avec lui certaine courtisane qui n'était pas jolie, jolie, mais faite de telle sorte qu'elle pouvait gagner sa vie; bien nippée, proprette chez elle, pleine de suc, savoureuse au possible. Quoiqu'elle éloignât d'elle bon nombre de clients, à ne le quitter ni jour ni nuit, elle s'en moquait pas mal et se disait : « Je gagne plus avec celui-ci que je ne perds en mécontentant les autres. » Or il arriva que le capitaine dut s'en aller le lendemain de très bonne heure : la pauvre crut que Sa Seigneurie, qui la tenait par la main, disait à l'un de ses familiers, auquel il parlait dans l'oreille : « Donne-lui cent écus » ; il ordonnait tout justement de lui attacher ses jupes par-dessus

la tête et de la fouailler avec une paire de bottes d'hiver, entre deux torches allumées, par le Borgo-Vecchio, le Borgo-Nuovo et le Pont, jusqu'à la Chiavica. On l'empoigna donc et, avec une ceinture de taffetas, on lui lia sa robe relevée du bout des pieds par-dessus la tête ; son séant apparut, rond et blanc comme la lune en son plein. Oh ! qu'il était ferme ! oh ! qu'il était bien fait ! ni gros ni maigre, ni trop large ni trop étroit, soutenu par deux cuissettes qui surmontaient deux jambées tournées en fuseaux, plus jolies que ne le sont deux petites colonnes de cet albâtre transparent que l'on travaille au tour, à Florence ; les mêmes veines que possède ce marbre dont je te parle se dessinaient le long des cuisses et des mollets. Pendant que de l'intérieur des jupons elle jetait des cris, de la voix de quelqu'un qui se trouve enfermé dans un coffre, les torches allumées, la paire de bottes apportée, voici que les valets appelés pour la fouailler, stupéfaits de la gentillesse du culisée, en eurent le vertige et, laissant les bottes leur tomber des mains, restèrent comme ensorcelés ; de bons coups de bâton, tout frais sortis de la Monnaie, les réveillèrent; ils reprirent les bottes, chassèrent la malheureuse hors du seuil et se mirent à la frapper tant et tant que d'abord se montra le rouge, puis le bleu, puis le noir, puis le sang, et aux tuff, taff, toff que faisaient les coups de semelle, canaille ou non, tout le monde poussait les mêmes clameurs que les gamins quand le bourreau accomplit son office et fustige les malfaiteurs. La mal tombée fut ainsi ramenée chez elle, où elle se renferma un bout de temps, déshonorée par la sérénade qu'on lui avait donnée et méprisée de tous ceux qui l'apprirent.

—

LA DEMOISELLE

Certaine demoiselle d'une grande signora, la plus gentille et la plus douce petite personne que l'on ait jamais vue de nos jours, se tenait au service de sa maîtresse, qui n'avait pas de plus grand plaisir que de la voir s'empresser autour d'elle, tant ses façons étaient aimables et délicates ; pour lui préparer à boire, pour l'habiller, la déshabiller, elle montrait de si gracieuses manières qu'elle en rendait tout le monde amoureux d'elle, non sans envie de la part des autres paresseuses chambrières. Sur cette damoiselle jeta les yeux certain comte de carton, qui portait toute sa fortune dans les broderies de son pourpoint, les ornements de sa toque, les galons de sa cape et la gaîne de son épée ; ce comte, dis-je, s'en affola, et comme il avait ses entrées à la Cour, il lui parlait souvent, dansait souvent avec elle ; il parla et dansa tant qu'enfin le feu prit à la mèche. Le comte de deux liards, qui s'en aperçut, fit fabriquer un sonnet en son honneur et le lui adressa, enveloppé dans une lettre pleine de ses soupirs, de ses tourments, de ses flammes et de ses fournaises ; il y exaltait les charmes de la jeune fille avec ses jactances habituelles et disait de ses cheveux, de son visage, de sa bouche, de ses mains et de toute sa personne des choses de l'autre monde. Elle, qui n'avait pas plus de cervelle que les crabes hors de leurs bonnes lunes, se rengorgeait et croyait être l'Angélique de Roland de Montauban.

Pippa. — Renaud, voulez-vous dire.

Nanna. — Je dis Roland.

Pippa. — Vous vous trompez, Roland était d'un autre pays.

Nanna. — Tant pis pour lui, s'il en était ; quant à moi, j'ai étudié toute ma vie afin d'amasser de l'argent et non pas des légendes ou des termes choisis ; arrière

donc, Roland ! Si j'ai mentionné Angélique et ce particulier-là, c'est que je les ai entendu chanter par un jeune gars qui tous les soirs, à quatre heures, passait devant notre porte. Quoi qu'il en soit, la damoiselle, qui savait lire l'écriture, se gobait elle-même en lisant ces fadeurs, aussi fausses que celui qui les lui adressait, de sorte que, bientôt, plus elle pouvait l'apercevoir et tenir de ses billets doux, plus elle était heureuse. Des fois, il venait à la Cour et, s'appuyant le long du mur, dans un coin, il mordillait son mouchoir à belles dents, le jetait en l'air et le rattrapait de la main, avec un geste de dépit ; comme si le Destin lui disséquait les entrailles, il menaçait le ciel et lui faisait la figue. Des fois, il dansait avec une autre et ne faisait que soupirer ; son page, avec sa livrée aux couleurs qu'elle lui avait données, par faveur, était sans cesse en campagne. Mais cette traîtresse de Fortune ne fut pas satisfaite tant qu'elle ne les eut pas amenés, par le plus singulier moyen, à s'aboucher ensemble. Engluée par les promesses et par l'amour, qui donne le monde entier en paroles, à l'aide d'un bout de corde qu'il lui avait fait passer, elle se laissa dégringoler d'une fenêtre à laquelle servait de toit la saillie d'un balcon, situé derrière le palais, et comme la corde n'allait pas tout à fait jusqu'à terre, elle faillit se casser les jambes en tombant. Sitôt descendue, le comte pour rire, le drôle de comte, le vaurien de comte la fit porter en croupe par un des valets qui, monté à cheval, suivit son maître ; celui-ci s'enfuit à franc étrier, avec sa proie.

Pippa. — Moi, je serais tombée, en croupe d'un cheval qui galopait.

Nanna. — Elle maniait un cheval barbe comme l'aurait fait un gamin et chevauchait mieux qu'une paladine ; elle s'enfuit donc avec le scélérat qui, à force de croiser une route, puis l'autre, sut fort bien se garantir de ceux qui pouvaient lui courir sus. La fin de la chose,

c'est qu'au bout de vingt-deux jours il se dégoûta d'elle et qu'un beau soir, pour deux paroles qu'elle osa répliquer à un petit valet qui le gouvernait, elle toucha le salaire promis et espéré, c'est-à-dire une volée de coups de bâton ; à huit jours de là, il la laissa à sec, avec cette jupe de satin jaune usé, brodée de taffetas vert, et la coiffe de nuit qu'elle portait en s'en allant. La pauvrette, que sa maîtresse aurait mariée à quelque digne et riche personnage, tomba entre les mains d'une bande de jeunes vauriens qui se la repassèrent l'un à l'autre ; mais quand on la vit toute fleurie des bubons dont le comte lui avait fait cadeau, elle ne trouva plus un chien ni un chat qui voulût la flairer, et le bordel seul eut sa miséricorde.

Pippa. — Béni soit-il !

Nanna. — Quelqu'un qui l'y rencontra disait que ses camarades s'émerveillaient de l'entendre parler et que l'honnêteté apportée par elle, de la Cour où elle avait été élevée, donnait au bordel un air de couvent ; il n'y a pas de doute, l'honnêteté servant de parure à une putain reluit au milieu du bordel avec plus d'éclat que n'en a un prêtre en grand costume au milieu du faste de sa première messe.

—

LA VENGEANCE DU GALANT

Nanna. — Il advint qu'une femme (mieux lui eût valu n'être pas née), lasse enfin de supporter les rages, les affronts, les mépris, les blasphèmes et les coups dont l'avait deux années durant, régalée son gros animal de galant, leva le pied en n'emportant que sa propre personne, en lui laissant toutes ses hardes, tant celles qu'il lui avait données que celles qui lui appartenaient à elle et, lorsqu'elle partit, fit le vœu de ne jamais revenir

avant d'être réduite en poussière. Elle s'en fut ainsi, et, avec l'obstination d'une femme tenace, elle mettait les griffes à la figure de quiconque lui parlait de se recoller avec lui. Il lui dépêcha amis et camarades, maquerelles et maquereaux, jusqu'à son confesseur, et ne put jamais la faire changer d'idée. Bien vrai est-il qu'il ne lui envoya pas ses robes, parce que l'homme qui a perdu sa maîtresse s'imagine la retrouver par le moyen des hardes qu'elle lui a laissées entre les mains. Voyons la suite. Le ribaud, qui songeait continuellement au moyen de la ravoir, finit par le trouver au bout de quelques semaines et une fois qu'il l'eut trouvé, croyant déjà être à se venger de ce qu'elle n'avait pas encore voulu revenir chez lui, s'exaspéra de colère. Que fit-il donc? Il feignit une fièvre subite, une cruelle maladie de poitrine et se laissa choir tout de son long ; la rumeur s'en répandit dans le quartier. Serviteurs et servantes accourent et le font souvenir de penser à son âme ; quant au corps, qui n'avait aucun mal, ils le croyaient déjà perdu.

Pippa. — Qui ne fait pas attention à ses pieds, trébuche.

Nanna. — Le moine vient, et, avec un « Dieu vous rende la santé! », se met à s'asseoir près de lui, l'exhorte à faire bonne contenance, puis entame le chapitre des gros péchés mortels et lui demande s'il a assassiné ou fait assassiner personne.Le drôle répand aussitôt des larmes et s'écrie : — « J'ai fait bien pis. Ce qui m'arrive,c'est le prix de ma perversité vis-à-vis de madone... » Il n'eut plutôt dit de son nom tout juste assez pour que le moine comprît,qu'il fit semblant de s'évanouir et que les cris : « Du vinaigre! du vinaigre » retentirent par toute la maison. On lui baigna les pouls avec, et il reprit connaissance immédiatement, revenant alors à la confession. il dit d'une voix entrecoupée : — « Mon père, je me meurs ; je sens bien ce que j'ai ; et puisque nous

avons une âme, puisque aussi il y a un enfer, je lègue tel domaine à celle que je vous ai dite. Faites-le lui savoir, comme venant de vous, et, au cas où j'en réchapperais,je veux que cela soit porté sur mon testament par le notaire. » Il abrégea le reste de sa confession. Sa Révérence lui donna l'absolution, et s'en allant tout de suite trouver madone, la prit à part et lui dit en conscience ce qu'il savait du legs.

Pippa. — La voilà perdue.

Nanna. — Dès qu'elle entendit parler du domaine, elle commença à se sentir battre le cœur, qui sautait de joie dans sa poitrine, mais en se tortillant un peu, elle hochait la tête et pinçait les lèvres, comme si elle en faisait fi, et entr'ouvrant à peine sa petite bouche, elle dit : — « Je ne me soucie ni de domaine ni de legs. » Cela mit en colère le moine, qui se tourna vers elle en s'écriant : —« De quel bois êtes vous donc? Voulez-vous faire fi de la sorte du bien qui vous arrive PER DOMIMUM NOSTRUM? Et puis quelle patarine de juive souffrirait d'être la cause de la perdition d'une âme? Songez à votre for intérieur, ma fille spirituelle; habillez-vous dare dare et courez chez lui en un clin d'œil. Je crois m'entendre corner aux oreilles : « Il guérira,si elle y va. » Pippa, c'est le diable que de se savoir appelé à un héritage; c'est ce qui fait que frères et cousins se crucifient entre eux. Voilà pourquoi la malheureuse, empaumée par Sa Paternité, se mit en route et, arrivée à la porte, frappa avec cette assurance qu'ont, au coup de marteau, les souveraines des maîtres des maisons où elles se rendent. Sitôt que l'on entendit le tic-toc, le messire, qui se tenait couché au lit, comme mort quoiqu'il n'eût rien du tout, lui fit ouvrir; elle grimpa l'escalier en deux bonds, et, se jetant sur lui, l'embrassa sans autrement parler, car des larmes qui n'étaient pas tout à fait fausses, sans être tout à fait vraies, lui embarrassaient la langue.

Pippa. — Qui pourrait en savoir plus long?

Nanna. — L'Iscariote, l'Iscariote en sut plus long en dormant qu'elle les yeux ouverts. Comme si son arrivée l'avait ressuscité, il se leva et, appelant cette visite du nom de miracle, montra en quatre jours une parfaite santé. Il lui dit alors : « Allons au domaine que je t'ai légué quand j'étais en train de mourir; je t'en fais donation, puisque, grâce à ta bonté, me voici rétabli. » Elle se mit en chemin avec lui et, au moment où elle croyait entrer en possession des terres, elle fut livrée en proie à plus de quarante paysans qui, ce jour-là étant à la fête de San-Galgano, se tenaient rassemblés en une masure sans fenêtre, à demi tombant en ruines, et se gargarisaient du plaisir qu'ils auraient à le faire aux bourgeoises et aux grandes putains, quand la manne leur tomba entre les dents.

Pippa. — On jeta donc la fraise dans la gueule de l'ours?

Nanna. — Ainsi fut fait, et si je voulais te dire à quoi ressemblaient ces machines rouillées qu'ils exhibèrent de leurs culottes, je trouverais à les comparer à autre chose qu'à des cornes de limaçons ; mais ce n'est pas honnête à dire, et je ne veux pas davantage te dépeindre les gestes qu'ils faisaient en fournissant à pleine éclusée l'eau au moulin; suffit qu'ils secouaient le poisson à la mode du village, et, selon ce que put en dire celle qu'avaient mise à mal les exhortations du moine, que la puanteur de crasse qu'ils exhalaient, les rots aux radis et les pets qu'ils lâchaient lui furent plus sensibles que son honneur en lambeaux.

Pippa. — Je le crois bien.

Nanna. — Une fois que furent rassasiés les paysans, après l'avoir changée en un tonneau d'huile de leur récolte, tandis qu'échevelée elle s'égratignait toute, on la jeta au milieu d'une couverture tenue par les quatre coins, et les trente-et-uniers s'amusèrent à la faire sau-

ter si haut qu'elle restait un quart d'heure en l'air avant de retomber; sa chemise et ses jupons, enlevés au vol par le souffle du vent, lui faisaient montrer la lune au soleil, et s'il n'était arrivé que la peur lui dérangea le corps et lui fit enduire d'une couche de vernis la couverture et les mains qui la tenaient, elle sauterait encore.

Pippa. — Plût au ciel que sautât aussi la tête de celui qui avait ordonné ce jeu.

Nanna. — Quand il lui sembla que le trente-et-un l'avait chatouillée et la couverture promenée suffisamment, il commanda qu'on prît un paquet d'osier et la fit mettre à califourchon sur les épaules d'un grand drôle; celui-ci la tenait si serrée qu'elle avait l'air de dévider l'écheveau, en jouant des mains et des pieds; mais elle filait à son rouet une poignée d'étoupe trop emmêlée et, après qu'elle se fut trémoussée un bout de temps, elle reçut sur le cul autant de coups de verges qu'elle était restée de jours à se faire prier avant de revenir chez lui; pour que rien ne manquât à la férocite néronienne du misérable gredin, il lui coupa sa robe à la ceinture, et la lassa libre de s'en aller, avec sa bénédiction.

Pippa. — Qu'il soit laissé à la discrétion du couperet, quand le bourreau se lève pour couper le cou à des gens qui ne le méritent pas autant!

Nanna. — On prétend, et c'est vrai, que, comme elle s'en revenait et voulait cacher sa pudeur avec ses mains, un essaim d'abeilles vint se blottir entre ses cuisses, croyant que c'était là leur ruche à miel.

Pippa. — Il lui manquait cela.

—

L'AMANT VERT

Nanna. — Un de ces oiseaux désœuvrés eut un jour

une solennelle lubie, la plus folle que se mît jamais en tête un amant plein de mensonge, de faussetés et de sottise.

Pippa. — Quelle lubie?

Nanna. — Pour montrer qu'il ne vivait que de l'espérance d'obtenir la dame de ses pensées et pour que celle-ci, quand elle l'aurait compris, songeât à le rendre heureux, il s'habilla tout en vert; la toque vert, la cape, le pourpoint, les chausses, le fourreau, le bout du fourreau et le manche de l'épée, la ceinture, la chemise, les bottes, jusqu'à sa chevelure et à sa barbe, car je crois qu'il les teignit aussi en vert, le plumet et l'agrafe, les ferrets, les aiguillettes, la casaque, tout.

Pippa. — Quels plats d'épinards !

Nanna. — Ah ! ah ! ah ! Il ne mangeait que des choses vertes, des courges, des citrouilles, des melons, des purées d'herbes, des choux, des laitues, de la bourrache, des amandes fraîches, des poids chiches. Pour que le vin lui semblât vert, il le versait dans un gobelet de cristal vert; s'il mangeait une galantine à la gelée, il se contentait de sucer les feuilles de laurier qu'on met dedans; il se faisait pétrir son pain de romarin broyé dans l'huile, pour qu'il participât de la couleur verte, et s'asseyait sur un banc peint en vert. Il couchait dans un lit vert et causait d'herbes, des prairies, de jardins et de printemps. S'il chantait, il n'était jamais question que de l'espérance poussant ses frondaisons dans les champs couvert d'épis, et il entrelaçait ses vers de pampres, de pimprenelles et de pissenlits. S'il envoyait quelque lettre à la divine, il écrivait sur des feuilles vertes, et je crois que, lorsqu'il allait du corps, il faisait vert, de la couleur de sa figurine et de son urine.

Pippa. — Quel fou achevé !

Nanna. — Folle achevée était celle qui croyait que l'on faisait tout cela en l'honneur de ses perfections divines, et non à cause de sa sottiste. Veux-tu en savoir

encore davantage ? Il simula si bien l'espérance, il la prêcha si haut que la bonne bête, ne voulant pas le démentir, s'y laissa prendre et s'imagina que cette invention du vert était un suprême hommage à sa beauté ; le bénéfice qu'elle retira de ce Vert-de-gris, c'est qu'il la planta là, après l'avoir dévalisée de tout, jusqu'à la paillasse de son lit.

—

DAME QUINIMINA

Nanna. — Certaine pauvre dame Quinimina, à laquelle la nature avait concédé un peu de physionomie et un peu de belle prestance, pour mieux la faire se casser le cou et pour sa plus sûre ruine, comme il arrive à celui qui sait assez jouer pour avoir l'occasion de perdre, connaissait si bien ses lettres qu'elle put lire une épître à elle adressée par un farceur. O Dieu! comment se fait-il que Cupidon prenne les gens sans y voir clair? Comment est-il possible qu'un chie-en-culotte comme lui sache tirer de l'arc et transpercer les cœurs? Qu'il nous crève donc l'apostume qui puisse nous venir à nous autres femmes, quand nous prêtons créance aux charlataneries, quand nous croyons avoir des yeux comme des soleils, une chevelure d'or, des joues de roses, des lèvres de rubis, des dents de perles, un air majestueux, une bouche divine, une langue angélique ; quand nous nous laissons aveugler par des billets doux que nous envoient les attrapeurs de femmes, de la même façon que se laisse duper l'infortunée dont je parle. Pour que tout le quartier jasât de ce qu'elle savait lire, chaque fois qu'elle pouvait dérober une minute, elle se plantait à sa fenêtre, un livre à la main, ce qui fit qu'un regratteur de rimes l'aperçut et, s'avisant qu'il pourrait peut-être fort bien l'encocher par le moyen de quelque sornette en style

d'or, teignit une feuille de papier dans du suc de giroflée, de celles qui sont rouges, trempa sa plume dans du lait de figuier et lui écrivit que ses charmes faisaient le désespoir de ceux des anges; que l'or empruntait son éclat à ses cheveux et le printemps ses fleurs à ses joues; il lui fit aussi archicroire que le lait se blanchirait à la blancheur de sa gorge et de ses mains. Juge maintenant si elle commit le péché de vaine gloire à s'entendre exalter de la sorte !

Pippa. — Sotte !

Nanna. — Quand elle eut achevé de lire sa perdition, cette lettre dans laquelle elle vit qu'on l'accablait de plus d'éloges qu'on n'en donne au *Laudamus*, elle s'attendrit de tout son être et, comme on la conjurait de rendre réponse, elle se jeta de confiance dans les bras de ce seul-en-secret. Qu'au milieu de leurs bavardages les trompeurs ne manquent pas de promettre en toutes lettres, afin que de prime abord nous leur prêtions l'oreille. Après lui avoir assigné rendez-vous pour le surlendemain, parce que ce jour-là son mari allait à la campagne, elle se mit aux aguets, attendant le moment.

Pippa. — Quoi ! elle avait un mari?

Nanna. — Oui, à la malheure.

Pippa. — Et en plus mauvais point.

Nanna. — Dès que messire le faiseur de sonnets eut obtenu ce oui, il ramassa je ne sais combien de barbouilleurs de papier, de racleurs de chansonnettes et leur dit : « Je veux donner la sérénade à une petite putain, mariée, assez gentille créature, que je vais mettre sous presse un de ces jours. Preuve que c'est vrai, la voici là couchée par écrit, *mana propria* » ; et il leur montra quelques lignes de son écriture, ce dont ils se mirent à rire un bout de temps ensemble. Puis il empoigna un luth, l'accorda en un clin d'œil et pinça un trille assez gaillardement à la villageoise. Après un ah ! ah ! poussé àrge godéployée, il se posta sous la fenêtre de la cham-

bre de la bonne amie, laquelle donnait sur une ruelle où il passait une personne par an, et, s'appuyant les reins au mur, l'instrument appliqué sur sa poitrine, leva la tête vers le ciel ; pendant qu'elle se montrait par instants en haut, il chantonna cette chansonnette :

Pour tout l'or du monde,
Dame, à vous louanger ne dirais menteries :
Cela me ferait honte à moi comme à vous.
Par Dieu, non, je ne dirai point
Qu'en votre bouche avez parfums de l'Inde ou d'Arabie ;
Ni que vos crins
Sont plus beaux que l'or ;
Ni que dans vos yeux soit niché l'Amour ;
Ni que le Soleil leur emprunte sa splendeur ;
Ni que vos lèvres et vos dents
Soient de blanches perles et de beaux rubis ardents ;
Ni que vos gentilles manières
Fassent au bordel accourir les rivières ;
Mais bien dirai que vous êtes un friand morceau,
Plus que dame qui soit au monde,
Et que vous avez tant de grâce
Que pour vous le faire se défroquerait un ermite.
Partout je ne veux dire que vous soyez divine,
Car vous ne pissez pas d'eau de fleur d'orange en guise d'urine.

Pippa. — Moi, pour mon compte, je lui aurais jeté le mortier par la tête ; oui, je lui aurais jeté, c'est sûr.

Nanna. — Elle, qui n'était pas plus cruelle que tu ne le seras toi-même, s'en estima bien heureuse et bien grande ; elle n'attendit pas le départ de son mari, et dès le lendemain se rendit en cachette à la maison d'un boulanger, ami du hableur, auquel elle donna à garder une de ses parures qui se mettent à la taille des femmes. Quand le messire eut vu la ceinture, il se dit à part soi : « Les grains d'ambre seront excellents pour me faire un bracelet, et les grosses noix d'or pour remplir ma bourse. » Ce disant, il s'en fut à la Monnaie et changea

le métal non frappé en métal frappé au bon coin ; il eut trente-sept ducats d'or des PATER NOSTRI qui entrecoupaient le chapelet d'ambre et les joua tout de suite. Quand il revint, sans plus les avoir, à la maison du boulanger, il se mit dans une de ces colères qui passent par la tête de ceux qui restent sans un as, grâce à l'as, et, rejetant sur l'hépatique la faute du persil ou du prezzemolo, comme l'appellent les savantes sibylles, il roua la malheureuse de coups de bâton et la fit rouler du haut de l'escalier sous une grêle de coups de poing.

Pippa. — Grand bien lui fasse !

Nanna. — Elle s'en fut dans la chambrette de je ne sais quelle lavandière et y resta la nuit, sans dormir pour une once ; elle eut donc bien le temps de songer à sa vengeance, et elle y songea de la façon que je vais te dire. La ceinture que le mauvais drôle venait de gaspiller avait été volée par son mari dans cette maison, tu sais, appartenant au cardinal della Valla, où il y eut le feu il n'y a pas longtemps ; elle-même l'avait soustraite à son mari, qui l'avait serrée dans un coffre. A cette heure, se voyant sans cette ceinture, pour se venger de celui qui l'avait si bien moulue, et sans penser à ce qui pouvait en advenir, elle alla trouver le propriétaire de la maison brûlée et lui conta comment un tel se trouvait avoir la ceinture. Le gentilhomme, mis au fait de l'histoire, commença par faire jeter le grappin sur celui qui l'avait volé, et le capitaine de la Corte-Savella, jugeant sur cet indice qu'il avait dû dérober encore bien d'autres objets, lui fit appliquer bon nombre de tours de corde. De la sorte, la pécore en fut pour sa mésaventure et pour sa honte, ainsi que son mari, et celui qui l'avait traitée à sa façon s'esquiva par les mailles du filet.

—

LA FILLE DE ROI

Nanna. — Je m'en ressouviens.

Il s'agit d'un roi : d'un roi et non pas d'un fichu docteur, d'un chef d'escouade, d'un roi, te dis-je. Celui-là, à la tête d'une multitude de gens à pied et à cheval, se mit en campagne à travers le pays d'un autre roi, son ennemi, et après l'avoir saccagé, brûlé, ruiné, vint poser le siège autour d'une ville forte où l'autre, ne pouvant arriver à le fléchir par aucune espèce de concession, s'était réfugié avec sa femme et une fille unique qu'il avait. La guerre se continuant ainsi, le roi, qui voulait prendre la ville, pouvait bien se démener : elle était si forte que le seigneur Jean des Médicis (1), c'est-à-dire Mars en personne, n'en serait pas venu à bout ; il aurait eu beau la bombarder, la fusiller, l'arquebuser tant et plus. Quoi qu'il en soit, le roi qui la battait en brèche jetait feu et flamme dans les escarmouches ; à l'un il fendait la tête, à l'autre il coupait un bras, à l'autre il tranchait une main ; d'un coup de lance il envoyait un autre en l'air, à un mille de haut, de sorte qu'amis et ennemis ne savaient plus qu'en dire. Cela fut cause que la présomptueuse Renommée se fit son guide, le promena triomphalement par tout le camp, puis entra dans la ville, rencontra la fille de l'infortuné monarque et lui dit : — « Viens sur les murailles et tu verras le plus beau et le plus vaillant et le mieux armé de tous les jeunes gens qui soient nés jamais. » A peine lui eut-elle dit cela que la jeune fille y courut, et l'ayant reconnu au terrible panache qui se balançait sur son cimier, à sa casaque de toile d'argent qui aveuglait les rayons du soleil quand leur éclat venait la frapper, elle se sentit toute hors d'elle-même ; tandis qu'elle dévorait des yeux et le che-

(1) Jean des Bandes-Noires

val et l'armure et les gestes du roi, le voici qui se lance jusqu'auprès des portes, et comme il brandissait son épée pour tuer un soldat qui fuyait devant lui clopin-clopant, la courroie de son heaume se détacha, le casque lui tomba de la tête : elle aperçut alors ce visage de roses, devenu vermeil dans l'ardeur du combat, et la sueur qu'y faisait perler la fatigue ressemblait à la rosée qui les baigne quand l'aube les fait entr'ouvrir.

Pippa. — Abrégeons.

Nanna. — Elle s'enflamma de telle façon qu'elle en devint aveugle et que, sans plus se soucier de ce qu'il avait fait à son père, de ce qu'il voulait lui faire encore, elle en vint à l'aimer plus qu'il ne haïssait celui dont elle tenait l'existence ; l'infortunée, elle savait pourtant bien que tout ce qui reluit n'est pas or! N'importe, Amour la rendit si courageuse qu'une nuit elle ouvrit la poterne secrète de son palais, une poterne qui avait été construite pour les besoins des temps et par où l'on pouvait entrer et sortir sans être vu. Comme elle en avait les clefs, elle s'échappa de la ville et toute seule elle alla trouver celui qui avait soif de son sang.

Pippa. — Comment put-elle se diriger dans les ténèbres ?

Nanna. — On dit que le feu de son cœur lui servit de flambeau.

Pippa. — Eh bien! on peut dire qu'elle brûlait comme il faut.

Nanna. — Elle brûlait tant qu'elle ne se contenta pas de se faire reconnaître du roi perfide et déloyal, mais qu'elle coucha avec lui et se laissa engluer parce qu'il lui dit : « Signora, je vous accepte pour ma femme et je reconnais votre père pour mon beau-père et mon seigneur, à la condition que vous m'ouvriez les portes de la ville, car ce n'est point par haine, c'est pour l'amour de la gloire que je fais la guerre à Sa Majesté. Aussitôt que je serai le maître de tout, je lui ferai hommage du

gain de ma victoire et de mon propre royaume par-dessus le marché. »

Pippa. — Comment il se peut faire qu'ils se soient ainsi ensorcelés l'un et l'autre, ce serait merveilleux de l'entendre de leurs bouches.

Nanna. — Tu peux penser si, endoctrinée, conseillée et poussée par l'amour, elle articula, refusa, concéda tout ce que lui suggéra d'articuler, de refuser et de concéder l'amour; on doit croire qu'elle ne semblait pas être une fillette inexpérimentée et craintive, mais une femme avisée et hardie, qu'elle usait de paroles propres à attendrir tout noble cœur, qu'elle y mêlait de ces larmes, de ces soupirs entrecoupés de sanglots, de ces tristesses câlines par le moyen desquelles on obtient ce que l'on désire. On doit croire aussi que le galant, si doucereux au dehors, si cruel au dedans, pour qui la vie de laquelle était sa mort à lui, sut emmieller son langage et, par des serments et de grandes promesses, la décider à lui ouvrir les portes qu'enfin lui ouvrit l'écervelée. La première chose que fit le traître, ce fut de s'emparer du vieux et de la vieille dont elle avait reçu le jour et de leur couper la tête à l'un et à l'autre en sa présence.

Pippa. — Et elle n'en mourut point ?

Nanna.— On ne meurt pas de douleur.

Pippa. — Ave Maria !

Nanna. — Eux tués, il mit le feu aux maisons, aux églises, aux palais, aux boutiques, laissa brûler une moitié du peuple et passa l'autre moitié au fil de l'épée, sans faire de différence entre les petits et les grands, entre les mâles et les femelles.

Pippa. — Et elle ne se pendit point ?

Nanna. — Ne t'ai-je pas dit que l'amour l'avait aveuglée et mise toute hors d'elle-même? Comme une folle, elle délirait, elle se lamentait, et chaque fois qu'elle tournait les yeux vers celui qui était plutôt son bour-

reau que son mari, elle le contemplait ni plus ni moins que si elle lui avait eu quelque obligation.

Pippa. — C'était de la folie et non de l'amour.

Nanna. — Dieu garde les chiens, Pippa, Dieu préserve les Maures d'un tourment pareil ! Ah ! oui l'amour est une cruelle histoire, et crois-en une qui l'a éprouvé ; crois-m'en, Pippa, l'amour, ah !... Pour moi, je préférerais mourir que d'endurer un mois la torture d'un homme qui n'a plus aucune espérance de ravoir la femme qu'il adore ; j'aimerais mieux la fièvre. Se trouver sans un sou, ce n'est rien ; avoir des ennemis, bagatelle ; le vrai supplice, c'est celui d'un homme qui aime, et qui ne dort, ni ne boit, ni ne mange, qui ne peut rester ni debout, ni assis ; l'imagination toujours obsédée par elle, il s'épuise à y penser, mais ses idées ne peuvent pourtant pas s'assouvir en idée.

Pippa. — Tout le monde aime cependant.

Nanna. — C'est vrai ; mais tous y gagnent ce visage pâle qu'à force de faire la putain finit par avoir le troupeau, le bataillon, l'innombrable quantité des filles folles, car sur cent putains quatre-ving-dix-neuf n'existent qu'en perspective, comme disait le Romanello. Le putanisme, dans son ensemble, est tout semblable à une boutique d'épicerie tombée secrètement en faillite : elle a toutes ses petites boîtes bien en ordre, ses pots rangés à la file, avec des étiquettes où on lit : dragées, anis, amandes confites, noix pralinées, poivre en grains, safran, pignons ; mais ouvre celle-ci ou celle-là, il n'y a rien du tout dedans. De même les chaînettes d'or, les éventails, les bagues, les jolies robes, les coiffes les plus huppées sont les étiquettes des pots et des boîtes vides dont je te parle. Ainsi, pour un amoureux qui a lieu de se féliciter de son amour, il y en a mille qui en tombent dans le désespoir.

Pippa. — Revenez-en donc à votre histoire, si vous ne voulez pas qu'on dise que votre fil est emmêlé.

Nanna. — On ne le dira jamais, parce que les femmes sont des femmes, et que quand elles vont contre leur naturel, elles peuvent toujours répondre à qui les en reprend : « Vous ne savez pas ce que vous dites. » Or donc, la pauvre enfant ainsi trahie reste avec celui qui a saccagé son pays, tué son père et sa mère, et s'en va avec lui. Mais voici venir le moment où, étant grosse de lui, elle est sur le point d'accoucher. Le scélérat l'apprend et commande qu'elle soit jetée toute nue sur un buisson d'épines, pour que les pointes la déchirent, elle et son fruit. Hélas! elle montrait tant de courage qu'elle se déshabilla d'elle-même en disant : — « Ingrat! est-ce la récompense de mon amour? Te semble-t-il qu'une reine mérite un pareil sort ? Où jamais a-t-on ouï dire qu'un père assassinât son enfant avant qu'il eût commis aucun crime, avant même qu'il fût né ?

Pippa. — Miséricorde !

Nanna. — Comme elle prononçait ces paroles, les épines en furent attendries et s'écartèrent, de sorte que les herbes vertes et fraîches qui poussaient sous le buisson la reçurent dans leur lit ; elle y mit au monde un poupon qui avait la ressemblance de celui qui le lui avait fait. Là-dessus, voici accourir un valet à face de démon qui prend la petite créature par le bras et dit : — « Le roi veut que je la tue, pour en finir en même temps avec sa haine, avec ta vie et avec ta sale race. » Ce disant, d'un coup de couteau, qu'il me semble sentir dans le cœur, il perça ce corps à peine formé, et la petite âme, qui vit le ciel avant d'apercevoir le soleil, eut le fil de sa vie coupé juste quand il y était fait le premier nœud. Mais une telle mort est plus douce que l'existence ; mourir avant de savoir ce que c'est que la vie, c'est goûter la béatitude des saints.

Pippa. — Je vous crois, mais qui pourrait souffrir une pareille cruauté ?

Nanna. — Cela fait, on la revêtit, et comme elle allait

se noyer dans ses larmes, voici qu'on lui apporte dans un bassin d'or le lacet, le poison et le poignard. Quand l'infortunée entendit qu'on lui disait : « Choisis l'un de ces moyens qui par trois routes différentes te tireront d'embarras le corps et l'âme », sans s'effrayer ni s'émouvoir, elle prit la corde, le poison et le couteau, et s'efforça de s'ôter la vie des trois façons tout ensemble ; n'y pouvant réussir, elle s'en prit au Ciel de ce qu'il ne consentait pas à ce qu'elle pût en même temps se pendre, s'empoisonner et se poignarder.

Pippa. — O mon Dieu !

Nanna. — Elle se noua la corde autour du cou, l'attacha quelque part et se lança dans l'espace ; la corde se rompit et elle ne put mourir ; elle but l'arsenic et n'en éprouva aucun mal, parce qu'étant encore enfant son père l'avait prémunie contre les poisons ; elle s'empara du poignard, leva le bras pour se percer le cœur et, au moment où elle allait enfoncer la pointe, l'Amour se glissa entre le fer et son corsage, et lui montra le portrait de sa fausse idole, qu'elle s'était brodé sur le sein en soie de toutes couleurs ; le couteau lui tomba des mains, car elle eut plus d'égards pour son image peinte qu'il n'en avait, lui, pour sa personne vivante.

Pippa. — Jamais plus on n'a entendu parler de choses si extraordinaires.

Nanna. — Lui, qui la haïssait plus que la mort, pour être du sang de son ennemi, ne va pas croire qu'il en devint plus pitoyable en apprenant cette marque de sa tendresse. Loin de là, il la fit précipiter dans la mer, qui était proche : les déesses marines la ramenèrent au rivage, saine et sauve.

Pippa. — Je veux brûler deux chandelles en l'honneur de ces déesses que vous dites.

Nanna. — Quand le serpent la vit sur le rivage, il appela un homme terrible et lui dit : — « Dégaine ton épée et coupe-lui le cou. » L'homme obéit, voici l'épée

haute, elle retombe et Notre-Dame arrive au secours de la pauvrette.

Pippa. — Comment?

Nanna. — En faisant que l'épée ne la toucha que du plat.

Pippa. — Loué soit Dieu !

Nanna. — Ce n'est pas fini. Le cruel fit allumer un grand feu et la fit jeter de force dedans, mais elle ne brûla pas ; dès qu'elle fut pour y tomber, le Ciel, qui en eut pitié, s'obscurcit tout à coup et versa une telle quantité d'eau que cela aurait pu éteindre non seulement un monceau de copeaux et de branchages, mais les fournaises de l'enfer.

Pippa. — Honnête Ciel, Ciel miséricordieux !

Nanna. — Sitôt que fut éteinte la flamme, qui tâchait de s'élever en l'air avec la fumée, le peuple se mit à crier : — « Eh ! sire, ne persistez pas à vouloir ce qui ne veut pas Celui qui est là-haut. Hélas ! pardonnez à l'innocente qui vous aime trop ; c'est le trop d'amour qu'elle eut pour vous qui a permis de vous venger et d'obtenir la victoire. »

Pippa. — Et il ne fléchissait pas, en entendant de telles prières ?

Nanna. — Est-ce que les porte-mitres sont accessibles aux supplications des honnêtes gens ?

Pippa. — Patience !

Nanna. — Ecartée du bûcher éteint par la pluie, en dépit de ceux qui intercédaient pour elle, on la fit entrer dans une cage où était renfermé un lion ; la vérité pourtant, c'est qu'à peine vint-il la flairer, par égard pour sa noblesse et de peur de faire mal à une femme si infortunée.

Pippa. — Dieu lui veuille du bien !

Nanna. — As-tu jamais vu un chien enragé, qui mord jusqu'à ses propres pattes ?

Pippa. — Oui j'en ai vu.

Nanna. — Si tu en as vu, tu as vu ce diable incarné se ronger les mains de désespoir de ce qu'il ne pouvait se rassasier de son trépas. Il l'empoigna par les cheveux et la traîna au fond d'une tour où il la fit demeurer huit jours sans vouloir que personne lui portât à boire et à manger. Mais elle mangea tout de même, à son chien de dépit.

Pippa. — De quelle façon ?

Nanna. — Demande-le à son désespoir et à ses larmes qui te diront comment ils lui servirent de pain et de vin. On ouvrit la prison et on la retrouva vivante, dont le mâtin de renégat s'en alla cogner de la tête par tous les murs. Après qu'il se la fut ainsi abîmée, à son grand dommage, il lia sa femme de sa propre main au tronc d'un arbre et la fit cribler de flèches par ses archers. Qui croirait que le vent, ému de compassion, écartait d'elle tous les coups et, partageant en deux la nuée de flèches, en faisait tomber la moitié d'un côté, la moitié de l'autre?

Pippa. — Gentil vent!

Nanna. — Voici maintenant la cruauté suprême. Gonflé de ce poison dont se gonfle quiconque ne peut noyer le feu que la colère lui a allumé dans le sein, il ordonna de la précipiter de la plus haute tour. Elle fut donc prise et menée sur le faîte ; mais lorsqu'elle vit qu'on lui attachait les mains, elle s'écria : — « Les filles de roi doivent-elles donc mourir de la mort des servantes ? » La tour touchait presque le ciel avec ses créneaux, et parmi les bourreaux qui devaient la précipiter il ne s'en trouvait pas un seul qui eût le cœur de regarder le peuple ; d'en bas, les yeux écarquillés, il attendait le saut qu'elle devait faire malgré elle, tandis que la malheureuse, digne d'un meilleur sort, frissonnait de tout son corps en plongeant le regard dans si peu que ce fût de la profondeur. Le soleil, qui en ce moment luisait de tout son éclat, se cacha entra les nuages, de peur de la

voir se fracasser. Pour elle, elle se mit à pleurer et fit de ses yeux un Tibre et un Arno; mais elle ne pleurait pas de la frayeur d'avoir à se meurtrir et à se briser en tombant; non, elle avait honte de rencontrer l'ombre de sa mère, qui lui disait : — « O ciel! Abîme! Voilà celle qui me dépouilla de la chair dont je l'avais revêtue. »

Pippa. — Je n'en puis plus d'émotion.

Nanna. — Ne t'émeus pas encore. Lorsqu'elle se sentit soulevée de terre par ces cruelles mains, elle haussa la voix et dit: — « Vous qui restez après moi, excusez-moi auprès de ceux qui vivent actuellement et de ceux qui viendront plus tard ; j'ai été coupable plus que personne pour avoir aimé plus que personne... »

—

LE RENARD DES MULETIERS

La commère. — Mais où en étions-nous?

La nourrice. — Au renard des muletiers.

La commère. — Ah! ah! l'histoire est bonne. Un vieux renard..., il était tout chenu, tout blanc et plus madré, plus malicieux, plus pervers que celui qui dit à compère le Loup, pendant que le pauvre hère dévalait dans le seau pour le faire sortir du puits : « Le monde est fait en escalier ; l'un monte, l'autre descend. »

La nourrice. — Il vous l'attrapa bien ; que veux-tu de plus?

La commère. — ... Un renard de tous les renards, ayant envie de manger du poisson tout son soûl, s'en alla du côté du lac de Pérouse, avec la plus grande fourberie que jamais fourbe imagina, et après être resté quelque temps à songer sur le bord, la queue immobile, son museau pointu en avant, les oreilles tendues, vit venir à petits pas une troupe de muletiers qui, pendant que les mulets attachés à la file le long d'une corde

rongeaient une poignée de paille placée dans la muselière qu'ils portaient aux naseaux, bavardaient ensemble de la rareté du gardon, de l'abondance du brochet, faisaient grand éloge de certaine tanche qu'ils avaient ce matin dévorée, avec le chou et la sauce aux noix pilées, et projetaient de donner les derniers sacrements à une grosse anguille, dès qu'ils auraient déchargé leurs bêtes. Le renard les eut à peine aperçus qu'il se mit à rire à sa façon et se coucha en travers du chemin absolument comme s'il était mort; lorsqu'il les vit s'approcher, il retint son souffle, comme le retient un homme qui plonge sous l'eau, et, les jambes étendues, allongées, il ne bougeait ni plus ni moins que s'il eût été trépassé. Les mulets le virent de loin et s'écartèrent, montrant plus de compassion que les muletiers qui, à sa vue, poussant ces oh ! oh ! oh ! que l'on pousse lorsqu'on voit le lièvre s'escarpiner haut d'une toise dans un champ de blé, coururent s'en saisir pour gagner la peau. Mais comme ils l'empoignèrent tous en même temps et que chacun la voulait pour soi seul, peu s'en fallut qu'ils ne se coupassent en morceaux, criant de leurs voix de muletiers : — « C'est moi qui l'ai vu le premier! — J'ai mis la main dessus avant toi ! » Si l'un des plus anciens n'y avait remédié en prenant un caillou noir et une poignée de cailloux blancs, qu'il jeta dans un chapeau après les avoir bien remués sens dessus dessous, de sorte qu'après que le sort eut décidé en faveur de l'un d'eux, tout le monde se calma, sans aucun doute ils se cognaient joliment.

La nourrice. — Souventes fois, les querelles finissent par des coups d'épée ou des coups de lance.

La commère. — Celui à qui le sort a fait échoir le renard le sentit chaud en le touchant et dit : — « Par Dieu, il vient de mourir à l'instant, et de graisse, autant que je puis comprendre. » Cela dit, il le mit en dessus des paniers d'un de ses mulets et rejoignit la troupe.

Toute l'agitation était calmée, ils reprirent leur marche, selon leurs mœurs et coutumes, pour la commodité de cette bonnne pièce du renard qui, sans être vu, se retourna tout doucement et, partagé entre la faim qui le poussait et l'envie qui l'obsédait, fit un bon trou dans le poisson des maudits paniers et, après avoir mis à sac tout ce qui restait dans les deux, bondit d'un de ces sauts que les renards savent exécuter pour franchir un fossé, quand ils ont le bouf, baff, biff des chiens à leurs trousses. Un des muletiers s'en aperçut, il cria : — « Holà, le renard ! » et courut vite à l'endroit où l'on avait mis le prétendu mort ; il ne le vit plus et, à la confusion de celui qui voulait se battre pour l'avoir, ils faillirent crever de rire comme Morgant.

La nourrice. — Margutte, tu veux dire.

La commère. — Oh ! Morgant !

La nourrice. — Margutte, Margutte.

—

LES SUPERSTITIONS

La nourrice. — Est-ce que tu crois aux augures ?

La commère. — Je crois aux songes, oui ; mais si je pense aux augures, que la peste me vienne ! Il faut pourtant les consulter pour faire que les autres y aient confiance, et jamais je n'aperçois une corneille ou un corbeau sans en donner l'interprétation, selon qu'ils ont ou non la queue tournée du côté du cul. S'il tombe une plume d'un oiseau qui vole, d'un coq qui chante, vite je l'attrape et je la mets à part, donnant à entendre aux nigauds que je sais bien quoi en faire. Si on dépouille un bouc ou une chèvre, je suis là pour en emporter la graisse. Si on enterre quelqu'un, je déchire quelque petit morceau de ses habits. Si on dépend des pendus, je leur enlève des cheveux, des poils de barbe. A

l'aide de ces bêtises, je plume quelque bon nigaud possédé du désir d'avoir, par le moyen de la magie, toutes les belles qu'il voit. Je t'enseignerai, tu n'as qu'à m'écouter, comment on charme les fèves, comment on les jette en l'air et l'oraison qu'il faut dire et toute la litanie.

La nourrice. — Tu m'as tiré la demande de la bouche.

La commère. — Je fais encore profession de dire la bonne aventure, et avec une autre galanterie que celle des Zingari, quand ils vous regardent dans la paume de la main. Quels gredins de pronostics je tire de mes connaissances en physionomie ! Il n'existe pas de mal que je ne guérisse, par paroles ou par ordonnances, et quelqu'un ne m'a pas plutôt dit : « J'ai telle maladie », que je lui en donne le remède. Sainte Apolline (1) n'a

(1) L'oraison à Sainte Apolline pour guérir les maux de dents a été célébrée dans toute la chrétienté. Elle est mentionnée à l'Acte Quatrième de *la Célestine :* Cervantes en a fait mention dans son *Don Quichotte*, où le bachelier Samson Carrasco la conseillait à la gouvernante du valeureux chevalier. De nos jours, cette patronne des dentistes est encore invoquée en Espagne, en Italie et même en France.

Je n'ai pas retrouvé la prière italienne, mais voici une traduction de l'oraison espagnole :

« A la porte des cieux
Apolline était ;
Et la Vierge Marie
Par là passait :
— Dis, Appoline, que fais-tu?
Dors-tu, veilles-tu?
— Ma Senora, je ne dors ni ne veille.
Mais d'une douleur de dents,
Je vais mourant.
— Par l'Etoile de Vénus,
Et par le Soleil au Ponant,
Par le Très Saint Sacrement
Qu'en mon ventre j'ai tenu
Que ne m'endolorisse plus
Ni petite ni grosse dent. »

Voici, enfin, la prière à sainte Apolline, en français, telle qu'on

pas autant d'*ex-voto* placés à ses pieds que j'ai été de fois réclamée pour le mal de dents, et si tu as jamais vu la séquelle attendre que le marmiton des moines arrive avec les écuelles de soupe, tu vois d'ici celle qui vient le matin, de bonne heure, faire la cour à ma porte. L'un veut que j'aille parler à une femme que j'ai vue à tel endroit, il y a deux jours ; l'autre veut que j'aille porter une lettre ; celle-ci me dépêche sa servante pour un épilatoire à se mettre sur la figure ; cette autre vient en personne pour que je lui fasse un sortilège.

—

LE MAQUERELLAGE

La commère. — Je vais t'en dire une autre, grâce à laquelle fut sur le point de s'exaspérer un grand personnage. L'homme dont je te parle s'éprit d'une jolie petite femme pas si fluette pourtant qu'on ne la retrouvât dans le lit, une gentille mignonne toute esprit, toute grâce ; avec ses œillades d'un certain genre, ses aimables risettes, ses gestes câlins, ses façons, ses manières, sa démarche, elle ensorcelait le cœur d'un chacun. Le susdit personnage s'enflamma à première vue et, à force de faire de la dépense avec elle et avec moi, il parvint à la posséder. Je le laissai prendre cinq ou six fois son plaisir, mais de jour, tantôt de bon matin, tantôt sur le soir, aujourd'hui à none, demain à vêpres, de sorte que

la trouve dans un livret populaire intitulé : *le Médecin des pauvres ou Recueil des prières et oraisons précieuses contre le mal de dents, les coupures, les rhumatismes, la teigne, la colique, les brûlures, les mauvais esprits, etc.* (s. l. n. d.).

« Sainte Apolline assise sur une pierre de marbre, Notre Seigneur passant par là lui dit : — Apolline, que fais-tu là ? — Je suis ici pour mon chef, pour mon sang et pour mon mal de dents. — Apolline, retourne-toi : si c'est une goutte de sang, elle tombera, et si c'est un ver, il mourra. »

cette fureur d'amour dont il avait d'abord fait parade pour l'avoir lui passa subitement, et qu'il lui prodiguait des caresses plutôt par beau semblant que par grande passion ; ce fut presque pour en rire qu'un jour il la pria de venir coucher avec lui, ce dont elle me fit confidence. Je m'avisai de le faire un peu jeûner, pour qu'il en vînt mieux à nos fins, et je dis à la belle de lui promettre qu'elle se trouverait à six heures dans la maison d'une sienne voisine. Je le fis de la sorte droguer six nuits de suite ; la première s'écoule sans trop d'ennuis ; à la seconde, un tantinet de désir fait son apparition ; à la troisième, le four commence à chauffer et les soupirs se mettent en branle ; à la quatrième, la colère et la jalousie lui font battre la campagne ; à la cinquième la rage et la fureur lui mettent les armes à la main ; à la sixième et dernière tout le mobilier vole en éclats, la patience est à bout, l'intellect déraisonne, la langue va d'estoc et de taille, l'haleine brûle, la cervelle se dérange, il rompt la bride des convenances et se précipite par la maison avec menaces, cris, gémissements, larmes, désespoir, puis se plante là, toujours à attendre plus enfiévré de passion que n'avait montré l'être celui qui m'avait fait l'affaire en attendant celle qui ne devait jamais venir. Il se prend à croire que si elle ne vient pas, c'est parce qu'il ne m'a pas donné, il me le dit, assez d'argent, m'en donne, m'en promet d'autre et me caresse, tout en menaçant ; puis trouve moyen de parler à son amoureuse et la voit lui jurer avec larmes que ce n'est pas sa faute, que sa mère la surveille. « La potion que vous m'avez procurée pour la faire dormir », lui dit-elle, « lui a paru bien amère lorsqu'elle y a goûté, ce qui fait qu'elle a conçu un soupçon et qu'elle ne s'endormirait pas pour tout l'or du monde avant de me voir couchée. » Elle lui promit néanmoins de venir, pour sûr et certain, la nuit prochaine ; elle ne vint pas, et c'était à la fois un amusement et une pitié que de voir un homme de ce rang se

mettre à la fenêtre cent fois en une minute en demandant : « Quelle heure est-il ? La voici qui vient, elle ne peut tarder, je suis sûr qu'elle viendra, elle me l'a juré sur sa religion. » A chaque chauve-souris qui voletait il croyait que c'était elle qui arrivait et attendant encore un peu, puis un peu plus, lorqu'une heure se fut écoulée il se mit à souffler, à se ronger en dedans, à délirer comme quelqu'un qui entend le Bargello lui dire : « Prends tes dernières dispositions », en même temps qu'il lui montre le confesseur. L'heure passée depuis longtemps, il se jette tout habillé sur les draps et, qu'il se mette à plat-ventre, sur le dos, sur les flancs, nulle part il ne trouve assez de repos pour pouvoir clore les yeux ; sa pensée est toujours avec celle qui se moque de lui. Il se lève, se promène par la chambre, retourne à la fenêtre, se recouche et, au moment où il va s'endormir, se réveille, brisé de fatigue ; alors, il s'habille en soupirant, le jour étant déjà haut. L'heure de manger arrive ; mais l'odeur de la viande lui pue, lui ôte l'appétit; il essaye de manger une bouchée et il la crache comme si c'était du poison ; il évite ses amis : si l'un d'eux chante, il croit qu'on se moque de lui ; si un autre se met à rire, il s'en fâche ; il ne se peigne plus la barbe, ne se lave plus le visage, ne change plus de chemise ; il erre seul et pendant que ses pensées, son cœur, son esprit, son imagination, sa cervelle se perdent dans les rêvasseries, il s'arrête, plus mort que vif, bâtit des jardins en l'air et ne se décide à rien ; il écrit des lettres, puis les déchire; envoie des messages, puis s'en repent; tantôt prie, tantôt menace, espère, désespère et toujours déraisonne.

La nourrice. — Je me sens toute bouleversée de t'entendre raconter ce que tu me racontes. Malheur à qui éprouve de tels tourments ! C'est d'un cruel martyre qu'Amour flagelle ceux qui aiment. O Dieu, dans quel état se trouve l'infortuné ! Tout lui déplaît, le miel lui

semble amer; le repos est pour lui une fatigue; il jeûne en mangeant, il a soif en buvant, il veille en dormant.

La commère. — Au bout de dix ou douze jours, si tu l'avais vu, tu l'aurais comparé à n'importe quoi plutôt qu'à un homme; il ne se reconnaissait pas lui-même dans son miroir. Bien sûr, je ne lui avais pas infligé tant de tours de corde parce que je lui en voulais; non, mais j'étais bien aise d'essayer si c'était une bonne recette pour mettre aux hommes martel en tête. Maintenant, nourrice, puisque la recette a opéré, emploie-la, et tu auras tout ce que tu voudras des gens que tu sauras mettre dans un état pareil.

La nourrice. — N'en as-tu pas eu pitié ensuite?

La commère. — Si, tu t'en doutes bien.

La nourrice. — J'en suis contente.

La commère. — Je la fis venir coucher avec lui nombre de fois; lorsque je lui voyais tenir le poing trop serré à mon égard, je raccourcissais les rênes de la haquenée; s'il déliait les cordons de la bourse, je rendais la bride.

La nourrice. — Moi aussi je rendrai ma bride, quand un homme comme celui-là ouvrira la main.

—

LE BELLATRE

Il y avait certain muguet qui n'aurait pas concédé la main droite à la beauté du Parmigiano, camérier du pape Jules; un de ses valets lui ayant dit que toutes les courtisanes et nobles dames de la ville se retenaient de ne pas se jeter par les fenêtres sur son passage, par amour pour lui, il acheta autant de paillasses et de matelas qu'il put trouver, dans l'intention de les faire porter derrière lui partout où il allait, de peur de les

laisser se casser le cou lorsqu'elles se précipiteraient. Il décochait des sourires à toutes, il faisait avec toutes le trépassé, était continuellement en sérénades, écrivait à toute heure quelque nouvelle lettre d'amour, lisait toute la journée des sonnets et subitement se mettait à vous quitter pour courir après quelque porteuse de poulets. Comme il avait besogné des yeux toutes les femmes, il était connu jusque derrière les Banchi. Je lui en jouai une, à celui-là, et une douce, douce !

La nourrice. — Je veux être ton esclave à la chaîne; je me croirais une comtesse si je voyais jeter dans les latrines un de ces maroufles, et combien y en a-t-il !

La commère. — Il venait tous les matins à la Pace, se plaçait toujours aux endroits les plus honorables et guignait de l'œil toutes les femmes; tu aurais dit en le voyant mugueter : « Celui-là leur met le bât à toutes. » Moi, après m'être aperçue qu'il écoutait ce dont nous parlions, je dis à ma compagne : « Le hibou nous espionne; ne te trouble pas et fais semblant de t'émerveiller de mes paroles. » Cela dit, je hausse un peu la voix et j'ajoute : « Je suis pour le restant de mes jours toute étourdie, à cause des cassements de tête que me donne ce dal Piombo, qui est un si grand peintre. Je lui ai montré le doigt, et il a pris le doigt et la main. — Comment cela ? » me demanda-t-elle. — « Je lui ai procuré à faire l'autre jour le portrait d'une charmante, non, d'une miraculeuse jeune fille ; cela m'a coûté un mal de chien, mais il m'en a payée : la vérité se doit toujours confesser. A cette heure, il est sans cesse sur mes épaules, pour la peindre de nouveau, quoiqu'il l'ait eue déjà tant de fois ; il l'a fait poser pour l'ange Gabriel, pour la Madone, pour la Madeleine, pour sainte Apollonie, pour sainte Ursule, pour sainte Lucie, pour sainte Catherine, et je l'excuse, car elle est bien belle, je te t'assure. » Le bélître, qui avait les oreilles ouvertes à deux battants, dès que j'eus quitté mon amie après nos

bavardages, me suit à la piste ; si je marche, il marche ; si je vais doucement, il ralentit le pas ; si je m'arrête, il s'arrête, tousse un brin, s'éclaircit la voix, salue un passant d'une voix si haute que je l'entends, et fait mille gestes pour que je le remarque. Je laisse alors tomber mon chapelet et je poursuis ma route, feignant de ne pas m'en être aperçue ; le coïon s'élance d'un bond, le ramasse et avec un : « Madone ! Madone ! » me fait retourner ; il me tend le chapelet, je m'écrie : — « Tête à l'évent que je suis ! grand merci à Votre Seigneurie. Si je puis quelque chose, à votre service » ; et je vais pour continuer ma route. Voici qu'il me retient, me tire à l'écart et commence à me dire tout le plaisir de m'être agréable ; que bien qu'il soit jeune encore, je ne l'accuse pas de présomption s'il recherche mon entremise pour profiter d'une bonne aubaine ; que, grâce à tout le bien qu'il m'a entendu dire de celle dont on fait tant de fois le portrait en ange Gabriel, il en est tombé en un tel feu et en une telle flamme qu'il est prêt à se pâmer.

La nourrice. — Oh ! tu le faisais monter à l'échelle galamment.

La commère. — Je lui coupe la parole d'un de ces « Excusez-moi » dont on use quand on veut parler à son tour, et je réponds évasivement en concluant que c'est chose impossible que de l'aboucher avec elle ; je lui allègue les convenances, les méfiances, et, prenant congé de lui je fais cinq ou six pas, tout en mâchonnant le « Réfléchissez-y bien », sur lequel il m'avait quittée ; puis je me retourne et je lui fais un signe. Il accourt et me dit : — « Que m'ordonnez-vous, ma mère ? — J'ai bon espoir pour vous, je me suis rappelé que..., suffit, pour l'instant. Faites en sorte de vous trouver chez moi ce soir, à la demi-heure de nuit et peut-être, peut-être... Adieu. »

La nourrice. — Quel beau tour !

La commère. — Si tu avais vu la piaffe qu'il faisait et de quel air majestueux il s'éloigna, ce fou à lier, tu aurais bien ri. Il s'en alla tout de suite voir à l'horloge quelle heure venait de sonner et, à chaque ami qu'il rencontrait, il lui posait la main sur l'épaule et lui disait tout bas, tout bas : — « Je m'en vais tâter ce soir d'un morceau dont un Duc s'estimerait heureux; n'en parle à personne, je ne puis t'en dire plus long. »

La nourrice. — Le bélître !

La commère. — Voici que l'heure sonne; il arrive et je lui dis : « Faut-il vous l'avouer ? elle vous connaît, ce qui fait qu'elle hésite pour de bonnes raisons. — Comment, pour de bonnes raisons ? » réplique le nigaud ; « ne suis-je pas un homme, hein ? — Oui, signor ; ne vous emportez pas », lui répond la commère; « mais elle sait que vous voulez toutes les femmes, que vous les avez toutes, et elle craint qu'une fois rassasié vous ne vous moquiez d'elle. Mais moi qui connais les gens en deux coups d'œil, j'ai tant fait et tant dit qu'enfin elle sera votre servante. — Non pas, ma souveraine, par la potta de sainte Isabella ! par le chien de la chatte ! » dégaîna-t-il. Je poursuivis : « Que votre Seigneurie le sache : elle m'avait donné une bague, absolument pareille à celle que vous portez au doigt, afin que vous la preniez pour l'amour d'elle; mais je lui ai dit : « Non ; il veut au contraire vous donner la sienne et que vous la portiez en signe de la foi qu'il vous jure. » A peine eus-je achevé la phrase qu'il se mouilla le doigt du bout de la langue et sortit la bague en me disant : « Vous étiez dans mon sentiment quand vous lui parliez de la sorte ; dépêchez-vous d'aller la lui remettre et d'arranger l'affaire. »

La nourrice.—Ah ! ah ! ah ! Qui ne rirait de la manière dont tu lui as flibusté le joyau ?

La commère. — La bague obtenue, je lui promets qu'il coucherait la nuit prochaine avec sa belle et, après

lui avoir encore soutiré cinq jules, je le congédie avec un « Portez-vous bien ». Puis je me procure une petite gueuse on ne peut plus suffisante, je la nippe d'effets que je loue, je la farde, je l'attife bien gentiment, je la mène dans le taudis d'un mien compère, et je la couche entre les bras du sire qui se met à renier le ciel, parce qu'un mauvais lumignon, alambiqué d'huile par moi et toujours sur le point de s'éteindre, ne lui permettait pas de la voir à son gré. Mais il fut sur le point de prononcer le vœu de se faire moine quand, une heure avant le jour, je vins le trouver au nid et le forçai de se dresser sur pied en m'arrachant les cheveux, en m'écriant : « — Nous sommes découverts ! les frères, le mari, les beaux-frères !... Malheureuse que je suis ! misérable !... » Puissé-je faire une triste fin si la peur qu'il eut ne lui fit pas oublier sa bourse sous le traversin. Il revint le matin chez moi, pour causer ; mais un mien marlou, qui semblait exaspéré, lui donna tant d'inquiétude que jamais plus il ne se montra.

—

LA VEUVE

La commère. — Un homme de qualité, un renommé personnage, qui avait plus de vertus que n'en a la bétoine, remarqua certaine veuve, ni vieille, ni jeune, fort belle et pleine d'agréments, qui presque chaque matin venait à la messe. Pour attraper l'un ou l'autre, comme j'en vins à bout, j'arrivais toujours à l'église avant elle et je m'installais sur les marches de son autel préféré ; j'en usais ainsi d'abord pour lui donner l'occasion de me parler, ne fût-ce que pour me dire : « Ote-toi de là, et c'est ce qui advint ; chaque fois qu'elle me voyait, elle me saluait gracieusement et souvent me demandait

comment allait ma santé, si j'avais un mari, combien je payais de loyer et autres histoires. Celui qui la lorgnait en prit occasion de me faire l'intermédiaire de ses amours; un soir il vint me trouver, en secret, et m'exposa sa requête d'honnête façon. Moi qui ai mon latin en bouche, je promets sans promettre ; je promets en lui disant : « Une pauvre femme comme moi n'est que l'humble servante d'un homme comme vous » ; et je me rétracte en ajoutant : « Je doute de réussir ; toutefois, je lui parlerai, soyez-en certain. »

Je le fais alors venir à l'église, je m'approche de la veuve et je l'entretiens d'autres choses, puis, me retournant vers lui, je lui fais entendre par signes qu'elle riait de ce que je lui avais parlé de lui, tandis qu'elle riait de mon simple bavardage ; le voilà bien content.

La nourrice. — Quelle pitié !

La commère . — L'office achevé, je retourne à la maison et il arrive ; je lui touche la main et je lui dis : — « Bon profit vous fasse tout le bien qu'elle vous veut ! Je ne pouvais lui parler de chose qui lui agréât davantage. Pour la première fois, elle ne s'est pas risquée à me dire toute sa pensée, mais qui ne la devinerait ? Ecrivez-lui donc une lettre, avec quelque petit sonnet; car elle en est friande, et je la lui remettrai. » Dès qu'il entendit parler de la lettre, il sortit une couple de ducats : — « Je ne vous les donne pas en payement », me dit-il, « ce sont les arrhes de ce que je compte vous offrir, et ce soir même j'apporterai la lettre. » Il s'en va et revient avec la lettre enveloppée dans un morceau de velours noir, liée avec un cordon de soie verte ; il la baise et me la présente : je la rebaise et je la prends.

La nourrice. — Cérémonies pour cérémonies.

La commère. — Après l'avoir empochée, je congédie mon homme et je promets de porter la lettre le lendemain. Je me rends à l'église, je rencontre la dame et je ne lui parle pas, voyant avec elle une servante qu'elle

n'avait pas coutume d'amener ; sans rien de plus, je m'excuse vis-à-vis de lui. — « C'est bien », me dit-il, « ce qui ne se peut ne se peut ; pourvu que vous pensiez à moi, cela me suffit. » — Comment cela penser à vous ? Je remettrai la lettre aujourd'hui même, ou je crèverai ; laissez-moi faire, je veux aller chez elle. Soyez ici à deux heures et j'aurai quelque chose à vous dire. » Il me remercie, renouvelle ses promesses, lâche un autre petit ducat et tourne les talons. Un bon bout de temps après, je me rends chez la veuve, à qui je ne demande que si elle n'a pas un peu de lin, d'étoupe ou de chanvre à me donner, pour filer. Tu te souviens bien de ce que je t'ai dit que dans les maisons riches j'allais vêtue en pauvresse et, dans les maisons pauvres, vêtue en femme riche. J'obtins du lin et tout ce que je voulais, puis, l'homme étant revenu me voir, je lui dis : « Je la lui ai remise de la façon la plus adroite, la plus rusée du monde », et après lui avoir conté une histoire qui n'était ni vraie ni même approchant du vrai, je lui fais croire que j'irais, le lendemain soir chercher la réponse. Le lendemain matin arrive, et j'avais à aller endoctriner une de ces petites dévideuses de soie, assez jeune, gentille et pauvre au possible. Je laisse une nièce que j'ai à la maison et j'oublie la lettre que je n'avais ni donnée ni l'intention de donner ; elle était dans le tiroir de ma table ; fatal oubli qui faillit causer ma perte, car le particulier qui me l'avait remise vient chez moi sans que j'y fusse et la gamine lui ouvre ; il farfouille dans le tiroir, trouve sa lettre et la met dans sa poche en se disant : « Je veux voir ce que va dire cette gueuse de maquerelle, en retour de mes bons offices. »

La nourrice. — Te voilà les os moulus.

La commère. — Doucement. Je rentre, mais comme le cœur me disait : « Il y a quelque chose, » je regarde dans le tiroir, je n'y vois plus la lettre et je fais venir la gamine ; elle me dit : « Messire un tel est arrivé », et

tout de suite je songe à imaginer une excuse. Aussitôt, le voici qui vient à moi, sans se troubler aucunement; il m'aborde en souriant comme à l'ordinaire et me parle tout au naturel. Mais ta madrée commère ne s'y laisse pas prendre, elle se rapproche de lui et lui dit: « Je sais que vous n'accordez pas à vos pauvres servantes le temps de dormir, ni celui de digérer leur dîner ; sur mon âme, j'ai passé l'une des plus mauvaises soirées et des plus tristes nuits que l'on puisse avoir. Il est vrai que je vous ai dit avoir remis la lettre, je ne le nie pas, et je ne vous ai pas dit cela pour vous en conter. Mais je n'ai pas trouvé l'occasion de la remettre et, certaine que j'étais de pouvoir le faire ce soir même, je me dis : Peu importe de lui en avoir donné l'assurance, du moment que sa commission sera faite à temps. Maintenant, vous avez repris votre lettre et je suis sûre que vous ne croiriez plus de moi la vérité même. Mais rendez-la-moi et vous verrez, non pas demain, mais après-demain, ce dont je suis capable. »

La nourrice. — La bonne trame !

La commère. — Notre homme, tout radouci et tout bonasse, tire la lettre de sa poche et me la rend. — « Certes, J'étais un peu en colère, dit-il, parce qu'il me semblait être traité en nigaud, mais je suis un homme raisonnable ; j'accepte donc vos excuses et tout mécontentement s'est envolé ; la faute se réparera par la diligence. — Je sais bien, répliquai-je, que c'est chose grave de ne pas dire la vérité à un seigneur tel que vous ; mais c'est fait, songeons au remède. » Il s'en va empochant ces bêtises et moi de rire et de déplier la lettre. Nourrice, jamais on ne vit plus belle affaire ; chaque lettre semblait une perle et il n'y aurait pas au monde une dame, si dure et si revêche fût-elle, que n'eussent remuée les paroles qu'on y lisait. Oh ! les belles imaginations ! les jolies façons de supplier ! les engageantes manières d'attendrir et de faire brûler qui-

conque! Je pris un étonnant amusement à lire et à relire ce petit madrigal, qui s'y trouvait inclus :

Dame, la beauté qui passe toute merveille
Est belle seulement parce qu'elle vous ressemble.
Pour la rendre plus belle encore,
Dissipez vos glaçons et éteignez ma flamme ;
Vous serez d'autant plus belle à merveille
Qu'avec la pitié vous aurez plus de ressemblance,
Car enfin vous en recevrez blâme
Si c'est en vain que mon espoir espère,
Et l'on dira : Est cruelle à merveille
La cruauté, rien que parce qu'elle vous ressemble.

La nourrice. — C'est gentil.

La commère. — Après l'avoir lue tout à mon aise, je laissai là et, avec le velours dont elle était enveloppée, je me confectionnai deux sachets à porter au cou, tout en riant de celui qui attendait la réponse, laquelle vint comme tu vas voir. Quand je retournai chez la veuve, j'entendis que l'on y criait à propos de je ne sais quelle chaîne de cou brisée en quatre morceaux pendant qu'on tirait dessus : c'était le plus beau travail qu'on eût jamais vu, un travail comme personne à Rome n'en sait faire ; aussi madone menait-elle grand tapage. En femme rusée, je pense à la malice et je lui dis : — « Ne vous emportez pas ; quand vous viendrez à la messe, je vous aboucherai avec un maître orfèvre que vous avez peut-être aperçu quelquefois, et il vous la raccommodera si bien qu'elle sera plus belle aux endroits brisés que là où elle est restée intacte. » Elle se calma aussitôt et me répondit : — « Tâchez de venir à l'église demain matin sans faute. » Je lui promets, rentre au galop chez moi et, le temps de dire un bénédicité à table, le galant apparaît. » — Il faut être femme, lui dis-je, et avoir la volonté de vous servir comme je viens de le faire. Votre lettre a plu, et tellement, telle-

ment, que cela vous semblera étrange ; c'étaient des larmes, un tas d'affaires, des soupirs, ne m'en parlez pas, sans compter les petites risettes. Dix fois elle a lu les vers et en a fait des éloges, je ne peux pas vous dire ; ce ne fut pas sans la baiser et la rebaiser qu'elle la nicha entre ses deux seins de neige et de roses, et la conclusion c'est que demain matin à l'église, quand tout le monde sera parti, elle désire vous parler, » En apprenant cela, voici notre homme qui veut me remercier à voix haute. — « Doucement, lui dis-je, on chemine doucement aux endroits scabreux. — Comment, quels endroits scabreux ? me demande-t-il. — Je vais vous le dire, répliquai-je. Elle ne se fie pas à sa suivante, et de peur que votre secret ne se découvre, nous avons trouvé un joli expédient. La noble dame a brisé une chaîne à laquelle elle tient beaucoup ; elle fera semblant de prendre Votre Seigneurie pour un orfèvre et, afin que cette rapporteuse de suivante ne s'aperçoive de rien, elle vous présentera la chaîne, vous demandera ce qu'il en coûtera pour la raccommoder et quand elle pourra la ravoir. Tâchez de ne pas sortir de votre rôle et arrangez-vous de manière à la satisfaire. »

La nourrice. — Quelle diable d'intrigue !

La commère. — La comédie fut jouée ; ils s'abouchèrent ensemble et tu aurais crevé de rire si, pendant que le sot maniait la chaîne, tu avais vu lui trembler les lèvres et les mains. Il s'efforçait de parler par paraboles, ne parvenait pas à se faire entendre et comprenait encore moins la veuve. A la fin, il s'éloigna en lui promettant de lui envoyer, pour qu'elle pût le voir, un travail de même genre que celui de la chaîne brisée. Il se laissa mener par le bout du nez trois mois durant, grâce à mes « Aujourd'hui ou demain, vous serez aux prises avec elle », et je parlai de lui à la veuve tout autant que tu en parlais toi-même. A la dernière extrémité, il vit clair, et, de la honte qu'il eut de s'être laissé

promener de la sorte, n'osa souffler mot. Entre autres bonnes farces, il rougissait surtout d'une belle aubade donnée par lui à la veuve, pour laquelle aubade il avait rassemblé les premiers musiciens d'Italie, avec ou sans instruments, et s'était mis à chanter de jolis vers tout à fait nouveaux.

La nourrice. — Si tu t'en souviens, dis-les-moi.

La commère. — Que je me souvienne aussi bien de la mort, qui viendra, et des prières que ma mère m'enseignait quand j'étais petite ! Il lui chanta sur son luth :

Ma douce flamme, ma maîtresse,
Quand je vois toute ma félicité sur votre visage,
Je dis que là seulement est le Paradis ;
S'il est autre part,
Il doit être une image prise sur vous,
Et il n'est beau que pour ressembler à votre figure.

La nourrice. — Court et bon.

La commère. — Puis ils chantèrent sur le livre, entourés d'une foule de gens :

Puisque le monde refuse de croire
Qu'en moi, grâce à l'amour, habite tout malheur,
Tandis que tout bonheur réside en mon ennemie ;
O Roi cruel des races maudites,
Et toi, le Dieu des Dieux,
Pour grâce que je voudrais
Qu'un de vous arrachât aux flammes, aux monstres, aux glaçons,
La plus tourmentée des âmes,
Et l'autre l'âme la plus heureuse
Aux anges du ciel ;
Que la mal partagée fût une heure avec moi
Et la bienheureuse avec ma Dame.
Je suis certain que la coupable dirait à tous,
Mise en fuite par mes gémissements :
« J'endure pour mes péchés moindre supplice; »
Et que pleine de joie, l'âme bienheureuse,
Prise au filet de ce doux visage,

Ne voudrait plus retourner là-haut ;
Car en moi est un Enfer plus cruel,
Et en elle un Paradis plus sempiternel.

La nourrice. — Voilà qui est stupidement beau ; tes bavards de poètes peuvent se vanter de dire de grandes sottises et de délirer continuellement.

La commère. — Aux peintres et aux poètes il est permis de mentir, et c'est pour eux une façon de parler que de grandir les dames qu'ils aiment et le tourment qu'ils éprouvent à les aimer.

La nourrice. — Une corde ! et qu'on m'attache ensemble peintres, sculpteurs et poètes : ce sont tous des fous.

—

LE MOINE

La commère. — Je saute, avec ma cervelle, qui toujours vole, à un grand diable de moine, gros, joufflu, à ronde tonsure, vêtu du plus fin drap qui se puisse acheter ; il cherchait à me rendre son amie, il y parvint et, pour y réussir, me donna tantôt des petits cordons artistement dressés, tantôt de grosses salades, des prunes, que sais-je ? un tas d'histoires de moines. Lorsqu'il m'apercevait à l'église, il quittait n'importe qui pour venir à moi, et comme je voyais bien de quel pied boitait mon mulet, je faisais celle qui est absorbée dans la contrition et cherche le bien de son âme en infligeant toutes les souffrances à son corps. A la fin des fins, il se découvre à moi, me fait la confidence de sa passion amoureuse et veut m'envoyer faire une ambassade qui aurait donné à réfléchir à des ambassadeurs eux-mêmes, eux qui ne portent pas la peine de ce qu'il leur est ordonné de dire.

La nourrice. — Les moines aussi se plaisent donc à jouer des basses marches ?

La commère. — Oui, ils trouvent du goût à la chose, à quelque sauce qu'on la leur serve.

La nourrice. — Au feu de saint Ban, que l'on éteint à coup de pierres !

La commère. — Moi qui ne pouvais faire faux bond à la paterne paternité du père, au moment qu'il m'ouvrit son cœur, je lui dis : « Soyez sans crainte ; je ferai plus qu'il ne faut, et demain matin je suis à votre disposition. » Je le laisse sur cette parole et je m'en vais, toute songeuse, après l'avoir quitté, me demandant par quel moyen je pourrais lui tirer de l'âme une centaine de ducats dont il me mettait souvent, souvent l'eau à la bouche, rien qu'en vue de me donner des ailes pour le contenter ; je n'eus pas à aller pêcher bien loin sans le trouver, ce moyen.

La nourrice. — Peux-tu me dire comment tu l'as pêché?

La commère. — Tu sais bien que oui.

La nourrice. — Dis-le, alors.

La commère. — J'arrêtai mon idée sur une gourgandine qui, de taille et pour la grosseur, les membres dodus, ressemblait (j'entends dans l'obscurité) à la matrone que désirait Sa Révérence ; pour ce qui est du reste, le diable ne l'aurait pas flairée. Elle avait apaisé la soif des valets des Espagnols et des Allemands, qui vinrent faire à Rome le beau remue-ménage, et rassasié la faim des assiégés de Florence, sans compter tout ce qu'il y eut jamais de gens à Milan, tant dedans qu'au dehors. Songe maintenant, si elle s'était si bien conduite durant la guerre, quelles prouesses elle dut faire durant la paix dans les écuries et les cuisines et les tavernes ! Mais ses charmes suppléaient au peu de fraîcheur de sa virginité : elle avait deux yeux dont, à la barbe de la chanson, qui dit :

Deux vivants soleils...

on pouvait dire que c'étaient deux mortes lunes.

La nourrice. — Pourquoi? Est-ce qu'ils étaient chassieux?

La commère. — Ma foi oui, Madone; outre cela, un goître abominable lui produisait un apostume à la gorge, et l'on prétendait que Cupidon y avait amassé toute la rouille des flèches qu'il donnait à fourbir à je ne sais quel forgeron, son beau-père. Ses tétons ressemblaient à ces civières dans lesquelles l'Amour dépêche à l'hôpital les gens qui tombent malades à son service.

La nourrice. — Ne m'en dis pas plus long.

La commère. — J'en ai dit assez; mais je veux te conter que le moine, habillé en capitaine de gens d'armes, arriva chez moi à l'heure que je lui avais assignée et, comme il en avait encore trois à attendre, se mit à lire un livre que je gardais pour passer le temps; il ne l'eut pas plutôt ouvert, qu'il lut à haute voix certaine pièce tournée de la sorte :

Madone, à parler vrai,
Si je vous le fais, puissé-je mourir!
Car je sais que vous le savez,
Sur votre motte
Souvent Amour joute avec les morpions;
Puis vous avez l'anus si large
Que toute notre époque y entrerait;
Et toi, Amour, crois-moi sans que j'en jure,
Elle pue également de la bouche et des pieds.
Voilà pourquoi à parler vrai,
Si je vous le fais, puissé-je mourir!

Après avoir lu cela, il se met à rire à crève-panse et, croyant que je riais de le voir rire, redouble ses ah! ah! sans se douter que la commère se décrochait la mâchoire de ce que le morceau dont il devait tâter était en tout semblable à celui de la canzone.

La nourrice. — Oh! bien.

La commère. — Le moine tourne la page et lit en chantonnant :

Madone, je veux le dire et que chacun m'entende:
Je vous aime parce que je ne suis pas bien riche,
Et s'il me fallait acheter
Les façons, un quattrino pièce,
A ne pas dire de mensonge,
Je vous verrais moins d'une fois par mois.
Oh! vous pourriez prétendre
Que j'ai dit que le feu
Me consume (en votre honneur) petit à petit.
Je l'ai dit, c'est vrai, mais pour rire,
Et mille fois je mens par la gorge.

Il lut encore toute la suite, que des soucis de plus grande importance m'ont ôtée de la mémoire.

La nourrice. — La belle fin que cette chanson doit avoir!

La commère. — Elle l'a pour sûr. Il se mit ensuite à en lire une terrible, composée à la louange d'une certaine Angela Zaffeta, et que je m'en vais parfois gazouillant quand je n'ai rien de mieux à faire ou quand mes tracas me tourmentent (1).

La nourrice. — Eh quoi! l'on chasse ses tracas en chantant?

La commère. — Je vais te dire, nourrice. Celui qui à minuit passe par un cimetière chante pour donner du courage à sa frayeur, et celle qui semblablement fredonne en songeant à ses ennuis le fait pour donner le change à son chagrin.

La nourrice. — Jamais, jamais on ne trouvera une autre commère. Aboie qui voudra, par envie ou pour n'importe quoi, c'est la vérité.

La commère. — Voici cette chanson que lut le moine:

Être privé du ciel
N'est plus aujourd'hui le supplice

(1) On voit par là combien l'Arétin en voulait à *la Zaffeta*. On peut donc croire qu'il a au moins mis la main au *trente et un de la Zaffetta* attribué au Veniero. Cf. l'Introduction.

De la gent réprouvée.
Savez-vous quel tourment
Accable les âmes damnées ?
C'est de ne plus pouvoir contempler l'Angela sur terre.
Rien que l'envie et la jalousie
Qu'elles ont de notre bonheur,
Et l'espoir perdu de jamais la voir
Les plongent à toute heure
Dans l'éternelle douleur.
S'il leur était permis de contempler son visage,
L'enfer serait un nouveau Paradis.

La nourrice. — Que c'est beau, que c'est bon, que c'est galant! Elle peut s'estimer heureuse celle pour qui la pièce a été faite, bien que les flatteries n'emplissent pas le ventre.

La commère. — Elles l'emplissent, sans l'emplir. Le moine la relut trois fois, puis il entama celle qui dit :

Je meurs, madone, et me tais;
Interrogez Amour là-dessus :
Je suis autant de feu que vous êtes de glace.

Il ne put achever, par la raison que le reste était déchiré; en apercevant une autre, qui était très bien écrite, il voulut la lire et je ne pus lui arracher le livre des mains. Je voudrais bien te dire cette pièce-là, et je voudrais tout autant ne pas te la dire.

La nourrice. — Dis-la, j'en courrai le risque.

La commère :

S'il est possible, Amour,
Répartis dans les cœurs des autres hommes
Cette mienne passion.
Mes esprits, mon âme, mes sens,
Sous la souffrance dont tu m'accables,
Endurent en cette chair un martyre immense;
Et puisque c'est un supplice atroce
Que d'expirer sur l'amoureuse croix,

J'espère en ta pitié à mon dernier soupir.
Mais non ; n'aie pas égard, Seigneur,
A mes si grandes peines.
Je veux mourir d'amour,
Et bien qu'en la douleur
Le corps sente son salut,
Que ta volonté soit faite !

La nourrice. — Ce madrigal a été mis en musique et parle de l'amour divin ; le maître (1) dit qu'il l'a composé quand il n'était encore qu'un disciple, ainsi que tous ceux que tu nous as récités et que tu nous réciteras (2).

La commère. — Le Fléau des Princes les a composés dans la fleur de sa jeunesse. En ce moment, le moine, entendant heurter à la porte, jette le livre, court s'enfermer dans la chambre, et moi j'ouvre à la gourgandine ; je la prends par la main, je la mène au beau sire sans lui laisser le temps de reprendre haleine et, après avoir tiré sur moi la porte de la chambre, je reste en suspens une minute ; j'entends alors un tic, toc, tic le plus brutal dont on ait jamais frappé porte de maquerelle ou de putain, après quelque trahison.

La nourrice. — Qui est-ce qui frappait si fort?

La commère. — Certains miens coupe-jarrets.

La nourrice. — Oh ! pourquoi ?

La commère. — Par ordre de moi-même.

La nourrice. — Je ne comprends pas.

La commère. — J'avais fait accompagner la drôlesse de peut-être bien treize ans par mes brigands ; ils avaient ordre d'attendre un instant, puis de heurter de toutes leurs forces.

La nourrice. — Pourquoi cela?

La commère. — Pour une bonne raison. Dès que j'en-

(1) C'est l'Arétin lui-même.

(2) *Tous ceux que tu as récités et nous réciteras.* La commère a récité une chanson contre la Zaffeta. Il semble qu'il y ait là comme un aveu implicite au sujet du *Trent'uno de la Zaffeta.*

tends frapper, j'accours faire signe au moine et je lui dis: — « Cachez-vous sous le lit, vite et sans bruit. Holà là! nous voici déshonorés. Le Bargello, avec toute son escouade par derrière, veut vous prendre. Ne vous l'avais-je pas dit, de n'en pas souffler mot dans le couvent ? Est-ce que je ne connais pas les mœurs des religieux? Ne sais-je pas l'envie qui vous dévore tous, ne le sais-je pas ? » Le moine tomba pâmé et la volonté concupiscible lui dévala dans le fond de ses chausses ; ne sachant que faire, croyant se fourrer sous le lit, il mit le genou sur le bord de la fenêtre et, si je ne le retenais, il se précipitait du haut en bas.

La nourrice. — Ah! ah!

La commère. — Un larron pris en flagrant délit, voilà à quoi ressemblait le Révérend. Cependant, on ne cesse de frapper à la porte, on me menace avec des hurlements d'enragés, on crie : — « Ouvre, ouvre, sorcière, sinon nous flanquons la porte à bas. » Je tremble et, d'une figure jaune comme une omelette, je lui dis : — « Apaisons-les avec quelques écus. — Pourvu qu'ils s'en contentent, soupire le gros porc. — Essayons toujours », lui dis-je. Lui qui aurait volontiers donné toute la soupe destinée à lui venir en subsistance le reste de ses jours, il me lâche vingt ducats ; je me montre à la fenêtre et je dis d'une voix humble : — « Seigneur capitaine, monseigneur, miséricorde et non justice ! Nous sommes tous de chair et d'os ; ne déshonorez pas Sa Paternité vis-à-vis du Sénateur et du Général... »

La nourrice. — Je suis toute hors de moi d'entendre ce que tu me racontes.

La commère. — «... Contentez-vous de cet argent », et je leur jette une couple de ducats pour godailler ; j'empoche les autres et je rends grâces au Bargello pour rire, qui me dit : — « Votre bonté, votre courtoisie, votre générosité, commère, lui ont ôté la mitre de dessus la tête. » Toute revenue à moi, je déniche le pauvre homme,

je le fais sortir de la cachette où je l'avais forcé de se blottir et je lui dis : — « Vous l'avez échappé belle ; quand j'y pense, la chose a encore bien tourné ; l'argent n'est rien, vous en aurez toujours assez. » Nourrice, il voulait se montrer homme de cœur et retourner saillir la jument, mais des étais n'auraient pas pu faire dresser son pal, et il s'en alla sans commettre de péché. Avec cinq jules je satisfis la drôlesse, et mon sac à tripes ne me souffla plus mot d'amoureuses ni de quoi que ce fût.

—

LES SORTILÈGES

La commère. — Peut-être bien que je te l'ai dit ; mais je veux terminer en te parlant de la magie. Je te dirai d'abord de quels sortilèges j'usais pour assurer à une femme enceinte si ce sera une fille ou un garçon ; pour dire si les objets perdus se retrouveront, si le mariage doit se faire ou non, si le voyage aura lieu, si la marchandise rapportera bénéfice, si un tel vous aime, si un tel a d'autres maîtresses que vous, si le dépit passera, si votre amant reviendra bien vite, et un tas d'autres balivernes propres à ces petites folles de femmes.

La nourrice. — Je tiens beaucoup à savoir tous ces attrape-nigauds et nigaudes.

La commere. — J'avais taillé de ma main un petit chérubin de liège, mignon, mignon, et on ne peut mieux colorié ; au fond d'un verre percé, au beau milieu, se trouvait un pivot, c'est-à-dire une pointe fine, sur laquelle était fixée la plante du pied du chérubin, qu'un souffle faisait tourner ; il tenait à la main un lis en fer. Pour dire la bonne aventure, je prenais une baguette dont le bout était une pierre d'aimant ; je n'avais qu'à l'approcher du fer pour qu'il tournât aussitôt du côté où je

tournais la baguette. Lors donc qu'une femme ou qu'un homme désirait savoir s'il était ou si elle était aimée, si la paix se referait avec celui-ci ou celle-là, je pratiquais des conjurations et, marmottant des paroles inintelligibles, j'opérais le miracle à l'aide de ma baguette, vers l'aimant de laquelle le lis de fer tournait aussitôt ; le chérubin faisait passer le mensonge pour vérité pure.

La nourrice. — Qui n'y aurait été pris?

La commère. — Par hasard, il m'arrivait quelquefois de tomber juste et, comme la chose paraissait merveilleuse à ceux qui ne connaissaient pas la fourberie, bien des gens pensaient que j'avais tous les démons à mon service. Mais venons à la manière de jeter les fèves.

La nourrice. — Je n'ai jamais vu cette momerie-là, mais j'en ai entendu dire des merveilles.

La commère. — Je vais te dire. Cette sorcellerie n'est pas en grande faveur ici ; elle se pratique à Venise et il y a des gens qui y croient comme les luthériens croient au bon chrétien Fra Martino.

La nourrice. — Qu'est-ce que ces fèves-là?

La commère. — On en prend dix-huit, neuf fèves femelles et neuf mâles ; d'un coup de dents, on en marque deux qui seront l'une la femme et l'autre l'homme. Il faut avoir avec cela un bout de cierge bénit, une branche de palme et du sel blanc, toutes choses qui symbolisent les peines de cœur des amoureux. On prend ensuite un morceau de charbon qui signifie le courroux dont l'amant est agité et un peu de suie de la cheminée, pour savoir quand il reviendra à la maison. Et où laissè-je le pain? A tous les ingrédients ci-dessus, on ajoute une bouchée de pain qui doit servir à connaître le bien que l'amant pourra faire. Après cela, on prend une moitié de fève, en sus du nombre de dix-huit, et cette moitié signifie le bonheur ou le malheur. Lorsqu'on a mis le tout en tas, fèves, bout de cierge, palme, sel, suie, pain, on mêle le tout et, avec les deux mains, on

le brouille, on le ressasse légèrement, puis on fait dessus le signe de la croix la bouche ouverte; si, par hasard, la bouche, placée au-dessus du tas, se met à bâiller, c'est bon signe, parce que les bâillements assurent la réussite. Quand la pratique a fait, elle aussi, le signe de la croix, on prononce ces paroles :

« Ave, madame Sainte-Hélène, reine; Ave, mère de Constantin, empereur; mère vous fûtes, mère vous êtes; sur la sainte mer vous allâtes, à onze mille vierges vous vous mêlâtes, d'autant et plus de chevaliers vous accompagnâtes; la sainte table vous dressâtes, avec trois cœurs de mille-feuilles le sort vous jetâtes, la Sainte-Croix vous trouvâtes, au mont Calvaire vous allâtes, et le monde entier vous illuminâtes. »

On remêle encore une fois, on éparpille, on ressasse de nouveau les fèves et le reste, et après avoir fait le signe de la croix, on dit :

« Par les mains qui les ont semées, par la terre qui les a fait germer, par l'eau qui les a mouillées, par le soleil qui les a séchées, je vous prie de montrer la vérité. Si un tel lui veut du bien, faites que je le trouve à côté d'elle, sur ces fèves; s'il lui parlera tôt, faites que je le trouve bouche à bouche avec elle; s'il viendra tôt, faites qu'il tombe de ces fèves ; s'il lui donnera de l'argent, faites que je voie des fèves en croix à côté d'elle, ou, s'il me mandera quelque chose, montrez-moi la vérité dans cette bouchée de pain. »

On prend ensuite les fèves, on les enveloppe dans un morceau de toile blanche, en faisant trois nœuds, et à chaque nœud on prononce ces paroles :

« Je ne noue pas ces fèves, je noue le cœur d'un tel. Qu'il ne puisse jamais avoir de bonheur, ni de repos, ni de tranquillité en aucun lieu ; qu'il ne puisse ni manger ni boire, ni dormir ni veiller, ni marcher ni s'asseoir, ni lire ni écrire, ni parler à homme ou femme, ni travailler, ni faire ni dire quoi que ce soit, jusqu'à ce qu'il

soit venu la voir ; et qu'il n'aime aucune femme, sinon elle. »

On tourne alors par trois fois au-dessus de sa tête la pièce de toile où sont les fèves et on la laisse tomber par terre : si elle tombe le nœud en dessus, c'est signe d'amour chez l'amant. Après avoir fait toutes les singeries que je t'ai dites, on attache le paquet à la jambe gauche de la femme qui se fait tirer les sorts,et quand elle va se coucher, elle le place sous son oreiller. C'est le moyen de donner de la jalousie à l'amant, et de la sorte elle s'éclaircit de ses soupçons.

La nourrice. — Je ne comprends pas ce : « Faites que je le trouve bouche à bouche avec elle, et s'il viendra tôt, faites qu'il tombe de ces fèves.»

La commère. — Cela veut dire : « Faites que la fève mâle touche la fève femelle et qu'en tombant seule, pendant qu'on les mêle, elle montre que l'amant viendra voir sa maîtresse. »

La nourrice. — Je vois clair maintenant ; oui, oui, sur ma foi, cela me plaît beaucoup.

La commère. — On prétend que sainte Hélène se lève par trois fois de dessus son siège quand on dit la bonne aventure à l'aide de son oraison,et c'est un péché dont n'absoudraient pas les stations de dix carêmes.J'ai pourtant vu croire à cela des personnes dont tu ne te douterais jamais, et, j'y pense ..

La nourrice. — A quoi donc?

La commère. — Pour la magie au chérubin du liège j'ai oublié de te dire l'oraison qui se prononce cinq fois avant que l'on ne touche le lis avec la baguette.

La nourrice. — Il me semblait aussi qu'il manquait quelque chose. Dis-la-moi.

La commère :

Bon petit Ange, beau petit Ange,
Messire saint Raphaël,
Par vos ailes d'oiseau,

Ecoutez ce que je vous demande.
Si un tel méprise une telle,
Tournez-vous par-ci, de grâce,
Et par-là, si nulle autre ne le soulage.

La nourrice. — Que de bêtises se disent et se croient!

La commère. — Si on en dit et si on y croit, hein? On ne saurait évaluer à son prix la simplicité des gens, et sois bien sûre que qui ferait le compte des scélérats et des imbéciles ne trouverait pas beaucoup moins de nigauds que de coquins.

La nourrice. — Je n'en fais aucun doute.

La commère. — Pour la bonne aventure à la cire vierge, on prend une marmite neuve et on la met sur le feu avec de la cire dedans. Quand la cire commence à s'échauffer, on prononce l'incantation, puis on prend un verre qui n'ait jamais servi, on y jette dedans la cire fondue et, sitôt qu'elle est refroidie, on y voit tout ce qu'on sait demander.

La nourrice. — Dis-moi l'incantation.

La commère. — Une autre fois.

La nourrice. — Pourquoi pas maintenant?

La commère. — J'ai fait vœu de ne pas la dire le jour où nous sommes, mais je t'enseignerai celle du Pater nostri, l'ensorcellement de l'œuf et jusqu'au sas à bluter la farine, où l'on plante des ciseaux, avec l'oraison de saint Pierre et de saint Paul. Tout cela, ce sont des niaiseries, des attrapes, des moqueries, proches parentes de la perversité de celles qui usent de semblables maléfices. Mais comme tout le monde est porté sans peine à croire ce qui lui agrée, la maquerelle donne pour vérités pures les mensonges de la sorcellerie, et le hasard qui fait parfois tomber l'un d'eux juste sauve celles de ses prédictions qui tournent mal.

LE DIALOGUE DU JEU

OU

LES CARTES PARLANTES

—

LE SIENNOIS

Il y avait à Sienne un joueur très connu par l'habileté qu'il possédait aux jeux de cartes; mais il était décrié à cause des blasphèmes qu'il proférait lorsqu'il jouait. Il advint que, par un tour fort ingénieux, quelques-uns de ses amis l'amenèrent à se corriger. La nuit de Sainte-Lucie, ce Siennois se mit à jouer et à chaque coup qu'il perdait, sa langue effrontée martyrisait le nom de la pauvre Vierge et proférait des horreurs scandaleuses. Quand la partie fut finie, il ne restait plus au Siennois d'autre vêtement que sa chemise; et s'il ne perdit pas également tout ce qu'il avait dans sa maison, c'est que ses adversaires ne voulurent pas le laisser sans un abri où se reposer. A la fin, fatigué de vociférer contre tous les saints, il se jeta sur son lit, et bientôt, la lassitude l'emportant sur son chagrin, il s'endormit. Ses amis, ayant caché la lumière, se mirent à faire semblant de jouer dans l'obscurité, annonçant à haute voix les coups et suivant la marche de la partie tout comme si elle avait lieu avec activité. Le bruit réveilla le Siennois, et, en ouvrant les yeux, il fut saisi de surprise de ne pas voir la lumière et d'entendre compter l'argent qui passait de main en main. Les plaisants qui lui jouaient ce tour continuaient de dire : « Huit à sept, neuf à dix » ou autres points semblables, et notre homme s'écria : « Comment diable jouez-vous dans l'obscurité? — Qu'est-ce que tu veux dire avec ton obscurité? » répondirent

ils, et finalement ils lui firent croire que, si les cartes lui avaient enlevé son argent, sainte Lucie l'avait privé de la vue pour le châtier de sa mauvaise habitude. Ils continuèrent de suivre avec activité leur partie imaginaire, tandis que le Siennois restait dans les ténèbres les plus épaisses. Tenant pour certain que la martyre l'avait puni en le rendant aveugle, il se mit à demander miséricorde, promettant à Dieu, par les vœux les plus formels, de ne plus blasphémer de sa vie. Quand il eut prit cet engagement, ses amis, remettant la lumière sur la table, lui rendirent la vue, et c'est ainsi qu'ils furent cause qu'il se corrigea, pour le reste de sa vie, de ses blasphèmes.

—

LE PAPE ET LE RUSTRE

Le comte Manfredi di Cotalto raconte que le pape Léon, se rendant à Montalto pour y chasser, passa auprès d'une fontaine à côté de laquelle était assis un pâtre, qui, voyant devant lui ce grand et pompeux cortège, ne se troubla nullement, ne parut pas s'en apercevoir; mais, prenant une bouteille, en mit le goulot dans sa bouche, et, le visage tourné vers le ciel, but avec le plus grand sang-froid. Sa Sainteté, ayant pitié de l'ignorance de cette espèce de brute qui ne savait pas seulement qu'il existait un Souverain Pontife, mit la main à l'escarcelle, et ayant retiré un paquet où étaient trois cents ducats, il les jeta à cet animal, qui ne se remuait même pas, en lui disant : « Prends, je ne veux pas que tu aies plus que moi du bon temps. » Aussitôt que ce rustre ouvrit le paquet, ses yeux, qui n'avaient jamais vu que des bois, des cavernes, des prairies, des ruisseaux, des précipices et des vallées, furent éblouis par l'éclat de l'or; il lui sembla voir la splendeur du

soleil. Cet homme des champs, dont les mains n'avaient touché que la houlette, le bassin plein de lait, les ciseaux destinés à tondre les brebis, maniait ces ducats en grinçant des dents; son visage se crispait, son cœur battait avec violence. Ses idées furent toutes changées. Il se disait : « Si j'avais salué respectueusement celui qui m'a fait ce cadeau, il m'aurait peut-être donné le double ou davantage. » Il était comme un joueur qui, en comptant l'argent qu'il a gagné, se dit en lui-même : « Je n'ai pas su faire; si j'avais opéré de telle façon, il ne serait pas resté un sou à aucun d'eux. » Il se mit à faire le compte du troupeau qu'il se proposait d'acheter à son maître; il roulait dans sa tête les maisons, les champs d'oliviers, les vignes, qu'il comptait acquérir; il lui semblait que les ducats que le pape lui avait jetés fussent des millions. Il passa la nuit entière dans la plus grande agitation et le matin, en se levant, il avait l'air d'un épervier dont on a cousu les paupières. C'est ainsi que l'argent qui lui avait été donné le priva de la simplicité où il avait vécu, et il ne jouit plus des douceurs de son insouciante ignorance, bien préférable à l'éclat qui environnait Léon.

—

LE BARON FRANÇAIS

Un baron français ayant joué et perdu tout ce qu'il avait et même au delà, puisqu'il avait engagé sa parole, fit, pour se procurer de l'argent, le tour le plus étrange qu'on ait jamais vu. Etant dans la chambre du roi Louis avec un grand nombre de seigneurs qui se disposaient à accompagner Sa Majesté à quelque solennité, il s'adossa à une table sur laquelle était placée une horloge garnie d'or massif, et il la fit habilement passer sous ses vêtements. Mais, comme il n'y a rien de tel que le

propriétaire d'un objet pour veiller sur lui, le roi avait aperçu les mouvements de ce seigneur autour de l'horloge et, tout en feignant de regarder d'un autre côté, il vit très bien ce qu'il faisait. Il eut de la peine à s'empêcher de rire, et, se dirigeant vers la porte, il s'arrêta ensuite de manière que les assistants ne pouvaient sortir, et il se mit à parler avec un de ses ministres en attendant que l'horloge sonnât. Bientôt un *tintin* qui se fit entendre sur la personne du baron attira tous les regards vers lui ; on ne savait que penser, et l'horloge continuait de sonner. Le pauvre homme, accablé de honte et d'effroi, avait le visage à la fois livide et enflammé. Les courtisans, revenus de leur surprise, riaient d'autant mieux que le roi, à force de rire lui-même, ne pouvait parler. Le Français, se jetant à genoux, s'écria : « Sire, les aiguillons de la passion du jeu sont si puissants qu'ils conduisent aux actions les plus viles. » Mais le roi lui coupa la parole en disant : « Seigneur, le plaisir que nous avons éprouvé compense au delà le tort que vous avez fait ; l'horloge est à vous. »

THÉATRE

—

L'ORAZIA

Tragédie

SPURIO, *ami de Publio* (1). — Voici Célie qui sort.

PUBLIO — Son ombre plutôt, car elle semble l'ombre
D'elle-même qui à peine se tient sur ses pieds.
SPURIO. — Peu de chose coupe et rend l'haleine
A une femme jeune et délicate.
Un rien colore et décolore
Son visage semblable à ces joues
Qui, assaillies de crainte ou de pudeur,
Se couvrent de vermillon ou de pâleur.
CÉLIE. — Père, ô père !
PUBLIO. — Fille chérie, ô fille,
Et pourquoi cela ?
CÉLIE. — Amour n'a pas de loi.
PUBLIO. — Bien qu'avant tout amour
Se place celui que doit témoigner à la patrie
Quiconque a de la noblesse dans le cœur,
Tu fais le contraire, comme si plus digne
Etait la vie de celui qui pleure
Que la victoire en quoi chacun jubile.
Je voudrais, quant à moi, que le ciel permît

(1) *Voici une scène où l'Arétin montre Célie (la Camille de Corneille), sœur des Horaces, épouse d'un des Curiaces, en présence de Publio, son vieux père.*

Que chaque jour il m'arrivât des choses semblables,
Parce que c'est une félicité certaine que ce dommage
Qui donne lieu à quelque chose d'utile comme ce à quoi [je vois
Que notre malheur a donné lieu ; et en faveur de qui, [Célie ?
En faveur de Rome, Célie ! Elle a été faite reine
De qui voulait être son impératrice.
En plus de cela, dois-tu oublier
A cause de la mort de ton mari
Le trépas de tes frères légitimes ?
Tempère par la haine de ce forfait
L'amour extrême de l'autre objet,
Et si tu veux tout de même prodiguer des larmes,
Verse-les sur ces Horaces
Nés avec toi d'une semence dans le même sol,
Car tu ne retrouveras plus
Tes frères défunts ; tandis que les époux
S'offriront à toi qui es honnête et agréable,
Vertueuse et gentille, et si j'ajoutais
Belle, j'honorerais la grâce
De celle qui te mit au monde et mourut
Dès qu'elle t'eut enfantée, peut-être, peut-être
Pour ne pas ressentir de toi une plus grande peine
Que celle qu'elle éprouva en te mettant au monde.
CÉLIE. — Puisque après les Dieux il faut révérer
Qui vous a engendré je vous rends grâces, ô mon père !
Oui, je vous rends grâces, mon père, et vous dis
Que lorsque tombèrent morts mes frères bien-aimés
Deux de mes membres tombèrent,
Mais par la mort de mon époux sublime
Je tombe moi-même, car les épouses
Vivent avec la vie des maris
Et meurent avec la mort des époux !

L'HYPOCRITE

Comédie

PROLOGUE (1) (*fragment*)

Puissele Prince qui manque de libéralité tomber dans la misère de celui qui le sert ! Puisse l'insolence des scélérats être abaissée jusqu'à battre et à gratter les vieux chiens et les mules ! Je voudrais couronner de tripes quiconque, grand âne, a comme proie un grand maître et n'aide pas qui le mérite ! Je souhaite — les pédants étant à cheval — que la lanière d'un fouet leur enseigne comment se font les œuvres et non comment on les mord ; que les pauvres qui, pour se faire un nom, me plagient aient tant de génie que le public, en daignant les lire, mesure mon mérite à leur envie ! Je voudrais boire le sang des gens chiches et bornés ! Puisse celui qui estime plus un écu qu'un homme être lapidé par le peuple ! Je voudrais voir un énorme gourdin travailler et rompre les os de certains hiboux qui, pour paraître exister, prennent parti pour l'Espagne ou pour la France ! Que celui qui donne aux bouffons ce que l'on doit aux grands artistes mendie jusqu'aux fourches où il sera pendu ! Quand donc la cour deviendra-t-elle honnête ou ne prendra-t-elle pas en mauvaise part qu'on lui dise ses tristes vérités ? Ah ! si je pouvais me changer en une boucherie pour vendre, en quartiers, les amitiés assassines ! Puisse le bien et la vie des avares être engloutis par les gueules de deux mille Satanas, la lâcheté des adulateurs être suffoquée dans la plénitude de toutes les latrines conventuelles ! Je voudrais dévisager les impudents à la façon dont les porcs s'égrati-

(1) Le prologue est récité par deux acteurs.

gnent! Je voudrais être pilori de ceux qui font les beaux sur la place ! Je voudrais frapper les menteurs comme on bat les pourpoints ! Je voudrais vouer au biscuit de galère les escrocs qui viennent aux tables où ils ne sont point invités ! Signors, qui promettez ce que vous ne voulez pas tenir, puissiez-vous vous consumer à espérer toute votre vie deux jours de santé ! Et vous, gracieux qui n'entendez à rien et mettez le bec à toute chose, puissiez-vous avoir le visage condamné à recevoir un perpétuel *asperges* d'urines pourries ! Et vous qui pensez être des vases d'élection je vous souhaite d'avoir toujours votre nez dans la puanteur de vos ordures ! Puisse une constante inflammation de poumons abattre la moustache de ces *demi-têtes* (1), de ces singes aussi lâches que rodomonts ! Je voudrais faire des beignets et des pâtés de ceux qui fomentent des scandales et de ceux qui font des cancans !

LE PHILOSOPHE

Comédie.

PAPA. — Maintenant revenons à dire que l'usage de bien traiter les femmes est perdu... Ah! tout à fait; il s'en est allé à vau-l'eau, et tu le sais.

DRUDA. — Moi, je ne me sens point encore, malgré ma vieillesse, arrivée à ce point que je puisse me dire tombée en enfance... Je me rappelle qu'ils avaient jadis du sens dans le ciboulot, les hommes, avant de se décider au mariage; tellement que, en vivant avec leurs jeunes femmes, ils n'étaient pas seulement pour elles des maris

(1) Hurluberlus.

et des gardiens, mais des tuteurs et des gouverneurs. Maintenant, on n'entend point dire que les hommes se marient, à moins que ce soient des fous, des libertins et des coupe-jarrets ; ou, si quelques-uns le font dans l'âge mûr, ce sont des cervelles extravagantes et des têtes creuses, qui perdent leurs forces sur ces vieux livres pleins des folies qu'étudie ton hibou de gendre !

PAPA. — Oh ! que c'est bien dit !

DRUDA. — Ne te souviens-tu point, Papa, des royales façons d'agir du tien, quand tu le compares à ceux qui font faire aux femmes qu'ils prennent plus de jeûnes qu'il ne te fit faire de fêtes en te prenant, lui ?

PAPA. — Je suis toute prête à le maudire, bien qu'il ne soit plus que poudre au cimetière !...

DRUDA. — Modère-toi.

PAPA. — Ses chieries, ses niaiseries de l'ancien temps m'ont attrapée : elles ont été vraiment les maquerelles qui ont fait marier ma fille à celui avec qui je la mariai ; car, pour ma part, je voulais la laisser vivre auprès de moi, innocente comme au jour de sa naissance, sinon la planter dans un monastère, où du moins les prêtres, dont on court le risque, tiennent les nonnains pour des déesses.

DRUDA. — A mon avis, Lucifer devrait engloutir les assassins qui font le métier matrimonial... Avec leurs sermons d'ermites, ils mettent dans le ciel tout misérable qui cherche femme ; et, se faisant peu scrupule de jurer qu'il possède les vertus qu'il n'eut jamais, ils forcent à croire qu'il ne joue point, qu'il ne hante point les tavernes, qu'il n'est ni blasphémateur ni prodigue ; qu'il est charitable, dévot, humble comme l'herbe coupée ; que de la boue il fait de l'or ; qu'il est sain comme un poisson ; qu'il mettrait en fête un mort, qu'il donne du *vous* à tout le monde..., et plus encore.

PAPA. — Charlatans !

DRUDA. — Après une semaine, ou deux, de plaisir, la

nouvelle mariée le voit jouer jusqu'à ses braies; elle l'entend s'attaquer au calendrier même; ivrogne, dissipateur, ne croyant à rien, extravagant tout de bon, et enfrancisé de la belle manière.

PAPA. — Que t'en semble?

DRUDA. — Je devais opposer cette histoire à ces contes de légende qu'ils débitent au mépris des femmes, savoir: qu'aussitôt qu'elles ont vu une mode nouvelle sur le dos de leurs voisines, elles ne parlent plus à leurs maris, ne lui disent plus un mot, jusqu'à ce qu'elles se soient fait comprendre; je devrais, dis-je, crier sur les toits que ces loups enragés feignent d'être jaloux, jusqu'à ce que (plût à Dieu qu'elles ne fussent jamais nées!) ils s'aperçoivent qu'il leur faut trouver des galants pour l'entretien de leurs tavernes, de leurs brelans, et de leurs... J'ai été sur le point de le dire.

PAPA. — Cornes... à leur fantaisie!

DRUDA. — Et combien y en a-t-il qui, chaque fois que leurs femmes ouvrent la bouche, la leur ferment avec des soufflets! Qui, durant des mois entiers, non seulement ne couchent point avec elles, mais ne leur parlent même pas!

PAPA. — Canaille!

DRUDA. — Combien qui, jouant les désespérés, feignent de vouloir aller se faire soldats, afin que les nigaudes qui les aiment les retiennent en leur donnant ce qu'elles ont, pour qu'ils le mettent en gage chez des usuriers!

PAPA. — A la taverne!

DRUDA. — Je frémis quand je pense aux battements de cœur qu'éprouvent ces pauvres femmes qui les entendent, après qu'ils ont tout perdu au jeu, briser la porte à coups de pied, et monter l'escalier en courant; puis, arrivés dans la salle à manger avec des regards enflammés, et assis à cette table qui les a attendus des heures entières, s'écrier aussitôt: « Quelle salade bonne pour

des oisons! Quel pain sans levain! Quel vin gâté! Quelle nappe sale! Quelle... »

PAPA. — « La fistule puisse vous dévorer! » leur répondrait la Papa.

DRUDA. — Si tu as jamais vu un gros vilain chien, qui grogne pour un os qu'il ronge, et un chat amoureux, tu as vu deux des ribauds que je dis.

PAPA. — La peste les crève!

DRUDA. — Après avoir mangé quatre morceaux, ils s'élancent dans la cuisine; troublés par la perte qu'ils ont faite, ils tournent de tous côtés des yeux menaçants; comme si c'était leur femme qui eût gagné leur argent, ils crient: « Quelles écuelles mal placées! Quels baquets sens dessus dessous! Quels chaudrons sur le carreau! Quels chandeliers malpropres! Otez de là cette poêle! Pendez là ce trépied! Quelles broches dans Emmaüs! Que de bois sur le feu! Mille lampes allumées! Tu n'achètes pas l'huile, toi, madone! Non, vraiment, tu ne l'achètes pas! Oh! plût à Dieu que je fusse encore à t'épouser!... Je ne sais qui me tient que je ne t'étrangle, putain d'hôtellerie! rebut des tréteaux!... »

PAPA. — Que le bourreau les mette sous ses pieds!

DRUDA. — Que penses-tu de quelques-uns qui, non seulement disent toute sorte de saletés en présence de leurs femmes, mais cherchent encore à leur en faire?

PAPA. — Justice, jette-les dans la fournaise!

DRUDA. — Je m'indigne quand je me souviens d'aucuns, qui se pavanent avec l'argent qu'ils tirent des galants de leurs femmes!

PAPA. — Je reviens de l'autre monde.

DRUDA. — En voici une qui n'a rien à mettre dans son estomac! En voilà une autre engourdie de froid, et qui n'a que la peau sur les os! Celle-ci, un souffle la renverserait! Celle-là respire encore, mais c'est tout; et on ne leur donne pas de médecin, de peur qu'il ne publie que ce ne sont ni les obstructions, ni la phtisie, qui les

arrangent de la sorte, mais les poisons lents, qui leur ont été donnés par ces ennemis de notre Seigneur Dieu.

PAPA. — Les larmes me sont venues aux yeux.

DRUDA. — Ce troupeau (1) qui les (2) répudie l'une après l'autre est plus nombreux que celui des bœufs et des brebis ; les podestats et gouverneurs servent peu, parce que quelque argent par-dessous main fait donner tort à qui a raison, et raison à qui tort, foi de Druda !

PAPA. — Miséricorde !

DRUDA. — Oh ! quelles omelettes fera Belzébuth de ceux qui, n'aimant que la chair fraîche, ont recours aux abstinences hypocrites, donnent pour excuse à leurs compagnes qu'on doit ne toucher sa femme qu'en carnaval, et disent qu'il faut penser à son âme !...

PAPA. — Ciel, foudroie-les !

DRUDA. — Oh ! que n'ai-je les ongles au visage de ceux qui ne s'abstiennent point de caresser leurs servantes, quoique leur épouse le voie !

PAPA. — Scélérats !

DRUDA. — Puis, si pourtant ils couchent avec leur compagne, ils lui disent : « Mets-toi de côté, ne me touche pas ! J'ai autre chose en tête, ne me tracasse pas..... A qui est-ce que je parle ?... Me m'excite pas, non ! »

PAPA. — Gros ânes !

DRUDA. — Il fut un temps où, pour la moindre douleur que causait aux femmes le mal de tête, les maris, s'ils l'apprenaient, fussent-ils à la campagne ou à l'armée, partaient tout seuls, trottaient, couraient, volaient pour s'en venir auprès d'elles ; arrivés à la maison, l'escalier leur paraissait avoir mille lieues, et, sans reprendre haleine, ils s'élançaient dans la chambre les bras ouverts ; puis, étreignant leur femme, lui redonnaient goût à la santé avec des baisers emmiellés...

PAPA. — Qu'ils soient bénis ceux-là !

(1) Ce troupeau d'hommes.

(2) Les femmes.

DRUDA. — Qu'elles aillent au diable, et tombent malades maintenant ! Car on ne peut faire aux maris une plus grande joie que de leur dire : « Votre femme ne peut en revenir, pourvoyez-vous de cierges... » Et, pendant qu'elles tardent à mourir, et qu'eux en lorgnent une autre, ils laissent mourir qui veut...

PAPA. — Scribes des pontifes !

DRUDA. — Et, s'il arrive qu'ils aillent les voir, en approchant d'elles, au lieu de les consoler, ils crient : Dé! Bandis-toi, emplâtre-toi à ton aise; allons, mange des fruits ; serre-toi davantage la taille !... » Ce qui mettrait à mal non seulement une femme en si piteux état, mais une Ancroia (1).

PAPA. — Plût à Dieu que je pusse donner aux maris une autre maladie que les oreillons ! j'en détruirais la race pour toujours !

DRUDA. — On ne nie point qu'ils ne tournent quelquefois le feuillet, et feignent de consoler leurs femmes avec de petites paroles apprêtées ; ils le font, oui..., mais sais-tu pourquoi ?

PAPA. — Non vraiment.

DRUDA. — Pour leur faire un testament.

PAPA. — Caïphes de Rhodes !

DRUDA. — Les fourbes, prenant la main de la moribonde dans la leur, avec un sourire perfide, lui demandent en grâce cette donation qu'elle consent à faire : « Non que je redoute l'issue de la maladie, disent-ils, mais je vous la demande comme un témoignage du bien que vous me voulez, et de l'estime que vous avez pour moi, ô vous, qu'une fois guérie je veux adorer... » Dès qu'ils ont tout obtenu, ils ne la revoient plus jamais, ni morte ni vive.

PAPA. — Pharisiens de prêtres !

DRUDA. — Quel souci croit-on qu'ils aient de leurs grossesses ?

(1) Cf. l'Introduction.

PAPA. — Ce sont des Judas Iscariotes et des Pilates !

DRUDA. — Ils ne leur donneraient pas, pour les contenter, une cerise, une fraise, une prune, une figue, un concombre, une sorbe, une gousse d'ail !

PAPA. — Monstres !

DRUDA. — Et quand ces brigands prétendent, si les infortunées succombent, que c'est d'être tombées à bas de l'escalier, et non pour y avoir été jetées par eux à coups de bâton !...

PAPA. — Nérons !

DRUDA. — J'en connais dix qui ont été sur le point d'être crucifiées par leurs maris, pour avoir fait une fille !

PAPA. — Caïns !...

DRUDA. — Oh ! dira quelqu'un, le duc d'Urbin, au vrai, a donné de grandes fêtes à la naissance d'une fille... — Oui, messire..., toute fleur ne fait point fruit..., et puis, où trouve-t-on un autre seigneur ainsi fait ?

PAPA. — Qu'il vive donc *in seculorum du secula !*

DRUDA. — Combien y en a-t-il qui, pour avoir, par la faute de leur mari, engagé chez le juif jusqu'à leur chemise, n'entendent jamais ni messe, ni matines !

PAPA. — Maures !...

DRUDA. — Se plaigne qui voudra, en voyant son mari lui sauter aux cheveux, la renverser à terre comme une chienne, et, lui mettant les pieds sur le ventre, lui faire sortir les boyaux à coups de talons !... Et, plus il y court de voisins, plus le mari se complaît dans sa férocité, qui le porte à en finir !

PAPA. — Crocheteurs !

DRUDA. — C'est une grande patience, que celle d'une sotte qui aime son mari, qu'elle devrait déchirer avec les dents !... Et surtout alors que le pain perdu ne lui cache même pas les filles de joie qu'il paye... Car il en mène jusque dans la maison.

PAPA. — Il faut être à deux de jeu.

DRUDA. — J'ai grand'pitié des femmes qu'ils ont prises par amourachement, parce qu'en deux jours ils s'en dégoûtent; comme les gens rassasiés se dégoûtent de ce qu'on sert ensuite devant eux.

PAPA. — Il n'y a plus de bonté dans le monde !

DRUDA. — Je connais des hommes qui forcent leurs femmes à devenir voleuses, en leur donnant de petites chaînes et autres choses qu'ils volent; ainsi, pour être bien avec eux, elles ne s'inquiètent point d'être mal avec les autres.

PAPA. — Ce trait-là manquait au tableau !

DRUDA. — Je sais que je suis une babillarde en te disant que plusieurs, pour paraître quelque chose, et pour participer aux faveurs des grands seigneurs, amènent leurs femmes dans la chambre de ces derniers, en plein jour !

PAPA. — Bien en ait Ferrare !

DRUDA. — Quel autre purgatoire infernal veux-tu que ces chambres où la jalousie de leurs maris les emprisonne sans qu'elles voient jamais le ciel ?

PAPA. — Pharaons !

DRUDA. — Je voudrais que tu entendisses leurs lamentations, lorsque, effrayés des dettes qui menacent de leur mettre les sergents sur les bras, ils décident leurs femmes à vendre leurs pauvres dots !

PAPA. — Et les gros vilains moines ne gourmanderaient point de tels païens !

DRUDA. — Je néglige d'attraper le sac par le bas; parce que je n'achèverais jamais si je voulais te parler de ceux qui, sous prétexte de commerce, vendent pêle-mêle tout ce que leurs femmes possèdent. Je me tais sur celles qui sont abandonnées avec une troupe d'enfants sur les bras; je suis muette à l'égard de ceux qui ont une femme pour chaque résidence; je n'en sortirais pas en cent ans, si je voulais te dire l'envie que porte à de viles servantes la femme mariée à un homme de plus haute naissance

qu'elle, ou la vie misérable de celle qui, quoique issue de notre lignage, s'allie avec un homme du peuple... Je termine par ces femmes riches héritières qui, donnant beaucoup à qui n'a pas un zeste, mériteraient que leurs maris fussent leurs esclaves.

PAPA. — Nous autres femmes, nous ne retranchons pas un mot à nos bavardages, pas plus que les vierges qui n'en finissent jamais.

DRUDA. — Que les maris diminuent leurs méfaits, s'ils veulent qu'une telle chronique ne soit pas longue.

PAPA. — Maintenant je suis éclairée !

DRUDA. — En veux-tu davantage ?

PAPA. — Non.

DRUDA. — Donc, va-t'en chez toi, et moi chez moi

LA FEMME DE COUR

(LA CORTIGIANA)

PROLOGUE

UN ÉTRANGER ET UN GENTILHOMME

L'ÉTRANGER. — Ce lieu ressemble à l'âme du grand Antoine de Lève (1) tant il est beau et noblement orné ; pour sûr, quelque grande fête doit se faire ici. Je veux le demander à ce gentilhomme qui se promène là. Hem ! Monsieur, sauriez-vous me dire à quel fin un si pompeux apprêt ?

LE GENTILHOMME. — A l'occasion d'une comédie qu'on doit représenter tout à l'heure.

(1) Grand capitaine italien ; il était comblé d'honneurs et mourut en 1536.

L'ÉTRANGER. — Qui l'a faite? la toute divine marquise de Pescara (1)?

LE GENTILHOMME. — Non, car son style immortel place au nombre des dieux son illustre époux.

L'ÉTRANGER. — Est-elle de Madonna Véronique, de Correggio (2)?

LE GENTILHOMME. — D'elle non plus, parce qu'elle emploie la grandeur de son génie à de plus glorieux travaux.

L'ÉTRANGER. — Est-elle de Luigi Alamanni?

LE GENTILHOMME. — Luigi célèbre les mérites du roi très chrétien, pain quotidien de tout talent (3).

L'ÉTRANGER. — Est-elle de l'Arioste?

LE GENTILHOMME. — Hélas! l'Arioste s'en est allé au ciel, puisqu'il n'avait plus besoin de gloire sur la terre.

L'ÉTRANGER. — Le monde a fait une grande perte en perdant un si grand homme, qui, outre le génie, était la bonté suprême.

LE GENTILHOMME. — Heureux, s'il eût été la suprême méchanceté!

L'ÉTRANGER. — Pourquoi?

LE GENTILHOMME. — Parce qu'il ne serait jamais mort.

L'ETRANGER. — Et ce n'est point un conte. Mais, dites-moi, est-ce l'œuvre du très gracieux Molza, ou du Bembo, père des Muses, que je devais nommer avant tous?

LE GENTILHOMME. — Ni du Bembo, ni de Molza; car l'un écrit l'*Histoire de Venise*, et l'autre les louanges d'Hippolyte de Médicis.

L'ÉTRANGER. — Est-elle du Guidiccioni.

LE GENTILHOMME. — Non, car il ne daignerait point employer sa merveilleuse plume à de telles folies.

L'ÉTRANGER. — Certainement elle doit être de Riccio,

(1) Vittoria Colonna.
(2) Veronique Gambara.
(3) François Ier.

dont une comédie importante fut récitée au pape et à l'empereur.

LE GENTILHOMME. — Elle n'est pas de lui, car il est maintenant occupé à de plus dignes études.

L'ÉTRANGER. — Il me semble entrevoir qu'elle sera l'œuvre de quelque pécore, *quæ pars est*. Le Seigneur Dieu peut-il faire que les poètes nous inondent, comme les luthériens!... Si la forêt de Baccano était toute de lauriers, elle ne suffirait pas pour couronner les crucificateurs de Pétrarque, qui, avec leurs commentaires, lui font dire des choses que ne lui eussent point fait confesser dix traits de corde. Il est heureux pour Dante que, grâce à ses diableries, il tienne les sots à distance ; car à cette heure, il serait en croix, lui aussi.

LE GENTILHOMME. — Ah! Ah! Ah!

L'ÉTRANGER.—Elle sera peut-être de Giulio Camillo (1).

LE GENTILHOMME. —Il ne l'a point faite, parce qu'il est occupé à montrer au roi la grande création de son prodigieux génie.

L'ÉTRANGER. — Est-elle du Tasse (2)?

LE GENTILHOMME.— Le Tasse ne songe qu'à rendre grâce à la courtoisie du prince de Salerne ; et pour te le dire enfin, cette comédie est l'œuvre de Pierre Arétin.

L'ÉTRANGER.—Quand je devrais crever de faim, je veux l'entendre; car je suis certain que j'entendrai là des paroles de prophètes et d'évangélistes. Eh! peut-être qu'elle ne regarde personne?

LE GENTILHOMME. — Elle préconise vraiment la bonté du roi François, avec une ferveur incroyable.

L'ÉTRANGER. — Eh! qui ne loue pas Sa Majesté?

LE GENTILHOMME. — Ne loue-t-elle pas aussi le duc Alexandre, le marquis du Guast, et Claude Rangone, qui est la perle de la valeur et de la raison?

(1) Professeur d'éloquence à Cologne.

(2) Bernardo Tasso, père du poète de *la Jérusalem délivrée* et poète lui-même.

L'ÉTRANGER. — Trois fleurs ne font point une guirlande.

LE GENTILHOMME. — Et le très libéral Maximilien Stampa.

L'ÉTRANGER. — Trouvez-vous qu'elle parle d'autres ?

LE GENTILHOMME. — Lorraine, Médicis et Trente.

L'ÉTRANGER. — Il est vrai, elle loue tous ceux qui le méritent. Mais pourquoi n'avez-vous pas dit le cardinal de Médicis, le cardinal de Lorraine et le cardinal de Trente ?

LE GENTILHOMME. — Pour ne point assassiner leur nom avec ce titre de *cardinal*.

L'ÉTRANGER. — Oh ! que c'est bien fait ! Ah ! ah ! ah ! Dites-moi, de quoi traite-t-elle ?

LE GENTILHOMME. — Elle offre deux facéties à la fois. En premier, vient en présence messer Maco (le Siennois), lequel est venu à Rome pour accomplir un vœu qu'avait fait son père, de le faire cardinal ; et, lui ayant été donné à entendre que personne ne peut se faire cardinal, si d'abord il ne devient pas courtisan, il prend maître Andrea (1) pour pédagogue, car il croit que cet Andrea est le maître qui fait les courtisans ; et, mené par le dit maître Andrea dans une étuve, il tient pour certain que l'étuve est le moule à faire les courtisans ; et, à la fin, rasé et rajusté, il veut avoir tout Rome pour lui, de la manière que tu sauras. Et messer Maco se joint un certain M. Parabolano, de Naples (un de ces Acurse et un de ces Saravico, qui, tirés des étriers et des écuries, sont commis par l'effrontée fortune à gouverner le monde), lequel, s'étant épris de Livie, femme du Romain Lucius, et ne révélant son secret à personne, le découvre en rêvant tout haut ; et, entendu par le Rosso, son laquais favori, il est trahi par celui-ci, parce que le Rosso lui fait croire que celle dont il est amoureux est aussi éprise

(1) Cf. l'introduction

de lui ; et, lui ayant amené Alvigia, entremetteuse, il lui met en tête que c'est la gouvernante de Livie ; et, au lieu de Livie, il livre à ses désirs la femme du boulanger Arcolano. La comédie vous dira la suite, car je ne me rappelle pas le tout ainsi de point en point.

L'ÉTRANGER. — Où se font de si douces plaisanteries ?

LE GENTILHOMME. — A Rome ; ne la voyez-vous point ici ?

L'ÉTRANGER. — C'est ici Rome ? Miséricorde ! Je ne l'aurais jamais reconnue.

LE GENTILHOMME. — Je vous rappelle qu'elle est restée pour expier ses péchés entre les mains des Espagnols ; et elle a eu bien du bonheur de n'avoir pas pis. Maintenant tirons-nous à l'écart ; et lors même que vous verriez les personnages paraître plus de cinq fois en scène, ne vous moquez point, parce que les chaînes qui tiennent les moulins sur le fleuve ne tiendraient point les fous d'aujourd'hui. Outre cela, ne vous émerveillez point si le style comique n'est pas observé dans la forme requise, parce qu'on vit d'une autre manière à Rome qu'on ne vivait à Athènes.

L'ÉTRANGER. — Qui en doute ?

LE GENTILHOMME. — Voilà messire Maco, Ah ! ah ! ah !

ACTE I

Scène I

MESSER MACO, LE SIENNOIS

MACO. — Enfin, Rome est la queue du monde

LE SIENNOIS. — La tête, avez-vous voulu dire.

MACO. — Autant vaut. Et si je n'y étais pas venu...

LE SIENNOIS. — Le pain moisissait.

MACO. — Je dis que, si je n'y étais pas venu, je n'aurais jamais voulu croire qu'elle fût plus belle que Sienne.

LE SIENNOIS. — Ne vous disais-je point, moi, que Rome était Rome? Et vous répondiez : « A Sienne, il y a la *Guardia* avec les bravi, et le *Studio* avec les docteurs, la fontaine Branda, la fontaine Becci, la place avec les hommes, la fête de la mi-août, les chars avec cierges, bandelettes et jets d'eau; le combat de taureaux, le *palio* (1) et les biscotes (2) par centaines, ainsi que les massepains de Sienne.

MACO. — Oui, mais tu ne dis pas que l'empereur nous veut du bien.

LE SIENNOIS. — Vous ne répondez point à propos.

MACO. — Reste coi. Un singe là-haut sur cette fenêtre! Guenon, hem ! guenon !

LE SIENNOIS. — N'avez-vous pas honte, vous, d'appeler les singes dans la rue? Vous crevez de dépit, si vous ne vous faites prendre pour un fou, sans qu'on sache que vous êtes de Sienne.

MACO. — Ecoute : un perroquet parle.

LE SIENNOIS. — C'est un pivert, maître.

MACO. — C'est un perroquet, ne te déplaise.

LE SIENNOIS. — C'est un de ces oiseaux peints de diverses couleurs, que votre aïeul acheta pour un perroquet.

MACO.— J'en ai pourtant montré les plumes à l'orfèvre Ottonaïo; il dit qu'a les voir elles sont de perroquet, et des plus belles.

LE SIENNOIS. — Vous êtes une bête, pardonnez-moi, de croire cet orfèvre.

MACO. — Prends garde que je ne te châtie.

LE SIENNOIS. — Ne vous fâchez pas.

MACO. — Je veux me fâcher, moi; je le veux. Et, si tu ne m'estimes point, malheur à toi !

LE SIENNOIS. — Je vous estime.

(1) Pièce d'étoffe qui était le prix des courses.

(2) Les biscotes, massepains et autres pâtisseries de Sienne ont été longtemps célèbres dans toute l'Europe.

MACO. — Combien?

LE SIENNOIS. — Un ducat.

MACO. — Je te veux du bien, maintenant sache-le.

Scène II

MAITRE ANDREA, *peintre*, MESSER MACO, LE SIENNOIS

ANDREA, *au Siennois.* — Cherchez-vous un maître ?

MACO. — Vous savez bien que, moi, je suis son maître.

LE SIENNOIS. — Laissez-moi parler, moi qui entends le romanesque (2).

MACO. — Parle donc maintenant.

ANDREA. — Répondez, si vous voulez une adresse.

LE SIENNOIS. — Messer Maco, docte *in libris*, et riche, et de Sienne...

ANDREA. — Au fait, je dis que je vous ferai donner cinq carlins par mois, et vous n'avez rien à faire, sinon étriller quatre chevaux et deux mules ; porter de l'eau et du bois à la cuisine, balayer la maison, chevaucher et nettoyer les vêtements ; le reste du temps, vous pourrez mener joyeuse vie.

MACO. — A vous dire le vrai, je suis venu tout exprès pour...

LE SIENNOIS. — Se faire cardinal, et s'arranger avec...

MACO. — Le roi de France.

LE SIENNOIS. — Le pape plutôt... Ne vous ai-je pas dit de me laisser parler ?

ANDREA. — Ah ! ah ! ah !

MACO. — De quoi riez-vous, l'homme !

ANDREA. — Je ris de ce que vous cherchez une chimère. Il

(1) Cf. l'introduction.

(2) L'italien, comme on le parle dans la Romagne.

est bien vrai qu'il faut d'abord se faire courtisan,et puis cardinal. Or, je suis le maître qui enseigne la courtisanerie. J'ai fait monseigneur de la Storta, le Révérendissime de Baccano, le prévôt de Montemari, le patriarche de la Magliana, et mille autres. Et, si cela vous plaît, nous ferons encore Votre Seigneurie, parceque vous avez l'air de faire honneur au pays.

MACO. — Que dis-tu, Siennois ?

LE SIENNOIS. — La chose m'arrange, la chose me va, la chose me convient.

MACO. — Quand me tendrez-vous la main ?

ANDREA. — Aujourd'hui, demain, ou quand il plaira à Votre Seigneurie.

MACO. — Maintenant, il me plaît.

ANDREA. — De grâce... J'irai quérir le livre qui enseigne à devenir courtisan, et je reviens aussitôt vers Votre Seigneurie. Où logez-vous ?

LE SIENNOIS et MACO. — Dans la maison de Ceccoto, Génois.

ANDREA. — Parlez l'un après l'autre, car parler deux à la fois n'est pas dans l'ordre.

MACO. — Ce poltron me fait tomber en faute.

LE SIENNOIS. — Je ne suis point poltron, vraiment ! vous savez bien que j'allais, moi, me faire soldat, et vous ne voulûtes point que je m'exposasse à ce péril.

ANDREA. — Restez en paix ; car, à Rome, poltron est un nom fait pour les jours de fête. Maintenant, je pars et reviens tout à l'heure.

MACO. — Comment vous appelez-vous, vous ?

ANDREA. — Maître Andrea, au cœur plus pur que le ciel. Je me recommande donc à Votre Seigneurie.

MACO. — Portez-vous bien.

LE SIENNOIS. — Revenez tôt !

ANDREA. — Voici que je suis à vous.

Scène III

MESSER MACO, LE SIENNOIS

MACO. — *Sic fata volunt.*

LE SIENNOIS. — Maintenant, allez-vous ainsi nous faire des prophéties!

MACO. — Qu'est-ce, bavard ?

LE SIENNOIS. — Dites : *Votre Seigneurie*. N'avez-vous pas entendu le maître, qui a dit : Je me recommande à Votre Seigneurie?

MACO. — Je recommande à Votre Seigneurie ; avec le bonnet à la main, est-il pas vrai ?

LE SIENNOIS. — Oui, Signor. Çà, rajustez le manteau sur l'épaule : tenez-vous droit sur jambes. Crachez au loin, oui, bien! Promenez-vous au large, bien, très bien !

Scène IV

LES PRÉCÉDENTS, UN PAUVRE DIABLE *qui vend des histoires.*

LE PAUVRE DIABLE. — Aux belles histoires ! Aux belles histoires!

MACO. — Reste coi. Que crie celui-là ?

LE SIENNOIS. — Ce doit être un fou.

LE PAUVRE DIABLE. — Aux belles histoires, histoires, histoires! *La Guerre du Turc en Hongrie* (1), *les Prédications du frère Martin* (2), *le Concile* (3). *Histoires,*

(1) Jean de Zapol, comte de Scépuse et vaïvode de Transylvanie, élu au trône de Hongrie, vacant à la mort, en 1526, du roi Louis II, dernier des Jagellons, avait appelé les Turcs à son secours contre Ferdinand d'Autriche qui, se fondant sur les droits de sa femme, sœur unique du roi défunt, voulait s'emparer de la couronne.

(2) Martin Luther.

(3) On en parlait et il s'ouvrit en 1545. Ce fut celui de Trente.

histoires. Le Schisme d'Angleterre, la Pompe du pape et de l'empereur, la Circoncision du Voïvode (1) *le Sac de Rome, le Siège de Florence* (2), *l'Abouchement de Marseille*, avec la conclusion (3). Histoires, histoires !

MACO. — Cours, vole, trotte, Siennois. Voilà un jules, achète-moi la Légende des courtisans : je me ferai courtisan, avant que vienne le maître. Mais ne te fais point courtisan, toi, avant moi, sais-tu bien ?

LE SIENNOIS. — Non ; diable !... Hem ! l'homme aux livres ! Hem ! l'homme aux papiers !... Holà ! hem, toi ! hem, vous ! Que le diable te rompe le cou !... Il a tourné le coin de cette rue : je veux courir après lui.

MACO. — Marche, dis-je, marche.

Scène V

MESSER MACO, *seul.*

Oh ! quelles rues ! C'est un hasard que d'y rencontrer un caillou... Je vois là-haut, à cette fenêtre, une belle dame ; elle doit être la duchesse de Rome. Je me sens devenir amoureux. Si je me fais cardinal, si je deviens courtisan, elle n'échappera pas de mes mains. Elle me regarde, elle me lorgne... Que oui, que oui, que je lui applique le croc. Voilà le Siennois. Où est le livre, Siennois ?

(1) Jean de Zapol, voïvode de Transylvanie. Voir, plus haut, la note qui le concerne.

(2) En 1529.

(3) Il mit en présence le pape et François Ier et eut comme conclusion le mariage d'Henri, second fils du roi, avec Catherine de Médicis.

Scène VI

LE SIENNOIS, MESSIRE MACO.

LE SIENNOIS. — Le voilà, lisez le titre?

MACO. — *La Vie des Turcs*, composée par l'évêque de Nocera. Oh que le gros mal te vienne ! Que veux-tu que je fasse des Turcs? Il me prend envie de m'en laver les mains... Comme si je ne l'avais pas dit !... Emporte-le donc.

LE SIENNOIS. — Je lui ai demandé *les Courtisans*, et il m'a donné ce livre-ci ; et il m'a dit : « Sache si ton maître veut *le Mal français* du Strascino (1), de Sienne. »

MACO. — Quel mal français? Suis-je homme à l'avoir?

LE SIENNOIS. — Est-ce un si grand mal de l'avoir ?

MACO. — Viens à la maison, que je t'assomme.

LE SIENNOIS. — Je me révolterai, maître.

MACO. — Va donc, car je veux prendre Grillo, et te laisser, toi.

Scène XXII

MAITRE ANDREA, MESSER MACO

ANDREA. — Saluts et encouragements, etc.

MACO. — Bon jour et bon an. Et le livre, où est-il ?

ANDREA. — Le voici, au bon plaisir de Votre Seigneurie.

MACO. — Je mourrai, si vous ne me lisez pas une leçon maintenant.

(1) Niccolo Campani dit : il Strascino, auteur comique né probablement à Sienne vers 1490, mort vers 1550. L'ouvrage auquel il est fait allusion ici est sans doute : *Lamento di quel tribulato di Strascino sopra il male incognito che tratta della pazienza ed impazienza* (*Venise, 1523*).

ANDREA. — Vous êtes facétieux.

MACO. — Vous avez tort de me dire une injure.

ANDREA. — Je vous dis une injure en vous appelant facétieux ?

MACO. — Oui, parce que ni moi ni aucun de ma famille ne fut jamais facétieux. Maintenant, commencez.

ANDREA. — Il importe, avant tout, que le courtisan sache blasphémer ; qu'il sache être joueur, envieux, putassier, hérétique, adulateur, médisant, ingrat, ignorant, âne ; qu'il sache hâbler, faire la nymphe (1) et être à la fois agent et patient.

MACO. — *Adagio ! piano ! fermo !* Que veut dire *agent patient ?* Je n'entends point cette énigme.

ANDREA. — Cela veut dire femme et mari.

MACO. — Il me semble vous comprendre. Mais comment devient-on hérétique ? C'est là la question.

ANDREA. — Remarquez.

MACO. — Je remarque très bien.

ANDREA. — Quand quelqu'un vous dit qu'à la cour on trouve bonté, discrétion, amour ou conscience, dites : « Je n'en dirai point *credo*. »

MACO. — Je n'en dirai point *credo*.

ANDREA. — Et là-dessus les Grâces. A qui voudrait vous faire croire que ce soit un péché de rompre le carême, dites : « Je m'en moque. »

MACO. — Je m'en moque.

ANDRÉA. — En somme, à qui vous dit du bien de la cour dites : « Tu es un menteur. »

MACO. — Il sera mieux que je dise : « Tu mens par la gorge. »

ANDRÉA. — Ce sera plus intelligible et plus net.

MACO. — Pourquoi blasphèment-ils, les courtisans, maître ?

ANDREA. — Pour paraître habiles, et par la cruauté

(1) C'est-à-dire le bardache.

d'Acursius et de ses pareils qui dispensent les pouvoirs de la cour, lesquels, donnant les rentes à des vauriens, et faisant pâtir les bons serviteurs, réduisent à un tel désespoir les courtisans, que ceux-ci sont près de dire : « Je renonce au baptême. »

MACO. — Comment fait-on pour être ignorant ?

ANDREA — En se maintenant buffle.

MACO. — Et envieux ?

ANDREA. — En crevant du bien d'autrui.

MACO. — Comment devient-on adulateur ?

ANDREA. — En louant toute coquinerie.

MACO. — Comment hâble-t-on ?

ANDREA. — En comptant des miracles.

MACO. — Comment fait-on le damoiseau ?

ANDREA. — Ceci vous sera enseigné par le premier faquin de courtisan qui, du soir au matin, fait nettoyer, comme un pardon (1), sa cape et son pourpoint de drap frisé, et passe des heures devant le miroir à boucler ses cheveux et à oindre sa tête antique ; et qui, avec le parler toscan, et avec des citations du *Petrarchino* (2), avec un oui, ma foi, avec un je jure à Dieu, avec un je vous baise les mains, s'imagine être le *totum continens.*

MACO. — Comment médit-on ?

ANDREA. — En disant la vérité, en disant la vérité.

MACO. — Comment fait-on pour être ingrat ?

ANDREA. — En feignant de n'avoir jamais vu les gens qui vous ont rendu service.

MACO. — Ane, comment le devient-on ?

ANDREA. — Interrogez là-dessus jusqu'aux escaliers de palais. Maintenant ceci suffit quant à la première leçon. Dans la seconde, nous traiterons du *Culisée.*

MACO. — Attendez. Le *Culisée*, qu'est-ce donc ?

ANDREA. — Le trésor et la consolation de Rome.

(1) Terme populaire pour désigner la patène.

(2) C'est le *Canzonière* de Pétrarque qui était le livre de chevet des gens raffinés.

MACO. — De quelle manière ?

ANDREA. — Je vous le dirai demain ; puis, nous viendrons à maître Pasquin.

MACO. — Qui est ce maître Pasquin ?

ANDREA. — Un gaillard qui se moque des signors et monsignoris.

MACO. — Quel métier fait-il ?

ANDREA. — Il travaille à tourner de la poésie.

MACO. — *Anch'io son poeta*, en latin et en langue vulgaire ; et je sais une belle épigramme à ma louange.

ANDREA. — Qui l'a faite ?

MACO. — Un homme de bien.

ANDREA. — Qui est cet homme de bien ?

MACO. — C'est moi-même.

ANDREA. — Ah ! ah ! dites donc, que je la veux entendre.

MACO. — *Hanc tua, Penelope, musam meditaris avenam.*
Nil mihi rescribas, nimium ne crede colori.
Cornua cùm lunæ recubans sub tegmine fagi.
Tityre, tu patulæ lento tibi mittit Ulysses.

ANDREA. — A la rue ! à la rue (1) !

MACO. — Pourquoi criez-vous ainsi, accours l'homme !

ANDREA. — Parce qu'un fou héroïque vous les a volés.

MACO. — Qui est ce fou loïque ?

ANDREA. — Un homme capable de défier aux canonnades son maître d'hôtel. Poursuivez donc.

MACO. — *Arma virumque cano, vaccinia nigra leguntur.*
Italiam fato, numeram sine viribus uxor.
Omnia vincit amor, nobis ut carmina dicunt.
Sylvestrem tenui, et nos cedamus amori.

ANDREA. — On veut qu'il imprime ces vers avec un titre, à la façon de Bologne ; et j'écrirai la vie de l'auteur, qui est bon plaisant.

(1) C'est-à-dire : Au voleur.

MACO. — *Ago vobis gratia.*

ANDREA. — Maintenant là-haut, à la maison, que tout s'arrange. Mais où est le valet ?

MACO. — Le Siennois est un vaurien, et Grillo un homme de bien; or, je veux Grillo et non le Siennois. Entrez.

ACTE II

Scène XI

MAITRE ANDREA, *seul.*

Pendant que messer l'hébété buvait, il s'est amouraché de Camilla Pisana, pour l'avoir vue de la fenêtre de sa chambre. C'est pour cette fois que Cupidon devient docteur, *id est* pécore. La plainte même rirait de l'entendre chanter en improvisant. Il a tout le style de l'abbé de Gaëte couronné sur l'éléphant : il a composé quelques vers, les plus grands pillards qu'on ait jamais vus ; si bien que Cinotto, et le Casio de Bologne, et dom Marco de Lodi, sont des Virgiles et des Homères auprès de lui. Et, s'il y manquait quelque chose, cette lettre en prose nous l'apprendra. Je veux savoir ce que le benêt écrit à madame Camilla.

Lettre de messer Maco.

« SALVE REGINA ! Prends pitié de moi, parce que vos « yeux odoriférants, et votre front de marbre, qui dis- « tille une manne emmiellée, me tuent de telle sorte que, « d'un côté et de l'autre, l'or et les perles m'obligent à « vous aimer. Car l'on ne voit jamais que joues d'éme- « raude, que cheveux de lait et de pourpre, qui molle- « ment caressent votre poitrine où logent deux mamel- « les en guise de deux petites raves et de deux petits « melons bien appariés. Voici que je suis en train de « me faire cardinal, et puis courtisan, pour l'amour de

« vous. Trouvez donc le temps, et choisissez le lieu, afin « que je puisse vous dire la souffrance de mon pauvre « cœur; lequel se reconforte dans les liquides cristaux « de votre petite bouche, douce comme massepain. « Et FIAT VOLUNTAS, TUA, parce que OMNIA VINCIT AMOR.

« Maco, qui demeure pour nous à la façon d'un poulet haché
« Désire vous faire cela de suite et presto. »

Ces paroles donneraient des nausées à un Frère. Et quelle souscription !... Le Seigneur Dieu peut-il faire que le monde soit renversé de fond en comble ?... Qui croirait jamais que de Sienne, ville honnête, noble, courtoise, et ingénieuse, soit sortie une grosse bête comme messer Maco ?... C'est pour moi un crève-cœur qu'il soit natif d'une si glorieuse ville ; car, sans parler des hommes fameux qui y ont été et qui y sont, ses deux Académies, la *Grande* et l'*Intronata*, ont embelli la poésie et ennobli la langue. Et je fus stupéfait, hier, d'entendre ce qu'en raconta Jacopo, qui Eterno, qui, à la connaissance des lettres grecques, latines et vulgaires, joint une suprême bonté. Mais il y a pourtant des fous, et de moins bon aloi que messer retire-colimaçons, lequel a résolu de se faire canoniser comme fou. Le voilà.

Scène XII

MESSER MACO, MAITRE ANDREA.

MACO. — Avec qui conversez-vous, maître ?

ANDREA. — Avec vos coïonnades.

MACO. — Avec mes poésies ?

ANDREA. — Oui, seigneur.

MACO. — Que vous en semble ?

ANDREA. — CÆCUS NON JUDICIAT DE COLORIS.

MACO. — Portez encore ce *strambotto ;* lisez-le tout haut.

ANDREA. — « De grâce, ô petites étoiles d'amour,
ô ange de jardin, tête de bois, et visage d'Orient,
je suis plus mal pour vous que la vaisseau dans le port.
Je dors, la nuit, à la tempête et au vent.
Tes beautés vinrent de France.
Comme Judas, qui se pendit,
pour l'amour de toi je me fais courtisan.
Je n'attends jamais qu'un tel désir. »

MACO. — Qu'en dites-vous ?

ANDREA. — Ah ! quels vers sentencieux, pleins, coulants, doux, doctes, suaves, fins, agréables, clairs, nets, charmants, polis, sonores, nouveaux, et divins !...

MACO. — Ils vous stupéfient, hein ?

ANDREA. — Ils me stupéfient, m'électrisent et me désespèrent : mais il y a un barbarisme.

MACO. — Lequel ? Le vaisseau dans le port?

ANDREA. — Oui.

MACO. — C'est une licence poétique. Et puis ?

ANDREA. — Le mérite des chevaux ne gît pas dans la croupière.

MACO. — Oui, maître. Maintenant, allez-vous-en ; car, moi, je m'en vais.

ANDREA.— Il y a bien des jours que vous vous en êtes allé.

Scène XIII

MAITRE ANDREA, *seul.*

Je suis d'avis que cet homme, pour être coïon en cramoisi, sot de velours ras sur ras velours, et sot à vingt-quatre carats deviendra le mieux favorisé de cette cour ; et Giannozzo Pandolfini, élevant la voix jusqu'au ciel, a dit sagement : « Je suis heureux d'avoir été loué à Léon, comme fou » ; voulant inférer de là qu'avec les princes il faut être fou, du moins feindre de l'être, et vivre en

fou ; ce fut ainsi que l'entendait messer Gimignano de Modène, docteur, qui, voulant gagner un procès à Mantoue pour Giannino de Correggio, lequel était aussi fondé en droit que le docteur ès lois se mit à jouer de l'épieu devant le duc. Et résolvons-nous vraiment à croire qu'on ne peut faire une plus grande injure à un seigneur que de se montrer sage devant lui. Or, revenons à notre poète : il fera si bien son chemin qu'il deviendra d'abord cardinal selon le vœu, sur le chameau, puisque l'éléphant, dont fut pédadogue Jean-Baptiste d'Aquila, d'abord orfèvre, et puis camérier du pape, par l'entremise de sa belle-sœur, *et cœtera*, est allé se promener. Maintenant, cherchons le Zoppino (1), et menons-le à messire, en qualité d'ambassadeur de la dame, pour remercier notre homme de sa merveilleuse lettre et de son stupéfiant strambotto.

Scène XVI

MAITRE ANDREA, ZOPPINO

ANDREA. — Depuis qu'on invente des baies aux dépens du pauvre monde, il n'y en eut jamais de plus belle que celle-ci.

ZOPPINO. — Je lui dirai que madone Camilla m'envoie vers lui, et que, n'était la crainte de don Diego de Lainis, qui, par jalousie, la fait garder à la maison, il pourrait venir à elle vêtu de ses habits ordinaires ; mais que, pour cette raison, force est qu'il y vienne vêtu en portefaix. Paix ! car la grosse bête a paru. Les fous se donneront du bon temps.

(1) *Le Zoppino*, c'est-à-dire : le petit boîteux, était un ruffian fameux. Cf. l'introduction.

Scène XVII

ZOPPINO, MESSIRE MACO, MAITRE ANDREA

ZOPPINO. — Madone Camilla, ma maîtresse, baise les mains à Votre Seigneurie.

MACO. — Elle est mal de mes œuvres, est-il vrai ?

ZOPPINO. — Ça ne pourrait se dire.

MACO. — Dès qu'elle me fera un fils, je veux lui payer le berceau.

ANDREA, *à Zoppino.* — Que t'en semble ?

ZOPPINO. — Maintenant que je le vois de près, je crois bien qu'elle dit vrai, en disant qu'elle meurt pour lui.

MACO. — Combien de baisers a-t-elle donnés à la petite lettre ?

ZOPPINO. — Oh ! plus de mille.

MACO. — Elle n'est pas dégoûtée, l'hépatique ! Et le strambotto, qu'en a-t-elle fait ?

ZOPPINO. — Elle l'a mis à part.

MACO. — Entre les mains de qui ?

ZOPPINO. — De son tailleur d'habits. Eh ! qu'il aille donc se reposer maintenant, l'archipoëte qui étrille l'âne Pégase, et lui porte le picotin ; il a bien gagné les régales du fumier.

MACO. — Je l'ai improvisé.

ZOPPINO. — Oh ! quelle veine de fou !

MACO. — C'est moi, moi-même.

ZOPPINO. — Vous vous faites honneur au possible.

MACO. — O vous, l'envoyé de la signora, savez vous ce que je veux vous dire, moi ?

ZOPPINO. — Non, Monsieur.

MACO. — Lorsque j'enverrai chercher des biscotes et des massepains, à Sienne, je veux vous en donner deux.

ANDREA, *à Zoppino.* — Ne t'ai-je pas dit qu'il est libéral comme un pape et comme un empereur ? ..

Maintenant, allons nous consulter sur la visite de messer à la dame.

MACO. — Tôt, dépêchons-nous. Oh! Grillo, Grillo! Mets-toi à la fenêtre.

Scène XVIII

GRILLO, *à la fenêtre ;* MESSIRE MACO, MAITRE ANDREA, ZOPPINO

GRILLO. — Que voulez-vous ?

MACO. — Rien... Si, pourtant... Oh ! Grillo !

GRILLO. — Me voici. Que voulez-vous ?

MACO. — Je l'ai oublié.

ANDREA. — Entrez, signor Zoppino.

ZOPPINO. — Que Votre Seigneurie entre donc, maître Andrea !

ANDREA. — Que ce soit Votre Seigneurie !

ZOPPINO. — Ce sera la vôtre.

MACO. — Je veux entrer le premier, moi. Maintenant, entrez après moi.

Scène XX

MAITRE ANDREA, ZOPPINO

ANDREA.— On ne peut faire mieux que de faire prendre à Grillo les habits de Maco, et à celui-ci le costume bergamasque.

ZOPPINO.— Dès qu'il sera assis près de la porte de madone, moi, qui aurai alors changé d'habits, je feindrai de croire qu'il est portefaix, et lui demanderai s'il veut porter un mort au cimetière : toi, tu paraîtras là-dessus, et tu l'engageras à porter ce mort. Grillo fera semblant de ne pas le connaître.

ANDREA. — Très bien.

ZOPPINO.— En même temps je dirai qu'il a été publié un ban au sujet d'un messer Maco que cherche le bargello : fais seulement sortir les amis; et quant à moi, qui prends les devants, je me charge du reste.

Scène XXI

MAITRE ANDREA, GRILLO, *avec les habits de son maître;* MESSER MACO, *avec ceux d'un portefaix.*

ANDREA. — Venez donc... Ah ! ah ! ah !

GRILLO. — Suis-je bien sous le velours ?

MACO. — A qui est-ce que jé ressemble, maître ?

ANDREA. — Ah ! ah ! Oh ! oh ! votre père même ne vous reconnaîtrait pas... Maintenant restez en cervelle. Si vous voyez quelqu'un, faites semblant de vouloir porter une valise de madone; et, si vous ne voyez personne, entrez dans la maison; exécutez les calculs, et passez-vous-en la fantaisie une bonne fois.

MACO. — Le temps me semble durer mille ans, oui, mille ans.

ANDREA. — Allons, suis-le à petits pas, Grillo; et, si ce coquin vous rencontre, passe devant; car, comme tu ressembles à messire Maco, et messire Maco à un portefaix, il n'aura pas de soupçon.

MACO.— Venez près de moi, afin que ce don Espagnol ne me perfore pas les boyaux. Hélas ! Le voyez-vous ! J'ai peur, je tremble.

ANDREA. — Ne craignez rien, allez toujours. (*A part.*) Oh ! quel subtil pendard que Zoppino ! Aux gestes, à la démarche, et à la manière dont il porte la cape et l'épée, on le prendrait pour un vrai jure-dieu.

Scène XXII

ZOPPINO, *travesti* ; MESSER MACO, MAITRE ANDREA GRILLO

ZOPPINO. — Veux-tu porter un mort au cimetière ?

MACO. — Oui, car j'y suis allé...

ZOPPINO. — Comme le pain n'est pas cher, vous autres marauds, vous ne voulez pas prendre de peine.

MACO. — Non, je ne veux pas prendre de peine, si ce n'est avec la valise de Madone.

ANDREA. — Salue ce gentilhomme, portefaix.

MACO. — Vous ne me reconnaissez pas, maître ?

ANDREA. — Que le chancre te mange ! Qui es-tu ?

MACO. — Oh, Dieu ! Je ne suis plus moi depuis que je suis déguisé dans ces habits !... Grillo, ne suis-je pas ton maître ?

GRILLO. — Par le corps de celui que je ne renie pas, je veux te tuer !

ZOPPINO. — Laissez aller cet âne. Je lui en ferai porter, quand il en devrait crever. Il a été publié un ban, d'après lequel quiconque saurait découvrir, sinon prendre, certain messer Maco, venu à Rome sans passe-port, comme un espion, doit, sous peine du poumon, le livrer au gouverneur, et l'on pense que celui-ci veut le châtrer.

GRILLO. — Hélas !

ANDREA. — N'ayez pas peur ; car nous mettrons vos habits à ce portefaix ; et le bargello, croyant que c'est messer Maco, l'arrêtera et le châtrera à votre place.

MACO. — Je suis portefaix ! je suis portefaix ! Je ne suis pas messer Maco. Au secours ! au secours !

ZOPPINO. — Arrête ! arrête ! A l'espion ! au traître ! Ah ! Ah ! Cours-lui après, Grillo, de peur que cela ne finisse mal, ou bien que quelque banquier ne soit son parent et

nous garde ensuite de la haine. Il me semble le voir, comme une grosse chouette, au milieu des comptoirs, avec un tas de gausseurs autour de lui, lesquels se réjouissent d'une pareille farce.

ACTE III

Scène IX

MAITRE ANDREA, MESSIRE MACO

ANDREA. — Vous avez pris la fuite, et ce n'était point nécessaire. Est-ce pour l'amour de vous, que le seigneur Parabolano, qui nous a renvoyés au logis *invisibilium*, m'a fait faire une bravade à la napolitaine ?

MACO. — Le seigneur Giamba... Maintenant, dites-moi par quelle voie on vient au monde, maître ?

ANDREA. — Par un trou.

MACO. — Large, ou étroit ?

ANDREA. — Large comme un four.

MACO. — Qu'y vient-on faire?

ANDREA. — Y vivre.

MACO. — Comment y vit-on ?

ANDREA. — En mangeant et en buvant.

MACO. — J'y vivrai donc, parce que je mange comme un loup, et bois comme un cheval ; oui, par ma foi, j'en jure Dieu (je baise la main). Mais que fait-on quand on a vécu?

ANDREA. — On meurt dans son trou, comme meurent les araignées.

MACO. — Ne sommes-nous point tous fils d'aller et de *ça ira ?*

ANDREA. — Tous d'Adam et d'Eve, mon macaroni sans sel, sans fromage et sans feu !

MACO. — Je pense qu'il sera bon de me faire courtisan à l'aide d'un moule ; et je l'ai rêvé cette nuit, et puis Grillo me l'a dit.

ANDREA. — Vous parlez mieux que ne fait un cancre qui a deux bouches... Et, afin que Votre Seigneurie le sache, les bombardes mêmes, les cloches, les tours se font avec des moules.

MACO. — Je croyais que les tours naissaient, comme elles sont nées à Sienne.

ANDREA. — Vous vous trompiez grossièrement.

MACO. — Me ferai-je bien ?

ANDREA. — Très-bien.

MACO. — Pourquoi ?

ANDREA. — Parce qu'il y a moins de fatigue à faire un homme qu'à faire une bombarde... Mais, puisque vous avez trouvé un si bon expédient, dépêchons-nous.

MACO — Allons ; car je veux me mettre au moule aujourd'hui, ou crever.

Scène XIII

GRILLO, *seul.*

Il me faut trouver maître Mercurio, le meilleur compagnon et le plus gausseur de Rome, parce que maître André a fait croire à messer Maco que ce Mercurio est le médecin préposé aux moules où se font les courtisans... Mais le voilà, par ma foi !

Scène XIV

MAITRE MERCURIO, GRILLO

MERCURIO. — Qu'y a-t-il ?

GRILLO. — Choses surprenantes !... Il est venu ici un gros vilain oiseau de Siennois qui veut devenir cardinal et maître Andréa lui a dit que vous étiez le médecin surintendant des moules où on les fait.

MERCURIO. — N'en dis pas plus : car un de ses domes-

tiques, lequel a été renvoyé pour s'être mis en colère, m'a déjà conté toute l'histoire.

GRILLO. — Ah ! ah ! ah !

MERCURIO. — Je veux que nous mettions notre homme dans une de ces grandes chaudières pleines d'eau ; mais je lui ferai premièrement prendre une dose de pilules.

GRILLO. — Ah ! ah ! ah !... Allons, vite ; car messire Priamo et maître Andrea nous attendent.

ACTE IV

Scène I

MAITRE ANDREA, MESSER MACO, MAITRE MERCURIO, GRILLO

ANDREA. — Nous sommes d'accord sur le prix, et messer Maco, avec un courage siennois, se risquera à prendre les pilules.

MACO. — Ces pilules-là me donnent beaucoup à penser, beaucoup.

MERCURIO. — *Pilolarum Romanæ Curiæ sunt dulciora.*

GRILLO. — Plaisantez avec les saints, laissez de côté les valets.

MACO. — Pourquoi dis-tu cela, toi ?

GRILLO. — N'entendez-vous pas que le médecin blasphème comme un joueur ?

MACO. — Il parle comme un savant, imbécile !... (*A Mercurio.*) Occupez-vous de moi, *domine mi.*

MERCURIO. — *Dico vobis, dulciora sunt Curiæ Romanæ pilolarum.*

MACO. — *Nego istam.*

MERCURIO. — *A progressus herbi, et in verbis, sic*

inquit, totiens quotiens aliquo cortigianos diventare volunt, pilolarum accipere necessitatis est.

MACO. — *Cortigianos !...* Pétrarque ne le dit point.

ANDREA. — Il le dit en mille endroits.

MACO. — C'est vrai. Pétrarque le dit dans ce sonnet : *È si debile il filo*, etc.

ANDREA. — Vous êtes plus docte que ne fut Roland.

MERCURIO. — Pour conclure, votre seigneurie connaît-elle les nèfles ?

MACO. — Oui, messire.

MERCURIO. — Les nèfles de Sienne sont les pilules de Rome.

MACO. — Si les pilules de Rome sont les nèfles de Sienne, j'en prendrai à l'infini.

GRLLO. — Qui chante toute la nuit.

MACO. — Que dis-tu ?

GRILLO. — Je dis que tout sera pour le mieux, si vous vous dépêchez ; car je vais épier quelle pensée fait le moule de votre affaire.

MACO. — Va donc, et choisis le moule le plus aisé à mettre ?

GRILLO. — J'y vais.

MACO. — Ecoute... Prends le plus beau qu'il y ait ?

GRILLO. — J'entends.

MACO. — Sais-tu, Grillo ?... prends garde que personne ne se fasse courtisan avant moi ?

GRILLO. — Je vous le promets.

ANDREA. — N'oublie point la romaine (1), car, aussitôt que nous l'aurons moulé, il faut le peser et payer tant par livre, suivant l'ordre de l'hermine.

GRILLO. — Rien n'y manquera.

ANDREA. — Il n'y a rien de plus à faire, sinon que vous juriez de me bien caresser quand vous serez fait courtisan et cardinal ; car un homme n'est pas plus tôt entré

(1) La balance romaine.

à la cour qu'il change de gamme, et de docte, sage et bon qu'il était devient ignorant, fou et méchant... Tout vil coquin, dès qu'il entend frémir la soie dont il est vêtu, dédaigne tout le monde, et il est l'ennemi mortel de qui lui a rendu service, parce qu'il a honte d'avouer qu'il s'est trouvé dans la misère... si bien que... Jurez donc !

MACO. — Je vous passerai la main sous le menton.

ANDREA. — Plaisanteries d'enfants. Allons, jurez là.

MACO. — Par la Sainte Croix ?

ANDREA. — Serment de femmes.

MACO. — Par le saint Evangile ?

ANDREA. — Ainsi disent les villageois.

MACO. — Par la foi de Dieu ?

ANDREA. — Parole de portefaix.

MACO. — Par mon âme ?

ANDREA. — Conscience d'hypocrites.

MACO. — Par le corps du monde ?

ANDREA. — Coïonneries de sots.

MACO. — Voulez-vous que je jure par le corps du Seigneur Dieu ?

MERCURIO. — « Plaisantez avec les saints et ne vous frottez pas aux diables », a dit tout à l'heure Grillo.

MACO. — Je veux contenter maître Mercurio, je le veux.

ANDREA. — Ne vous ai-je pas dit que le blasphème est nécessaire au courtisan ?

MACO. — Oui ; mais je l'avais oublié.

MERCURIO. — Ne perdons point de temps, car le moule se refroidira, et le bois coûte cher à Rome.

MACO. — Si vous attendez, j'en enverrai chercher une charge à Sienne.

ANDREA. — Ah ! ah ! ah ! quel fou plus que parfait !

MACO. — Que dites-vous ?

MERCURIO. — Que vous serez courtisan plus que parfait !

MACO. — Grand merci, médecin.

GRILLO. — Les pilules, le moule et le monde entier vous attendent.

MACO. — La lune, où se trouve-t-elle ?

MERCURIO. — *In Colocut.*

MACO. — Si elle n'est pas à son quinzième jour, il suffit.

MERCURIO. — Il y a peut-être un an qu'elle y fut.

MACO. — Je peux donc prendre les pilules *sine timore influxi?*

MERCURIO. — Le mieux du monde.

ANDREA. — Entrez, allez là.

MACO. — J'y vais, j'entre.

Scène XIII

GRILLO, *seul.*

Ah ! ah ! ah ! messer Maco a été mis dans la chaudière, au lieu d'être mis au moule ; et il a vidé ses boyaux comme vomit celui dont l'estomac ne peut supporter la chaleur. On l'a parfumé, rasé, rhabillé, si bien qu'il s'imagine n'être plus le même. Il saute, danse, chante, et dit des choses... et avec de si vilains propos, qu'on le croirait plutôt de Bergame que de Sienne... Et maître Andrea, feignant d'être émerveillé de chaque parole qui s'échappe de sa bouche, lui fait croire, avec des jurements inouïs, qu'il est le plus beau courtisan qu'on ait jamais vu... Et messer Maco, qui se complaît dans cette idée, se persuade qu'il est encore plus beau qu'on ne dit. Ah ! ah ! ah !... Et il veut, à toute force, briser la chaudière, afin qu'on ne fasse dedans aucun autre courtisan beau comme lui... Et il m'envoie chercher des massepains à Sienne ; et il m'a dit que, si je ne reviens tout à l'heure, il me donnera des coups... Et il attendra... le merle blanc. Le plaisant sera, quand, au sortir de sa chaudière, on lui présentera un miroir concave, qui montre les visa-

ges contrefaits... Oh ! quel amusement !... S'il ne me fallait point aller au jardin de messer Agostino Chigi, je resterais à voir cette comédie, mais je ne peux pas. Adieu, Rosso ; je ne t'avais pas aperçu.

Scène XVII

MAITRE ANDREA, MESSER MACO, MAITRE MERCURIO, *avec un miroir qui montre le visage contrefait.*

ANDREA. — « A la garde de Dieu ! car peu de sens suffit », dit la devise que porte écrite le Tedeschino sur sa rondache.

MACO. — Oh ! le beau, le divin courtisan que je suis !...

MERCURIO. — En mille ans, on n'en ferait point un autre.

MACO. — Je veux me tenir sur mon quant à moi, maintenant que je me sens devenu courtisan.

ANDREA. — Mirez-vous un peu, et ne faites point les folies que fit sire Narcisse.

MACO. — Je me mirerai le visage, donnez... Oh ! quel tourment j'ai souffert !... J'aimerais mieux accoucher qu'être mis au moule.

ANDREA. — Regardez-vous donc une fois.

MACO. — O Dieu ! ô Seigneur ! je suis défiguré !... Ah ! voleurs, rendez-moi mon visage, rendez-moi ma tête, mes cheveux, mon nez !... Oh ! quelle bouche !... hélas ! quels yeux !... *Commendo spiritum meum.*

MERCURIO. — Levez-vous... Ce sont des frissons et des vapeurs qui vous obscurcissent le cerveau.

ANDREA. — Mirez-vous, et vous verrez que ç'a été un accident.

MACO. — Je me regarde. (*Tenant le miroir vrai à la*

main.) Ah ! je sors de ce cauchemar !... Le miroir est tout à fait moi.

ANDREA. — Votre Seigneurie nous a tiré une carotte, en disant que vous étiez défiguré.

MACO. — Je suis raccommodé, je suis vivant, je suis moi. Et je veux maintenant être tout Rome ; je veux écorcher le gouverneur, qui me faisait chercher par le prévôt... Je veux blasphémer, je veux porter des armes, je veux posséder toutes les dames... Allez-vous-en, médecin !... Notre putain, votre putain !... Eloigne-toi, maître ; car, par le corps !... Tu ne me reconnais pas, maintenant que je suis courtisan ? Ah !...

MERCURIO. — Je me recommande à Votre Seigneurie. Au revoir.

ANDREA. — Ah ! ah ! ah !

MACO. — Je veux être aujourd'hui évêque, demain cardinal, et ce soir pape !... Tu vois la maison de la Camilla ? frappe fort.

Scène XVIII

BIAGINA, MAITRE ANDREA, MESSER MACO

BIAGINA. — Qui frappe ?

ANDREA. — Ouvre au signor.

BIAGINA. — Quel est ce signor ?

ANDREA. — Le signor Maco.

BIAGINA. — Quel signor Maco ?

MACO. — Que Dieu te donne le mal an, mauvaise truie !

BIAGINA. — La dame est en compagnie.

MACO. — Chassez toute cette compagnie.

BIAGINA. — Comment ! chasser les amis de ma maîtresse !

MACO. — Oui, chasser... sinon je te donnerai, à toi, une procession de coups d'étrivière, et à elle je lui administrerai un millier de clystères d'eau froide.

ANDREA. — Ouvre au nouveau courtisan.

BIAGINA. — Je suis des vôtres, maître Andrea.

ANDREA. — Tire la corde.

BIAGINA. — Tout à l'heure.

MACO. — Que dit-elle ?

ANDREA. — Qu'elle vous adore.

MACO. — Qu'elle meure !

BIAGINA. — Oh ! quel gros fou !

MACO. — Que marmotte-t-elle ?

ANDREA. — Elle s'excuse, sur ce qu'elle ne vous connaissait pas.

MACO. — Je veux être connu, je le veux !

ANDREA. — Que Votre Seigneurie entre.

MACO. — J'entre... Par le sang ! je vous mettrai toutes sous clef.

Scène VI

MAITRE ANDREA, *seul.*

Mon vilain s'est jeté sur la Camilla comme le vautour sur sa proie, et il lui conte son amour avec autant de « Je jure Dieu, je vous baise les mains », qu'un jeune Castillan amoureux. Don Sancio en conterait plus en moins de paroles... Il hâble à la napolitaine, il soupire à l'espagnole, il rit à la siennoise, et il sollicite en courtisan... Et il veut copuler avec elle de toutes les façons du monde, si bien que la dame en crève de rire... Mais voilà le Zoppino !... Çà, tu avais disparu en un clin d'œil, comme la viande servie sur la table du Commun ?

Scène VII

ZOPPINO, MAITRE ANDREA.

ZOPPINO. — Je suis parti, parce que les folies de ton Siennois sont si sottes qu'elles me plaisent peu.

ANDREA. — Par Dieu ! tu dis vrai ; elles me sont devenues ennuyeuses, à moi aussi.

ZOPPINO. — Saís-tu ce qui en adviendra !

ANDREA. — Quoi ?

ZOPPINO. — En nous y frottant, nous voilà imbéciles comme lui... si bien que... Echangeons nos capes et nos bonnets ; puis, avec des paroles hardies, assaillons la maison de la dame et faisons sauter notre homme par les fenêtres : elles sont si basses qu'il ne peut se faire aucun mal.

ANDRÉA. — Bien dit. Prends ma cape, donne-moi la tienne.

ZOPPINO. — Donne-moi ton bonnet, voici le mien.

ANDREA. — Lors même que nous ne serions point déguisés, il ne nous reconnaîtrait point, tant il est bête !

ZOPPINO. — Enfonce la porte, crie, tempête, menace.

(*Zoppino et maître Andrea se répondent en mauvais espagnol.*)

ANDREA. — Ah ! vaurien ! fils de pute ! traître !

ZOPPINO. — Bourgeois ! je veux te couper la tête !

ANDREA. — Qu'on le pende !... qu'on le pende !...

Scène VIII.

MESSER MACO *saute par la fenêtre en pourpoint.*

MACO. — Je suis mort !... Accourez ! dans la rue ! dans la rue !... Les Espagnols m'ont fait un trou par derrière. . avec l'épée ! Où vais-je ?... où m'enfuir ? où me cacher ?

Scène XX

MESSIRE MACO, *en pourpoint ;* PARABOLAN, VALÈRE, ARCOLANO, TOGNA, ALVIGIA

MACO. — Les Espagnols ! les Espagnols !

PARABOLAN. — Voici messer Maco.

MACO. — Les Espagnols m'ont taillé en pièces !...

PARABOLAN. — Qu'avez-vous à faire avec les Espagnols ?

MACO. — Laissez-moi reprendre haleine... Je, je, je...

PARABOLAN. — Allons, dites.

MACO. — J'a... j'allais.

VALÈRE. — Où ?

MACO. — J'a... j'allais, ou plutôt j'étais allé, ou plutôt j'étais, ou plutôt j'allais à ma... à madone Ca... Car mille... Je ne peux pas me remettre... Ecoutez-moi, si vous voulez que je vous conte le fait... Maître Andréa m'avait fait courtisan au moule, et le diable me gâta ; puis, je me raccommodai, puis je me regâtai, puis maître Andrea me raccommoda ; et lorsque je fus refait vert galant comme vous voyez, j'allai chez Madone Camilla, parce que j'y pouvais aller ; je le pouvais, parce que je suis courtisan, je le suis... Et les Espagnols me firent descendre, à ce qu'il me sembla, d'une fenêtre haute, haute !...

PARABOLAN. — Aujourd'hui encore vous commettiez de vos extravagances !... Mais, certes, Dieu protège les enfants et les fous.

MACO. — De quelle façon ?

PARABOLAN. — De la façon dont il vous a aidé, vous qui étiez gâté, et qui fûtes raccommodé... Combien de gens viennent à Rome bien accommodés, qui s'en retournent défaits chez eux sans trouver personne qui prenne soin, non vraiment de les refaire, mais d'empêcher qu'ils ne se gâtent tout à fait d'une manière irréparable !... Et l'on n'a égard ni à la noblesse, ni à la sagesse !

LES LETTRES (1)

—

AU DUC PERPÉTUEL DE FLORENCE

EN LUI OFFRANT LA TALANTA

Voici, ô ma véritable idole ! que j'offre sur l'autel de vos honneurs suprêmes une de mes œuvres, telle que vient de la produire mon petit génie dans sa grande pauvreté. Je vous l'offre, afin de donner une preuve du respect que je dois à la Divinité de ces honneurs, non que l'on puisse rien ajouter à la gloire qui les environne; car, de même que les simples planches, qui enferment les ossements sacrés de votre père immortel, surpassent en dignité et en magnificence les marbres sculptés qui les recouvrent; ainsi vos célestes vertus, que rehausse encore votre modestie, surpassent tout ce qu'on vénère chez les hommes. Mais comme c'est le cœur qui présente cette œuvre à la mansuétude dont vous êtes doué, agréez les sentiments de ce cœur : agréez-les, seigneur; car, certes, ils sont les plus entiers, les plus ardents, les plus intrinsèques, les plus efficaces, les plus tendres, les plus fervents et les plus incomparables, qui aient jamais occupé, avec la force des passions mêmes, cœur d'homme

(1) *Il primo [secondo, terzo, quarto, quinto, sesto] libro de le lettere di M. Pietro Aretino Parigi Matteo il Maestro, 1609*, 6 vol. in-8.

Baschet, *Documenti inediti su Pietro Aretino* (Archivio Storico italiano Terza Seria, tome III, partie II), Florence, 1866.

vivant...; et vraiment la Fortune qui les prive de la faveur de votre Excellence, voit bien que moins votre Excellence les considère, plus s'accroît leur désir de l'adorer.

L'humilissime esclave.

—

AU PICOLOMINI (1)

SUR LA COMÉDIE DE L'HYPOCRITE ET LA TRAGÉDIE DE CHRIST

O Alexandre, créature noble, esprit distingué ! dans les heures que j'ai dérobées au sommeil, durant environ vingt nuits, j'ai, comme on sait, composé deux comédies : l'une, intitulée *la Talanta*, qui est celle-ci, que j'envoie à Votre Seigneurie, et l'autre, appelée *l'Hypocrite*, qui est celle que j'ai envoyée au duc de Florence. Or, dans le cas où vous ne trouveriez rien qui vaille dans cette comédie, accusez-en mon peu de savoir, et aussi la circonstance qui me contraignit à l'achever en moins de temps qu'on n'en mit à la transcrire... Mais j'espère, Dieu aidant, montrer ce que je sais faire dans la tragédie de *Christ*, à laquelle je travaille sans relâche. En attendant, je vous salue avec une affection d'ami, et une tendresse de père.

—

AU SCULPTEUR TRIBOLO

A PROPOS D'UNE ŒUVRE DU TITIEN

Faisant votre éloge, voici encore l'auteur de ce *Saint-*

(1) L'auteur du Dialogue *dove si ragiona della bella creanza delle donne.*

(2) M. Pierre Gauthiez pense que cette tragédie du *Christ* est devenue *le livre de l'Humanité de Christ.*

Pierre martyr qui, lorsque vous le vîtes, vous et Benvenuto (1), vous changea en images de la stupeur ; car, ayant fixé sur cette œuvre les yeux du visage et les lumières de l'esprit, vous avez saisi toutes les vraies terreurs de la mort et toutes les vraies douleurs de la vie sur le front et dans les membres de l'homme tombé à terre, vous émerveillant du froid et de la pâleur qui lui apparaissent jusqu'au bout du nez et dans les extrémités du corps, et, ne pouvant vous contenir, vous avez poussé un cri, lorsqu'en regardant son compagnon qui fuit, vous avez remarqué sur son visage la blancheur de la lâcheté et la pâleur de l'épouvante. Vraiment, vous avez jugé le mérite de ce grand tableau, en me disant qu'il n'y avait point de plus belle chose en Italie. Quel admirable groupe d'enfants en l'air et se détachant si bien des arbres qui y répandent leurs branches et leurs feuilles ! Quel paysage recueilli dans sa simplicité naturelle ! Comme les rochers sont herbeux et comme l'eau les baigne bien, cette eau que fait courir la verve du divin Titien, dont la bienveillance modeste vous salue très chaudement...

—

AU NON MOINS PRUDENT QUE VALEUREUX SEIGNEUR GUIDO BALDO, DUC D'URBIN

EN LUI DÉDIANT L'HYPOCRITE

Comme il me paraissait, ô vraiment digne fils et successeur du clair François Marie, que la Dédicace de cette petite chose à votre Grande Excellence n'était ni votre honneur ni ma dette, je pensai à la retourner à quelqu'autre Grand Maître et je l'aurais fait si ma Conscience y avait consenti. Celle-ci, persuadée par son jugement, que dans un

(1) Benvenuto Cellini.

semblable acte je manquerais de discrétion, ne m'en reprit pas autrement que si la présente comédie avait été une vierge simplette et le personnage auquel je délibérais de l'envoyer, un adultère insolent, attendu que le péril que courrait la demoiselle précitée, en parvenant dans le ressort de l'homme que je dis, la menacerait même si elle s'en allait ailleurs ; car les princes qui aujourd'hui dirigent autrui au lieu de chercher à tranquilliser les esprits de leurs peuples, avec l'allégresse des spectacles, emploient toute leur industrie à les soulever avec la cruauté des travaux. Il m'a donc bien fallu obéir et à la sage Raison et à la Conscience sévère qui ont voulu que je la dédiasse à vous seul, parce que vous seul, en chaque action, gardez la majesté au trône et au lieu où vous conservent la bienfaisance de Dieu et la condition du mérite. Daignez donc la lire comme récréation de ces pensers magnanimes, qui, engendrés dans votre haute intelligence par l'héroïsme de leur propre générosité, accouchèrent à son temps, des fruits d'une nouvelle louange, d'un insolite honneur et d'une gloire inusitée.

—

AU MARQUIS DE MANTOUE

POUR SE MOQUER DE DIVERS PERSONNAGES

Vous ayant choisi pour mon Dieu parmi les hommes, force est que j'essaye de tous les moyens pour vous montrer combien est grande ma dévotion et, puisqu'en toutes choses je suis infime, il faut bien que ce soit au moyen d'infimes présents que je fasse souvenir Votre Altesse de mon fidèle et entier attachement. Je vous envoie donc, non en don, mais pour vous rappeler que je vous adore, quatre peignes d'ébène ; parmi eux, le plus noir est celui dont Vénus se servait pour peigner

ses crins d'or, et cependant on est là-dessus d'opinions diverses; il y en a qui disent que c'était le peigne de la Révérende, concubine de Grassis (1) ; d'autres, celui de Madone Honesta, épouse de ce coquin d'Armellino (2) ; qui dit une chose, qui une autre. Mon opinion, à moi, est que ce doit être le peigne de la sacratissime Nonne, lavandière du pédant Adrien (3). Je l'ai eu par nécromancie.

Les autres sont très certainement ceux dont Mars se peignait la barbe, et les lui a enlevés de force l'horrible Malatesta des Médicis. C'est maître Pasquin qui me les a donnés.

Je vous envoie encore une paire d'éperons d'os de mule : ils ont appartenu à saint Pierre, premier pape, et leur généalogie serait trop longue à raconter. Suffit que le Pontife cherche à les avoir, parce qu'il croit qu'avec une paire d'éperons d'os de buffle il va tout de suite chasser les Turcs, comme Sa Sainteté pousse sa mule en la piquant par en dessous. Mais moi, qui suis un désespéré et qui crois à peine au *Credo*, je ne veux pas que cette grosse bête les ait, et, pour que la Croisade n'aille pas plus avant, je les donne à Votre Excellence.

De plus, je vous envoie une chaîne, très noire, fine et fort jolie, féminine et amoureuse. Elle appartenait à Cupidon, ce fripon de bardache, et je ne sais comment elle m'est venue entre les mains.

Je vous adresse encore une boîte de musc. Cette boîte, certain chevalier de Malvezzi l'a rapportée de Rhodes, et il prétend que le grand Turc la lui a donnée à l'occasion d'une épouvantable prouesse dont il fut le héros, lors de la reddition de la Levra. Daignez donc, Prince

(1) Pâris des Grassis était le maître des cérémonies de Léon X.
(2) Un cardinal.
(3) Adrien VI, le pape hollandais, qui avait été *pedante* (précepteur) de Charles Quint.

très courtois, accepter ces bagatelles, par égard pour l'affection que je vous porte et, cela faisant, vous me rendrez certain que mon attachement vous est cher. Mais, comme je sais que c'est la coutume de votre gentillesse de rendre cent pour un, je vous supplie de me faire acheter deux bonnets d'hommes, l'un de drap d'or et d'argent, parfilé de soie noire, comme on les porte à Mantoue, l'autre de soie noire et d'or. Je mettrai cela au nombre des faveurs infinies que j'ai reçues de Votre Seigneurie Illustrissime.

Monseigneur, si je vous harcèle ainsi de mes demandes de grâces, ce n'est point chez moi présomption : un si grand Prince que vous ne doit pas congédier ses serviteurs sans leur accorder leurs requêtes, et le devoir des grands seigneurs est d'en agir comme vous faites, vous qui accordez à tous des grâces délicates et rendez chacun heureux et content, non pas seulement en promesses. C'est pourquoi, le plus humblement que je puis, je vous supplie de me faire une singulière faveur et je m'adresse à vous, d'un front aussi assuré que je m'adresse d'ordinaire au Cardinal de Médicis, père de Votre Excellence. La faveur que je vous demande c'est l'octroi de l'ordre du Camp à Primo Perini, noble Florentin, porteur de la présente. Je sais que Votre Excellence Illustrissime a pris la ferme résolution de ne plus l'accorder, mais je n'en estime que davantage cette distinction : d'avoir ce qui ne se refuse à personne, ce ne serait pas aussi flatteur pour mon attachement.

Si néanmoins Votre Seigneurie Illustrissime était résolue à ne pas le faire, je la conjure, par cette langue destinée à chanter ses louanges, qu'au moins elle daigne me faire obtenir celui de Nuvolara, et je vous jure, par l'amour que je porte à votre honneur, que vous me faites en ce cas une faveur unique et dont vous aurez bon remerciement.

J'oubliais justement quelque chose. J'ai reçu de Rome

un petit bronze, personnage nu, d'une haute antiquité, trouvé dans les fondations des latrines que fait édifier le prodigue Trincaforte (1) à la perpétuelle mémoire du pontificat d'Adrien VI et de son propre Datariat. Les connaisseurs, comme qui dirait Zeccotto, le Génois, disent qu'il est de la main d'Hénoch et d'Hélie, et je le crois, puisque Hélie et Hénoch étaient sculpteurs et prophètes. Comme j'aime fort Mantoue et que je ne veux pas qu'un objet si rare tombe entre les mains d'ignorants, je l'envoie au Mainoldo, joaillier des Antonins ; vraiment, maître Mainoldo est digne d'avoir un tel morceau de sculpture et, que Votre Seigneurie Illustrissime le sache, le Pape en a offert je ne sais combien de milliers d'écus. L'expérimenté Mainoldo s'estimera donc heureux de l'avoir, par main de notaire. Au cas que Votre Seigneurie invincible aille conférer de quelque porcelaine avec le gentil messer Mainoldo, qu'elle le lui montre et le lui fasse paraître d'or.

Le signor Giovanni, qui est à l'extrême-onction pour l'amour de vous, baise les mains et les pieds à Votre Excellence et vous recommande le différend qui le ruine ; vous savez combien il est votre serviteur et que nul autre au monde ne vous adore davantage. Vous pourrez faire de lui ce que vous voudrez, et je crois que ce ne sera pas dans bien longtemps. Rien d'autre. La vigile du corps et du sang du Christ. De Reggio, MDXXIII.

De Votre Excellentissime Seigneurie,

le dévoué serviteur.

(1) Le cardinal hollandais Enckfort, en italien Nincaforte ; l'Arétin en fait Trincaforte, c'est-à-dire Trinque-fort.

AU MARQUIS DE MANTOUE

SUR UNE COPIE DU LAOCOON ET UNE STATUE DE JUPITER

Excellent Prince,

Je vous baise les mains et, autant que je le puis, vous remercie du don, digne d'être offert à plus grand personnage que moi. Je m'en parerai pour l'amour de vous et je suis fâché que le porteur n'ait pu, à cause de quelque ornementation inachevée, vous rapporter un petit travail que j'envoie à Votre Excellence en témoignage de mon attachement.

J'ai fait copier en stuc le Laocoon antique du Belvédère, à peu près de la hauteur d'un bras, et au jugement du Pape ainsi que de tous les sculpteurs de Rome, on n'a jamais exécuté copie si parfaite. Celui qui l'a faite est Jacopo Sansovino ; don messer Giulio, votre peintre (1), peut vous dire quel homme il est. Il a passé tout l'hiver à achever cette copie, et Notre Seigneur est souvent allé au Belvédère le voir travailler. Enfin, sous dix jours je vous l'expédie, accompagné de quelques petites autres nouveautés. Hier soir, Notre Seigneur m'a justement dit que le tableau de Raphaël était à peu près fini de copier à Florence, et qu'aussitôt il l'enverrait à Votre Excellentissime Seigneurie.

Maître Pasquin se fait à mon nom, cette année, et il a un succès!... Dieu réchappe tout fidèle chrétien des mauvaises langues des poètes! Pour moi, Monseigneur, tout ce que Pasquin dit, je vous l'enverrai, et, en fidèle serviteur, je me recommande à Votre Excellence. De Rome, le 20... MDXXIV.

Je serai un misérable si je ne vous envoyai un petit sonnet. Le sujet est celui-ci. Ces jours derniers, dans la vigne de ce scélérat de Cardinal Armellino, on a trouvé

(1) Jules Romain.

un Jupiter, l'une des plus belles et des plus grandes statues qui soient à Rome. Le susdit sonnet en a pris l'occasion de naître.

SONNET.

Il y eut autrefois sept merveilles du monde,
Ainsi parle messer Pline, qui fut homme docte;
Mais celles qu'on a vues de nos jours sont huit,
Comme le Jove (1) le met dans ses Chroniques.

La première fut que Milan se perdit,
Puisque le pape Léon mourut, sans dire mot;
La suivante, le pontificat de l'ignare pédant (2);

La quatrième, que Rhodes se rendit;
Lorsque *a porta inferi* Adrien,
En moins d'un an alla heurter bien fort,
Cinquième allégresse de tout bon Chrétien;

La sixième fut que la haute prudence de Clément
Prononça l'inutile serment de foi catholique,
Et fut élu Pape, canoniquement;

La septième n'est rien:
C'est que se fit prendre, comme par plaisanterie,
Avec tous ses Paladins le roi de France;

Mais à la balance
Donne le trait cette huitième, qui va nous stupéfier,
Car nul ne devine ce que je vais vous dire.

Je n'entends point parler
Du Sermoneta en l'art militaire,
Ni du galant Alcion, qui se le fait faire;

Mais c'est à vous renverser,
De penser que le divin Jupiter
Se soit fait le vigneron de l'Armellino!

(1) Paul Jove.
(2) Adrien VI.

A CLÉMENT VII

EN MANIÈRE DE CONSOLATION

La fortune a beau régir les destinées des hommes de telle sorte que toute leur prévoyance ne saurait prévaloir contre elle, néanmoins elle perd ses droits dès que Dieu veut y mettre la main. Quiconque tombe de si haut que Votre Sainteté doit donc se tourner vers Jésus, les prières à la bouche, et non contre le Destin, en exhalant des plaintes. Il était de toute nécessité que le vicaire de Christ, en souffrant les misères de l'heure présente, payât pour les fautes des autres, et la justice avec laquelle le Ciel châtie les péchés n'apparaissait pas clairement, si votre prison n'en portait témoignage. Consolez-vous donc dans les angoisses où vous êtes, puisque sa volonté vous a placé en la puissance de César, et que vous pourrez du même coup éprouver la miséricorde divine et la clémence humaine. Si pour un prince toujours ferme, toujours prudent, toujours préparé aux insultes du Destin, après qu'il a tout fait pour se mettre à l'abri de ses coups, c'est un honneur que de supporter patiemment tous les malheurs que l'adversité du Destin veut qu'il supporte, quelle gloire sera la vôtre, si, ceint de patience, après avoir encore surpassé ce Prince en adresse, en fermeté, en prudence, vous souffrez ce que la volonté de Dieu vous impose ! Recueillez en vous-même votre suprême intelligence et, examinant chacune de ses facultés, sachez me dire s'il est digne d'elle de ne pas espérer monter plus haut encore que vous n'êtes monté. Ne doutez pas que Dieu ne veuille soutenir la religion de son Eglise, qu'en la soutenant il ne vous dirige, et que, s'il vous dirige, votre chute ne soit qu'apparente, non effective. Ce qui doit être effectif, et non pas seulement apparent, c'est la manière d'agir du

Pontife, qui doit penser au pardon et non à la vengeance ; vous n'aurez pas plutôt songé à pardonner au lieu de vous venger que vous vous proposerez ainsi une fin convenable à la haute dignité dont vous êtes revêtu. Quelle œuvre serait plus propre à exalter au delà de toute limite le nom du Sanctissime et du Béatissime que de vaincre les haines par la piété et la perfidie par la générosité ? La meule aiguise le fer et le rend apte à couper les choses les plus dures ; de même l'adversité aiguise les cœurs généreux de telle sorte qu'ils se moquent de la Fortune ; elle en sera pour sa courte honte, si vous ne lui rapportez pas à elle l'immensité du désastre qui vous prive de la liberté. On ne peut nier qu'elle ne vous ait assailli de toutes sortes de cruelles injures et que, par sa faute, vous n'ayez rencontré de la perfidie dans Rome même, de la fraude chez vos amis, de la faiblesse chez vos capitaines, de l'ingratitude chez ceux que vous aviez comblés de bienfaits, de la trahison chez ceux qui vous devaient fidélité, de l'envie chez les potentats ; mais, si Dieu fût resté neutre, vous auriez montré à la Fortune, par votre habileté, que c'était à elle non de commander, mais d'obéir. A Dieu seul, qui peut tout, vous devez tout rapporter, et, en lui rapportant tout, lui rendre grâces. L'Empereur étant le ferme appui de cette Foi dont vous êtes le père, Dieu vous a mis en son pouvoir pour que vous unissiez vos intentions avec les intentions de l'Empereur. Votre honneur ne fera que s'accroître et resplendir davantage dans l'Univers entier. Voici que le bon Charles, tout mansuétude, revient à vous comme il était autrefois, le voici agenouillé devant vous, avec l'humilité due à celui qui tient sur la terre la place du Christ : en le haut rang où est César, Sa Majesté ne garde nul orgueil. Appuyez-vous donc au bras de la puissance qu'il tient d'en haut et, dirigeant la pointe de sa catholique épée sur le cœur féroce de l'Orient, tournez-le contre l'objet de votre courroux. Ainsi de la

déplorable situation où vous ont placé les fautes et les péchés du Clergé, vous sortirez à votre gloire et à votre louange, emportant le prix de la patience avec laquelle a tout enduré la ferme constance de Votre Sainteté, dont je baise les pieds bien dévotement. De Venise, le dernier jour de mai MDXXVII.

AU MARQUIS DE MANTOUE

A PROPOS D'OUVRAGES DU TITIEN, DU SANSOVINO ET DE SÉBASTIEN DEL PIOMBO

Comme je sais que Votre Excellence veut que ceux à qui elle donne la remercient en ne lui faisant pas de remerciement, je lui dirai seulement que Mazzone, mon serviteur, m'a rapporté les cinquante écus et le pourpoint de drap d'or que vous m'envoyez. Je vous dirai encore de vous souvenir de la promesse que vous avez faite à Titien, à l'occasion de mon portrait, que je vous ai fait offrir en mon nom. Je crois que messer Jacopo Sansovino, artiste d'un rare talent, ornera votre chambre d'une Vénus si vraie qu'elle remplit de désirs libidineux la fantaisie de quiconque la regarde. J'ai dit à Sebastiano, ce peintre merveilleux, que votre souhait était qu'il vous fît quelque tableau de son invention, mais qu'il vous plairait que ce ne fussent pas de ses hypocrisies habituelles, de ses clous et de ses stygmates : il m'a juré de vous peindre quelque chose de surprenant ; quand sera-ce? voilà ce que se réserve *in petto* la fantasque humeur qui trop souvent bataille en la tête des gens comme lui.

Je le harcélerai, taquinerai et presserai tant que, j'en ai bon espoir, il en viendra à bout. En attendant, Titien et moi nous vous baisons les mains. Venise, le 26 d'août MDXXVII.

—

AU SIGNOR CESARE FREGOSO

A PROPOS D'UNE TOQUE

Le présent d'une toque, avec ses ferrets et son médaillon, que m'a fait Votre Excellence, est arrivé plus à temps que n'arrive une corbeille de fruits quand on dîne et qu'à la fin du repas la réclamait la fantaisie de l'appétit. Je voulais justement faire cadeau d'une toque garnie dans le genre de la nôtre et j'allais envoyer l'acheter, quand un de vos serviteurs vient à point me poser celle-ci devant moi. Je lui ai fait fête, et pour sa beauté et parce que je la désirais avec autant d'ardeur que peut-être Votre Seigneurie Illustrissime, à laquelle je me recommande, désire le livre des Sonnets et des Figures luxurieuses, que je lui envoie en échange. De Venise le 9 de novembre MDXXVII.

—

A L'ABBÉ GONZAGA

POUR LUI FAIRE PRÉSENT D'UN BARBE

Votre Seigneurie voudra bien accepter en cadeau le jeune cheval barbe qu'en partant pour Venise j'ai laissé dans son écurie ; cette ville me plaît tellement que, maintenant, c'est un cheval de bois que j'ai à me procurer, si je veux chevaucher à travers ses eaux. Son Excellence votre cousin (1) m'avait déjà donné deux chevaux, un maure et un turc, qui m'étaient de beaucoup de prix : j'espère que le mien en aura autant pour vous et que vous l'accepterez volontiers. Si vous ne voulez l'avoir que contre échange, attendez que je parte, et alors vous

(1) Le marquis de Mantoue.

m'en donnerez un autre ; mais vous serez longtemps avant d'avoir à me faire ce troc, car mon intention est de rester ici à tout jamais : est bien fou quiconque ne sait pas vivre en Paradis! Si j'avais su qu'ici on pouvait conserver une monture, j'aurais gardé Lubino, que j'ai donné au marquis ; je l'aurais gardé, autant en souvenir du pape Clément,qui m'en aurait fait cadeau, que pour sa beauté ; ayant entendu dire que ce pays était magnifique, j'aurais bien dû m'imaginer qu'une haquenée y pouvait subsister par magie. La mienne, en tous cas, est bien placée. Je me recommande à Votre Excellence. De Venise, le 8 de juin MDXX.

—

A MESSER GIROLAMO AGNELLI

EN REMERCIEMENT

Je ne veux point parler des soixante écus au soleil que vous m'avez fait remettre pour le compte du cheval ; je vous dis seulement que si j'avais le renom de saint autant que j'ai celui de diable, ou si j'étais l'ami du pape autant que j'en suis l'ennemi, pour sûr les bonnes gens, voyant tant de monde venir chez moi, croiraient que j'opère des miracles ou que c'est le Jubilé. Cela m'arrive grâce au bon vin que vous m'avez envoyé, et pas un hôtelier n'a autant de besogne que n'en ont les gens de ma maison à emplir les bouteilles des valets de tout ce qu'il y a d'ambassadeur en cette ville... De Venise, le 21 de novembre MDXXIX.

—

A L'ÉVÊQUE DE VAISON

POUR LE REMERCIER D'UNE CHAÎNE

La plus belle, la plus jolie chaîne de cou qui se soit

jamais vue, c'est celle que vous venez de m'envoyer. Elle est si gracieuse qu'il faudra, ou bien que je me prive de la porter, ou bien, si je la porte, que je la cache de quiconque est orfèvre et de quiconque en porte. Certainement je ne m'en séparerai jamais, tant pour sa grâce et sa nouveauté que parce qu'elle me vient de celui que j'aime et révère par-dessus tous les autres hommes. Je l'accepte donc volontiers, mais non par votre idée de me faire chevalier par l'occasion du privilège impérial. J'ai dit, en effet, dans ma comédie du *Maréchal*, qu'un Chevalier sans pension est un mur où l'on a négligé de mettre une croix : tout le monde vient pisser dessus... De Venise, le 17 de septembre MDXXX.

—

A CLÉMENT VII

EN MANIÈRE DE RÉCONCILIATION

La cruauté de l'obstination ne convenait ni à votre rang ni au sang dont vous êtes; aussi Votre Béatitude s'est-elle révélée à mon égard plus indulgente par ses actes que par les intercessions du doge. Messer Girolamo de Vicence, évêque de Vaison, votre majordome, ici même, en la maison de la reine de Chypre, sœur de Cornaro, m'a remis en mains propres le Bref, et, comme vous le lui aviez formellement ordonné, il m'a rapporté que vous l'aviez chargé de me dire que, de simple chevalier de Rhodes devenu pape, et de pape, prisonnier, rien de tout cela ne vous avait tant stupéfait que de me voir, moi, vous déchirer dans mes écrits, surtout lorsque je savais fort bien pourquoi vous n'aviez pas tiré de châtiment de ceux qui avaient essayé de m'assassiner. Saint-Père, dans tout ce que j'ai dit ou écrit, toujours ma langue a été d'accord avec mon cœur, et si je vous ai attaqué dans votre honneur, ma fidélité a toujours

protesté qu'il n'y avait, en vous adressant des traits satiriques, nulle faute de ma part. Lorsque des gens parvenus, grâce à vous, au sommet des grandeurs, vous ont attaqué à coups de lances, quelle merveille que, moi, j'aie pu vous attaquer à coups de langue ? Je me repens et je rougis de deux choses : je me repens d'avoir blâmé ce pape, dont la gloire m'a toujours été plus chère que ma propre vie, et je rougis de ce que, voulant le blâmer, je l'aie fait durant la plus grande ardeur de ses infortunes. Mais le Destin qui vous confina dans le castel Saint-Ange n'aurait pas été assez cruel, si, par-dessus le marché, il n'avait fait de moi votre ennemi. A cette heure je remercie Dieu qui a écarté de votre esprit l'âpreté de la rancune, et de ma plume la douceur de la vengeance. Dorénavent je serai pour vous ce bon serviteur que je vous étais jadis, quand ma verve, qui se repaissait de votre louange, s'arma pour vous contre Rome entière, lors de la vacance du trône de Léon. Je ferai en sorte que le sérénissime Gritti, dont la parfaite prudence s'est interposée entre votre patience et ma colère, ait plutôt à me récompenser qu'à me punir. De toute la force de ma volonté, je baise les pieds sacrés de Votre Sainteté avec la même tendresse que je les lui baisais autrefois. De Venise, le 20 de septembre MDXXX.

—

AU COMTE MASSIMIANO STAMPA (1)

SUR LE SAINT JEAN DU TITIEN

La médaille, Seigneur, où était sculptée, de la main de Luigi Anichini, l'image de Mars, n'allait pas bien sans la compagnie des boutons de cristal d'Orient que je vous envoie avec un miroir de même matière, et un

(1) Gouverneur du château de Milan.

tableau de la main de l'admirable Titien. Je vous les envoie par Rosello Roselli, mon parent. Et vous ne devez point apprécier le présent, mais l'art qui le rend précieux : regardez la souplesse des cheveux annelés et la charmante jeunesse de saint Jean ; regardez ses chairs si bien peintes qui, dans leur fraîcheur, ressemblent à de la neige teintée de vermillon, mais émue par les battements et réchauffée par les haleines de la vie. Du cramoisi du vêtement et du pelage de la fourrure, je n'en parle pas, parce qu'en comparaison le vrai cramoisi et le vrai pelage paraissent peints, et ceux-là sont vivants. Et l'agneau qu'il a dans les bras a fait bêler une brebis tant il est naturel ! A Venise, le 8 d'octobre MDXXXI.

—

AU DUC DE MANTOUE

SUR DES VASES EN VERRES DE VENISE

La foi sans les œuvres est chose aussi fragile que ces vases de verre dont je vous ai envoyé plein une cassette, rien que pour faire apprécier la beauté de ces pièces, dessinées à l'antique par Giovanni d'Udine. Cette nouveauté a tellement plu aux maîtres verriers de la Serena qu'ils appellent maintenant des arétins toutes les sortes d'objets que j'y ai fait fabriquer. Monseigneur de Vaison, maître d'hôtel du pape, en a emporté quelques-uns à Rome pour sa Sainteté, qui leur a fait grand accueil, selon qu'il m'en avise, et j'en reste abasourdi, car je croyais qu'en Cour de Rome on regardait à l'or, non au verre, et je pense que c'est aussi l'idée de votre Illustrissime Seigneurie, dont je suis le serviteur. De Venise, le 3 de novembre MDXXXI.

—

AU CARDINAL HYPPOLYTE DES MEDICIS

SUR LA DÉCISION QU'AVAIT PRISE L'ARÉTIN D'ALLER A CONSTANTINOPLE

Etant obligé à la courtoisie du roi François et du cardinal Hippolyte, qui m'ont quelque peu relevé de la nécessité où je me trouve, par suite de l'envie avec laquelle mes ennemis ont triomphé de la bonté de Sa Béatitude, je n'oserais pas me transporter à Constantinople, où m'appelle la libéralité du signor Gritti.où m'entraîne de force ma pauvreté, sans vous en donner avis, comme j'ai envoyé le faire pour Sa Majesté. Daignez, en ces conjonctures, m'ordonner quoi que ce soit, et je vous obéirai comme un fidèle sert son Dieu. Ainsi donc, voici que l'Aretin, l'homme toujours sincère, sauf dans les satires que de trop cruelles raisons m'ont fait adresser à Notre Seigneur, aujourd'hui vieux misérable, s'en va gagner son pain en Turquie, laissant heureux sur la terre chrétienne les ruffians, les flatteurs, les hermaphrodites, mignons de couchette des princes ; et ceux-ci, fermant les yeux à l'exemple que leur donne votre royale générosité, tant qu'ils vivent, voient mendier ces honnêtes gens pour qui vous avez la main ouverte à toute heure et en tout lieu. Maintenant, avec votre permission,moi qui ai acheté au prix de mon sang le droit de dire la vérité, je m'en irai là-bas et de même que lesautres montrent leurs dignités, leurs pensions, les faveurs que leur ont acquises à la Cour de Rome leurs vices, je montrerai les outrages que m'ont attirés mes mérites, et ce spectacle, qui n'a jamais ému de pitié ces princes, émouvra de compassion ces sauvages, et Christ, qui, dans quelque grand dessein sans doute, m'a tant de fois préservé de la mort, sera avec moi... De Venise, le 19 de décembre MDXXXIII.

—

A P. P. VERGERIO

SUR LA PRODIGALITÉ ET LA COURTOISIE DE FRANÇOIS Ier

Si jamais il arrive que Notre Seigneur aille à Nice s'aboucher avec le roi François, vous verrez le plus étrange miracle dont on ait jamais ouï parler. Gaurico (1), prophète après l'événement, me le dit, et me le disent aussi jusqu'aux langues de ma chaîne (2); elles me disent que la libéralité française est si grande que, rien qu'à laisser tomber un regard sur le Pontife, elle lui convertira en prodigalité sa ladrerie innée et son incompréhensible avarice. Oh! ne sera-ce pas là un plus grand miracle qu'aucun de ceux qu'ait jamais fait le Giberti ? Par Dieu ! l'immense courtoisie royale métamorphosera Clément en un Léon. O Dieu ! ce serait un beau spectacle de voir le Saint Père, comme un caméléon, se teindre des couleurs de l'âme du Très Chrétien. Mais ne dois-je pas le dire? Cette bête de Pasquin a peur au contraire que le roi, en frayant avec le pape, ne devienne comme le pape, ce dont Dieu nous préserve! Et si je ne lui avais ôté cette idée de la cervelle, il y demeurait plus attaché que ne l'est le cardinal des Médicis à donner à ceux qui le méritent tout ce qu'il a et tout ce qu'il a eu.... De Venise, le 20 de janvier MDXXXIV.

—

A LA SIGNORA VERONICA GAMBARA

SUR UNE PEINTURE DU TITIEN

Je vous envoie, madone élégante, le sonnet que vous

(1) L'astrologue.

(2) La chaîne d'or que François Ier avait donnée à l'Arétin était faite de fleurs de lys reliées par des langues.

m'avez demandé et qu'a créé ma fantaisie à l'occasion du pinceau de Titien, car, de même qu'il ne pouvait portraire un prince plus glorieux, je ne pouvais non plus me fatiguer l'esprit pour un portrait moins honorable. En le voyant, j'ai appellé la nature en témoignage, lui faisant confesser que l'art s'était confondu avec elle. Et de cela la preuve en est chaque ride, chaque poil, détail et les couleurs dont il est peint qui ne rendent pas seulement l'ardeur de la chair, mais découvrent la virilité de l'âme. Et dans le brillant des armes qu'il a sur le dos se reflète le vermillon du velours qui lui sert d'ornement au fond. Quel bel effet font les panaches de la salade, vivement enlevés avec leurs reflets sur le poli de la cuirasse de ce duc ! Jusqu'aux bâtons de ses généralats qui sont naturels ! Qui ne dirait que les bâtons que lui mirent en mains l'Eglise, Venise et Florence, ne fussent d'argent? Quelle haine doit porter la mort à ce génie sacré qui donne la vie aux gens qu'elle tue! La majesté de César le reconnut bien à Bologne quand, se voyant dans sa peinture, il s'en émerveilla plus que des victoires et des triomphes par lesquels il est toujours sûr d'aller aux astres. Lisez donc le sonnet avec un autre ensuite, puis résolvez-nous à priser la volonté que j'ai eue de glorifier le duc et la duchesse d'Urbin, mais non à louer le style d'aussi faibles vers. De Venise, le 7 de novembre MDXXXVII.

I

Si le célèbre Apelle, par la main de l'art,
Représenta d'Alexandre le visage et le corps,
Il ne rendit pas pourtant de son rare modèle
Cette noble vigueur qui est le partage de l'âme.

Mais Titien qui a reçu du ciel meilleure part,
Manifeste toute pensée invisible,
Et le grand-duc dans sa figure peinte
Découvre toutes les gloires éparses dans son cœur.

Il porte la terreur entre ses deux sourcils,
Le courage dans ses yeux et la fierté sur son front,
Dans l'ampleur duquel siègent l'honneur et la raison.

Dans son torse armé et dans ses bras dispos
Brûle cette valeur qui garde du péril
L'Italie confiée à ses glorieuses vertus.

II

L'harmonie des couleurs, que le pinceau
De Titien a étendues, exprime en dehors
Sa concorde qui gouverne en Leonora
Toutes les puissances de son noble esprit.

Avec elle siège la modestie dans une humble attitude,
L'honnêteté réside en sa parure,
Lui cache la poitrine lui voile la chevelure,
Son regard seigneurial lui fixe l'amour.

Pudeur et beauté, ces ennemis éternels,
Se répandent sur ces traits, et entre ses sourcils
Le royaume des grâces se discerne.

La prudence garde sa vertu et lui conseille
Le beau silence; mais ses autres vertus intimes
Lui ornent le front d'un éclat merveilleux.

—

AU TITIEN

SUR SON TABLEAU DE L'ANNONCIATION

Vous vous êtes sagement avisé, cher compère, en vous décidant d'envoyer l'image de la Reine du ciel à l'impératrice de la terre. La hauteur de votre esprit, dont vous tirez les merveilles de la peinture, ne pouvait placer plus haut le tableau où vous avez peint l'Annonciation. On est ébloui par la lumière fulgurante qui sort des

rayonnements du Paradis, d'où arrivent les anges accommodés en diverses attitudes sur des nuées blanches, vives et éclatantes. L'Esprit-Saint, environné des éclairs de sa gloire, fait entendre le battement de ses ailes, tant est vraie la colombe dont il a pris la forme ! L'arc-en-ciel traversant l'air du paysage, qui découvre le blanchissement de l'aurore, est plus vrai que celui que nous voyons après la pluie du soir. Mais que dirais-je de Gabriel, le messager divin? Emplissant tout de lumière, resplendissant dans la salle d'une splendeur inconnue, il s'incline si doucement dans l'attitude du respect qu'il faut bien croire qu'il s'est présenté ainsi devant Marie.

Il a la majesté céleste sur le visage et ses joues frémissent de cet éclat tendre fait du sang et de lait que reproduit au naturel l'harmonie de votre coloris. Sa tête se tourne avec modestie, tandis qu'avec gravité il abaisse suavement les yeux; ses cheveux, disposés en boucles tremblantes, montrent pourtant qu'ils sont en désordre. Son habit léger d'étoffe jaune, qui ne gêne point la simplicité de son allure, voile toute la nudité sans en rien cacher; il semble que l'écharpe dont il est ceint joue avec le vent. On n'a point encore vu d'ailes qui égalent les siennes en variété de plumage ni en souplesse. Le lys qu'il porte dans la main gauche embaume et brille d'une blancheur inaccoutumée. Bref, il semble que la bouche dont sortit le salut qui fut notre salut dise en sons angéliques : Ave. Je ne dis rien de la Vierge d'abord adorée, et ensuite consolée par le courrier de Dieu, car vous l'avez peinte de telle façon et si fort-à merveille que les yeux éblouis par l'éclat de ses yeux pleins de calme et de pureté ne la peuvent regarder. C'est ainsi que nous ne pourrions louer, à cause de l'étrangeté de ses beautés, l'histoire que vous peignez dans le palais de Saint-Marc, en l'honneur de nos Seigneurs et pour écraser ceux qui, ne pouvant nier votre génie, vous

donnent à vous le premier rang seulement dans le portrait et à moi dans l'art de médire, comme si l'on ne voyait pas le monde et vos œuvres et les miennes.

De Venise, le 9 de novembre MDXXVII.

—

AU FILS DU TITIEN

POUR L'ENCOURAGER A L'ÉTUDE

Monsignorino Pomponio, votre père, Titien, m'a donné les bonjours que vous m'envoyez et qui m'ont presque autant fait plaisir que deux coqs sauvages que je me suis offert à moi-même, votre père m'ayant dit d'en faire cadeau en son nom à quelque signor. Et pour que vous voyiez ma libéralité, je vous en renvoie mille qui chantent toute la nuit, comme dit l'autre, en vous priant de donner les plus maigres à votre petit frère Orazio, pour avoir oublié de me faire dire où en est sa fantaisie de dépenser autant qu'on peut dans ce monde et dans l'autre. Votre seule économie suffira sans doute à qui gagne l'argent, puisqu'étant prêtre il est à croire que vous ne sortirez pas des règles de Melchisédec. Ce que je vous dis n'est que du bon sens, ou même pis ; il est grand temps de revenir à l'étude, car la campagne, selon moi, ne tient pas école, et d'ailleurs la ville est une bonne pelisse pour l'hiver. Allons, venez donc, qu'en faisant, avec les douze ans que vous avez, quelques bon repas d'hébreu, de grec, de latin, je veux que nous fassions désespérer tous les docteurs de la mappemonde, comme font enrager tous les peintres d'Italie les belles choses que fait messer papa. Suffit, soyez bien portants et en bon appétit.

Le 26 de novembre MDXXVII.

—

AU GRAND MICHEL-ANGE BUONARROTTI

POUR SOLLICITER LE DON D'UNE DE SES ŒUVRES

N'ayant pas un vase d'émeraude semblable à celui dans lequel Alexandre le grand déposa l'œuvre d'Homère, lorsque M. Jacopo Nardi, homme vénérable et pour l'âge et pour la science, me donna votre très digne lettre, je soupirai, son mérite étant si grand et mon pouvoir si petit. Et n'ayant pas lieu plus noble, lorsque je l'eus lue avec cérémonie, je la plaçai avec cérémonie dans le privilège sacré dédié par moi à la mémoire de la haute bonté de l'empereur Charles; que je tiens en une des coupes d'or, que la courtoisie du sempiternel Antonio da Leva me donna jadis. Mais comme c'était dommage d'avoir perdu un temps si cher et si louable à me répondre, je dis que ce m'était une trop grande faveur de vous être incliné jusqu'à accepter mes écrivasseries, non pour vous conseiller à propos de la peinture du Jugement, mais pour vous convaincre de ce qu'on ne peut imaginer de chose moindre que votre métier. Certainement, vous êtes personne divine, et qui parle de vous le fait avec des paroles surhumaines, s'il ne confesse son ignorance ou mente pour parler familièrement. Maintenant, je reçois pour un singulier présent la licence que vous me donnez d'écrire une partie de ce que vous savez de la façon que je le sais. Pour que vous en voyiez le commencement, voici le livre où pour m'honorer avec la gloire de votre nom je me suis en plusieurs conjonctures prévalu de lui. Mais ma dévotion ne doit-elle pas tirer du prince de la sculpture et de la peinture un morceau de ces cartons que vous avez coutume de donner même au feu, afin que j'en jouisse ma vie durant, et que, mort, je l'emporte avec moi dans le sépulcre? Je sais que la superbe d'une telle prière ne sera point dedaignée par l'excellence de l'ami prié et parce qu'il est de gentil sang

et pour ne pas rendre mensongères les offres que de lui-même et de toutes ses bontés il m'a faites. De Venise, le 20 de janvier MDXXXVIII.

—

AU TITIEN

POUR METTRE EN PARALLÈLE SON ART ET LA NATURE

Ayant, seigneur compère, dîné seul, contre ma coutume, ou, pour mieux dire, en la compagnie fastidieuse de cette fièvre quarte qui ne me laisse plus goûter la saveur d'aucun mets, je me levai de table rassasié du désespoir où elle m'avait mis. Et ainsi, le bras appuyé sur le plat de la corniche d'une fenêtre, et la poitrine abandonnée dessus, comme aussi presque tout le reste de ma personne, je m'adonnais à regarder l'admirable spectacle que faisaient les barques sans nombre, qui, pleines d'étrangers et de citoyens, récréaient non pas seulement qui regardait, mais jusqu'au Grand Canal lui-même, joie de quiconque le sillonne. Et, dès qu'eut pris fin l'amusement donné par deux gondoles qui avec deux barcarols fameux se mirent à lutter à la course, je pris grand plaisir à voir la foule qui pour assister au divertissement s'était arrêtée sur le pont du Rialto, sur le quai des Camerlingues, à la Pescaria, au traghetto de Sainte-Sophie, et dans la Casa da Mosto. Et puis, après que ces multitudes et ces autres encore furent en allées avec de gais applaudissements chacun suivant son chemin, voici que moi, pareil à un homme qui, fâché contre lui-même, ne sait que faire de son esprit et de ses pensers, je retourne les yeux au ciel, qui, depuis que Dieu l'a créé, ne fut jamais embelli de tant belle peinture d'ombres et de lumières. Car l'air était tel que le voudraient représenter ceux qui ont de l'envie contre

vous, pour ne pouvoir point être vous. Admirez-le, dans mon récit : c'était d'abord les édifices, lesquels, bien qu'ils soient faits de vraies pierres, paraissaient de matières artificielles. Et puis, apercevez cette atmosphère, qu'en certains endroits je découvrais pure et vive, et, d'autre part, trouble et morte. Considérez encore la merveille que me firent les nuages composés et l'humidité condensée. Ces nuages se tenaient voisins des toits des édifices, moitié sur le premier plan et moitié à l'avant-dernier. Car le fond était plein d'une vapeur tirant sur le gris noir. Je m'étonnai, certes, des couleurs variées qu'ils faisaient paraître. Les plus voisins flambaient comme les flammes du feu solaire, et les plus lointains rougissaient d'une ardeur de minium, un peu moins incandescente seulement. O de quels beaux traits les pinceaux de la nature peignaient l'air, là-haut, l'écartant des palais ainsi que le Vecellio fait des pays qu'il figure ! De certains côtés apparaissait un vert réellement composé par la nature, maîtresse des maîtres. L'atmosphère se fondait avec les clairs et les obscurs, et mettait si bien en relief ce qu'elle y voulait mettre, ou savait si bien à son gré fondre ce qu'il lui plaisait de fondre, que moi, qui sais comment votre pinceau est le génie des génies, par trois et quatre fois je m'exclamai : « O Titien, où donc êtes-vous ! » Par ma foi, si vous aviez peint ce que je vous narre, vous induiriez les hommes dans la même stupeur qui me consuma, lorsque contemplant une telle peinture, je m'en repus longtemps l'âme, bien plus longtemps que n'avait duré la merveille de ce spectacle.

De Mai, à Venise MDLIIII.

AU TITIEN

A PROPOS DE MICHEL ANGE, DE BRAMANTE, DE SÉBASTIEN DEL PIOMBO, DU SANSOVINO ET D'AUTRES ARTISTE

Bien que je sois en colère avec vous pour m'avoir repris le moulage de la tête du seigneur Giovanni, sans l'avoir autrement représenté de votre main, et ensuite à cause de mon portrait plutôt ébauché qu'achevé, il n'en est pas moins vrai que vos lettres me sont trèsagréables, surtout lorsque j'apprends les larmes qui ont baigné les yeux du Bembo, dès que vous avez transmis à la Seigneurie Révérendissime les salutations que je lui envoyais d'une affection véritable, et comme son bien dévoué. Si sa bonté, en recevant mes compliments par votre bouche, a versé des larmes, mais aussi, en écoutant les siens dans votre lettre, j'ai pleuré; et je n'ai pas pu ne pas m'émouvoir encore de tout mon cœur de toutes les amabilités qu'on vous montre et de l'accúeil qui vous est fait par le Pape Notre Seigneur. C'est une grâce particulière de la maison Farnese d'abonder en quantité de caresses, car on sait qu'elles sont la mère des espérances inventées par la nature pour l'entretien des hommes qui se repaissent au moins de la certitude des promesses dans la grandeur de leurs doutes. Maintenant, que vous soyez peiné que ce caprice qui vous est venu à présent de vous transporter à Rome ne vous soit pas venu vingt ans plus tôt, je le crois fort bien; mais si vous en restez émerveillé, dans l'état où vous la trouvez aujourd'hui, qu'auriez-vous donc fait en la voyant dans l'état où je la laissai? Sachez pourtant que cette grande ville est dans les troubles de ses malheurs, semblable à un excellent prince maltraité par l'exil; si les incommodités de la misère le pervertissent, il n'en reste pas moins lui-même en vertu de sa grandeur royale. Chaque heure

me semble un mois à attendre que vous reveniez, ne fût-ce que pour entendre ce qu'il vous semble des antiques dans les marbres, et en quoi le Buonarotti vaut plus ou moins qu'eux, et en quoi ne l'approche pas ou le dépasse Raphaël pour la peinture. Je me réjouirai à raisonner avec vous de la construction de Bramante à Saint Pierre et des œuvres des autres architectes et sculpteurs. Retenez bien le faire de chaque peintre fameux, et de notre Fra Bastiano (1) spécialement. Regardez bien chaque entaille de Bucino, et n'oubliez pas de comparer en vous-même les figures de notre compère M. Jacopo avec les statues de ceux qui rivalisent à tort avec lui, ce qui les fait blâmer avec raison. En somme, informez-vous aussi de la cour, aussi des mœurs des courtisans, comme des œuvres du pinceau et du ciseau, et surtout faites attention aux choses de Brin del Vaga, car c'est une admirable intelligence. Cependant souvenez-vous de ne pas vous perdre tellement dans la contemplation du jugement de lá Chapelle, que vous en oubliiez le départ, et que vous restiez absent tout l'hiver loin de moi et de Sansovino. D'octobre, à Venise, MDXLV.

—

AU DUC DE FLORENCE (2)

SUR UN PORTRAIT D'ARÉTIN PAR LE TITIEN

La non petite quantité de deniers que maître Titien se trouve posséder, et l'assez grande avidité qu'il a néanmoins pour l'accroître est cause qu'il ne donne pas ses soins à l'obligation que l'on a envers un ami, non plus qu'au devoir qui convient envers un père, mais qu'il fait

(1) Sébastien del Piombo.

(2) Cosme Ier.

attention avec une étrange anxiété à celui-là seulement qui lui promet de grandes choses : aussi n'est-ce point merveille si, après qu'il m'a entretenu six mois durant de l'espérance qu'il tirait de la prodigalité du pape Paul, il s'en est allé à Rome sans autrement me faire le portrait de votre très immortel père. Laquelle image paisible et terrible je vous manderai bientôt, et sans doute conforme à la véritable, tout ainsi que si elle était sortie de la main du peintre susdit ; voici toujours l'image même de ma ressemblance à moi, faite par son propre pinceau. Assurément, elle respire, le pouls bat et les esprits se meurent tout ainsi que je le fais, moi, vivant ; et si les écus que je lui ai vraiment donnés eussent été plus en nombre, les étoffes seraient luisantes, souples ou rigides, comme le satin, et le velours et le brocart véritables

Et daigne Votre Excellence me regarder de l'œil dont avait coutume de me regarder votre père dont je ne fus pas moins compagnon que serviteur ; mais comme ce serait trop, je me féciliterais d'être au moins des familiers qui vous adorent. D'octobre, à Venise, MDXLV.

—

AU GRAND MICHEL-ANGE BUONAROTTI A ROME (1).

POUR CENSURER LE JUGEMENT DERNIER

Messer,

En voyant l'esquisse tout entière de votre Jour du jugement, j'ai achevé de reconnaître l'illustre grâce de Raphaël dans la charmante beauté de l'invention. D'autant que moi, en ma qualité d'homme qui a reçu le

(1) Cf. Pierre Gauthiez, *l'Arétin* (Paris, Hachette, 1895). C'est la dernière lettre de l'Arétin à Michel-Ange.

saint baptême, j'ai honte de la licence si interdite à l'esprit humain, que vous avez prise dans votre façon d'exprimer les conceptions par lesquelles se peut rendre la fin où aspire tout sentiment de notre foi très véritable. Ainsi donc, ce Michel-Ange étonnant en renommée, ce Michel-Ange remarquable en prudence, ce Michel-Ange admirable a voulu montrer aux gens non moins d'impiété, d'irréligion que de perfection de peinture ?

Est-il possible que vous, qui en votre votre qualité de divin ne daignez pas entretenir commerce avec les hommes, vous ayez fait cela dans le plus grand temple de Dieu? sur le premier autel de Jésus ? dans la plus grande chapelle du monde? où les grands cardinaux (1) de l'Eglise, où les pontifes vénérables, où le vicaire du Christ avec les cérémonies catholiques, avec les ordres sacrés et les oraisons divines, confessent, contemplent et adorent son corps, son sang et sa chair ? Si ce n'était chose impie que d'alléguer une telle comparaison, je me vanterais de ma prud'homie dans mon ouvrage de la Nanna, préférant mon jugement à votre indiscrète conscience, attendu que, dans une matière lascive et impudique, je n'use pourtant point des paroles ambiguës et habituelles à cette gent, mais je parle avec des termes irréprochables et chastes ; et vous, dans le sujet d'une si haute histoire, vous avez montré les anges et les saints, ceux-ci sans aucune honnêteté terrestre, ceux-là privés de tout céleste ornement. Voyez pourtant les Gentils, quand ils sculptent, je ne dis pas Diane vêtue, mais quand ils figurent Vénus toute nue, ils lui font recouvrir avec la main les parties qui ne sauraient se découvrir : et pourtant voici qu'un chrétien, pour estimer l'art au-dessus de la foi, tient pour un spectacle magnifique de ne point observer pareille décence envers les

(1) Cardin[al]i ; peut-être il y a un méchant jeu de mots sur *cardine*, *gond*, ou même *cardino*, *carrelet*. (Note de M. P. Gauthiez).

martyrs et les vierges, aussi bien que le geste de faire saisir un homme par ses parties génitales, tellement qu'une maison mal famée fermerait tout entière les yeux pour ne le point voir. C'est dans un bain de plaisir, non dans le cœur souverain, que votre style convenait. Ce serait moindre forfait de ne point croire, que de rabaisser en cette guise la croyance chez autrui. Mais jusqu'ici l'excellence de si téméraires merveilles ne demeura point impunie, puisqu'elles ont fait ce miracle de tuer votre renommée. Aussi, ressuscitez votre nom en faisant des flammes de feu avec les parties honteuses des damnés, et transmuez celles des bienheureux en rayons de soleil, ou bien imitez la modestie des Florentins, laquelle dissimule sous de belles feuilles d'or celles de leur beau Colosse : et pourtant il est placé sur une place publique et non en un lieu sacré. Or, que Dieu vous le pardonne, aussi vrai que ce que je dis là n'est point inspiré par le ressentiment que j'eus de n'avoir point ce que je désirais, car de satisfaire aux envois auxquels vous vous étiez engagé envers moi, vous auriez dû pourvoir à cela avec toute la sollicitude possible, d'autant qu'en agissant ainsi vous eussiez apaisé l'envie, laquelle prétend que seuls les Gherardi et les Tomai peuvent user de vous. Mais si le trésor que Jules (1) vous laissa pour cette fin que ses restes fussent placés dans le sépulcre de vos sculptures, n'a pas été bastant à faire que vous observiez vos promesses, que puis-je espérer, moi ? Bien que ce soit non point votre ingratitude, ni votre avarice, peintre fameux, mais la grâce et le mérite du Pasteur très grand qui est cause de cela. Attendu que Dieu a voulu que son éternelle renommée vive dans la simplicité de son tombeau, dans son essence propre et non dans l'altière machine d'une sépulture faite par le talent de votre ciseau. Toujours est-il que le manquement à votre dette

(1) Jules II.

vous est attribué comme un vol. Mais attendu que nos âmes ont plus besoin du sentiment de la dévotion que de la vivacité du dessin, que Dieu inspire la Sainteté de Paul(1), comme il inspira la Béatitude de Grégoire, lequel voulut premièrement faire disparaître de Rome la parure des superbes statues des idoles, plutôt que d'enlever, grâce à elles, le respect dû aux humbles images des saints. Enfin, si vous eussiez pris conseil, pour composer l'univers, l'abîme et le paradis, de la gloire, de l'honneur (2) et de l'épouvante que vous esquissa l'instruction, l'exemple et la science, de la lettre que le siècle a lu de mon cru, je m'assure que jamais la nature et tout ce qui reçut quelque vertu du ciel ne se fussent repenties que le ciel vous eût donné un entendement tant illustre, qu'aujourd'hui, en mérite suprême, vous avez l'air d'une merveille ; mais la Providence qui voit tout prendrait soin d'une telle œuvre, jusqu'à ce que l'ordre qui régit les hémisphères s'y trouvât conservé. De novembre, à Venise, 1545.

A présent que j'ai un peu évaporé ma colère contre la cruauté dont vous avez payé ma dévotion, et que je vous ai montré, ce me semble, que si vous êtes *divino*, moi je ne suis pas *d'acqua*, déchirez cette lettre, tout ainsi que je l'ai moi-même mise en pièces, et décidez-vous donc, puisque je suis un homme auquel rois et empereurs font réponse.

—

AU MAGNANIME DUC D'URBIN

EN LUI OFFRANT LE PHILOSOPHE, COMÉDIE

Puisque la plus qu'admirable république de Venise en

(1) Le pape Paul III.
(2) Je lirais horreur, *horrore*. (*Note de M. P. Gauthiez.*)

donnant à votre surhumaine Excellence et le bâton et le drapeau de général, gouverneur et chef; puisque,en les lui donnant, dis-je, avec la pompe d'un spectacle digne du couronnement de quelque empereur ou quelque roi que ce soit, elle a fait que non seulement tous les peuples qui obéissent au saint empire de cette vie éternelle de Dieu s'en sont réjouis à cause de vos nombreuses vertus, mais encore tous les peuples soumis au sceptre de votre glorieuse domination, en un mot la généreuse nation italienne; il m'a paru à propos, pour publier la présente comédie, par moi composée à votre instance, de la recommander à toute société de personnes honorables, en lui faisant voir le jour dans une si grande occasion d'allégresse universelle : et comme, si je ne l'eusse pas fait, je ne pouvais d'aucune autre façon témoigner, au milieu de tous vos honneurs, que je partageais la joie intime de chacun ; je sais que votre incompréhensible bonté me pardonne la faute de l'avoir imprimée ici à Venise, avant qu'elle s'en soit divertie là-bas à Pesaro. Le dernier de mai MDXLVI.

—

AU SANSOVINO

Grande dispute sur cette question hier au soir pendant le souper entre trois de vos sculpteurs et peintres, mon cher Jacopo. Les uns voulant que les ébauchoirs eussent le pas sur les pinceaux, les autres que les pinceaux le prissent sur les ébauchoirs. Dispute engagée plus de fois, non pas seulement qu'il n'y a de marbres au monde,et de couleurs, mais encore qu'il ne se trouve de fantaisies dans la tête des sculpteurs et des peintres. Chercher mon opinion à ce sujet, c'est une folie qui canonise la folie. A peine si je sais combien il faut de

syllabes pour organiser un vers; et par ainsi, je ne vaux rien pour trancher une question qui est pendante depuis qu'apparaît le dessin dans les pierres et sur des toiles...

De décembre, à Venise, MDLIII.

APPENDICE

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE ARÉTINESQUE

TRAITANT DES ÉDITIONS EN ITALIEN

L'Arétin a laissé une œuvre importante dont les éditions en italien sont nombreuses. La bibliographie de ces ouvrages n'a encore été qu'ébauchée par Brunet, par Graesse, etc. On espère que l'essai que voici pourra, tout imparfait qu'il soit, rendre quelques services.

L'Arétin fut précoce, et au titre de l'œuvre mentionnée ci-après, la première sans doute qu'il ait publiée, il est qualifié « de jeune homme très fécond ».

Opera nova del fecundissimo giovene Pietro Aretino zoé strambotti, sonetti, capitoli, epistole, barzelette e una desperata;

Et à la fin :

Impresso in Venezia per Nicolo Zopino nel MCCCCCXI a di XXII di Zenaro.

Ce livre, découvert par M. d'Ancona, à la Marciana, fut publié quand l'Arétin avait 19 ans et qu'il était à Pérouse.

LES SONNETS LUXURIEUX

Les *Sonnetti lussuriosi* de l'Arétin ont été composés pour interpréter des gravures de Marc-Antoine Raimondi d'après des dessins de Jules Romain.

On n'a aucune idée de ces gravures, dont il n'existe aucun exemplaire. Des fragments ont été, il est vrai, signalés çà et là, mais jamais leur authenticité ne fut absolument certaine. Nul doute cepen-

dant qu'elles n'aient existé, mais elles ont été poursuivies et détruites avec tant d'acharnement qu'elles paraissent aujourd'hui définitivement perdues.

Ces estampes ont-elles paru sans les sonnets de l'Arétin ? Un passage curieux d'Ebert (*Beschreibung der Kœnigl. Biblioth. zu Dresden*) semble indiquer l'existence d'une édition originale comprenant les sonnets et les gravures. D'autre part, dans une lettre du 9 novembre 1527, l'Arétin, remerciant Cesare Fregoso, qui lui avait envoyé une toque, ajoute :

« Je lui ai fait fête, et pour sa beauté et parce que je la désirais avec autant d'ardeur que peut-être votre Seigneurie illustrissime, à laquelle je me recommande, désire le livre des sonnets et des figures luxurieuses que je lui envoie en échange. » En fait il est fort possible que les estampes aient paru sans les sonnets.

D'après Ebert, la Bibliothèque royale de Dresde aurait possédé jusqu'en 1871 un exemplaire des *Sonetti lussuriosi* avec des dessins de Jules Romain (Graesse, qui cite Ebert, donne aux termes *dessins* le sens de *gravures d'après les dessins*).

Mais le gouvernement fit retirer l'ouvrage qui fut détruit. M. Canzler, bibliothécaire, put cependant copier les sonnets. Etait-ce un manuscrit ou un imprimé ? S'agit-il des dessins originaux de Jules Romain ou des estampes de Marc-Antoine ? S'agit-il simplement, ce qui est probable, d'un tout autre livre ? On ne sait, et personne, que je sache, n'a même vu si les sonnets copiés par M. Canzler sont bien les *Sonetti lussuriosi*.

Il semble démontré que les *Sonneti* n'ont pas été gravés au bas des planches de Marc-Antoine, ni même imprimés en Italie du vivant de l'Arétin.

La première mention qui ait été faite des

Sonnetti lussuriosi

comme d'un livre imprimé parut dans les *Memoriæ historico-criticæ librorum rariorum* d'Auguste Beyer. (Dresde et Leipzig, 1734, in-8.) Il y est dit que ce petit livre, in-12 (s. l. n. d.), contient 23 ff., dont le recto seul est imprimé. L'ouvrage ne contient qu'une gravure qui est libre et sert de frontispice.

Corona de i Cazzi cioé Sonnetti lussuriosi di Messer Pietro Aretino.

In-16, s. l. n. d., figurant au catalogue de Boze. De Bure rapporte :

« On croit communément que ce savant ne l'a jamais eue en sa

possession et ne l'avait annoncée dans son catalogue que sur l'espérance qu'il avait de se la procurer un jour... »

« ... Cependant, observe Bonneau, le livre est marqué comme relié en maroquin rouge et coté 1.000 francs, ce qui serait bien singulier s'il était tout à fait imaginaire ; une autre raison nous incline à croire que les sonnets ont pu porter le titre de *Corona de i Cazzi*, c'est le titre qu'on leur a donné en les réimprimant dans le « Recueil du Cosmopolite » (1735, in-8). Ce recueil, exclusivement composé de pièces françaises à l'exception des *Sonetti*, des *Dubbii amorosi*, et du *Capitolo del Forno*, de Mgr della Casa, a été, chacun le sait, imprimé en France ; éditeurs, typographes et correcteurs, tous ceux qui ont concouru à son exécution ignoraient complètement l'italien, comme il n'appert que trop du nombre considérable de mots qu'ils ont estropiés, notamment en prenant presque toujours les *s* longues pour des *f*, et réciproquement. Ils ont dû se borner à copier de leur mieux un livre qu'ils avaient entre les mains. Dans ce Recueil, les Sonnets sont intitulés : *Corona di Cazzi*, *Sonetti* (sic) *Divi Aretini : Corona di Cazzi* est évidemment le titre copié sur l'imprimé, et qu'on n'a pas inventé : *Sonnetti Divi Aretini*, au lieu de *Sonnetti del divino Aretino*, qu'il faudrait en italien, est un sous-titre de mauvais latin imaginé par l'éditeur qui a cru bien faire. A cela s'est borné, sans aucun doute, son intervention, et nous tenons là, exempte de toute retouche, une reproduction exacte d'une des plus anciennes éditions, un texte d'une antiquité certifiée par son orthographe archaïque du XVIe siècle. »

Bonneau cite mal : on ne lit pas dans *le Cosmopolite : Sonnetti Divi Aretini*, mais *Divi Aretini Sonnetti.*

Aretino Pietro Sonetti lussuriosi, in Vinegia, 1556.

Pet. in-16 qui, d'après Charles Nodier (*Description raisonnée d'une jolie collection de livres*, Techner, 1884, in-8), paraît avoir été exécutée, en Suisse, dans le courant du XVIIIe siècle.

Ce livre se compose de 22 ff., dont le premier contient le titre et les autres un Sonnet imprimé au recto ; le vingt et unième ne contient qu'un huitain. La marque du papier est un double aigle couronné.

Dubbii amorosi, di Aretino, altri dubbii e sonetti.

In-8, s. l. n. d.

Dubbii amorosi, *altri Dubbii et Sonetti lussuriosi*, di Pietro Aretino. Nella Stamperia del Forno, alla corona de' cazzi.

Paris, chez Grangé, vers 1757, in-16 de 84 pp. Tous les exemp. sont tirés sur papier de Hollande.

Dubbj amorosi Altri Dubbj e Sonetti lussuriosi di Pietro Aretino dedicati ad clero; in Parigi, appresso Giacomo Girouard nella strada del fine del mondo.

Dubbii amorosi, altri dubbii e sonetti lussuriosi...

In-16 de 76 pp. sur pap. ord.

Sonetti lussuriosi di Messer Pietro Aretino. In Venezia l'anno MDCCLXXIX.

Cette édition, comme celle mentionnée et décrite par Nodier, contient 22 ff. aux versos blancs. Comme il y manque le Sonnet IVe, Alcide Bonneau pense, non sans raison, que ce sonnet omis par négligence manque aussi dans l'édition dont Nodier fait mention « et que toutes les deux sont, sauf cette lacune, la reproduction textuelle de l'exemplaire mentionné par A. Beyer, qui avait vingt-trois feuillets ».

Dubbj amorosi altri dubbj e sonnetti lussuriosi di Pietro Aretino. Edizione piu d'ogni altra corretta. Prezzo 2 ff., in Roma, MDCCXCII, nella Stamperia Vaticana con privilegio di Sua Santita.

In-18 (Paris; Girouard), 68 pp., 50 ex. sur pap. vélin et un ex. sur pap. bleu. (Marque sur le titre : « un panier fleuri. » A la fin : le sonnet de *Nicolo Franco, all'Arcidivino Pietro Aretino, Flagellode'-Cazzi* et une pièce de vers : *Anacreontica estemporanea a Giovan Gustonede' Medici*, attribuée au Crudeli ou au Buondelmonte.

Recueil de Pièces choisies rassemblées par les soins du Cosmopolite Anconne chez Vriel Bandant à l'enseigne de la Liberté, MDCCXXV.

Ce recueil, formé par le duc d'Aiguillon et imprimé par lui et chez lui, fut tiré à 12 exemplaires, il contient *La Corona di Cazzi, Divi Aretini Sonnetti*, où se trouve, et dans son ordre logique, le meilleur texte que l'on connaisse des sonnets d'Arétin.

Ce recueil a été imprimé plusieurs fois, notamment en 1835 (?) avec quelques différences dans le texte, mais insignifiantes et en deux volumes chez Gay.

On a aussi tiré à part :

La Corona di Cazzi et autres poésies italiennes extraites du *Recueil du Cosmopolite.* Leyde, 1864.

In-8 de v-99 pp. tiré à 75 ex., par Gay, imprimé à Bruxelles et paru dans cette ville en octobre 1865.

Les Sonnets luxurieux du divin Pietro Aretino. Texte italien, le seul authentique, et traduction littérale par le traducteur des *Ragionamenti*, avec une notice sur les *Sonnets luxurieux*, l'époque de leur composition, les rapports de l'Arétin avec la Cour de Rome et sur les dessins de Jules Romain gravés par Marc Antoine. Imprimé à cent exemplaires pour Isidore Liseux et ses amis. Paris, 1882.

In-8, cxx pp. (faux-titre, titre rouge et noir et notice), 79 pp. et une p. non chiffrée (table des matières).

La couverture porte : *Musée secret du Bibliophile* n° 2.

La traduction et l'introduction sont d'Alcide Bonneau. Tiré à 100 exemp. numérotés, plus quelques exemp. de passe numérotés 100 *a*, 100 *b*, etc. (Typ. A. H. Bécus.)

La notice et la traduction sont d'Alcide Bonneau, le tout a été réédité sous le titre qui suit.

Les Sonnets luxurieux de l'Arétin (*Sonetti lussuriosi* di Pietro Aretino), texte italien avec traduction française en regard précédée de la notice et des commentaires d'Isidore Liseux et publiés pour la première fois avec la suite complète des dessins de Jules Romain d'après des documents originaux. Paris, C. Hirsch, 1904.

In-4° oblong, xii-151 pp. pl. en noir et en couleurs; les exemp.ord. comportent 33 planches, un frontispice, 16 fac-similes d'un calque (ou soi-disant calque) des gravures de Marc Antoine d'après Jules Romain, 16 planches reproduisant les mêmes dessins retouchés et modernisés.

Il y a des exemplaires comportant en outre 16 planches reproduisant les mêmes dessins retouchés et modernisés en couleur. (On conserve à l'Enfer de la Bibliothèque Nationale un exemplaire de cette dernière sorte.) Tiré à 300 exemp.

Cette édition est la même que celle de Liseux, elle comporte des dessins que je crois exécutés d'après la description des grav. de Marc Antoine donnée par Bonneau dans sa notice (elle n'est pas de Liseux, malgré ce qu'en pense l'éd. Hirsch.) Il y a de plus, une petite notice relatant la découverte en France des soi-disant calques.

LES RAGIONAMENTI

On comprend, sous le nom de *Ragionamenti*, les *Dialogues putanesques* divisés en deux parties et en six journées, et deux autres dialogues appelés respectivement le *Dialogue des cours* et le *Dialo-*

gue du jeu que l'on a appelé aussi *les Cartes parlantes;* on a voulu faire de ces deux dialogues et du *Zoppino* une troisième partie des *Dialogues putanesques ou Caprices d'Arétin*. Mais le *Dialogue des cours* et le *Dialogue du jeu* sont des œuvres distinctes, qui n'ont rien à voir avec les fameux *Caprices;* quant au *Zoppino*, il paraît certain qu'on ne doit plus l'attribuer à l'Arétin. Le troisième dialogue a été traduit en espagnol par Francisco Xuarès : *Coloquio de las Damas*... 1607 (in-12) et d'après la trad. espagnole en latin : *Pornodidascalus seu colloquium muliebre*, par Gaspard Barth, 1660, in-8. Il y a une trad. française (du XVI[e] siècle) où les interlocutrices sont nommées Laïs et Lamia. Il y a aussi une traduction latine-française par Bonneau des six dialogues, publiée par Liseux avant la traduction intégrale avec le texte italien et d'après laquelle ont été faites les traductions anglaise (*Liseux*) et allemande (*Insel Verlag*).

Ragionamento della Nanna e della Antonia fatto in Roma sotto una ficaia, composto dal divino Aretino per suo capricio a correttione de i tre stati delle donne.

A la fin :

Egli si e datto alle stampe di queste mese di aprile, MDXXXIIII, nella inclyta citta di Parigi.

In-8, 198 pp. et le f. de souscr. lettres italiques. Brunet la croit imprimée à Venise, malgré que l'édition soit datée de Paris, 1534.

Opera nova del divo et unico signor Pietro Aretino laqual scuopore les astutie; scelerita, frode, tradimenti, assassinamenti inganni, truffarie, strigarie, calcagnarie robarie. Et la gran fintion et dolce paroline ch'usano le cortigiane a voi dir tapune, per ingannar li semplici gioveni per la qual causa i poverelli per cio restano appesi come ucelli al vischio. E tal fin co vitupio et dishonor posti al basso co la borsa leggiera. Et chi questa opera leggera gli sera uno especchio el a potersi schiffar dalle lor iganatrice mani.

A la fin :

Napoli, 1534.

In-8, lettres rondes.

Le titre est impr. en rouge et noir dans une bordure gravée en bois. Le livre comprend 4 cahiers de 8 ff., sign. A.-D. C'est le troisième dialogue des *Rag*.

On cite une seconde édition.

Napoli, 1535.

In-8.

Et une troisième faite à Venise.

1535.

In-8.

Dialogo di M. Pietro Aretino, nel quale la Nanna il primo giorno insegna a la Pippa sua figliola a esser puttana; nel secondo gli conta i tradimenti che fanno gli huomini a le meschine che gli credono; nel terzo et ultimo la Nanna e la Pippa sedendo nel orto ascoltano la comare e la balia che ragionano de la ruffianeria. Impressa in Turino, P.-M.-L., 1536.

In-8, sign. A.-T. Elle est imprimée avec les mêmes caract. que la précéd., c'est pourquoi Brunet la croit aussi impr. à Venise.
Il existe des exemplaires avec un nouveau front. daté.

Vinegia, 1540.

Dialogo del divino, P. Aretino che scuopre le falsita, Rubatie, tradimenti et fatuchiarie, ch'usano le Corteggione per ingannare li simplici huomini che de loro s'innamorano. Entitolata la Nanna e Antonia, Parigi.

In-8, s. d, 144 ff., non chiff., sign. A.-S., rare, vol. attrib. par Ebert à une presse de Rome. Il contient la 2e journée de la 1re partie des *Rag.* et les 3 journées de la 2e partie.

Ragionamento nel quale P. Aretino, figura quattro suoi amici, che favellano de le corti del mondo, e di quella de cielo, Nova. 1538.

In-8, 78 ff., n. chif., let. ital., s. d.
Il y a deux réimpress.

Impr. nel, MDXXXVIII.

In. 8., 126 pp.

MDXXXIX.

In-8., 55 ff., il y a des exemplaires sur papier bleu,

1541.

In-8, 56 ff.

Dialogo nel quale si parla del gioco, con moralita piagevole, Vinegia, per Giovanni, 1543.

In-8.

Dialogo nel quele si parla del gioco con moralita piagevole, Vinegia, per Bartolomeo detto l'Imperador, 1544.
In-8, 127 ff.

Le carte parlanti, dialogo., Ven., per Bartol. detto l'Impe·radore ad instanza di M. Gessa, 1544.
In-8, 127 ff. et 1 f. bl.

Le carte parlanti, dialogo di Partenio Etiro, Ven., 1560.
In-8.

La prima parte de *Ragionamenti* di M. Pietro Aretino cognominato il Flagello de Prencipi, il Veritiero e'l Divino divisa in tre giornate la contenenza de le quali si porra ne la facciata seguente veritas odium parit MDLXXXIIII commento di ser Agresto da Ficaruolo sopra la prima ficata del Padre Siceo con la diceria de Nasi.

La Seconda parte De *Ragionamenti* di M. Pietro Aretino. Cognominato il Flagello de Prencipi, il verifiero, et divino, Divisa in tre giornale. La contenenza de le qualisi porta ne la facciata seguente. Doppo le quali habbiamo aggiunto il piacevol ragonamento del Zoppino, composto da questo medesimo Autore, *persuo piacere. Veritas odium parit* et à la fin on lit : Stampata, con buona licenza (toltami) nella nobil citta di Bengodi ne l'Italia arelt volte piu felice, il viggesimo primo d'Octobre MDLXXXIV.

Le *Commento di ser Agresto* est d'Annibal Caro, le *Padre Sicco* est Molza, le *Zoppino,* à mon avis, n'est pas d'Aretin, mais de Francisco Delicado, prêtre espagnol, auteur de *la Lozana Andaluza.*

Il a paru quatre éditions qui ne diffèrent que typographiquement et par le nombre de pages. Ces quatre éditions ont été désignées alphabétiquement.

A) L'édition, dont l'intitulé vient d'être donné ou édition A, comprend part. I, 198 pages, part. II, 339 pages, Commento de ser A gretso[sic] 118 pp. à 29 lignes, a été contrefaite au XVIIe siècle. Dans cette copie exacte pour la typographie et le nombre de pages, quelques fautes et notamment *Agretso,* ont été corrigées.

Et à la fin, on lit :

Finisce la Seconda parte de Ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il Flagello de Prencipi, il Veritierio e'l Divino.

Stampati, con buona licenza (toltami) nella nobil città di Bengodi, ne l'Italia altre volte piu felice, il viggesimo primo d'ottobre.

MDLXXXIV MeDIcata re Labor.

L'indication *Medicata re labor*, qui indique que cette contrefaçon a été revue et corrigée, contient un chronogramme qui donne la date de 1649. D'autre part, la Table qui se trouve au verso du titre général comporte un titre en deux lignes dans l'édition de 1584 et un titre en trois lignes dans l'édition de 1649. Voici encore la description de l'édition B de 1584 (in-12).

B) Tome I, 228 pp. Commento di ser Agresto 192 p. de 28 l.caract. plus grands. Tome II, 401 pp.

La prima parte de Ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il Flagello de prencipi, il verifiero, e'l divino, divisa in tre giornate la contenenza de le qvali si porra ne la facciata seguente MDXXXLIIII.

La seconda parte de Ragionamenti di M. Pietro Aretino cognominato il flagello de prencipi, il veretiero, el divino, divisa in tre giornate, la contenenza de le qvali si porra ne la Facciata segvente. Doppo le quali habbiamo aggiunto il piaceuol ragionamento del Zoppino composto da questo medesimo autore per suo piacere.

Veritas odium parit.

Et à la fin on lit :

Finisce la seconda Parte de ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il Flagello de prencipi, il Veritiero, e'l Divino.

Stampata con buona licenza (toltami) ne l'Italia altre volte piu felice, il viggesimo primo d'Octobre, MDXXXIV.

C) Tome I, p, 1-194. Tome II, pp. 195-422.

D) Tome I, 6 ff. de préf., 219 pp. Tome II, 3 ff. de préf., 373 pp., entre les 2e et 3e tomes sont 2 ff. blancs. Tome III, 6 ff. de préf. et 116 pp.

La terza e ultima parte de *Ragionamenti* del diuino Aretino ne la quale si contengono, due raggionamenti cioé de le Corti, e del Giuoco, cosa morale e bella Veritas odium parit. Apresso Gio. Andr. del Melagrano, 1589.

In-8, 3 ff. préf., 202 ff. chiff. et 1 f. non chiff., les 66 prem. ff. con-

tiennent le *Rag. de le Corti* et les autres le *Ragio. del Gioco*, avec un titre particulier. *Raggionamento del divino Pietro Aretino ne quale si parla del gioco con moralita piacevole, M. D. XLXXIX* [*sic*].

Le carte parlanti, *dialogo di Partenio Etiro nel quale si tratta del giocó con moralita piacevole...*, Venetia, per M. Ginammi, 1650.

In-8.

Capricciosi e piacevoli ragionamenti di Pietro Aretino... nova editione, con certe postille, che spianano et dichiarano evidemente i luoghi e le parole più oscure e più difficili dell' opera. La *Puttana errante*, overo dialogo di Madalena e Giulia, Cosmopoli, 1660.

In-8 (Amsterdam, Elzévir ; ou Leyde, Elzévier). Edition avec des notes marginales qui n'ont pas grand intérêt. Partie I, pp. I-174. Partie II, pp. 175-418. *Rag. del Zoppino*, pp. 419-451. *Comm. di ser Agresto*, pp. 452-541 *La Puttana errante*, overo dialogo di Madalena e Giulia, 38 pp. (c'est le Dialogue en prose qui n'est pas d'Arétin). Il y a des exemp. sans cette fausse *Puttana errante* et d'autres avec une contrefaçon de 54 pp., contenant cette pièce en caractères plus gros.

A la fin (mais avant la ***Puttana errante***), on lit :

Finisce la seconda Parte de ragionamenti di M. Pietro Aretino, cognominato il flagello de Principi, il veritiero e'l divino Stampata con buona licenza (toltami(1)) nella nobil citta di Bengodi, ne l'Italia altre volte più felice, il viggesimo primo d'octobre M.D.LXXXIV.

Et en marge :

1. Che mi ho presa da per me.

Il y a, portant la même date, une contrefaçon de cette édition entière. La première éd. se distingue par la forme allongée de la lettre Z employée dans les notes marginales en caractère italique, et par une variante de la 282e page où la dernière ligne de la note donne : *la forza dell' espressione*, tandis que la copie ajoute le mot *crescere* devant *la forza*.

Les Ragionamenti ou *Dialogues du Divin Pietro Aretino*. Texte italien et traduction complète par le traducteur des *Dialogues de Luisa Sigea*, avec une réduction du portrait

de l'Arétin peint par le Titien et gravé par Marc-Antoine. Imprimé à cent exemplaires pour Isidore Lisieux et ses amis. Paris, 1882.

6 vol. in-8 (Impr. Ch. Unsinger).

Tome I : xliii, pp. (faux-titre, rouge et noir, avant-propos, avertissement, « Le vieil imprimeur Barbagrigia » et « Pietro Aretino à son sapajou »), et 159 pp., contient la *Vie des Religieuses*.

Tome II : 175 pp., y compris le faux-titre et le titre, contient la *Vie des Femmes mariées*.

Tome III : 2 ff. (faux-titre et titre) et 194 pp., contient la *Vie des Courtisanes*.

Tome IV : xvii pp. (faux-titre, titre et dédicace), 272 pp., et 1 f. n. ch. (nom de l'imprimenr), contient l'*Education de la Pippa*.

Tome V : 263 pp. y compris le faux-titre et le titre, plus un carton pr. les pages 3-6 du tome I, contient les *Roueries des Hommes*.

Tome VI : 2 ff. (faux-titre et titre), 286 pp et 1 f. v. ch. (table des matières des six volumes et l'Achevé d'imprimeur).

Tiré à 100 exemp. numérotés, plus quelques exemplaires de passe numérotés 100 *a*, 100 *b*, etc.

POÈMES PUTANESQUES

Deux des *poèmes putanesques* où l'Arétin a tout au moins mis la main ont été attribués par lui-même à Lorenzo Veniero qui en prit la responsabilité. Les éditeurs ont plus tard attribué la *Puttana errante* et la *Zaffetta* à Maffeo Veniero, fils de Lorenzo. Pour la *Tariffa*, on en a dédié la paternité et à l'Arétin et aux Veniero. Mais le Fléau des Princes paraît y avoir aussi répandu des traits de son esprit joyeux et caustique.

La Puttana errante, dit Maf. Ven.

In-8, 5 ff. n. ch., titre orné et portrait de Maffeo Veniero, quatre chants et deux sonnets dont le dernier est « Il divin Pietro Aretino à l'autore ».

On croit qu'il y a une éd. de 1531 (Venise), et une de 1537, antérieures à celle que nous décrivons, mais on n'en cite point d'exemplaire. Le nom de Maf. Veniero est mis là parce qu'il est possible que cet ecclésiastique, fils de Lorenzo, se soit attribué ce poème dont il n'était pas l'auteur. Au demeurant, Maffeo Veniero, qui fut archevêque de Corfou, composa dans sa jeunesse un certain nombre de poèmes dont la *Strazzosa* est d'un burlesque qui contient un lyrisme véritable. *La Puttana errante* aurait aussi paru à la suite des *Poesie da Fuoco*..., Lucerna, 1651, in-12. Cette réimpression

contiendrait, d'après de Bure, « quelques augmentations ». L'éd. de 1531 contiendrait sept cahiers de signatures A.-G., chaque signature étant de huit feuillets, sauf la dernière, qui en aurait six. *La Puttana* finit au second feuillet de la signature E., où commence *la Zaffetta*.

La Puttana errante, poème en quatre chants, de Lorenzo Veniero, gentilhomme vénitien (XVIe siècle), littéralement traduit, texte italien en regard. Paris, Isidore Liseux, éditeur quai Malaquais, n° 5, 1883.

Titre en rouge et noir, XXIII-139 pp. 1 f. blanc, couv. imprimée. De la *Nouvelle collection elzévirienne* à 150 ex., numér. imp. Unsinger. Notice et trad. d'Alcide Bonneau.

La Zaffetta, dit Maf. Ven.

16 ff. non chif., comprenant le titre orné, le port. de Maf. Ven. et le poème en caractère ital. (V. l'article sur la *Puttana.*)

La Zaffetta, Parigi, estamp. di Jouaust, 1861.

In-8 (XVI et 79 pp.)

Cette éd., qui fait partie de la *Recc. di rariss. opuscoli italiani* a été tirée à 100 ex. seulement, dont 90 sur pap. vergé et 10 sur pap. de Hollande.

Le trente et un de la Zaffetta, poème de Lorenzo Veniero, gentilhomme vénitien (XVIe siècle), littéralement traduit, texte italien en regard. Paris, Isidore Liseux, éditeur, quai Malaquais, n° 5, 1883.

Titre rouge et noir, XV-79 pp., imp. Unsinger, couv. imprimée, notice et trad. d'Alcide Bonneau. Tirée à 150 exemp. numér.

Tariffa delle puttane overo ragionamento del forestiere e del gentil'huomo : nel quale si dinota il prezzo e la qualita di tutte le Cortegiane di Vinezia ; col nome delle Ruffiane : et alcune novelle piacevoli da ridere fatte da alcune di queste famose signore a gli suoi amõrosi (*In terza rima*).

A la fin:

Stampato nel nostro hemisphero l'anno 1535, mese di Agosto.

Pet. in-8 (19 ff.)

Livre rarissime, dont on ne connaît que deux exemplaires. M. Deschamps le croit exécuté avec les caractères de Zoppino, à Venise.

La Tariffa delle Puttane di Venegia, XVIe siècle, texte italien et trad. littérale. Paris, Isidore Liseux, éditeur, quai Malaquais, no 5, 1883.

Titre rouge et noir, VIII-87 pp., couv. impr., imp. Unsinger. De la collection Elzévirienne à 150 ex. numér. Intr. et trad. d'Alcide Bonneau sur une copie de Tricotel. A la page 1 se trouve le titre entier : *Tariffa delle Puttane overo Ragionamento del Forestiere e del gentilhuomo : ne quale si dinota il prezzo et la qualita di tutte le cortigiane di Venegia; col nome delle Ruffiane e alcune novelle fatte de alcune di queste famose signore agli suoi amorosi.*

THÉATRE

Le théâtre d'Arétin est peut-être ce qui honore le plus son talent. Ses comédies sont parmi les meilleures qui aient été écrites en italien jusqu'à Goldoni, et son *Orazia* ou *Tragédie d'Horace*, la plus parfaite tragédie dont l'Italie puisse se vanter. Le bibliophile Jacob a publié une traduction de quatre comédies d'Arétin (Paris, Gosselin, 1845) et Bonneau (chez Liseux) a aussi donné des traductions de comédies arétinesques. Il reste à traduire l'*Orazia* et *l'Hypocrite*. Ajoutons qu'il y a du théâtre arétinien des éditions classiques modernes parues en italien et qui ne figurent pas dans cette bibliographie.

Il Marescalco..., comedia, Venezia, Vitali, 1533.

In-4.

Il Marescalco..., 1534.

In-8 (s. l. ni. n. d'impr.)

Il Marescalco..., comedia, del Divino Pietra Aretino, stampata per Jo. Ant. Milano da Castelliono, 1535.

In-8.

Il Marescalco..., 1535.

In-8 (s. l.)

Il Marescalco..., Vinegia stampato per F. Marcolini, 1536.

In-8.

Il Marescalco..., Ven., Marcolini, 1536.

In-8.

Il Marescalco..., Ven., Marcolini, 1539.

In-8.

Il Marescalco..., Ven., Marcolini, 1542.
In-8.

Il Marescalco..., Ven., Bindoni, 1550.
In-8.

Il Marescalco..., Ven., Giolito, 1553.
In-8.

Il Marescalco..., 1588.
In-8, s. l. ni nom d'impr.
Cette comédie a été reproduite sous le titre de

Il cavallerizzo..., Vicenza, 1601.
In-12.
Elle a été publiée par Jac. Doronetti, qui l'attribue à Luigi Tansillo, en changeant le nom des personnages et en retranchant plusieurs passages trop libres.

Comedia intitolata, *il Filosofo*, Vinegia, Bern. de Vitali, 1533.
In-4.

Comedia intitolata, *il Filosofo*, Vinegia, Giolito, 1546.
In-8.

Comeda intitolata, *il Filosofo...*, 1549.
In-8.

Comedia intitolata, *il Filosofo...*, 1549.
Contrefaçon de l'éd. précédente, faite à Brescia, en 1730, par Faust Avogadro.
Cette comédie a été reproduite sous le titre :

Il sofista..., Vicenza, 1606.
In-12.
Elle a été publiée par Jac. Doronetti, qui l'attribue à Luigi Tansillo, en changeant le nom des personnages et en retranchant plusieurs passages trop libres.

La Cortigiana..., comedia, Vinegia, Marcolini, 1534.
In-4.

La Cortigiana..., Ven., da Sabbio, 1534.
In-8.

La Cortigiana..., comedia di M. Pietro Aretino, ristampata novamente..., Vinegia, F. Marcolini, 1535.
In-8.

La Cortigiana..., 1537.
In-8, s. l.

La Cortigiana..., 1539.
In-8.

La Cortigiana..., Ven., Marcolini, 1542.
In-8.

La Cortigiana..., 1545.
In-8, s. l.

La Cortigiana..., Ven., 1545.
In-8.

La Cortigiana, commedia d. M. Pietro Aretino, ristampata novamente..., Vinegia, G. Giolito, 1550.
In-12.

La Cortigiana, Ven., Gio Podoano.
In-8, s. d.

Cette comédie a été reproduite sous le titre :

Lo Sciocco, Ven., 1604.
In-12.

Lo Sciocco..., Ven., 1625.
In-12.
Elle a été publiée par Franc. Buonafede, qui l'a mutilée et attribuée à Cés. Caporali.

L'Ippocrito..., comedia, Ven., Bindoni, 1540.
In-8.

L'Ippocrito..., Ven., Marcolini, 1542.
In-8.
Av. portrait d'Arétin.
Cette comédie a été reproduite sous le titre

Il Finto..., Vicenza, 1601.
In-12.
Elle a été publiée par Jac. Doronetti, qui l'attribue à Luigi Tan-

sillo, en changeant le nom des personnages et en retranchant plusieurs passages trop libres.

La Talanta, comedia, Ven., Marcolini, 1542.

In-12.

La Talanta, Ven., Giolito, 1553.

In--2.

Cette comédie a été reproduite sous le titre

La Ninetta..., Ven., 1604.

In-12.

Elle a été publiée par Franc. Buonafede, qui l'a mutilée et attribuée à Cés. Caporali.

Comedie, Vinetia, Fr. Marcolini, 1542.

In-8 contenant : *il Mariscalco, la Cortigiana, la Talanta et l'Ipo crito.*

Quattro comedie... nouellamente ritornate, per mezzo della stampa, a luce, a richiesta de conoscitopi di lor valore, 1560.

In-8 ou in-16, 8 ff. de prel. et 285 pp. de texte, y compris un titre particulier pour chaque pièce.

Quattro comedie del divino Pietro Aretino, cioé *il Marescalco, la Cortegiana, la Talanta, l'Hipocrito...*, 1588.

In-8, s. l.

Les trois comédies, intitulées *il Filosofo, il Mariscalco et il Ip crito*, ont été reproduites par Jac. Doronetti, qui les a attribuées à Luigi Tansillo, en changeant les titres (voir à l'art. consacré à chaque comédie), les noms des personnages et en supprimant certains passages libres. Elles parurent d'abord séparément, en 1601 et ensemble :

... *Vicenza*, 1610.

... *Fortunio...*

Zeno, dans ses *Letere*, vol. VI, p. 401, assure que la comédie imprimée sous le nom de Vinc. Giusti et intitulée *Fortunio* appartient aussi à l'Arétin.

La Horatia, di messer Pietro Aretino, Vinegia, Giolito, 1546.

In-8.

La Horatia, di messer Pietro Aretino, Vinegia, Giolito, 1549.

In-12, 53 ff. chiffr.

La Orazia, tragedia di M. Pietro Aretino. Terza edizione tratta da quella rarissima di Vinegia appresso Gabriel Giolito, 1549 (publicata da A. G. C. Galletti) si aggiungono alcune sue lettere ed altre illustrazioni. Firenze, L. Molini, 1855.

In-12.

POÈMES SÉRIEUX, CHEVALERESQUES DE CIRCONSTANCE, DE STYLE

L'Arétin, qui écrivait beaucoup, a composé un grand nombre de poèmes sérieux, ou de circonstance, ou de style ou de chevalerie.

Il avait entrepris une œuvre chevaleresque dont les strophes se comptaient par dizaines de mille, mais il la détruisit.

Esortatione de la pace tra l'Imperadore et il Re di Francia compositione di messer Pietro Aretino. In Roma per Lodovico Vicentino et Laurentio Perugino nel MDXXIII.

In-4, 14 ff., opuscule cité par Molini.

Canzon in Laude del Datario. Compositionedel preclaro poeta misser Pietro Aretino.

A la fin :

Stampata in Roma da Lodovici Vincentino e Laurentio Perugino.

In-4, 4 ff., s. d., vers 1524, opuscule cité par Molini.

Il divino Pietro Aretino a lo imperadore ne la morte de duca d'Urbino, Roma, stamp. per A Blado, 1530.

In-8.

Due primi canti d'Angelica., Vinegia, Bern. de Vitali.

In-4, s. d.

Delle lagrime d'Angelica di M. Pietro Aretino due primi canti, 1538.

In-8, s. l. ni nom d'imprimeur.

Delle lagrime d'Angelica..., Genoa, per Ant. Bellono di Taurino, 1538.

In-8.

Delle lagrime d'Angelica..., Venezia, 1541.

In-8.

Delle lagrime d'Angelica..., 1543.

In-8, s. ni nom d'imprimeur.

Delle lagrime d'Angelica..., Venezia, 1545.

In-8.

Della lagrime d'Angelica..., Venezia, 1556.

In-8.

La Sirena, Marfisa ed Angelica, tre poemetti di Etiro Partenio..., Venezia, M. Ginammi, 1630.

In-24. La *Sirena* est un petit poème à la louange d'Angela Serena. Il avait paru à Venise avec les *Strambotti* cités ci-dessous.

Strambotti alla Villanesca; Freneticati da la Quartana de l'Aretino, con le stanze de la Serena appresso in comparatione de gli stili, Venezia, Marcolini, 1544.

In-8. Imitation en langage rustique de la *Beca* de L. Médicis et de la *Nencia* de L. Pulci.

... *Marphisa....*

1re édition, publiée à l'insu de l'auteur et très incorrectement, à Ancone.

Tre primi canti di Marfisa del divino Pietro Aretino, nuovamente stampati et historiati, Vinegia, stamp. per N. d'Aristotile detto Zoppino, 1535.

In-8. Avait aussi paru en 1530, à Venise, chez Ginammi, avec *la Sirena* et *Angelica.*

Al gran Marcheso del Vasto dui primi canti di Marphisa del divino Pietro Aretino.

In-4, s. l. n. d. (Venise, Vitali, vers 1535), lettres italiques. 36 ff., sign. A.-E. Le second feuillet du dernier cahier porte par erreur la signature E iii au lieu de E ii.

... *dui primi canti di Marphisa.....*

In-4, s. l. n. d.

Tre primi canti di battaglia del Divino Pietro Aretino.

In-8, s. l. n. d, avec gr. en bois, lettres italiques.

Réimpression des deux premiers chants de *la Marfisa*, auxquels est venu s'ajouter un troisième.

Tre primi canti di battaglia del Divino Pietro Aretino nuovamente stampati e historiati, Venezia..., 1535.

In-8.

Tre primi canti di battaglia del Divino Pietro Aretino nuovamente stampati e historiati, Venezia, Zoppino, 1537.

In-8, avec grav. en bois, signature A.-G.

Tre primi canti di battaglia del Divino Aretino..., Venezia, Gio. Andrea Vanassore ditto Guadagnino et Florio fratelli, 1544.

In-8, avec fig. en bois et le portrait d'Arétin sur le frontispice.

Cinque primi canti della guerra di Fiandra..., Vinegia, 1551.

In-8. Ces poèmes ont été réunis par Girolamo Maggi.

L'Italie du XVIe siècle. L'Arétin, 1492-1556, par Pierre Gauthiez, Paris, Hachette... 1825, 1 vol. in-12. On trouve à l'*Appendice* deux sonnets inédits, publiés d'après les manuscrits de l'Arsenal et dont l'un au moins est de l'Arétin.

ÉCRITS SATIRIQUES OU BURLESQUES

en vers et en prose

Le Fléau des Princes a écrit moins de satires qu'on ne croit. Il a composé quelques parodies des poèmes chevaleresques si fort à la mode en son temps, quelques pasquinades, des pamphlets en vers et en prose, mais ces écrits n'ont pas aujourd'hui l'importance qu'ils pouvaient avoir à l'époque. L'Arétin a composé d'autres ouvrages qui sauveront sa mémoire...

Li dui primi Canti di *Orlandino* del Divino Messer Pietro Aretino.

In-8, s. l. n. d. A la fin : Stampato ne la stampa, pel maestro da la citta in casa e non di fuora, nel mille, vallo cercha.

L'*Orlandino*, canti due di messer Pietro Aretino publicata

de Gaetano Romagnoli (con una nota di Giammaria Mazzuchelli tratta dalla vita di Pietro Aretino). Bologna, G. Romagnoli, 1868.

In-8.

Astolfeide del divino Pietro Aretino opera delettevole da leggere, che contiene la vita e fatti de tutti li paladini di Francia...

In-8, s. l. n. d. n. nom d'impr., 20 ff. On ne connaît de cette parodie des poèmes chevaleresques que l'exemplaire de Paris, conservé à la Bibliothèque Nationale. Ce poème est inachevé..

Abattimento poetico del divino Aretino e del Bestiale albicante, occorso sopra la guerra di Piemonte, e la pace loro, celebrata nella academia degli Intronati a Siena.

In-4, s. d., avec 3 fig. en bois au nombre desquelles le portrait de l'auteur. Le poème en octaves de Giov. Aberto Albicante, qui donna lieu à l'*Abattimento*, est intitulé *Historia de la guerra del Piemonte*. (Milan, 1538, in-4).

Abattimento poetico del divino Aretino e del Bestiale Albicante occorso sopra la Guerra di Piemonte, e la pace loro, celebrata nella academia degli Intronati a Siena.

In-4, vers 1538, Milan, avec un portrait gravé en bois.

Combattimento poetico del divino Aretino, di bestiale Albicante, occorso sopra la guerra di Piemonte, et la pace loro, celebrata nella Academia degli Intronati a Siena, 1539.

In-8, s. l.

Capitoli dei signori di messer di Pietro Aretino, di messer Lodovico Dolce, di M. Francerco Sansovino e d'altri Vinegia acutissimi ingegni per curta di Navone fratelli, 1540.

In-8, 55 ff., plus 1 ff. non num. qui contient quelques vers ajouté dans un Capitolo.

Capitoli di S. Pietro Aretino, di Lodovico Dolce, di M. Francesso Sansovino e d'atri acutissimi ingegni..., 1540.

In-8, s. l.

Capitoli di l'Aretino di Lod. Dolce di Franc. Sansovino d'altri acutissimi ingegni, 1540.

Capitoli di P. Aretino, di Lod. Dolce, di Fr. Sansovino e di altri acutissimi ingegni, 1541.

Capitoli ni P. Aretino, di Lod Dolce, di Fr. Sansovino e di altri acutissimi ingegni.

In-8, Florence, 1541.

Il Manganello...

In-12, s. l. n. d. (vers 1530), contenant des *capitoli* qui ont été attribués à plusieurs poètes parmi lesquels l'Arétin, Dragoncino da Fano, etc. Il a été réimp. à Paris, en 1860, in-8, de 80 pp., tiré à 100 exempl. Hors commerce. *Manganello* signifie rouleau ou cylindre avec un sens obscène.

M. Francesco Trucchi a publié deux sonnets inédits d'Arétin dans le tome III des

Poesie italiane inedite di dugento autori Prato, 1847.

Pasquinate di Pietro Aretino ed anomine per il conclave e l'elezione di Adriano VI, publicate ed illustrate da Vittorio Rossi. Palermo-Torino, C. Clausen, 1891.

In-16.

Uno pronostico satirico di Pietro Aretino (M.D.XXXIIII) edito ed illustrato da Alessandro Luzio, Bergamo, 1900.

Ce pamphlet politique, qui affecte la forme d'un de ces *giudicii* astrologiques fort en honneur à l'époque, a été publié par M. Luzio, d'après un manuscrit de la fin du XVIe siècle, copié par un Allemand et conservé à Vienne, en Autriche. Il est possible qu'il y ait eu une édition ancienne de ce *Pronostic*, mais on n'en connaît aucun exemplaire. Voici le titre du pamphlet qui est dédié *Alla Sacra Maesta Christanissima :*

Pronostico dell'anno M.D.XXXIIII, composto da Pietro Aretino, Flagello dei Principi et quinto evangelista.

Cette dernière épithète est propre à éclairer la question du nom véritable de l'Arétin. (Cf. l'introduction.)

ŒUVRES SPIRITUELLES

Les ouvrages religieux de l'Arétin ont joui d'une grande vogue. ils ne lui ont point valu ce chapeau de cardinal qu'il ambitionnait, mais ils ont certainement forcé les dévots à révérer un écrivain aussi édifiant. Il est vrai que le nom de *Pietro Aretino* paraissant trop peu recommandable, la plupart des réimpressions de ces pieuses élucubrations indiquent comme auteur l'anagramme Partenio Etiro. Ces ouvrages ont été traduits pour la plupart.

On indique quelques passages scabreux ou singuliers dans ces ouvrages, mais ils n'ont ni l'importanee ni l'impiété qu'on leur attribue.

Il Genesi, di M. Pietro Aretino, con la visione di Noe nella quae sivedi i misterii del testamento vecchio e del nuovo... Venetia, impr. per F. Marcolini, 1538.

In-8.

Il Genesi, di Pietro Aretino con la visione de Noe ne la qualde side i misterii del testamento vecchio e del nuovo, 1539.

In-8, s. l.

Il Genesi, di Pietro Aretino..., 1541.

Il Genesi, di M. Pietro Aretino..., Vinegia, 1541.

In-8.

Il Genesi, con la visione de Noe nela quale sivede i misterii del testamento vecchio e del novo, Venezia, 1445.

In-8, avec un portrait d'Arétin.

Al Beatissimo Giulio Terzo, Papa..., Il genesi, l'humanita di Christo, e i salmi, opere di M. Pietro Aretino..., Vinegia, in casa de figlioli d'Aldo, 1541.

3 tomes en 1 vol. in-4, 4 ff. de prél., 80, 82 et 33 ff., et 1 f. pour le registre.

Dello specchio delle opere di Dio nello stato della natura libri tre, di Partenio Etiro, Venezio, 1528.

Pet. in-4.

Dello specchio delle opere di Dio nello stato della natura libri tre, di Partenio Etiro, Venezio, 1628.

In-16.

Dello specchio delle opere di Dio nello stato di natura libre tre, di Partenio Etiro, Venetia, M. Ginammi, 1629.

In-24.

Dello specchio delle opere di Dio nello stato di natura libre tre, di Partenio Etiro, Venetia..., 1635.

In-24.

L'Humanita di Christo, Vinegia... Nicolini, 1535.

In-8. Ne contient que trois livres au lieu de quatre.

I quattro libri de la *Humanita di Christo... novamente stampata*, Vinegia, Fr. Marcolini, MDXXXIX.

In-8, 119 ff.

L'Humanita di Christo..., Vinegia..., 1545.

In-8.

Dell' Humanita del Figiuolo di Dio libri tre, di Partenio Etiro..., Venetia, M. Ginnami, 1628.

In-24.

Dell' Humanita del Fligliulo di Dio libri tre, di Partenio Etiro..., Venetia..., 1633.

In-24.

Dell' Humanita del Fligliuolo di Dio tri libri tre, di Partenio Etiro..., Venetia, 1645.

In-12.

La Passione de Giesu, con due canzoni, una alla vergine e l'altra al christianissimo.

In-4.

A la fin :

Ho fatto imprimere queste cose in Vinegia da Giouann'Antonio de Nicolini da Sabio, 1534, del mese di Giugno.

La Passionne de Giesu, con due canzoni una alla vergine e l'altra al christianissimo composte per messe Pietro Aretino Vinegia, ristampa per F. Marcolini, 1535.

Pet. in-4.

La Passione di Giesu, con due canzoni, un alla vergine e l'altra al christianissimo ristampate nuovamente, Vinegia, Fr. Marcolini, 1536.

In-8, 9 cahiers signés A. J., chacun de 8 ff., à l'exception du dernier de 6 ff., qui finit par cette souscr.

Per testimonio della bonta et della cortesia del divino Aretino, Francesco Marcolini da Forli ha ristampato in Vinegia la presente opera, del mese genaro MDXXXVI.

La Passione de Giesu..., Bologna..., 1535.
In-8.

La Passione de Giesu, composta per M. Pietro Aretino, Vinegia..., 1545.
In-8, 35 ff. chiffrés et 1 f. pour le registre.

Gli sette salmi della penitentia Venezia 1534.
In-4.

Gli sette salmi della penitentia, di David, impr. per composti per Pietro Aretino, Vinegia, impr. per Franc. Marcolini da Forli, 1536.
In-4.

Gli sette salmi della penitentia, Firenze Mazochi, 1537.
In-8.

Gli sette salmi della penitentia, Venezia, 1539.
In-4.

Gli sette salmi della penitentia, Vinegia.
In-12, sans indication d'année.

Gli sette salmi della penitentia.
S. l. n. d., in-8, avec le portrait d'Arétin gravé en bois, éd. qui paraît avoir été faite à Venise vers 1540, lettre ital., feuil. non chiffrés, sig. A.-F. par 8, ayant le dernier feuil. tout blanc.

Gli sette salmi della penitentia di David, 1545.
In-8, s. l.

Gli sette salmi della penitentia, Lione, 1548.
In-12.

Gli sette salmi della penitentia, Firenze, 1566.
In-8.

Gli sette salmi della penitentia, di Partenio Etiro, Venezia, 1627.
In-12.

Gli sette salmi della penitentia, di Partenio Etiro, Venezia, 1635.
In-16.

Gli sette salmi di penitentia, Lione, 1648.
In-12.

Parafrasi sopra i sette salmi della penitenza di David, di Partenio Etiro, Venetia, M. Ginammi, 1635.
In-24.

Aretino pentito, cioé parafrasi sovra i sette salmi della penitenza di Davide, di nuovo correcto e ristampat, Lione, G. Barbier, 1648.
In-12.

La vita di Catherina Vergine..., 1539.
In-8, Venise.

La vita di Catherina Vergine, composta per M. Pietro Aretino, Vinegia, per F. Marcolino, 1540.
In-8.

La vita di Catherina Vergine, 1541.
In-8, s. l. Avec un portrait gravé en bois, 116 ff., lettres italiques. Cette édition est la même qui est citée dans le cat. de la Vallière, sous la date de Venise, 1540. La dédicace ayant été signée du 25 novembre 1540.

La vita di Catherina Virgine.
In-8, s. l. n. d.

La vita di Catherina Vergine.
In-8, s. l. n. d.

Vita di S. Catherina Vergine e martire, divisa in tre libri di Partenio Etiro..., Venetia, M. Ginammi, 1630.
In-24.

La vita di Maria Vergine, di messer Pietro Aretino, novamente coretta e stampata con gratia e privilegio.
In-8, vers 1540. Avec un portrait gravé en bois, 148 ff., lettres italiques.

La vita di Maria Vergine, di messer Pietro Aretino, nuovamente correta e ristampata, 1545.
In-8, s. l.

La vita di Maria Vergine..., Venetia, G. de Farri e i fratelli.

In-8, s. d.

Vita di Maria Vergine, descritta in tre libri da Partenio Etiro..., Venetia, M. Ginammi, 1633.

In-24.

Vita di Maria Vergine, descritta in tre libri de Partenio Etiro..., Venetia, 1642.

In-12.

La Vita di san Tomaso, signor d'Aquino, opera di M. Pietro Aretino. In Venezia, par Giouanni de Furri e i fratelli ad istantia de M. Biagio, 1543.

Pet. in 8 de 125 ff., ch. 1 f. pour les souscrip. et 1 f. blanc, caract. italiques, portr. d'Arétin.

Vita di san Tomaso d'Aquino, divisa en tre libri, di Partenio Etiro Venetia, M. Giouanni, 1618.

In-24.

Vita di son Tomaso..., 1630.

In-24.

Vita di son Tomaso.., 1636.

In-24.

Alla somma bontà di Giulio III pontefice... *La vita di Maria vergine*, di Caterina Santa et di Tomaso Aquinate, beato. Composition di M. Pietro Aretino del Monte eccelso divoto et per diuina gracia huomo libero Vinegia in casa de' figliuoli d'Aldo, 1552.

In-4, 4 ff. de prél. y compris le titre et 1 f. blanc, 106, 76 et 70 ff. pour les trois vies, 1 f. blanc et 1 f. pour l'ancre.

RECUEILS ÉPISTOLAIRES

L'Arétin écrivait beaucoup de lettres et l'on en découvre souvent d'inédites. Toutes n'ont pas encore été réunies.

Delle lettre di M. Pietro Aretino. Libro primo... Venezia, impr. per Marcolini, 1537.

In-fol.

Delle lettre di M. Pietro Aretino, libro primo, ristampato nuovamente con giunta d'altre XXV. Venezia, impr. per. Fr. Marcolini, 1538.

Deux fois, in-fol.

Le lettre [*sic*] di M. Pietro Aretino, di nuovo impresse et corrette (Libro primo) Vinegia par N. d'Aristotele detto Zoppino, 1538.

In-8.

Le lettre di M. Pietro Aretino di nuovo impresse et corette (libro primo)..., 1538.

In-8 s. l.

Le lettre di M. Pietro Aretino, di nuovo con la gionta ristampate e con somma'diligenza ricorrette (libro primo), Venetia, per A. Fortis, 1539.

In-8.

De le lettre di M. Pietro Aretino libro primo..., Venezia G. Padovano a spesa di Fed. Torresano d'Asola, 1539.

Ed. très rare qui se rattache à la collection Aldine.

Delle lettere di M. Pietro Aretino libro primo, 1542.

In 8.

De le lettere di M. Pietro Aretino. Libro secondo. Venezia Marcolini, 1538.

In-fol.

De le lettere di M. Pietro Aretino libro secondo. Venezia, Marcolini, 1542.

De le lettere di M. Pietro Aretino libro secondo, 1547.

De le lettere di M. Pietro Aretino libro secondo.

In-8, l. av. le port. d'Arétin.

De le lettere di M. Pietro Aretino libro secondo, Parigi, 1609.

In-8.

De le lettere di M.. Pietro Aretino, Libro terzo Venezia Giolito, 1546.

In-8.

De le lettere di M. Pietro Aretino, libro terzo, Parigi, 1609.
In-8.

De le lettere di M. Pietro Aretino. Libro quarto, Venezia, Cesano, 1550.
In-8.

A la Bontà somma del magnanimo signore Baldovino de Monte, il quinto libro de le lettere di M. Pietra Aretino... Vinegia, per Comin da Trino, 1550.
In-8.

De le lettere di M. Pietro Aretino. Libro sesto, Venezia, Giolito, 1557.
In-8.

Il primo [secondo, terzo, quarto, quinto, sesto [libro de le lettere di M. Pietro Aretino, Parigi, Matteo il Maestro, 1609.
6 vol. in-8.
Il y a un autre tirage de la même année et le tome IV porte la date de 1608.

Lettere di Partenio Etiro, Venezia, 1637.
In-8.
Il y a aussi deux vol. de :

Lettere scritte a P. Aretino da molti signori... Ven., 1551 [1552].
2 vol. in-8.
Vol. I, 415 pp. num. y compris titre et dédic., 3 ff. non chif. pour la table et 1 f. pour la marque de l'imprim.
Vol. II, 462 pp. num. et 5 ff. non chif.

G. A.

ABRÉGÉ DE LA

VIE

DE

PIERRE ARÉTIN

Le morceau qui suit est la traduction abrégée de la Vita di P. Aretino *par le comte G. M. Mazuchelli* (*Padova, Comino, in-8°, 1741-1749*). *Elle est due à Dujardin qui la publia sous le pseudonyme de Boispréaux* (*La Haye, J. Neaulme, 1750*). *On trouve dans cette pièce curieuse des choses intéressantes. Mais aussi des erreurs voulues ou non et quelques jugements injustes. C'est avec raison qu'Alcide Bonneau appelle Mazuchelli :* Biographe du genre hostile.

Quel homme a présenter qu'Arétin, dans un siècle où les femmes, concourant à l'avancement des sciences, apportent dans l'étude cette urbanité qui ne se trouve qu'avec elles ! S'il eut quelque réputation, ce fut peu après la renaissance des lettres, temps où le seul nom d'auteur imprimait du respect. Les yeux, longtemps aveuglés par les ténèbres de l'ignorance, étaient éblouis de la moindre lueur : aujourd'hui cet homme, qui se nommait *Divin* est compté au rang des écrivains pitoyables.

Tel est le sort de ceux qui n'ont de mérite que l'impudence, et le malheureux talent d'intéresser la malignité. Le public se plaît dans l'humiliation de ceux même qu'il estime. Il court à tout ce qui sent de libelle. Les écrivains qui prostituent leur plume à ses goûts sont ceux proprement pour qui l'on a dit qu'ils travaillaient *per la fame, e no per la fama.* Chaque jour démasque leur ignorance et leurs bévues ; ils sont le jouet de leur siècle, ils deviendront le mépris de la postérité : mais

il faut vivre, et ils en sentent d'autant plus vivement la nécessité que les personnes qui pourraient la soulager par les récompenses destinées aux lettres les en jugent indignes.

Plus caustique que capable, et toujours avide, Arétin mania avec une effronterie égale l'adulation la plus basse et la satire la plus effrénée. Il s'embarrassa peu de mentir et de se contredire. L'intérêt dictait ses jugements, et ceux auxquels il devait tout furent maltraités les premiers. Les réponses les plus solides, les reproches les mieux fondés, les affronts, les corrections ne purent tempérer sa causticité famélique. Les châtiments publics avaient accoutumé son front à l'infamie; il se consolait en se prodiguant des éloges, et en décorant ses livres de ses portraits et d'inscriptions.

Il s'arrogea le titre et les fonctions de censeur : soit habitude ou mépris, on s'accoutuma à cette usurpation, et les magistrats la tolérèrent. Mais pour savoir ce que pensaient les connaisseurs, il suffira de lire ce que Lambin écrivait à Maladano, au sujet d'un savant qui s'était abaissé jusqu'à répondre à Arétin : « J'avais déjà lu le discours de Périon contre Pierre Arétin, et je n'avais pu m'empêcher d'en rire. Que peut-on imaginer de plus ridicule que de voir un bénédictin, un philosophe, un théologien entrer en lice avec Pierre Arétin? Cet homme a sans doute oublié ce qu'il se devait. Il lui reproche son impudence, sa scélératesse, son impiété. Qu'avancera-t-il? Ce n'est ni par les paroles, ni par les écrits qu'on peut corriger de pareils personnages; c'est par les lois, c'est par les peines qu'on doit les refréner (1). »

Un début semblable doit surprendre le lecteur. Mais s'il est avantageux de conserver la mémoire des grands hommes, il n'est pas inutile de démasquer ceux qui en ont imposé par des moyens condamnables. L'exemple des premiers anime à la pratique des vertus; le portrait des autres apprend à ne pas leur ressembler.

C'est dans cette vue que j'ose amener Arétin sur la scène. Son style affecté, son ignorance, sa présomption, sa critique mordante, les égarements de son génie, les châtiments qu'il essuya, et la réputation qu'il laisse après lui forment un tableau qui n'est pas déplacé dans un siècle où l'on court après

(1) *Lettere raccolte de Michaele Bruto*, p. 359.

les écrits hardis ou médisants, où l'on substitue le jargon à l'éloquence, les tours forcés aux pensées, les pointes aux sentiments, et la satire à la saine critique.

Les actions frappent plus vivement que les préceptes, et les exemples instruisent plus sûrement que la théorie la mieux développée. Les jeunes gens apprendront qu'on ne doit jamais sacrifier les mœurs à la fureur de l'esprit; qu'il est dangereux de réduire en problème les principes qui sont la base et la sûreté des sociétés; que l'insolence et la présomption caractérisent l'ignorance et que ceux qui croient se faire un nom par de pareils moyens achètent une réputation équivoque et momentanée, par la perte de leur repos et de leur honneur.

Pierre Arétin naquit à Arezzo, ville de Toscane, le 20 avril 1492. Son silence, la calomnie et l'erreur jettent quelques nuages sur son origine. Franco lui donne un cordonnier pour père (1). Doni, voulant accréditer les conformités qu'il lui cherche avec l'antechrist, le fait sortir d'un moine et d'une nonne (2). Quelques autres, le confondant avec Pierre Bertini, l'ont cru de la famille des Buonamici (3). Mais ses lettres (4), celles qui lui sont écrites (5), et le témoignage du généalogiste de Toscane (6), constatent qu'il était fils naturel de Luigi Bacci; et si l'on voulait argumenter de l'affectation avec laquelle il tire avantage de ce qu'il écrit on pourrait présumer qu'il était bâtard adultérin, par le soin qu'il prend de justifier les enfants nés dans cet opprobre (7).

(1) Franco, *Priapeia*. Mazzuchelli, *Vita d'Aretino*, p. 4, n° 1.

(2) *Terre moto di Doni, etc.*

(3) Zilioli, *Istor. di Poeti ital.*, p. 222. *Annot. alla poesia del Crescembeni*, t. IV, p. 46, n° 32.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 132; t. IV, pp. 64, 166, 215; t. VI, p. 50, édition de Mathieu le Maître, Paris, 1669.

(5) *Lettres à l'Arétin*, t. II, pp. 160, 161, 163.

(6) Gammurini, *Istor. geneal. del. famig. nob. Tosc.*, t. III, p. 329.

(7) Ese pur brami la successione aquista la con le done d'altrui- E se la conscienza ti rimorde del adulterio fa quel ben piu legiti. mando figliuoli con la tua bonita, è la virtu : perche ciascun uomo libero nobilita il natal suo facendo scordere al volgo l'infamia materna. *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 105.

Sa mère se nommait Tita (1). On la voyait sur le portail de Saint-Pierre d'Arezzo, sous la figure de la Vierge qui reçoit l'Annonciation : et notre auteur ne manque pas de tirer parti de cette fantaisie du peintre, pour réhabiliter l'honneur de cette femme (2). Elle l'éleva sous ses yeux, et, si nous en croyons Grasso (3), il étudia la rhétorique, la philosophie, et fit de grands progrès par la lecture des anciens. Comment accorder cet éloge avec Arétin lui-même, qui nous dit qu'il ne fut à l'école que pour apprendre à lire, qu'il n'eut jamais de maître, qu'il ignorait le grec et savait très peu de latin (4) ? Dans ce cas, il mérite quelque indulgence, et son génie fait présumer que les Muses ne l'eussent pas désavoué, s'il eût été initié dans leur société.

On peut croire que le feu qui le domina ne tarda guère à jeter des étincelles ; mais c'est abuser de la supposition que de lui attribuer, avec Fontanini, l'épitaphe de Séraphin d'Aquila (5), puisqu'il n'avait que neuf ans lorsque ce poète mourut. Il est vrai qu'il fut banni d'Arezzo, presque au sortir de l'enfance, pour un sonnet qu'il fit contre les indulgences (6). Perruggio lui servit d'asile ; aussi nomme-t-il cette ville le jardin qui vit fleurir sa jeunesse (7). L'exil ne le rendit pas plus religieux ; ayant vu dans un lieu fréquenté un tableau qui représentait la Madeleine, les mains étendues aux pieds du Sauveur, il s'y glissa secrètement et peignit un luth entre ses bras (8).

(1) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 114.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. V, pp. 65, 66, 114.
(3) *Elog. d'Uom. letter.*, t. I, p. 242.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 202 ; t. II, p. 242.
(5) Voici cette épitaphe :

> Qui giace Seraphin. Partirti or puoi,
> Sol d'aver visto sasso che lo serra.

Fontanini a pris le change sur ce que Toppi, Biblioth. napolitain. attribue cette épitaphe à l'Arétin ; mais il entend parler de Bernard Accolti, surnommé l'*unico Aretino*.

(6) *Lect. cathol. di Muzio*. Vinezia, 1571, p. 232.
(7) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 48 ; t. III, p. 46 ; t. V, pp. 134, 271, 304.
(8) *Annot. di Carlo. Capor. alle Rime di Cesare Capor*. Vinezia, 1656, p. 217.

Si sa vanité supprime le métier qu'il exerça dans cette ville, ses contemporains nous apprennent qu'il fut relieur (1). L'habitude de voir des livres, et le commerce des savants, lui donnèrent du goût pour la lecture (2). Avec un esprit vif secondé d'une grande mémoire, il fit des progrès rapides, quoiqu'il ne pût profiter que des livres écrits dans sa langue naturelle, et bientôt il se crut en état de se procurer une condition plus avantageuse. Celui qui commence à bégayer dans les sciences ne doute de rien, et juge de tout. Le vrai savant sent ce qui lui manque, et se défie de ses lumières. Arétin n'hésita pas à s'exposer au grand jour. Il partit pour Rome, à pied, sans argent et ne possédant que son habit (3). Il fut reçu chez Nicolas Chigi, marchand connu par sa magnificence et ses richesses (4). Il sortit de cette maison, où l'on ignore son emploi, pour passer successivement au service de Léon X, et de Jules de Médicis, son neveu, qui fut pape sous le nom de Clément VII.

Sa présomption lui avait fait imaginer que les biens et les dignités allaient fondre sur sa tête. Bientôt les lenteurs de la cour romaine lassèrent sa patience (5). Les sommes considérables qu'il reçut de Léon ne purent remplir son avidité, et les dégoûts dont nous allons parler anéantirent sa reconnaissance.

Toutes les qualités éminentes de l'esprit se rassemblent rarement dans la même personne. Le feu fait tort au jugement, et les efforts les plus sublimes sont suivis des chutes les plus humiliantes. Tel est le sort des imaginations brillantes, qui, semblables à l'éclair, jettent une lumière que l'œil a peine à soutenir, et qui s'abîme dans une nuit, dont l'éclat précédent redouble l'obscurité. Ce sont ces hauts et ces bas qui ont fait dire à quelqu'un, en parlant d'un poète célèbre, *qu'il avait la*

(1) *Rime piac. di Berni*. Vinezia, 1609, p. 12. Crescembeni, *Istor. del. volg. Poes.*, t. IV, p. 44. Ce dernier s'est trompé, en plaçant sa boutique à Bologne.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. V, pp. 268, 305. *A l'Arétin*, t. II, pp. 173, 216.

(3) L'Ammirato, *Opuscuoli*, t. II, p. 274.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 126 ; t. II, p. 232 ; t. III, p. 263 ; t. IV, p 166.

(5) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 14; t. III, pp. 86, 145

fièvre de l'esprit. Ce désordre influe jusque sur la conduite, et plus d'un siècle a vu l'alliance des talents les plus rares avec les écarts les plus honteux. Jules Romain, le premier de son temps, profanant l'art dans lequel il excellait, dessina seize (1) attitudes de la dernière obscénité, et Marc Raymondi les grava. Clément, qui siégeait alors, ne put s'empêcher de sévir contre les auteurs d'un scandale d'autant plus grand de leur part qu'ils étaient plus connus. La fortune avait pourvu à la sûreté du peintre. Baldassar, comte de Castiglione, venait de l'envoyer à Mantoue, où le duc voulait faire peindre une galerie. Le graveur fut traîné dans les prisons, et le zèle ecclésiastique eût été plus loin, sans les sollicitations d'Arétin, appuyées du crédit d'Hippolyte, cardinal de Médicis, qui obtinrent la liberté du prisonnier.

La part que notre auteur avait prise dans cette affaire lui inspira le désir de voir la cause de tout ce bruit. Le feu des dessins passa dans son cœur. Son imagination, ainsi échauffée, produisit seize sonnets, dont les expressions ajoutaient à l'impudence du burin : il écrivit même à Baptiste Zatti, citoyen de Rome, une épître apologétique des vers et des figures (2). Alors la persécution se ranima : Jean-Matthieu Giberti, évêque de Vérone, conseiller intime de Clément et son dataire, qui avait été le plus ardent ennemi de Raymondi, redoubla de vivacité (3), et ce fut la source de cette haine irréconciliable qu'Arétin lui voua tant qu'il vécut (4).

Notre poète s'était réfugié dans sa ville natale dès le mois de juillet 1524 (5). Fontanini, qui le fait aller à Mantoue, d'où

(1) Vasari, *Vite di Pitt.*, p. 302. Balduini, *Comm. è prog. de l'Arte intag. in Rame*, p. 21. Félibien, *Hist. des Peint. Vie de Jules Romain.* Fontanini, *Elog. ital.*, p. 264. Bayle, *Dict.*, mot Arétin (Pierre).

Ces deux derniers font monter le nombre des dessins à vingt; mais il est constant, par Arétin même, qu'il n'y en eut que seize. *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 288.

(2) Cette lettre, que nous venons de citer dans la remarque ci-dessus, est regardée comme un jeu d'esprit qui ne dut son origine qu'à la nécessité de remplir le volume où elle se trouve.

(3) *Lettres d'Arétin* t. I, p. 288. *A l'Arétin*, t. I, p. 5.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 8.

(5) Arétin arriva à Rome en 1517. Il fut quatre ans au service de Léon (*Lettres d'Arétin*, t. V, p. 64), et trois à celui de Clément (*Let-*

il le conduit à Venise, a confondu cette sortie de Rome avec la seconde, dont nous parlerons (1).

Arétin ne demeura pas longtemps à Arezzo. Jean de Médicis l'appela près de lui. Ce capitaine, mécontent de Charles-Quint, venait de passer au service de François Ier, qui entrait en Italie pour faire valoir les droits qu'il avait, du chef de Valentine Sforce, sa mère, sur le duché de Milan (2). La nature avait doué notre poète de ces talents superficiels qui séduisent, et lorsque la prudence guidait ses démarches, il était impossible de résister aux charmes de son esprit. La disgrâce qu'il venait d'essuyer l'avait rendu plus attentif : il ne se montra que par ce qu'il avait d'aimable. Médicis lui donna son cœur, et François, qui ne le vit qu'en passant, ne put lui refuser sa bienveillance.

Quoique assuré de leur protection, il travaillait à sa réconciliation avec le pape. Ses amis sollicitèrent si vivement son rappel qu'ils l'obtinrent, et ce fut peu après son retour à Rome que Médicis lui écrivit une lettre qui finit par ces mots : « J'oubliais de vous dire qu'hier le roi se plaignit de ce que vous ne m'aviez pas accompagné. Je m'excusai sur la préférence que vous aviez donnée à la tranquillité de la cour sur le tumulte du camp. Sa Majesté me dit de vous demander de revenir. Je lui répondis que je ne pouvais me flatter de votre complaisance. Il répliqua qu'il écrirait à Sa Sainteté de vous l'ordonner. Mon cœur ne permet pas de supprimer une conversation qui lie si parfaitement mon intérêt au vôtre, puisqu'il est vrai que je ne peux vivre sans Arétin (3). »

Cette lettre ne fit aucun effet : il fallait des motifs plus pressants pour déterminer notre poète. Une satire qu'il fit contre une cuisinière de Giberti tomba malheureusement entre les mains d'Achille de la Volta, amant de cette femme, qui, trouvant l'auteur dans un endroit écarté, lui porta cinq coups de poignard dans la poitrine, lui estropia les mains, et lui

tres d'Arétin, t. V, p. 71 ; t. VI, p. 111). Il paraît cependant, par la lettre, t. I, p. 7, qu'il y eut quelque intervalle, puisqu'il était à Milan en 1520.

(1) *Elog. ital.*, p. 364.

(2) *Varchi Istor. Fiorent.*, Cologne, liv. II, part. II.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 6.

coupa le visage. Les fastes poétiques nous apprennent que ceux même dont les ouvrages ont le sceau de l'immortalité ont essuyé des corrections un peu vives ; mais celle-ci passait la raillerie. Arétin se plaignit au pape, qui, prévenu par Giberti, rejeta sa requête. Le déni de justice aggrava l'injure. Il jura de punir une cour ingrate, en la privant de sa présence : mais il signala son départ par les plaintes les plus aigres. Elles lui attirèrent une réponse du Berni, secrétaire du prélat, dont les termes, quoique fort adoucis, serviront à prouver avec quelle décence les gens de lettres se sont traités dans tous les temps.

Ta langue, qui le fiel distille,
Te fera trouver tôt ou tard
Un vengeur muni d'un poignard
Plus tranchant que celui d'Achille.
Pauvre, mais insolent esprit
Que la médisance nourrit,
Sache qu'à quelque excès que ta fureur s'échappe,
Le pape sera toujours pape ;
Et que tu n'es qu'un franc pied plat,
Ingrat, et traître envers ton maître,
Subsistant aux dépens du plat
Du sot qui peut te méconnaître.
Un pied dans le b...., l'autre dans l'hôpital,
De tous les grands tu dis du mal.
Crains, à la fin, que ceux que ta fureur attaque
Ne te fassent jeter dans un sale cloaque.
Coquin, la crainte du bâton,
Comme un chien, te fait fuir : mais si rien ne t'arrête,
La foudre sur ton dos s'apprête,
Qui te fera changer de ton.
Si médire t'est nécessaire,
Tu peux parler de tes deux sœurs.
Qui de leur amour mercenaire
Aux faquins d'Arezzo font payer les faveurs.
Fonde ton espoir sur leur bourse ;
Ce sera désormais ton unique ressource.
Haï des hommes et de Dieu,
Détesté par le diable même,
Ta bouche, mère du blasphème,
Te fait chasser de chaque lieu.
Nous te verrons dans peu sur le haut d'une échelle,
De valets de taverne et de crocs entouré,
Danser au bout d'une ficelle,

Au doux branle de leur *Salve.*
Or va, poursuis la triste chance ;
Mais sois assuré qu'un cordeau,
Ou le bâton, ou le couteau,
Feront taire ta médisance (1).

Quelques auteurs transportent la scène de cette aventure à Venise (2). Ils racontent qu'Arétin n'échappa des mains de son ennemi qu'en se précipitant dans une gondole que les mariniers éloignèrent aussitôt du bord. Mais Volta ne vint à Venise qu'en 1550, et pour lors Arétin, faisant parade de sentiments fort chrétiens, se raccommoda avec ce mauvais plaisant. « Je viens de me réconcilier avec Achille, dit-il, dans la vue seulement d'imiter Jésus-Christ, dont la bonté miséricordieuse, loin de demander la vengeance à son père, le priait pour le salut de ceux qui le crucifiaient, et j'aime à présent Volta comme mon frère en Dieu (3). »

Sans espérance du côté de l'église, Arétin se donna tout entier à Médicis, sur l'esprit duquel il poussa si loin son ascendant que son maître le faisait manger (4) et coucher (5) avec lui. Ceux qui connaissaient l'aversion de ce seigneur pour la médisance avaient peine à démêler le motif d'un faible si décidé.

Arétin, dans les champs de Mars, à la suite de Médicis, ne fut pas longtemps sans se ressentir des hasards attachés au métier (6). Son Mécène reçut devant Governolo une mousquetade qui lui cassa la jambe. Le duc de Mantoue lui refusait un asile, dans la crainte de déplaire à l'empereur. Le zèle et l'éloquence d'Arétin dissipèrent les frayeurs du duc, qui non seulement ouvrit ses portes, mais encore visita Médicis, et le secourut de tout ce qui dépendait de lui (7). Les soins furent inutiles, la plaie s'envemina (8) : il fallut couper la

(1) *Rime Piac. del Berni.* Vicenza, 1609, t. II, p. 12.
(2) *Annot.*, ibid.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 103.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 124.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 203.
(6) L'Ammirato, *Oppusc.*, t. III, p. 203.
(7) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 198.
(8) *Lettres d'Arétin*, t. I, pp. 5, 37.

jambe du blessé, qui expira dans les bras de son favori, le 30 novembre 1526 (1).

Arétin prouva dans cette occasion que l'intérêt n'était pas le motif de son attachement. Il n'abandonna son maître qu'après lui avoir rendu les derniers devoirs. Il engagea Jules Romain à le peindre après sa mort, et conserva toujours ce portrait comme un gage précieux de l'amitié qu'il y avait eue entre Médicis et lui. Sa générosité se soutint-elle jusqu'à la fin ? C'est ce qu'on peut révoquer en doute, en voyant l'affectation avec laquelle il rappelle à Côme, fils de Jean, devenu grand-duc, ce qu'il avait fait pour son père, lorsqu'en parlant de ce capitaine, il lui dit :

Lui qui d'aucun présent ne paya mon service,
Comme chacun le peut savoir,
Me disait sous Milan : Ah ! si le Ciel propice
Me permet un jour de revoir
Ma femme et mes enfants, libre de cette guerre,
De ton pays je te ferai seigneur.
Mais, hélas ! pauvre et vieux, jouet d'un sort trompeur,
Mon espérance est avec lui sous terre (2).

Ce revers acheva de dégoûter notre auteur du service des grands ; il résolut de vivre indépendant, des fruits de sa plume. Les sentiments qu'il affecte, et la peinture qu'il fait de son nouvel état méritent d'être rapportés. « Je ne suis plus, dit-il, le jouet de la fortune, et je rends grâce à Dieu d'avoir préservé mon cœur de la soif de l'avarice. Je ne dérobe le temps de personne, et la nudité des autres n'excite pas une joie maligne dans mon cœur. Je partage avec les miens la chemise de mon dos et le pain de ma bouche. Je regarde mes servantes comme mes filles, et mes serviteurs comme mes frères. La paix fait la magnificence de ma maison, et la liberté en est le majordome. Mes jours coulent dans la satisfaction, et je ne désire rien de plus. Le souffle de la malignité, ni les vapeurs de l'envie n'ont point encore altéré ma récolte (3). »

(1) Varchi, *Istor. Fiorent.*, t. II, p. 23.
(2) *Opere burlesche*, t. III, p. 11.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 58.

Il choisit Venise pour son séjour, et s'y établit sur la fin de 1527 (1). Il y fut reçu à bras ouverts par toutes les personnes de distinction, et le doge Gritti l'honora d'une protection particulière (2).

Le ressentiment des injures qu'il avait reçues de la cour romaine était trop récent et trop vif pour lui permettre de dissimuler. Le sac de Rome par l'armée de l'empereur et la détention du saint-père dans le château Saint-Ange enhardirent sa plume. Il publia quelques satires contre Clément et ses cardinaux. Le pontife se plaignit au sénat (3) : le doge manda le poète, et lui enjoignit d'être plus circonspect (4). Il ne chanta cependant la palinodie qu'en 1530. Son excuse est tournée si singulièrement qu'on me permettra de la rapporter : « Si celui que vous avez élevé au comble de l'honneur, écrit-il au pape, vous outrage par l'épée, est-il étonnant que celui qui n'a reçu que des injures se venge par la plume ? Je me repens cependant d'avoir abusé de la circonstance de vos malheurs (5). »

Vasone, suffragant de Vicence, qui s'était mêlé de cette réconciliation, lui procura un bref honorable. Arétin fit des protestations pour l'avenir : il rétracta par une lettre adressée au cardinal Hippolyte tout ce qu'il avait avancé dans sa colère (6) ; et ce n'est pas la seule fois qu'il se reconnaît imposteur. Il régala le cardinal de Ravenne d'une pareille confession (7).

Le même Vasone, accompagnant l'empereur qui retournait en Allemagne par le Trentin (8), obtint pour son ami un collier d'or et des lettres de chevalier. Arétin accepta l'utile et refusa l'honorable par ces mots :

(1) *Lettres d'Aretin*, t. I, p. 83.
(2) *Lettres d'Aretin*, t. III, p. 25.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 14.
(4) *Lettres d'Aretin*, t. I, p. 14.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 62.
(6) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 42. Clément eut à peine les yeux fermés qu'il publia une satire sanglante contre sa mémoire.
(7) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 42.
(8) *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 62.

Un mur sans écriteaux, un cordon sans finance,
Du public prêt à mordre excitent l'insolence (1).

Vasone avait encore extorqué de Clément une promesse de 500 écus, pour marier une des sœurs de notre poète. Quelque nouveau coup de langue en empêcha l'effet (2) : et ce fut Benoît, cardinal d'Accolti, qui suppléa au défaut du pontife (3). Aussi l'Arétin lui donne-t-il la gloire d'avoir réalisé ce que ses services n'avaient pu obtenir de la piété de deux papes (4).

Cette sœur se nommait Francesca (5). Elle fut mariée à un certain Horace Gendarme. L'un et l'autre moururent en 1547, laissant une fille et un fils jumeaux. Muchio de Médicis et Frédéric de Montaigu se chargèrent de les élever (6). Arétin s'intrigua dans la suite pour placer cette nièce dans un couvent (7) ; mais Muchio la maria (8). Cette Francesca n'était pas vraisemblablement du métier que Berni reproche à ses autres sœurs.

En 1573, Arétin, voulant rechauffer la libéralité de ses bienfaiteurs, écrivit au cardinal Hippolyte qu'il était résolu de passer en Turquie. « J'irai, disait-il, traîner ma vieillesse et ma pauvreté chez les infidèles. Si quelques-uns étalent à leurs yeux les biens et les dignités dont la cour de Rome récompense le crime, je leur ferai voir les cicatrices des coups que j'ai reçus pour avoir aimé la vérité, et ma misère leur apprendra le prix qu'elle donne à la vertu. Ce qui n'a pu toucher le cœur des chrétiens entraînera l'âme des barbares (9). »

(1) Ces vers sont du *Marescallo*, comed., atto II, scena III.
(2) *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 67.
(3) *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 60.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 142.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 173.
(6) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 79; t. V, p. 34.
(7) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 26; t. V, p. 72.
(8) Lorenzi, *Dial. de Risu*, p. 38. Zilioli, *Istor. di Poeti ital.*
(9) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 30. Ce qui donna cette idée à l'Arétin fut la proposition que lui fit le doge Gritti d'entrer au service de Louis Gritti, son fils naturel, alors ambassadeur du roi de Hongrie à la Porte Ottomane (Paruta, *Istor. Venez.*, l. VIII, p. 364).

Cet artifice ne fut pas infructueux. Il nous apprend, dans sa comédie du *Courtisan* (1), qu'il était prêt à s'embarquer pour Constantinople, lorsque François Ier l'avait lié par une chaîne d'or, et que le duc de Leve avait achevé de le fixer par une bonne pension. S'il feignit dans la suite quelque regret de n'avoir pas exécuté son projet (2), ce fut une suite de la même ruse, dont il attendait de nouveaux suppléments de finances.

Le cardinal Farnèse ayant succédé à Clément VII, sous le nom de Paul III, Arétin, qui craignait le ressentiment des prêtres qu'il avait offensés, engagea un parent du doge à se joindre à Giudiccione pour solliciter un bref de domesticité du nouveau pontife (3). Ceux-ci se persuadèrent qu'il avait envie de rentrer au service du pape : mais il leur déclara nettement qu'il ne voulait qu'être autorisé à divertir sa sainteté une fois le mois, en lui écrivant des bagatelles amusantes (4). En effet, il ne devait pas souhaiter de retourner à Rome. La liberté dont les étrangers jouissent à Venise, asile assuré contre la bigoterie des autres Italiens, convenait trop à ses inclinations et à ses intérêts. Il y composait en sûreté des écrits obscènes et satiriques. La corruption et la malignité sont garants du débit de ces marchandises, et son avidité ne lui avait pas permis de renoncer à ses avantages. Ses feuilles étaient enlevées à mesure qu'elles paraissaient. On raconte même qu'un prince espagnol entretenait un courrier pour avoir le premier ce qui sortait de sa plume (5). Sans compter les pensions, il se vantait d'avoir su, avec une bouteille d'encre et une main de papier, se créer 2.000 écus de rente, dont les fonds étaient assignés sur la sottise d'autrui (6).

Malgré sa vanité, il sentit que son ignorance ruinerait sa

Mais Arétin ne pensa jamais à accepter ces offres, et, pour en découvrir la vérité, il ne faut que rapprocher les dates. La lettre dont nous parlons est du 19 novembre 1533. Il y avait alors six mois que Louis Gritti était revenu de son ambassade, et de retour en Hongrie, comme il paraît par la lettre d'Arétin, t. I, p. 135.

(1) *La Cortiggiana*, comed., atto III, scena VIII.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 34.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 34. *A l'Arétin*, t. I, pp. 100, 112.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 34.

(5) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 274.

(6) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 213.

réputation, quelque imposant que fût le ton qu'il avait pris. Il attira donc près de lui Nicolas Franco de Benevent, homme très versé dans les langues savantes (1). Celui-ci, dont le caractère imprudent et caustique sympathisait avec le génie d'Arétin, suppléait à ce qui lui manquait d'érudition par des traductions qu'il faisait exprès pour lui. L'un fournissait l'étoffe, l'autre taillait l'habit. Ces associations ne sont pas sans exemple : nous avons vu des imposteurs littéraires s'échafauder sur le savoir d'autrui, et se faire un nom aux dépens d'un mérite moins connu. Mais l'appui venant à manquer, le savant disparaît, l'homme est démasqué.

La convenance et le besoin semblaient ici garantir le traité : l'avarice l'anéantit. Franco, se croyant nécessaire, voulut exiger un partage égal. L'Arétin ne put y consentir : ils se séparèrent. Le savant revendiqua les ouvrages qui avaient paru sous le nom de l'écrivain (2). Celui-ci défendit sa propriété par le mérite du style, et demanda la confrontation des écrits contestés, avec ceux qui appartenaient réellement à Franco. Eusébi, jeune élève d'Arétin, ayant sur ces entrefaites donné quelques coups de bâton à Franco, le rendit irréconciliable. Cette aventure corrigea notre auteur, et si dans la suite il se servit de pareils ouvriers, il eut soin de les prendre dans une classe si ténébreuse qu'ils étaient dans l'impuissance de lui porter ombrage. On ne saurait pourtant douter qu'Arétin n'eût de grandes obligations à Franco. Il ne faut que comparer les premiers ouvrages qui lui firent un nom avec ceux qui parurent depuis la séparation ; mais la prévention que les premiers avaient établie fut si forte qu'il fit encore des dupes malgré ses bévues et ses imprudences.

La conviction inférieure qu'il avait de son incapacité, loin de diminuer son orgueil, augmentait encore son insolence (3) et, semblable à ces menteurs qui, à force de répéter une fausseté, parviennent à la croire véritable, à force de vanter son mérite, il s'imaginait être un personnage important. Le plus grand nombre, et surtout la province, donnèrent dans le pan-

(1) Toscan., *Peplus Italiæ*, p. 106. Gaddi, *De Script. non eccles.*, t. I, p. 14.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 145. *A l'Arétin*, t. I, p. 372.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 247; t. III, p. 152.

neau. Plusieurs étrangers le visitèrent (1) : il prit leur curiosité pour un hommage. « Un si grand nombre de gens, écrit-il à Aluno, viennent me rompre la tête que les marches de mon escalier se cavent sous leurs pieds, comme les pavés du Capitole l'étaient par les roues des chars de triomphe. Les Turcs, les Juifs, les Indiens, les Français, les Allemands, les Espagnols assiègent continuellement ma porte : jugez du nombre de nos Italiens ! Je crois qu'il serait plus facile de vous détacher du service de l'empereur que de me trouver sans cette cohue. Je suis assailli de gens de guerre, de prêtres et de moines. Chacun vient me raconter les sujets de plainte qu'il s'imagine avoir. Je suis devenu l'oracle de la vérité, et vous avez raison de m'appeler le *secrétaire du monde* (2). »

Quoiqu'il y ait bien à rabattre de ces fanfaronnades, il est constant que les étrangers qui venaient à Venise ne manquaient guère de visiter Arétin : il se plaint de leur importunité dans plusieurs endroits. « Je suis las d'incommodes, écrit-il à son libraire : accablé de fatigues et d'ennui, j'ai résolu de me réfugier chez vous, ou chez le Titien. Il me prend quelquefois envie de m'aller cacher dans le grenier de quelque pauvre fille, qui me cédera son gîte pour une légère aumône (3). »

L'effronterie a fait des dupes dans tous les siècles ; mais rien ne prouve mieux la sottise de ses contemporains que la conduite des plus grands princes à son égard. Charles-Quint lui assigne une pension de 200 écus sur le duché de Milan, et François Ier fit ses efforts pour le ranger de son parti. Ces souverains avaient été en concurrence pour l'empire et la rivalité de gloire nourrissait dans leur cœur une jalousie qui éclata par des guerres sanglantes. Arétin partageait d'abord ses éloges entre ces monarques : la pension décida sa

(1) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 296; t. I, p. 18. *Lettre de Bernardo Tasso*, Padoue, 1733, t. I, p. 184.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 206. Ces gasconnades sont répétées avec tant d'affectation par un certain Andrea (*Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 113) qu'on est tenté de croire qu'il s'est écrit sous ce nom cette seconde lettre, pour accréditer ses rodomontades par le témoignage d'un tiers.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 72.

plume, il ne chanta plus que son bienfaiteur. Le duc d'Atri l'exhortant à continuer l'égale distribution de son encens, il lui répondit : « Je suis et serai toujours serviteur de votre maître. Mes écrits ont annoncé ses vertus à toute la terre, mais je ne vis pas de fumée, et Sa Majesté n'a pas daigné s'informer si je mange. La chaîne qu'elle m'avait promise a été trois ans en chemin ; il y en a quatre qu'elle ne m'a pas donné le bon jour. Je me suis rangé du côté de celui qui donne sans promettre. François fut longtemps l'idole de mon cœur : le feu qui brûlait sur son autel s'est éteint faute d'aliments (1). » Le connétable de Montmorency, ayant lu cette lettre, dit, en présence d'Allemani, que si l'Arétin voulait n'être point partial, et parler de son maître et de l'empereur avec vérité, il lui ferait donner une pension de 400 écus. Allemani l'ayant écrit au poète, il se pressa de répondre qu'aussitôt qu'il verrait l'assignation des 400 écus il obéirait au connétable (2). Mais les promesses de Montmorency s'en allèrent en fumée, et je ne sais sur quel fondement quelques auteurs ont avancé qu'il fut pensionné de la France et de la Porte Ottomane. François et Soliman lui firent des présents, mais il n'eut jamais rien de fixe de ces cours ; et, bien loin de donner dans le discours du connétable, il s'attacha uniquement à l'empereur, qui de son côté ne négligea aucune occasion de lui faire sentir des marques d'une distinction particulière (3).

Un jour, Charles étant en voyage, et le secrétaire de ses commandements ayant présenté un grand nombre de dépêches, il demanda la lettre qu'il avait ordonnée pour recommander Arétin au grand-duc, la signa, et remit le reste à une autre fois (4).

Le même empereur passant, en 1543, sur les Etats des Vénitiens, le sénat députa Guibalde de La Rovère, duc d'Urbin, qui était généralissime des troupes de la République, accompagné de quelques nobles, avec ordre de le suivre par honneur tant qu'il serait sur leurs terres. Ce seigneur, qui aimait

(1) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 110. *A l'Arétin*, t. I, pp. 223, 280.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 13.
(3) *Musa Singul. de Vir. erud. Fiorent.*, p. 1.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 25.

Arétin, lui proposa d'être du voyage, et le poète s'y détermina facilement, sur l'espérance que sa vue renouvellerait les bontés dont l'empereur lui avait donné des preuves réelles (1).

Charles était à cheval, lorsque les ambassadeurs le joignirent. A peine eut-il aperçu l'Arétin qu'il lui fit signe d'approcher, le mit à sa droite, et s'entretint avec lui pendant le chemin. Arrivé au logis qui lui était préparé, il le retint pendant qu'il expédiait les affaires les plus pressées, afin de pouvoir lui parler. Ce fut dans cette occasion qu'Arétin récita le poème qu'il avait composé en son honneur (2), et que, profitant de la satisfaction qui parut sur le visage de l'empereur, il hasarda quelques plaintes sur les retards que le marquis Du Guast apportait au payement de sa pension. Le monarque se mit à rire, et lui dit qu'il voulait être médiateur dans cette affaire, et le raccommoder avec le gouverneur de Milan (3). Le lendemain, il ordonna à Davila de lui compter une somme considérable, indépendamment des arrérages qui pouvaient lui être dus. La libéralité des princes épargnait alors aux auteurs les souplesses devenues presque inévitables à ceux qui dépendent de l'avarice des libraires et des dédains du public.

L'empereur, sortant de la messe, fit signe au poète de le suivre; mais, soit timidité, comme il veut le faire entendre, soit appréhension qu'il ne prît fantaisie à Charles de l'emmener en Allemagne (4), Arétin feignit de ne rien voir, et se cacha de façon que les ambassadeurs qui le cherchèrent ne purent le représenter. Charles, quoique piqué de ce qu'Arétin n'avait pas pris congé de lui, ne lassa pas de charger le duc d'Urbin de le recommander à la République comme une personne qui lui était chère (5).

Si notre poète refusa des lettres de chevalier lorsqu'elles étaient stériles, il les reçut avec empressement quand elles furent accompagnées d'un revenu, quoique fort modique. Le lecteur me permettra de reprendre ce fait de plus haut. Quoique Arétin n'eût aucune envie de retourner à Rome, nous avons vu qu'il avait toujours souhaité de se raccommoder

(1) Parusta, *Istor. Venez.*, t. XI, pp. 538, 540.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, pp. 36, 37, 40.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 38.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. III p. 43.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 25.

avec cette cour. Il crut avoir gagné les bonnes grâces de Paul III, et sa vanité l'aveugla au point que, sur des marques assez légères de la bienveillance du pontife, il se flatta d'obtenir un chapeau qu'il fit demander par le duc de Parme (1). Un refus formel mortifia sa présomption, et suspendit ses poursuites. Mais lorsqu'il vit Jules III sur la chaire, ses espérances se ranimèrent d'autant plus vivement que, ce pape étant d'Arezzo, il comptait sur l'affection ordinaire entre ceux d'une même ville. Il lui écrivit des lettres de félicitation, et lui fit présenter par le cardinal Carpi un sonnet sur son avènement à la papauté (2). Baudouin del Monte, frère du pontife, joignit ses bons offices auprès de Sa Sainteté, et Jules envoya au poète 100 écus d'or, et des lettres de chevalier de Latran (3).

La distinction était assez mince pour l'honneur et pour le profit. Le revenu n'était que de 80 écus (4), et cet ordre était dans le discrédit (5). On le regardait comme une étiquette très équivoque du mérite, et l'affiche n'en imposait qu'au peuple. Clément l'avait conféré à Bandinelli (6) pour le prix de quelques statues ; Jules en fit la récompense d'un sonnet. Quelque légère que fût cette faveur, elle surprit tout le monde et les Vénitiens ne pouvaient s'empêcher de rire en voyant cette décoration orner les cicatrices du bâton ; mais ils auraient dû s'etonner de la confiance du personnage qui l'étalait comme le prix de ses services (7).

Ce cordon lui parut un présage assuré des dignités les plus éminentes. Il composa un poème (8) dans la vue de déterminer le pape à l'appeler auprès de lui (9). Cette idée diminuait l'ancienne aversion qu'il conservait contre la cour de Rome ; et lorsque le duc d'Urbin, que le pape avait nommé généra-

(1) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 43 ; t. IV, p. 51. *A l'Arétin*, t. II, p. 277.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 239.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 236. *A l'Arétin*, t. II, p. 352.

(4) Luna Doro, *Relaz. di corte di Roma*, p. 68.

(5) Manni, *De Fiorent. Invent.*

(6) Vasari, *Vite di Pitt.*, t. II, part. II, p. 429.

(7) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 291 ; t. V, p. 268.

(8) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 114.

(9) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 391 ; t. V, p. 289.

lissime des troupes de l'Église, vint prendre possession de son commandement, il ne balança plus à le suivre (1). Il nous apprend qu'à la nouvelle de ce voyage Jules s'écria : « Si cet « homme vient ici, les Romains croiront voir un autre jubilé « par l'affluence de ceux que sa présence attirera (2). »

Les honneurs qu'on lui rendit semblent autoriser ce discours (3). Lorsqu'il s'agenouilla dans le conclave, le pape se pressa de le relever, et le baisa au front. « Je ne suis pas sur- « pris, lui écrit un de ses adulateurs, que les papes vous « embrassent, que les empereurs vous cèdent la droite : vos « écrits dispensent l'immortalité. Je m'étonne de ce qu'ils ne « partagent pas leurs Etats avec vous (4) ». Un peu de vanité n'est-elle pas excusable avec de pareilles distinctions ? Si l'Arétin se voyait en butte aux satires les plus infamantes de ceux qu'il avait outragés, ses amis le consolaient par des éloges bien flatteurs, les souverains le caressaient, et l'aveu du plus grand nombre corrigeait le ridicule de l'affection avec laquelle il se faisait valoir.

Cependant il n'était pas homme à se repaître de fumée ; et la cour ecclésiastique, plus avare de biens que d'honneur, lassa bientôt sa patience. « Le saint-père m'a donné l'accolade, disait-il, mais ses baisers ne sont pas des lettres de change (5). » Piqué jusqu'au vif de se voir les mains vides (6), il retourna à Venise, dont il ne sortit plus, et toutes les fois qu'il était question de ce voyage, il se vantait d'avoir refusé la barrette (7).

Jusqu'ici nous avons parlé des biens et des honneurs qu'il eut l'art d'extorquer ; il faut à présent rendre compte des disgrâces que sa médisance lui attira et nous commencerons par celles dont il fut quitte pour la peur.

(1) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 175.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 160.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. IV, pp. 172, 173, 174, 181.
(4) *Lettres de Paolo Mannuzzio*. Pezzaro, 1556, p. 115.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 205.
(6) Il partit de Venise en mai 1533. Les lettres qu'il écrivit sur la route en font foi (t. IV, pp. 166, 470). Il y était de retour en décembre (*Lettres*, t. VI, pp. 172, 187).
(7) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 293. L'Ammirato, *Opp.*, t. II p. 265.

Pierre Strozzi, capitaine au service de France, ayant enlevé sur Ferdinand, roi de Hongrie, le château de Murano, Arétin, alors dévoué à la maison d'Autriche, ne put retenir un trait de satire (1). Strozzi, qui n'entendait pas raillerie, le menaça de le faire poignarder dans son lit. Arétin, qui le savait homme à tenir parole, se barricada dans sa maison, n'osant ni sortir ni laisser entrer personne, tant que ce général fut sur les terres de la république (2).

Le Tintoret se vengea par une saillie de quelques mauvais propos que le poète avait hasardés. La jalousie du pinceau l'avait brouillé avec le Titien, et l'Arétin, intime ami du dernier, avait pris parti dans la querelle. Tintoret, le rencontrant un jour près de sa maison, le pria d'y entrer sous prétexte de faire son portrait, et le pressa avec tant d'instance qu'il lui fut impossible de s'en défendre. A peine fut-il assis que le peintre vint à lui d'un air furieux, le pistolet à la main. «Eh! Jacques, que voulez-vous faire? » s'écria le poète épouvanté. « Prendre votre mesure», répondit gravement le Tintoret; et après avoir achevé la cérémonie, il ajouta avec le même flegme : « Vous avez deux de mes pistolets et demi de haut. » Arétin, qui s'était un peu remis, lui dit, avec un ris forcé, qu'il ne serait jamais qu'un badin. Mais cette leçon corrigea sa langue; il rechercha même l'amitié du peintre, qui le tira pour faire assaut contre le portrait que le Titien avait fait (3).

Nous avons vu la monnaie dont la Volta paya ses satires contre la cuisinière de Giberti; le comte d'Arundel, ambassadeur d'Angleterre, lui en fit donner au même coin. Arétin avait dédié à Jacques Ier le second volume de ses *Lettres*. Après cinq ans d'importunité, il obtint du monarque une gratification de 500 écus (4). On lui écrivit d'Angleterre que l'ambassadeur avait ordre de lui compter cette somme (5), et quelques jours après il fut averti par un billet qu'il la toucherait le lendemain (6). Le payement ayant manqué, notre auteur, aussi somptueux qu'avide, s'imagina que le comte

(1) *Opere burlesche*, capit. *Alla quartana*, t. III, p. 31.
(2) Paruta, *Istor. Venez.*, t. XI, p. 232. Alberti, *Descrip. d'Italia*.
(3) Ridolfi, *Vite di Pitt. Venez.* Vinezia, 1646, pp. 42, 59.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 54; t. V, p. 24.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 293.
(6) *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 261.

s'était approprié son argent (1), et se plaignit avec tant d'imprudence que ces discours revinrent à d'Arundel, qui le fit charger à coups de bâton par cinq ou six de ses gens (2). Cette aventure fit grand bruit à Venise. Mais Arétin, dont ces sortes d'accidents réveillaient la dévotion, s'enveloppa dans son christianisme, et refusa de porter sa plainte devant le magistrat. « Ne parlons plus, dit-il, du malheureux qui m'a attaqué seul et sans armes, à la tête de cinq ou six assassins armés. Il ne m'a fait ni peur ni mal ; et je rends grâce à Dieu de m'avoir donné un cœur qui ne peut garder de rancune, et qui ne sait qu'aimer. Je renonce à la vengeance. Je sais que celui qui, à l'exemple de Jésus-Christ, pardonne à ses ennemis, mérite que Dieu lui pardonne ses offenses... (3) Que Dieu, par sa miséricorde, me remette les péchés que j'ai commis contre sa bonté, comme je pardonne du fond du cœur les injures que j'ai reçues. J'approcherai des sacrements cette semaine, ce que je n'aurais garde de faire s'il restait quelque désir de vengeance dans mon cœur (4). » Cet étalage dévot ne l'empêcha pas de répondre à un ami qui lui peignait la frayeur qu'un de ses assassins avait qu'il ne prît sa revanche : « Je ne veux ni le faire assassiner, ni le mutiler dans ses membres ; car je le dois tout entier au bourreau (5). » Cependant, soit politique, ou crainte de pis, il s'en tint à la négociation. Don Juan de Mendozza, ambassadeur d'Espagne, se porta médiateur, le comte fit une espèce d'excuse, et paya les 500 écus dont la vue guérit les meurtrissures du bâton.

Le lénitif des présents, pour adoucir la bile d'Arétin, parut un moyen trop humiliant aux yeux de quelques princes d'Italie ; ils usèrent de la même recette que l'Ecossais ; mais on peut douter qu'ils aient employé le remède aussi fréquemment que Zilioli le fait entendre (6). Cet historien prend plaisir à multiplier ces scènes, dont il place les théâtres à Rome, à Venise, à Florence et à Naples, quoique notre poète ait fait peu de séjour dans ces deux dernières villes. Il faut conve-

(1) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 283.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. IV, pp. 112, 114.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 94.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 71.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 180.
(6) Zilioli, *Istor. di Poeti ital.*

nir que Rome vit plus d'une représentation de ces tragi-comédies. Ferragut de Lazzara l'avait arraché demi-mort des mains des assassins dès le pontificat de Léon X (1), et cette aventure ne peut être confondue avec celle dont Volta fut le héros, puisque, lors de cette dernière, Clément VIII était sur le siège. D'ailleurs, tous ses contemporains semblent s'être donné le mot pour le plaisanter sur ces petits accidents. Mauro, parlant d'une de ses aventures, dit :

Arétin s'est sauvé par un vrai coup du ciel,
Mais on a noblement relevé sa moustache :
Pour récompense de son fiel,
Il s'enfuit éreinté comme un mâtin d'attache.
Sa bouche est prompte à révéler
Ce que prudemment on doit taire ;
Et de sa langue téméraire,
Toujours habile à mal parler,
Il a remboursé le salaire.
D'autres que lui, pour pareil cas,
Aux vautours servent de repas (2).

Cadamosto termine une satire par ces mots :

Je pourrais à plusieurs adresser le propos,
Je me tais et ne veux rien dire :
Je sais trop qu'Arétin, aux dépens de son dos,
Apprit ce que vaut la satire (3).

Tani, parlant d'un babillard, dit *qu'il était plus riche en paroles qu'Arétin en coups de bâton* (4). Et Boccalini nous apprend que notre poëte avait souvent trouvé dans son chemin des gens aussi prompts de la main qu'il l'était de la langue, qui lui avaient chamarré le visage et les épaules, de façon qu'il ressemblait à une carte marine (5). Mais rien n'établit mieux la multiplicité de ces sortes d'aventures qu'un sonnet que le Marini mit au bas d'un de ses portraits gravé en sanguine :

(1) Alberto, *Istor. della Famig. di Lazzara*, p. 104.
(2) *Opere burlesche*, Londres, 1733. Cap. *delle Buggies*, p. 104.
(3) *Rime di Cadamosto*, F. VIII.
(4) *La Cognata*, comedia. Padova, 1583, atto III, scena I.
(5) *Rugguagli di Parnasso*, cent. II, num. 98.

SONNET.

Si l'art impose aux yeux en feignant mon visage,
Ma bouche ne sut pas ni feindre ni mentir :
Je fus nommé fléau des princes de mon âge,
Pour avoir su leur honte au grand jour découvrir.

Pour former de mes traits le baroque assemblage,
Le pinceau le plus sûr n'aurait fait que blanchir.
Mon front cicatrisé du burin fut l'ouvrage,
Le sang est la couleur qui pouvait le finir.

Vrai foudre de Pasquin, et de Momus l'épée,
Ma plume fut toujours par le diable guidée ;
Par lui je méritai le titre de *Divin*.

Le vice à mon aspect se cachait avec crainte.
Frappez, grands outragés, le corps de l'Arétin ;
Ses écrits immortels méprisent votre atteinte.

S'il échappa de ce grand nombre d'aventures, sa fin n'en fut pas moins funeste. Lorenzini raconte qu'un jour, en écoutant le récit d'un tour qu'une de ses sœurs avait joué à quelque galant, il lui prit un rire si violent qu'il tomba de son siège et se cassa la tête. Quelque singulière que paraisse cette catastrophe, le goût qu'Arétin eut toute sa vie pour ces sortes de contes la rend vraisemblable. On rapporte qu'après avoir reçu les sacrements il dit à ceux qui l'assistaient : *Guardatemi di toppior che son unto*. Il mourut vers 1557, âgé de soixante-cinq ans (1).

(1) Il est surprenant que, dans un siècle où tant de gens se mêlaient d'écrire, personne n'ait conservé l'époque de la mort d'un homme si célèbre. Nous sommes forcés de recourir aux conjectures pour la fixer. L'épître dédicatoire du sixième volume de ses lettres prouve qu'il vivait en 1555, et le Dictionnaire de Ruscelli, citant Arétin au mot *Rota*, ajoute, d'*heureuse mémoire*, d'où il résulte qu'il était mort lors de l'impression de ce livre. Mais pour trouver l'année de cette édition il faut avoir recours à un autre ouvrage du même auteur. Or, dans le huitième chapitre de son *Traité de la Composition,* on trouve qu'il publia son Dictionnaire deux ans après le passage de la reine de Pologne, et l'on sait que Bonne Sforce vint à Venise en 1555, allant prendre possession de sa couronne. Ceci constate bien qu'Arétin était mort en 1557 ; mais pour

Son corps fut mis en dépôt dans l'église de Saint-Luc, sa paroisse, parce qu'il avait demandé à être inhumé dans le dôme d'Urbain ; et, selon l'apparence, sa dernière volonté fut mal exécutée. C'est une opinion commune (1) que l'on grava sur sa tombe cette épitaphe :

Condit Aretini cineres lapis iste sepultos,
Mortales atro qui sale perfricuit.
Intactus Deus est illi; causamque rogatus,
Hanc dedit : Ille, inquit, non mihi notus erat.

Quelques-uns ajoutent que l'on attacha auprès la traduction suivante :

Qui giace L'Aretin, amaro Tosco,
Del semen uman. La cui lingua trafisse
E vivi, e morti. D'Iddio mal non disse,
E si scuso col dir' : Io nol conosco.

Mais, outre qu'il n'est pas vraisemblable qu'on ait gravé une épitaphe dans un lieu où son corps n'était qu'en dépôt, peut-on penser que le patriarche de Venise eût souffert dans une église des vers qui tournent l'athéisme en plaisanterie ?

savoir si ce fut cette année même, il faut recourir aux registres mortuaires qui sont gardés à Venise chez le magistrat de santé. Le nom de Pierre Arétin ne se trouvant pas dans les années 1556, 1558, ni 1560, et le registre de 1557 étant perdu, comme il paraît par une note d'une ancienne écriture qui est en tête d'un supplément qui ne contient que les noms des sénateurs, il s'ensuit que le nom de notre auteur était dans le registre qui ne subsiste plus. Mazzuch., *Vita d'Aret.*, p. 77 ; Caffero, *Synth. Vetust.*, indict. V ; Fréherus, *Theat. vir. erud.*, p. 1446 ; Le Long, *Biblioth. sacra*, t. II. p. 613, se sont trompés en plaçant sa mort en 1550. Zilioli, *Ist. di Poet. ital.;* Cresceinbeni, *Ist. della volg. Poes.*, t. IV, p. 6 ; *Observ. di C. Dapor. Alle rime di C. Capor.*, p. 219 ; et Bayle, *Dict.*, mot *Arétin* (*Pierre*), le font vivre jusqu'en 1556, en quoi ils se sont pareillement trompés.

(1) Sansovino, *Venez. illust.*, l. II, p. 120. Forest., *Illum.*, p. 65. Mission, *Voy. d'Ital.*, t. I, p. 285. Zorzi, *Letter. erud.*, p. 62. Fréherus, *Theat. vir. erud.*, p. 461. Felix, *Litter.* Spizel. Morac., *Biblioth. Mariana*. Crasso, *Elog. Vir erud.*, t. I, p. 39. Moreri, *Dict.*, mot *Arétin*. Ghilini, *Teat. d'Uom. letter.*, part. I, p. 192.

Ecoutons là-dessus M. de La Monnoye : « C'est la coutume, dit cet académicien, d'attacher auprès du tombeau des morts de réputation des inscriptions funèbres. Ordinairement elles sont à la gloire du défunt. Mais Arétin ayant été un homme d'un libertinage distingué, il est fort probable que quelque railleur, avant ou après l'enterrement, ait porté cette épitaphe dans l'église de Saint-Luc. » On pourrait même présumer que cette pensée, sur laquelle tant d'auteurs ont égayé leurs muses dans différentes langues, n'a paru que longtemps après la mort d'Arétin, et n'est qu'un jeu d'esprit. Nous en rapporterons ici quelques autres épitaphes :

Qui giace quel amaro Tosco.
Ch' ognun' vivendo col dir' mal trafisse.
Vero è che mal d'Iddio non disse,
E si scuso dicendo : Io nol conosco.

Hic jacet ille canis, qui pessimus ivit in omnes,
Dempto uno, quem non noverat ille, Deo.

Amarus jacet hic, viator, hostis
Vivorum simul atque mortuorum •
Diis convitia nulla dixit, et se
Excusans, sibi cognitos negavit.

Le temps, par qui tout se consume,
Sous cette tombe a mis le corps
De l'Arétin, de qui la plume
Blessa les vivants et les morts.
Son encre noircit la mémoire
De monarques de qui la gloire
Est vivante après le trépas ;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Vomi quelque horrible blasphème,
C'est qu'il ne le connaissait pas.

Ne respectant rien ici-bas,
Il soumit tout à sa satire :
Dieu même aurait passé le pas,
S'il n'eût appris, dans plus d'un cas,
Qu'il est dangereux de médire
Des gens que l'on ne connaît pas.

On ne sait pas quel homme c'est :
Tout le choque, tout lui déplaît ;
Sa muse pique, mord, ou gronde,
Il n'épargne rien ici-bas ;
Et s'il n'a pas pesté contre l'auteur du monde,
Peut-être il ne le connaît pas.

Ne trouverait-on pas la source de toutes ces épigrammes dans les rébus du sieur Des Accords, où on lit l'épitaphe d'un médisant, conçue dans ces termes :

Bissot, rempli de médisance,
Parle mal de tous, en tous lieux :
Il médirait même de Dieu
S'il en avait la connaissance.

Après avoir parcouru les principaux événements de la vie d'Arétin, passons à l'examen de son caractère, apprécions son mérite, démêlons les moyens par lesquels il en imposa à son siècle, et ensuite nous dirons un mot de ses ouvrages.

Arétin aima les beaux-arts, et particulièrement la peinture et la musique. Il jouait assez passablement de l'archiluth (1). Il fut intimement lié avec le Titien et avec Michel-Ange Buonarotti, et son amitié ne fut pas infructueuse au premier. Le poète aida le peintre à se faire connaître, et ce fut sur son témoignage que Charles-Quint nomma le Titien pour faire son portrait, qu'il paya 1.000 écus d'or (2).

On doit mettre au nombre de ses vices ses faiblesses pour les femmes, et son goût pour la bonne chère. Il n'est jamais plus éloquent que dans ses remerciements sur l'envoi de quelques vins rares, ou de quelques morceaux délicats. Sa table était toujours bien servie. Il aimait à régaler ses amis, et sa délicatesse ne lui permettait guère de manger chez les autres. Plusieurs de ceux qui avaient été de ses convives les plus assidus étant devenus ses ennemis, il compare sa table à une vigne plantée sur un rocher, qui sert de pâture aux oiseaux de proie (3).

(1) Dolce, *Dialog. de la Pitt.*, Venezia, 1557.

(2) Vasari, *Vite di Pitt.*, t. II. part. III, p. 310. Ridolfi, *Vite di Pitt.*, part. I, p. 155.

(3) *Lettres d'Arétin.*

Il n'était pas difficile en amour : il se livrait à l'occasion,et la facilité décidait ses goûts ; mais il n'eut jamais d'attachement bien sérieux. « Je n'ai pas voulu me marier dans ma jeunesse, écrit-il, parce qu'à ma naissance le Ciel m'a donné la vertu pour compagne, et que c'est de cette alliance que sont nés ces enfants que toute la terre admire (1). » Le respect d'un si beau nœud ne l'empêcha pas d'avoir des maîtresses sans nombre et de tous les étages (2). Il joua, pour dona Angela Sirena, une de ces passions désintéressées, espèce de fanatisme qui cependant a trouvé d'illustres imitateurs. Il composa un volume de vers à la louange de cette dame ; mais ses parents, appréhendant que tant d'honneurs ne produisissent leur contraire, le prièrent sérieusement de terminer ses éloges (3). Il aima à tour de rôle toutes les filles qui furent à son service (4), et Sansovino lui reproche d'ouvrir sa porte aux courtisanes les plus décriées (5). Mariette del Oro aurait dû le dégoûter des commerces domestiques. Il avait un jeune élève d'une figure aimable, qui, ne se trouvant pas assez de vocation pour se sacrifier uniquement aux muses, menaçait à tous moments de renoncer à l'apprentissage. Arétin, qui craignait de le perdre, crut le fixer en lui faisant épouser Mariette, et s'assurer ainsi de l'un et de l'autre. Quelque temps après, il l'envoya en France pour recevoir une gratification que François Ier lui faisait espérer. Mais Mariette un beau matin plia la toilette, s'embarqua pour rejoindre son mari, et ne laissa au vieux galant que l'habit qu'il portait (6).

La commodité l'emporta sur les dégoûts de cette aventure. Peu de ses servantes lui échappèrent ; mais il ne fut jamais si tendre que pour Perina Riccia (7). Il l'assista sans se rebu-

(1) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 34.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. I, pp. 121, 167, 196, 243 ; t. II, pp. 82, 83 ; t. III, p. 313 ; t. IV, pp. 104, 201, 241, 284 ; t. V, p. 244 ; t. VI, p. 34,

(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, pp. 63, 120, 215.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 133.

(5) *Lettres d'Arétin*. t. III, pp. 39, 89. *A l'Arétin*, t. I, p. 96.

(6) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 290 ; t. II, p. 25. *La Cognata*, com., atto III, scena 1.

(7) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 114.

ter pendant une maladie de treize mois (1); il la reprit au retour d'un pèlerinage qu'un jeune galant lui fit faire (2), et ses larmes coulèrent longtemps après qu'elle fut morte (3).

Quelques-unes de ces intrigues portèrent leur fruit. Catherine Sandella lui donna une fille en 1537 (4). Il la nomma Adria, du lieu de sa naissance (5). L'esprit et la gentillesse de cette enfant méritèrent toute sa tendresse (6). Il poussa même la folie jusqu'à faire frapper une médaille, où l'on voit d'un côté le buste de Sandella avec ces mots : *Catharina Mater*, et de l'autre la tête d'Adrienne avec ceux-ci : *Adria Divi P. Aretini filia.* Il la fit élever dans un couvent (7) ; et aussitôt qu'elle fut en âge, il fit une quête générale pour la marier (8). Malgré l'importunité de ses sollicitations, il fut huit mois à rassembler mille ducats qu'il avait promis pour la dot. Diovatelli Rota, son gendre, exigea, avant de passer à la célébration, qu'il lui remît, en nantissement de ce qui manquait à la somme, la chaîne d'or qu'il tenait de la libéralité de Philippe, prince d'Espagne (9). Quoique muni de ce bijou et d'une assignation sur la première dédicace, Diovatelli s'opiniâtra à demeurer chez son beau-père jusqu'au parfait payement ; et ce ne fut qu'en 1550 qu'Arétin conduisit ces époux à Urbino, où la famille de Rota était établie (10).

Le duc et la duchesse se signalèrent par la réception qu'ils firent à l'Arétin. Ils envoyèrent un corps de cavalerie huit milles au-devant ; la ville fut illuminée la nuit de son arrivée,

(1) *Lettres d'Arétin*, t. II, pp. 115, 221.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, pp. 219, 221 ; t. III, pp. 187, 188.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, pp. 191, 289 ; t. IV, p. 137.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 114.

(5) *Lettres d'Arétin*, t. I, pp. 115, 116

(6) *Lettres d'Arétin*, t. IV, pp. 254, 314 ; t. V, pp. 186, 218, 236.

(7) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 254.

(8) Le grand-duc lui donna 400 ducats. *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 1 ; t. V, p. 102 ; et le cardinal de Ravennes 200, à compte des 500 qu'il avait promis. *Lettres d'Arétin*, t. II, pp. 1, 111. Mendozza, ambassadeur d'Espagne, en joignit 100. *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 9.

(9) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 102.

(10) *Lettres d'Arétin*, t. V, pp. 67, 68, 71, 77 ; *à l'Arétin*, t. II, p. 52.

et l'un et l'autre députèrent pour le complimenter (1). Ce mariage n'en fut pas plus heureux. Adrienne, maltraitée par son mari, se réfugia chez son père, qui parvint, avec bien de la peine, à plâtrer cette rupture (2). Les troubles domestiques ne furent pas longtemps sans se renouveler, et la duchesse, qui avait pris Adrienne sous sa protection, fut souvent obligée d'interposer son autorité pour établir une ombre de paix dans ce ménage (3).

Il eut une autre fille en 1547 (4), à laquelle il donna le nom d'Austria, tant pour marquer son dévouement à la maison d'Autriche, que pour intéresser l'impératrice en sa faveur. Doni raconte qu'un jour, conduisant un ami qui souhaitait de voir Arétin, ils le surprirent jouant avec cette enfant, et qu'ayant arrêté l'étranger par le bras, Arétin, qui vit ce mouvement, leur cria qu'ils pouvaient entrer ; à quoi Doni répliqua : *Non pas lui il n'a pas été père* (5). Cette fille mourut à dix ans, et dès lors Arétin avait remis au duc d'Urbin une somme d'argent pour la marier (6).

Il eut une troisième fille, qui mourut au berceau (7). Quelqu'un l'ayant blâmé de n'en avoir fait légitimer aucune : « Oh Dieu ! répondit-il, je me tais sur un reproche ! Qu'ai-je besoin d'importuner le pape ou l'empereur ? Les sentiments de mon cœur épargnent à mes filles la vanité des cérémonies (8). »

Après avoir peint l'homme, passons à l'écrivain. Arétin fut des académies de Sienne, de Padoue et de Florence (9).

(1) *Lettres d'Arétin*, t. V, pp. 227, 291 ; *à l'Arétin*, t. II, p. 236.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. V, pp. 284, 289.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. IV, pp. 100, 190, 211.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, pp. 104, 152.

(5) Doni, *nella Baia della Zucca*, *Lettres d'Arétin*, t. V, pp. 220, 229, 305 ; t. VI, pp. 133, 189, 258.

(6) *Lettres d'Arétin*, t. VI, pp. 112, 121.

(7) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 135.

(8) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 165.

(9) Il fut reçu fort jeune dans l'Académie de Sienne. *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 92. Celle de *Gli Infiammati* l'élut en 1542, t. II, p. 199 ; *à Arétin*, t. I, pp. 13, 148. Il fut agrégé aux *Intronati* en 1545. *Lettres d'Arétin*, t. III, pp. 92, 96. *Lettres De Nic. Mortelli*, pp. 55, 57.

Ces illustres compagnies n'étaient pas alors si délicates sur les mœurs et les aventures de leurs aspirants : elles donnaient toute leur attention à l'esprit et aux talents, qui seuls décidaient de leur choix.

Il reçut une espèce d'hommage de ses contemporains. Les uns lui dédièrent leurs ouvrages, et les autres les soumirent à son examen avant de les publier (1). La réputation d'un homme de goût, qu'on lui donnait si libéralement, leur faisait souhaiter son approbation, et même ses corrections (2). Montimerlo le propose, avec Bembo, l'Arioste, et Sannazar comme des modèles pour ceux qui veulent écrire (3). Beazino, dans son *Traité de la composition*, puise plusieurs exemples dans ses ouvrages : suivant ce dernier,

> Un esprit abondant règne dans ses chapitres :
> Il doit être l'étude et l'honneur des pupitres (4).

Je ne dois pas oublier que Piombino ayant fait son portrait, Arétin en fit présent à la ville d'Arezzo, et que ses concitoyens

(1) Joseph Betucci lui dédia les poésies de Louis Casola ; Sansovino, son Traité *de Arte oratoria ;* Dolce, sa Traduction de la *Poétique d'Aristote*, et François Cusano celle du premier livre de l'*Iliade* d'Homère. Doni plaça le portrait d'Arétin à la tête de son premier livre *del Inferno*, avec une ode en son honneur. Marcolini lui adressa la *Défense de la Langue italienne*, par Citolini ; Alessandro Carraria, son poème burlesque de *la Mort de Guirco et Gnoni ;* Pierre Nelli, sous le nom de M. André de Bergame, lui dédia la treizième et la quatorzième satire *Alla Carlona*, et Dolce lui adressa sa tragédie *Del Negromante*. On pourrait encore citer un petit poème de Laurent Venier, dont nous parlerons ; mais cette dédicace ne peut lui faire honneur, à cause des obscénités de l'ouvrage.

(2) Jean-Polio Aretino, surnommé Polastrino, le pria de recevoir son livre *De gli Triomfi*. François Aluno l'engagea, conjointement avec Dolce, à corriger ses *notes sur Pétrarque*, et Jérôme Maggi ne voulut jamais publier les cinq chants du poème qu'il avait composé sur la guerre belgique qu'Arétin ne les eût revus, et qu'il n'eût fait une préface et une epître dédicatoire qu'il fit imprimer en tête.

(3) *Raccolte di Frasi toscane*.

(4) *Le Cose volgare*, sonnetto XVIII.

placèrent ce tableau dans la salle du conseil, comme une distinction due au mérite d'un tel compatriote (1). Beazino mit au-dessous les vers suivants :

Passant, tu vois les traits de cet homme divin
A qui n'en imposa ni rang, ni caractère ;
Qui, poursuivant le vice avec un zèle austère,
Des abîmes du cœur s'est frayé le chemin.
A l'aspect du danger qui menaçait un père
Si le fils de Crésus a recouvré la voix,
Par un plus grand effort, forçant l'ordre et les lois,
Ce tableau va parler ; redoute sa colère.

Jamais auteur n'a chanté ses propres louanges avec une impudence pareille. Après avoir passé en revue les poètes de son temps, il conclut qu'il n'appartient qu'à lui de louer les héros : « A moi, dit-il, qui sais donner du relief aux vers, et des nerfs à la prose ; et non à ces écrivains dont l'encre est parfumée, et dont la plume ne fait que des miniatures (2). L'éloge que j'ai fait de Jules III, écrit-il ailleurs, respire quelque chose de divin (3). Ces vers, par lesquels j'ai sculpté les portraits de Jules, de Charles, de Catherine, et de François-Marie, s'élèvent comme des colosses d'or et d'argent, au-dessus des statues de marbre et de bronze que les autres érigent à leur gloire. Dans ces vers, dont le mouvement et la durée égalent ceux du soleil, on reconnaît l'arrondissement des parties, le relief des muscles, les intentions et les profils des passions cachées. Si j'avais prêché Jésus-Christ comme j'ai loué l'empereur, j'aurais amassé plus de trésors dans le ciel que je n'ai de dettes sur la terre. »

On me permettra encore de rapporter son rêve. Il se feint endormi sur le Parnasse, lorsqu'Apollon lui présente une corbeille pleine de couronnes. « Je te donne, lui dit le dieu, celle de rue pour récompense des discours aigus que tu mets dans la bouche de tes courtisanes ; celle d'orties honorera tes satires piquantes contre les prêtres ; cette autre de fleurs de mille couleurs est le prix de tes agréables comédies ; cette quatrième, composée d'épines, appartient à tes livres

(1) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 92.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 284.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 30.

pieux; le cyprès consacrera les noms que tu as dévoués à la mort; l'olive est due à ces exhortations touchantes qui ont rétabli la paix entre de grands princes; le laurier couronnera tes poésies héroïques et tendres; enfin celle de chêne est donnée au courage avec lequel tu as terrassé l'avarice (1). »

Convaincu que la plupart des hommes ne se donnent pas la peine de penser par eux-mêmes, il voulait donner le ton au public; et, l'avouerai-je? à la honte de l'humanité, il ne se trompa pas : le plus grand nombre devint son écho, et rien n'est plus indécent que les éloges que ses adulateurs lui donnèrent, et que quelques-uns poussèrent jusqu'au scandale. On lui disait que sa plume avait assujetti plus de princes que les plus fameux conquérants n'en avaient soumis par l'épée; qu'il méritait les titres de Gallique, de Pannonique, d'Ibérique, de Germanique, avec plus de justice que les empereurs auxquels la flatterie les avait décernés (2). On le citait dans les chaires (3). On l'appelait la colonne de l'Eglise (4), le guide des prédicateurs, le cinquième évangéliste (5). On soutenait que ses livres étaient plus utiles à la société que les plus beaux sermons, ceux-ci ne parlant qu'aux simples, et ses écrits portant la vérité dans le cabinet des monarques (6). François Riggardini de Messine, et Gnatio de Fassembrune, ont poussé jusqu'à l'impiété. « Je dirai avec assurance, écrit le premier, à condition que la moinaille qui apostille le *Credo* ne m'entreprendra pas, que vous êtes le fils de Dieu. S'il est la vérité dans le ciel, vous l'êtes sur la terre. Soyez l'ornement de la terre, le trésor de la mer, et la gloire du ciel. Vous êtes semblable à la pelle d'or qu'on pose sur l'autel de saint Marc le jour de la grande foire (7). » Le second, quoique religieux, n'a pas honte de lui dire : « Vous êtes la colonne, la lampe, la splendeur de l'Eglise. Si elle parlait elle-même

(1) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 235.
(2) *Letter. volg. di diversi, Racc. da P. Manuzzio.* Venezia, 1567, l. I, p. 275.
(3) *Lettres à l'Arétin.*
(4) *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 388.
(5) *Epit. dedic. de gli Raggion.*, Cosmopoli, 1660.
(6) *Let. Racc. da P. Manuzzio*, p. 128.
(7) *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 111.

elle dirait : Que les revenus de Chieti, de Santa Fiore, de Farnèse, et les autres qui sont la proie de tant de fainéants, soient donnés au seigneur Pierre, qui m'illustre, qui m'exalte, qui m'honore ; dans lequel sont réunis la morale de Grégoire, la profondeur de Jérôme, la subtilité d'Augustin et le style sententieux d'Ambroise. Vous êtes un nouveau Jean-Baptiste pour découvrir, reprendre, corriger avec courage la malice et l'hypocrisie. Vous êtes un second Jean l'évangéliste pour prier, pour exhorter, pour honorer les bons et les vertueux. On peut vous appliquer ce que Jésus-Christ adresse à saint Pierre : *Beatus es, quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater noster qui est in cœlis* (1). »

Je ne crois pas que l'homme le plus vain pût soutenir des éloges de cette espèce. Non seulement Arétin les adopta, mais il les fit imprimer à Venise en 1552. Il voulait prouver le commerce que les plus grands hommes de son temps entretenaient avec lui, jusqu'à se dégrader lorsqu'il était question de le louer : il se flattait par là d'opposer une batterie aux invectives sanglantes que ses ennemis ne cessaient de publier. On pourrait même croire qu'il retoucha la plus grande partie de ces lettres avant de les publier. L'imposture, la lâche adulation, la conformité du style, les erreurs chronologiques, et les différences qui se trouvent entre les lettres que Tolomeï fit imprimer par Giolito en 1545 et l'édition de Marcolini, qui est celle d'Arétin, en sont des preuves suffisantes.

Son nòm ne se prononçait qu'avec l'épithète de *divin*. Il est vrai que sa divinité trouva des incrédules de son vivant, et qu'elle s'anéantit à sa mort. « Je ne vois pas, dit Spizelius, sur quel titre Arétin fonda ses droits du consentement de ses contemporains, à moins qu'on ne veuille dire qu'à l'exemple de Dieu il foudroya les têtes les plus élevées, et corrigea par ses écrits ceux qui sont au-dessus des châtiments (2). » « Je ne peux assez m'étonner, écrit Montaigne, de ce que les Italiens, qui se vantent avec raison d'avoir l'esprit plus éveillé et le discours plus sain que les autres nations, ont fait tant d'honneur à leur Arétin, qui n'a rien

(1) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 89.
(2) Félix, *Litter.*, p. 122.

au-dessus des communs auteurs de son siècle, tant s'en faut qu'il approche de cette divinité (1). »

Son impudence fut son titre : la crainte de sa plume lui subjugea de faibles écrivains dont les fades adulations accréditèrent l'usurpation, et la malignité des hommes lui donna la vogue; mais tant d'honneurs si peu mérités disparurent avec lui. Cependant il ne sera pas hors de propos de remarquer que dans le seizième siècle ce titre de *divin* se donnait facilement, et qu'Arétin même en faisait si peu de cas qu'il le prodigue à un peintre de cartes à jouer (2).

La lâcheté presque générale le rendit insolent : il poussa l'effronterie jusqu'à copier les monarques dans les qualifications qu'il fit imprimer à la tête de ces livres. Il s'intitula homme libre par la grâce de Dieu : *Divus Petrus Aretinus*, per divina grazia, *homo liber acerrimus virtutum ac vitiorum demonstrator*. Il s'imagina que le public devait être curieux de sa figure, et la préférait à celle des Alexandre et des César. Si nous le croyons, on la plaçait sur le frontispice des palais, elle décorait les appartements les plus somptueux ; elle faisait l'ornement des salles publiques; on la peignait jusque sur la porcelaine (3). Il ne se contenta pas d'être peint et gravé, il fit frapper des médailles, et ne s'épargna pas dans les légendes. Il en faisait des présents aux souverains. Il accompagna des vers suivants celle qu'il fit présenter à François Ier.

Dans cet envoi que je vous fais,
Grand roi, reconnaissez mes traits.
Ma bouche, qu'un saint zèle inspire,
Organe de la vérité,
Du mal toujours fit la satire,
Et le bien dans mes vers fut toujours exalté (4).

Ibrahim, grand vizir, voyant une de ces médailles entre les mains de Barberousse, demanda plaisamment dans quelles régions étaient situés les Etats de ce nouveau souverain (5).

(1) *Essais* de Montaigne, l. I, ch. LI.
(2) Mersenne, *Dissert. partic.*, Bibliot., vol. Scanza XXIII, p. 65.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 145.
(4) *Opere burlesche*, t. III, p. 25.
(5) *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 61. *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 89 ; t. V, p. 336.

Outre celle d'Adria, dont nous avons parlé, il en fit frapper plusieurs, dont quelques-unes ont été conservées dans les cabinets des curieux. Nous rendrons compte de celles qui sont tombées entre nos mains, et l'empreinte en marquera la forme et la grandeur.

La première représente le buste d'un vieillard avec une grande barbe, et ces mots : *Divus Petrus Aretinus flagellum principium.* Le revers porte une couronne de lauriers, et on lit au milieu : *Veritas odium parit.*

La seconde a la même tête, avec la même inscription ; au dos est la Vérité, sous l'emblème d'une femme nue assise sur une pierre ; son pied gauche est appuyé sur un satyre ; elle regarde Jupiter qui paraît sur un nuage, le foudre à la main ; derrière elle est la Renommée qui la couronne, et l'on voit autour la même légende : *Veritas odium parit.*

La troisième porte d'un côté le même vieillard et la même inscription ; dans l'exergue sont un A et un V, qui marquent que le coin a été gravé par Agostino Veneziano ; au revers, Arétin paraît sur un trône, un livre sous le bras ; devant lui sont plusieurs personnages qui lui présentent des vases, et on lit autour : *I principi tributati dai popoli il servo loro tributano.* Quand on voudrait douter de l'auteur des autres médailles, pourrait-on se méprendre à celle-ci ? Lorsqu'on lui entend dire : « Qui ne sait pas que je suis connu des Persans et des Indiens ? La renommée a porté mon nom chez tous les peuples de la terre ; il est devenu de toutes les langues. Les princes, accoutumés à recevoir le tribut des peuples, me nomment leur fléau, et s'avouent mes comptables (1). » Les temps sont changés : il n'est pas jusqu'au peuple qui ne devienne mutin, et ne s'oppose aux exacteurs par des manifestes sanglants.

La même tête paraît sur la quatrième médaille ; on lit autour : *Lucet alma virtus ramis virens semper,* et au revers est une couronne de lauriers avec ces mots : *Cedantur a morte inique lacessentes lingue viperibus simile.* Les deux fautes d'orthographe démasquent l'auteur.

Après tant de preuves d'un orgueil qui dédaigne de se cacher, pourrait-on présumer qu'Arétin voulut se faire un

(1) *Lettres d'Arétin,* t. V, p. 382.

mérite de sa modestie? « On peut me taxer de plusieurs défauts dit-il, mais on ne saurait m'accuser d'orgueil (1)... Je n'ai jamais donné dans les panneaux de l'ambition (2)... Je rends grâces à Dieu de m'avoir donné un cœur qui ne connaît ni l'ingratitude ni l'orgueil (3). » Ne doit-on pas être également surpris de la docilité des princes qui se voyaient si bonnement ranger au rang de ses sujets ? Ils le regardèrent comme un fou sans conséquence, ou craignirent de s'attirer une application particulière de ce qu'il ne disait qu'en général. La plupart affectèrent de lui marquer leur générosité, et nous n'avons pas d'exemple qu'un bon auteur ait été si bien récompensé. Il semblait que les grands se fissent un honneur de le coucher sur l'état de leurs maisons. La mode était de lui faire des présents ; Soliman et Barberousse même se plièrent à la folie du siècle (4). Lopez de Soria lui présenta, au nom de l'impératrice, une chaîne d'or du poids de trois livres (5). François Ier lui en envoya une autre de la valeur de 600 écus, dont le travail surpassait la matière (6). Les chaînons étaient formés de langues de feu entrelacées de serpentaux avec cette devise : *Lingua ejus loquetur mendacium*. L'interprétation de ces mots exerça les beaux esprits : Dolce prétendit que François avait voulu caractériser Arétin dont le propre était de mordre, et lui faire entendre qu'on pourrait le corriger (7). « Le roi, dit Bullard, voulut enchaîner cette muse indiscrète et volage, et la rendre muette et sourde (8). » Quelques autres imaginèrent que, prévoyant les adulations dont le poëte ne manquerait pas de payer un présent de cette conséquence, François voulait marquer d'avance le cas qu'il en ferait. Dans ce sens, il fut prophète : jamais Arétin ne char-

(1) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 50.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 99.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 148.

(4) Toscano, *Peplus Italiæ*, p. 82. Gaddi, *de Script. non eccles.*, t. I, p. 4. Bullard, *Acad. des Scienc. et des Arts*, t. II, liv. V, p. 327. *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 243.

(5) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 413.

(6) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 413. *Marescalco*, com. atto III, scena v.

(7) *Dialogho de Color.*, p. 55.

(8) *Acad. des scienc. et des arts*, t. II, l. V, p. 327.

gea l'éloge avec plus de fureur. « Quand je dirais, écrit-il à ce prince, que vous êtes à vos peuples ce que Dieu est à tous les hommes, un père à ses enfants, pourrait-on m'accuser de mensonge ? Quand je dirais que vous réunissez les vertus les plus opposées, la valeur et la prudence, la justice et la clémence, la magnanimité et la science universelle, me traiterait-on d'imposteur (1) ? »

Philippe, archiduc et prince d'Espagne, lui donna une troisième chaîne d'or du prix de cent écus (2). Ce serait entreprendre un inventaire de bijouterie, que d'extraire de ses lettres tous les présents qu'il reçut. Mais outre ces libéralités fortuites, plusieurs princes lui payèrent des pensions annuelles. Nous avons vu que l'empereur lui avait assigné deux cents écus sur le duché de Milan ; le marquis du Guast l'augmenta de cent (3). Le duc d'Urbin lui donnait deux cents écus par an (4). Louis Gritti lui payait régulièrement une somme dont on ignore la quotité (5). Baudouin del Monte (6) et le prince de Salerne (7) lui promirent chacun cent écus. Le premier supprima le payement dès le cinquième mois (8), et le second fut longtemps sans effectuer sa parole (9) ; aussi lui en fait-il des reproches dans les vers suivants :

J'imputerais à mes malheurs
Le retardement de vos grâces,
Si j'ignorais que les seigneurs,
Si prodigues partout ailleurs,
Du mérite indigent méprisent les disgrâces (10).

Antoine de Leve lui écrivit pour le prier de fixer lui-même la pension qu'il exigeait de lui (11).

(1) *Lettres d'Arétin*, t. I, l. I.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 98. *A l'Arétin*, t. II, p. 116.
(3) *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 116.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 52 ; t. V, p. 104.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 108. *A l'Arétin*, t. II, pp. 125, 142, 288.
(6) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 173.
(7) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 213. *A l'Arétin*, t. I, pp. 168, 280.
(8) *Lettres d'Arétin*, t. VI, pp. 261, 280.
(9) *La Cortiggiana*, comed., atto II, scena VIII.
(10) *Rime burlesche*, l. III, p. 21.
(11) *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 122.

Il dépensait à mesure qu'il recevait, et sa prodigalité égalait la magnificence de ses bienfaiteurs. Il était somptueux dans ses vêtements, ce qui fait dire à l'Ammirato qu'il n'a jamais vu de vieillard plus mignon, ni mieux orné (1). Fontanini l'accuse d'avoir jeté des sommes immenses dans le gouffre de la débauche (2) ; mais s'il donnait à ses plaisirs, sa libéralité s'étendait aussi sur les malheureux, et ses contemporains rendent un témoignage avantageux de sa charité (3). « Tout le monde vient à moi, nous dit-il, comme si j'étais un caissier royal. Qu'une pauvre femme accouche, c'est aux dépens de ma maison ; qu'un misérable soit mis en prison, il me demande sa liberté. Le soldat tout nu, le voyageur dévalisé, toute espèce d'aventurier me regarde comme le réparateur de ses pertes. Il n'y a point de malade qui ne s'adresse à mon apothicaire ou à mon médecin (4). » Un de ses amis lui conseillant de supprimer ces dépenses : « Il ne sera pas dit, lui répond-il, que j'aie fermé aux malheureux un asile que mon cœur leur ouvre depuis dix-huit ans. On aurait raison de regarder une économie si tardive, plutôt comme une banqueroute que comme une réforme raisonnable (5). » La vanité et le soin de se faire des trompettes de sa gloire n'avaient-ils pas plus de part à ses largesses que la bonté de son cœur ?

Il est temps d'écouter ses ennemis : et d'abord, *Crescimbeni* propose comme un problème si l'Arétin fut plus digne de blâme que de louange (6). Toscanella lui reproche un style enflé et peu naturel (7). Guarini l'accuse de donner dans l'hyperbole (8), et Fontanini d'outrer l'expression et la pensée (9). Malheureusement tous ces reproches sont fondés. On trouve partout un homme qui court après l'esprit, qui ne dit rien

(1) *Opuscuoli*, t. II. Gaddi, *de Script. non eccles.*, p. 14.

(2) *Elog. Ital.*, p. 362.

(3) *Lettres de Doni à l'Arétin*, t. I, p. 114. *Du Titien*, p. 147. *De Marcolini*, t. II, p. 432.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 257.

(5) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 340.

(6) *Istor. della Poes., volg.*, t. II, p. 45.

(7) *Rethor. à Gaio Erennio*, p. 402.

(8) *Segret.*, p. 146.

(9) *Elog. Ital.*, p. 367.

comme un autre, qui cherche à se singulariser par un jargon inintelligible, qui veut rajeunir une pensée usée par un tour obscur ou prétentieux (1), qui personnifie ridiculement les choses inanimées (2), métamorphose l'adjectif en substantif (3), répète une phrase par une inversion désagréable (4) ; en sorte qu'un homme de bon goût ne peut soutenir l'ennui d'une lecture aussi fastidieuse.

Comme il n'y eut qu'une voix sur son ignorance, et qu'il était forcé d'en convenir (5), il conçut une aversion pour les anciens qui retombait sur leurs admirateurs : il traitait ces derniers de plagiaires, et comparait ceux qui les prenaient pour modèles à des voleurs qui croient cacher leur larcin en effaçant les armes du maître (6). Il dit que les sentiments étaient partagés sur son compte dès son vivant, que les uns le traitaient de brouillon, parce qu'il n'avait pas de lettres ; que les autres soutenaient qu'il n'avait pas composé les livres qui paraissaient sous son nom ; et qu'enfin les troisièmes le regardaient comme un génie extraordinaire qui savait tout sans avoir eu de maître (7). On ne peut lui refuser le feu et l'imagination : ses comédies sont remplies de sel et de saillies ; mais elles blessent les règles du théâtre et la pudeur. Ce

(1) « Voici des exemples de ces tours vicieux : « Aiguiser l'imagination par la lime de la parole ; pêcher avec la ligne de la réflexion dans le lac de la mémoire ; mettre le pied de la maturité dans le chemin de la jeunesse ; refréner la bouche des passions avec le mors de la réflexion ; joindre le bois de la courtoisie au feu de la politesse ; planter le coin de l'affection au nom de l'amitié ; ensevelir l'espérance dans l'urne des promesses menteuses, « etc. »

(2) « Les mains de l'art, les larmes de la chair, l'humeur de la joie, etc. »

(3) Le facile, le clair, le gracieux, le noble, le fervent, le fidèle, le bon, le vrai, l'agréable, le salutaire, le sacré, etc. C'est par de pareilles expressions qu'il avait tellement su gagner les esprits que Lucretia Marinella s'efforce de justifier cette façon d'écrire, par l'exemple d'Apulée.

(4) Toscano, *Peplus Ital.*, p. 82. Muzzio, *Batag.*, p. 68. *Essais de Mont.*, l. I, ch. LI.

(5) La Monnoye. Ménag., Paris, 1729, t. IV, p. 303.

(6) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 241.

(7) *Lettres d'Arétin*, t. V, p. 368.

ne sont proprement que des dialogues assez mal cousus. Sa versification est dure, entortillée, sans grâces et sans naturel. Il n'est plus supportable dès qu'il veut louer : nous rapporterons pour exemple le fameux sonnet qu'il fit pour Jules III, auquel les Romains donnèrent le prix sur tous les vers qui parurent à l'avènement de ce pontife.

SONNET

Du monarque des cieux la sagesse profonde
Pour le bien des mortels a fait ce changement ;
Si Jules III jadis fut la terreur du monde,
Jules III en devient aujourd'hui l'ornement.
Ce dieu qui le forma par sa bonté féconde,
De toutes les vertus l'a doué richement ;
On entend retentir sur la terre et sur l'onde
Son éloge, qui doit vivre éternellement :
Sa force et son savoir égalent sa puissance ;
Courageux, éloquent, plein d'esprit, de science.
Mais ces biens ne sont pas les plus chers à ses yeux :
Il préfère la paix, la douceur, la justice.
Le bonheur des humains est pour lui précieux.
La vertu qui renaît va terrasser le vice.

Je doute fort que le lecteur s'écrie avec Ruscelli : *Oh! l'admirable poète* (1) !

Manuzzio, d'ailleurs assez bon juge, lui fait un mérite de n'avoir imité personne. « Vous n'avez pu vous résoudre, lui dit-il, à marcher dans les routes battues, et l'élévation de votre génie a dédaigné les sentiers ordinaires. Sans autre secours que celui de vos propres lumières, vous avez parcouru rapidement la carrière de la nouveauté, et vous avez atteint à un but qu'aucun mortel n'avait frappé. Vous avez appris sans connaître les règles de l'art, et composé sans modèle des ouvrages qui vous rendent immortel (2). Barbaro lui dit que les Florentins lui doivent des remerciements de ce qu'à l'exemple des autres poètes il n'a pas dérobé la robe du bon Pétrarque. Quelques modernes ont imité notre auteur dans la fureur de se rendre originaux ; mais ils n'ont pas eu la bonne

(1) *Annot.* à la septième Nouvelle de la dixième Journée de Boccace, édition 1552, p. 450.

(2) *Lettere di P. Manuzzio.* Pezzaro, 1556, p. 115.

foi dans l'aveu du motif. « Si je n'ai imité ni Boccace, ni Pétrarque, dit-il, ce n'est pas que je connusse leur valeur ; mais j'ai senti que j'aurais perdu mon temps et ma réputation en voulant leur ressembler (1). » *Celui qui s'éloigne des grands modèles*, dit M. de Voltaire, *ne doit pas se flatter d'en servir ; il n'imite personne, personne ne l'imitera*. Arétin se défiait de lui-même lorsqu'il écrivait : « Quand je ne mériterais aucun honneur pour avoir su donner de l'âme à mon style par le secours de l'invention, je mérite au moins quelque gloire pour avoir eu la hardiesse de porter la vérité dans le cabinet des grands, à la honte de la flatterie et du mensonge (2). »

Si ses partisans outrèrent l'éloge, ses ennemis poussèrent la satire dans l'autre extrémité. Ils firent frapper une médaille avec le buste d'Arétin d'un côté, et de l'autre la représentation d'une figure que la modestie n'a pas permis de graver, et pour légende : *Toto in toto et totus in qualibet parte.*

Paul Jove est soupçonné d'en être l'auteur, et d'avoir voulu se venger de l'épitaphe suivante :

L'hermaphrodite Jove est sous ce marbre-ci.
Il fut femme des uns, des autres le mari.

Mais on peut donner de cette anecdote, qui n'est fondée que sur l'autorité de quelques antiquaires, qui souvent inventent les faits pour appuyer leurs conjectures. Il faudrait, pour l'établir, prouver une rupture entre ces deux amis, et leurs lettres annoncent une liaison intime et sans interruption. Paul Jove mourut en 1562, et l'Arétin écrivit à ce sujet une lettre au grand-duc, dans laquelle il fait l'éloge du défunt (3). Il est donc plus naturel d'attribuer cette médaille à Franco, qui composa un volume entier de satires contre Arétin. Il fut imprimé en 1557, à Venise, sous le titre de *Priapeia,* et comme il est fort rare, pour satisfaire la curiosité du lecteur, nous en rapporterons deux sonnets des moins mauvais.

(1) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 248.
(2) *Lettres d'Arétin*, édit. de Giolito, t. I, p. 128.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 125.

I

Achille de Volta, je vous baise les mains,
Ces mains dignes d'un roi, dont le mâle courage,
Aux dépens d'Arétin, ont signalé leur rage,
Et vengé bravement le reste des humains.
Qu'importe si le sort, le sauvant du naufrage,
A trompé du poignard les coups trop incertains,
Et si de nos clochers les lugubres tocsins
N'annoncent pas sa mort à notre voisinage ?
Souvent l'événement est un signe trompeur ;
Un effort généreux met le prix à l'honneur,
Et l'entreprise seule en fait la renommée.
Aussi l'on m'entendra répéter dans ces vers :
Contre un monstre odieux la main d'Achille armée
A voulu d'un seul coup en purger l'univers.

II

Courage, Titien, que ton repentir cesse ;
Tu peux te dispenser de voir le sacristain,
Ce n'est pas un grand mal d'avoir peint Arétin ;
On peut te pardonner sans aller à confesse.
Pour l'élever, ton art, il est vrai, se rabaisse ;
Tu profanes l'honneur de ton pinceau divin,
Et, peignant un sujet digne de Dragonzin (1),
Sa gloire à tes dépens vainement t'intéresse.
Modère cependant ta vive affliction ;
Loin de diminuer ta réputation,
Ce tableau va te faire une gloire infinie.
Tu viens, par un dessin vivement coloré,
De placer savamment, dans un petit carré,
De notre siècle entier la honte et l'infamie.

On ne sait où Bullard a pris que ces satires portèrent coup, qu'Arétin changea de vie et de langage, et que Franco se fit de ce changement un nouveau sujet d'épigramme (2). Quoi qu'il en soit Fontanini applique à notre auteur (3) ces vers de Faerno :

(1) Le Dragonzin était un peintre de taverne.
(2) *Acad. des scienc. et des arts,* ch. 273.
(3) *Elog. Ital.*, p. 367.

CONTRE UN MENDIANT

De fiel et de poison ta langue est abreuvée,
Et ta plume distille un funeste venin.
Qui bornera le cours de ta verve effrénée,
A tes fougueux accès qui pourra mettre fin ?
Les lois pour ta fureur ont de vaines entraves :
Tu méprises l'honneur qui gémit sous tes traits ;
Les princes les plus grands, les héros les plus braves,
Sont tout défigurés dans tes hideux portraits·
Ni crainte ni pudeur n'en impose à ta plume,
La vertu la plus pure éprouve ta noirceur ;
Même contre le ciel ta bile qui s'allume
Vomit l'affreux poison qui dévore ton cœur.
Serpent plus dangereux cent fois que la vipère,
Puisse un jour le bourreau répandre de ton flanc,
Ministre précurseur d'une vengeance austère,
Le bitume empesté qui te tient lieu de sang (1).

La mort même ne put éteindre la haine que Muzio lui avait vouée. Après avoir dit que Boccace n'appelait Venise le réceptacle des immondices, que parce qu'elle avait reçu l'Arétin (2), il déféra ses livres à l'inquisition (3), et en poursuivit la condamnation par le crédit de Bernardino Scotto, cardinal de Trani. On ne doit pas oublier que la sentence qui intervint qualifie l'Arétin de *pauvre homme qui a péché par ignorance* (4).

Perion, moine bénédictin, composa contre notre auteur une invective violente qu'il adressa à Henri II et à tous les princes chrétiens. Ce discours, que le Mire appelle éloquent (5), fut imprimé à Paris en 1551, et Fontanini en cite plusieurs

(1) *Rime di Faerno*. Padoua, 1718, p. 68.

(2) *Bataglie*, c. xv, p. 68.

(3) *Let. cath. di G. Muzio*. Roma, 1560.

(4) Domi envoya à Muzio le livre *de Umanita del Cristo* avec des remarques sur les endroits qu'il ne jugeait pas orthodoxes. Muzio, l'ayant lu avec attention, écrivit au cardinal de Trani, l'un des inquisiteurs, qui en poursuivit la condamnation. Ce tribunal avait flétri ce livre dès 1537 ; mais, cette fois, les œuvres d'Arétin furent condamnées, ce qui les remit en vogue, et fut cause de leur réimpression.

(5) *De Script. non eccles.*, n. 465.

passages dignes des curieux (1). Matudano, envoyant ce discours à Lambin, ajoute qu'il est à craindre qu'Arétin, après s'être intitulé le fléau des princes, ne veuille devenir celui des moines (2). Enfin, Doni publia un livre extravagant, dans lequel il s'efforce de démontrer qu'Arétin est l'antechrist de son siècle. Le titre seul suffit pour prouver à quel point cet ouvrage est ridicule (3).

Les fulminations de la Cour de Rome contribuèrent beaucoup à l'accusation d'athéisme dont notre auteur fut noirci. On lui attribua le livre exécrable *De Tribus impostoribus*, quoique cet ouvrage fût connu longtemps avant lui (4), et qu'on le donne avec beaucoup de vraisemblance à Pierre des Vignes, secrétaire de l'empereur Frédéric II, par ordre duquel il fut composé, pendant les guerres entre le sacerdoce et l'empire. M. de La Monnoye justifie Arétin en niant l'existence du livre, qui cependant se trouve en Allemagne dans plusieurs bibliothèques, et qui a été imprimé en Hollande, sans nom de ville ni d'imprimeur et sans date d'année, sur un ancien manuscrit qui fut volé dans la bibliothèque de Munich, après la bataille d'Hoechstet, lorsque les Impériaux s'emparèrent de la Bavière. Mais je demanderais volontiers au père Mersenne, qui croit y reconnaître le style d'Arétin, quelles sont les pièces de comparaison sur lesquelles il a fait sa vérification, puis-

(1) *Elog. Ital.*, p., 268.

(2) *Let. raccol. de M. Bruto.*, p. 351.

(3) Terre moto del Doni con la ruina d'un gran colosso bestiale Anti-Cristo della nostra etate al vituperoso d'ogni tristezia fonte e origine, membro puzzolente della diabolica falsita, e vero Anti-Cristo del nostro secolo, etc.

(4) Le père Mersenne (*in Genesim*, p. 1830), Spizel (*Scrutinum atheismi*, sect. II, p. 18), Endrecius (*Pandect. Brandeb.*, p. 260). Tentzel (*in Bibl. Cur.*, 1704, p. 401), assurent le fait, et le père Mersenne, que ceux-ci ont fidèlement copié, croit y reconnaître le style d'Arétin. Freerus (*Theat. viror. illust.*, part. II, p. 434), Cortolto (*de tribus Impost. magnis proœmium*, part. I), Frotman (*de Fascino magico*, l. III, sect. II, c. III, § 1), Voëse (*de Disput. select.*, t. I, p. 206), Morosius (*Hist. Litt.*, l. I, c. VIII, p. 70), Londin (*Comm. de Script. eccles.*, t. III, p. 78), La Place (*Théât. anon.*, pp. 185 et 190) se sont contentés de mettre la question en problème.

qu'il est constant qu'Arétin n'a jamais écrit en latin, et qu'il savait très peu cette langue.

Il n'est pas aussi facile de détruire l'accusation principale. Arétin affecte, à la vérité, dans plusieurs de ses lettres, des sentiments d'un vrai chrétien (1). Il attaque même les hérétiques de son temps (2); mais ses mœurs et ses écrits déposent contre lui. Bayle allègue en sa faveur (3) les ouvrages de dévotion qui sont sortis de sa plume. La preuve serait concluante si sa piété les eût dictés, non pas l'intérêt, et si l'inquisition ne les eût pas condamnés comme hérétique est scandaleux.

Baillet suppose que ce ne fut qu'après sa conversion qu'il prit le ton dévot (4), et c'est dans la même idée qu'on imprima à la tête de ses psaumes :

Si ce livre unit le destin
De David et de l'Arétin,
Dans leur merveilleuse science,
Lecteur, n'en sois point empêché.
Qui paraphrasa le péché,
Paraphrase la pénitence (5).

Bullard appuie fortement sur cette supposition. « Le nom d'Arétin, dit-il, mériterait plutôt d'être effacé de la mémoire des hommes, qu'écrit au nombre des savants, si, après avoir déshonoré sa plume par ses ouvrages scandaleux, il ne l'avait pas signalée par la composition de ses livres pieux qu'il appelle les larmes de sa pénitence ; larmes qu'il tira du fond de sa veine, et qu'il mêla à celles de ses yeux, afin de laver dans ses eaux toutes pures les taches énormes de sa vie passée, et la honte de ses premiers vers ; larmes qui expriment si vivement la grandeur et la force de son repentir, qu'elles sont capables de toucher les âmes les plus insensibles et les plus obstinées. Depuis cet heureux changement, il composa la vie de la Vierge et celle de sainte

(1) *Lettres d'Arétin*, t. II. p. 200 ; t. V, p. 254. *Rime di diversi*, 1589, p. 226.

(2) *Lettres d'Arétin*, t. III, pp. 99, 101, 131, 156 ; t. V, p. 268 ; t. VI, pp. 66, 76, 175,

(3) Bayle, *Dict.*, au mot *Arétin* (Pierre).

(4) *Jugem. des Sav.*, Préf. sur les poëtes, t. II, part. 1, p. 78.

(5) Ménag., t. II, p. 109.

Catherine, et mourut quelque temps après avec toutes les marques d'une parfaite repentance (1). » Il est fâcheux qu'un étalage aussi touchant soit démenti par le fait. M. de La Monnoye nous apprend « qu'Arétin ne composait ses livres de piété que pour exercer son imagination, pour faire voir qu'il était capable d'écrire sur toutes sortes de matières, pour apaiser les dévots irrités contre lui, et pour s'attirer la libéralité des dames, auxquelles il envoyait des exemplaires de ces sortes de livres. Il n'en était pas pour cela plus sage ; puisque, après avoir publié sa *Paraphrase* sur les sept psaumes de la pénitence, et son *Umanita del Cristo* en 1525, il s'avisa, en 1537, de dédier à Baptiste Zatti, citoyen de Rome, ces postures infâmes dont on a tant parlé, au bas de chacune desquelles il avait mis un sonnet aussi déshonnête, comme le dit M. Félibien, que les actions représentées. Il composait tour à tour des écrits de piété et de débauche (2). On ne saurait donc conclure qu'il y ait eu du changement dans son cœur. »

Fréerus avance, sans plus de fondement, que les mauvais traitements qu'il esssuya le forcèrent d'abjurer la satire et le jetèrent dans la réforme (3). L'expérience fait voir que ces sortes de corrections allument la bile, endurcissent le cœur, et font évanouir la pudeur naturelle. Arétin apprend à ceux dont la faiblesse redoute le coup de dent qu'on ne peut apaiser ces faméliques qu'en les intéressant. « Ce n'est, dit-il, que par présents qu'on ferme la bouche de celui qui mord (4). » Boissard s'est encore trompé lorqu'il avance que les fulminations ecclésiastiques ne portèrent que sur les écrits obscènes d'Arétin (5), puisque son *Umanita* fut déférée et condamnée la première. Il en est de même de Bayle, lorsqu'il dit que ses ouvrages de dévotion ne furent imprimés que sous le nom de *Partenio Etiro*, qui est l'anagramme de *Pietro Aretino* (6).

(1) *Acad. des scienc. et des arts*, t. II, l. V, p. 327.

(2) *Lettre de La Monnoye*, Ménag., t. IV, p. 223.

(3) *Mag. Bibliot. eccles.*, t. I, p. 547. Raimondi *Erom.*, *de bonis et malis libris*, Erom. IX. Frereus, *Theat. Viror. illust.*, p. 1461.

(4) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 75.

(5) *Icones L. Viror. illust.*, p. 266.

(6) Baile, *Dict.*, au mot *Arétin* (Pierre), n. 1. Giardina, *de recta Meth. cit. auth.*, p. 150. Baillet, *Jug. des Sav.*, L. C. Idem

Ce ne fut que dans le dix-septième siècle que Ginami réimprima ces livres sous un nom postiche, afin d'éluder les défenses de l'inquisition : la première édition était sous le propre nom d'Arétin.

Voyons à présent quels moyens il employa pour escroquer sa réputation et les bienfaits des plus grands souverains. Quelques-uns se sont persuadé qu'il n'en était redevable qu'à sa causticité, et si M. de Fontenelle a parlé sérieusement, il paraît adopter cette opinion (1). Il ne sera pas difficile de prouver au contraire qu'il les dut à la bassesse de sa flatterie. Mais commençons par le laver d'un soupçon plus infamant dont Zilioli s'efforce de noircir sa mémoire.

Cet historien prétend qu'Arétin parcourait les villes d'Italie, et que, mettant en pratique les talents dont il était doué, il cherchait à pénétrer dans les cœurs pour y découvrir les secrets les plus cachés, dont il trafiquait ensuite avec ses bienfaiteurs (2). De nos jours, un auteur espion ne pourrait au plus s'exercer que dans la librairie : les hommes du seizième siècle auraient-ils donné leur confiance à un marchand de médisance? De plus, on sait qu'Arétin n'aima guère à voyager, et qu'il demeura presque toujours à Venise, depuis qu'il s'y fut établi.

Il s'était forgé des resorts d'une espèce bien différente : son premier soin fut d'acquérir la réputation d'un homme caustique et véridique, auquel aucun respect humain ne pouvait imposer. Il disait ordinairement qu'il ne connaissait personne de plus méprisable que celui qui fait le bien par l'impuissance de faire du mal (3) : mais il était fort réservé dans la pratique. Auprès des grands, adulateur et soumis, il savait flatter ou se taire (4). Sa critique ne portait jamais qu'en général, sans singulariser le prince ni le courtisan, et la cour de Rome fut son but favori. Outre le désir de se venger, il s'établissait là avec moins de danger cette réputation de caustique qu'il souhaitait avoir, et ne sacrifiait que de légères espérances :

Déguis. des Aut., part. II, p. 136. *Mag. Bibliot.* L. H. *Journ. des Sav.*, année 1686, p. 508.

(1) *Dialogues des morts.*

(2) Zilioli, *Istor. di Poet. ital.*, p. 223.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 225.

(4) Voyez ses *Lettres aux rois et aux personnes distinguées.*

car l'expérience lui avait appris que l'Eglise ne donne pas volontiers. S'il lui arriva d'attaquer nommément quelqu'un, il était bien sûr de l'impuissance ou de l'insensibilité de celui contre lequel il s'élevait. Le cardinal Gaddi fut du nombre de ces derniers : Arétin avait envoyé en France Eusebi pour y toucher 600 écus; ce jeune homme perdit cet argent à Rome, et, pour s'excuser, il accusa Gaddi de l'avoir fait jouer de malheur. Le poëte, furieux, écrivit une lettre impertinente au cardinal. « J'apprends, lui dit-il, que mon élève a fait une perte considérable dans votre maison, et que vous lui teniez les mains. Cette action, qui serait détestable dans un brigand, est bien digne d'un cardinal. Je ne peux me refuser une vengeance légitime, et les prochaines affiches vous en instruiront. Au surplus, sachez que le public voudrait me voir dans le rang que vous déshonorez (1). »

Cette aventure s'était passée chez Strozzi ; mais Arétin, qui n'osait se jouer à ce général, passa sa colère sur le cardinal qui y était. Celui-ci se contenta de dire qu'il s'embarrassait peu des injures d'Arétin ; que de plus grands maîtres que lui avaient pris patience ; qu'au surplus cet homme avait tort de lui vouloir du mal ; que lui, Gaddi avait toujours été son ami, et qu'il voulait l'être à l'avenir (2). Si Gaddi l'eût pris sur un autre ton, Arétin eût abrégé l'invective, car il était poltron, et devenait souple comme un gant quand on lui montrait le bâton. D'un autre côté, Rome faisait si peu de cas de ses attaques qu'Orsinio Fulvio, qu'il avait appelé « méchant prêtre », le remerciait de ce qu'il le traitait comme un prélat (3).

Il avait grand soin d'éviter les disputes littéraires. Sa présomption ne l'avait pas aveuglé sur la faiblesse de ses armes. S'il se vit engagé dans quelques-unes de ces querelles, il fi bientôt les avances du raccommodement. Berni, dont il craitgnait la supériorité, ne put l'attirer dans la lice : s'il attaqua l'Albicante, il se livra avec bassesse aux conditions de la paix. La contestation qu'il eut avec Bernardo Tasso fut assoupie aussitôt que formée, par l'entremise de Sperone, qu'Arétin

(1) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 304.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 207.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 17.

sollicita d'entreprendre cette réconciliation. Il se vante d'avoir porté le coup mortel à Boyardo (1) ; mais s'il s'acharna contre ce poëte, ce ne fut que dans la vue de gagner les bonnes grâces du Bembe, qui lui était plus utile.

Le titre de véridique, qu'il affectait, donnait un nouveau prix à ses éloges. Il ne manquait pas de les accompagner d'une peinture touchante de ses besoins. Il prêchait la générosité comme une vertu qui égalait les princes à Dieu même (2). Loin de rougir des mensonges et même des contradictions où la nécessité de flatter l'entraînait, il s'en vantait à ses amis. « Personne, leur dit-il, ne me croit assez stupide pour ne pas apercevoir les défauts du coloris et les imperfections du dessin. Je me suis fait un style qui convient à tous les sujets, et je me vois forcé de nourrir l'orgueil des grands pour l'être moi-même. Je les porte au ciel sur les ailes de l'hyperbole ; je joins à l'art, l'agrément du nombre et de la cadence. J'exprime mes pensées avec grâce ; je donne de la force aux paroles : je mets en place les digressions, les métaphores et les autres figures de l'école. Ce sont là les ressorts qui impriment le mouvement, et les tenailles qui ouvrent les portes fermées par l'avarice (3). Je suis parvenu au point où je me vois, dit-il ailleurs, parce que je m'embarrasse peu de mentir quand il s'agit de louer ceux qui ne le méritent pas (4). » Un de ses amis l'avertissant qu'on l'accusait de se contredire, il lui répond : « Dites à ceux qui me font ce reproche que, par ses satires, Pierre Arétin se montre tel qu'il est, et que dans ses éloges il apprend aux princes quels ils devraient être. Au surplus, la pauvreté qui m'égorge ne me permet pas de penser aux bienséances (5). »

Les supplications, les prières et les plaintes, écrit-il ailleurs, que j'emploie pour extorquer le payement de la pension que l'empereur me fait, me sont d'une grande utilité. Je les charge d'encre, de façon que je ne peux m'empêcher de rire en les relisant. Vous pouvez en faire de même,

(1) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 217 ; t. V, p. 184.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 212.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 52.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 168.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 133.

quand vous me voyez louer des pagodes indignes de mon encens. Vous devez encore traiter de chansons ces discours: *Je meurs de misère je suis dans le plus grand besoin,* et les autres bourdes dont je les régale (1). »

Il faisait des présents à ceux dont il attendait quelque bienfait, pour les piquer d'honneur (2). Il envoyait dans les cours les plus éloignées, pour être informé de ceux dont il pouvait se flatter de tirer quelque chose, et ne manquait pas de leur écrire (3). Il devenait importun quand on lui avait donné quelque espérance (4), et insolent quand il avait obtenu ce qu'il demandait. Il répond à un trésorier de France qui venait de lui payer une gratification : « Ne soyez pas surpris si je garde le silence. J'ai usé mes forces à demander, il ne m'en reste plus pour remercier (5). » Il se servait de l'appui des plus grands pour forcer la libéralité des inférieurs. Il employa Marguerite d'Autriche auprès du duc de Camérino (6), Charles-Quint près du grand-duc (7), et ce dernier auprès du cardinal de Ravennes (8).

Il n'ignorait pas l'usage des dédicaces. Il les adressait à ceux dont la générosité lui était connue. Un simple marchand fut associé aux honneurs qu'il faisait valoir aux souverains. Charles Affactati, lui ayant fait présent d'un diamant et d'un collier de 100 écus, cela lui fit croire que cet homme payerait chèrement une dédicace : il ne manqua pas de lui adresser le quatrième volume de ses lettres, avec le compliment circulaire qu'il faisait aux rois : « Je me repens, lui dit-il, de ne vous avoir pas adressé tout ce qui est sorti de ma plume, je vous la consacre en ce jour, et je n'écrirai plus que pour vous (9). » Lorsque l'épître ne rendait pas ce qu'il s'était pro-

(1) *Lettres d'Arétin,* t. III, p. 124.

(2) *Lettres d'Arétin,* t. I, pp. 14, 17, 40; t. VI, pp. 73, 108, 173, 188, 193, 241, 276.

(3) *Lettres d'Arétin,* t. II, p. 27.

(4) *Lettres d'Arétin,* t. I, pp. 50, 69; t. II, pp. 53, 76; t. III, pp. 137, 146, 176, 292, 317; t. V, p. 231.

(5) *Lettres d'Arétin,* t. IV, p. 42.

(6) *Lettres d'Arétin,* t. IV, p. 3.

(7) *Lettres d'Arétin,* t. II, p. 59.

(8) *Lettres d'Arétin,* t. III, p. 195.

(9) *Lettres d'Arétin,* t. IV, pp. 105, 166; t. V, pp. 224, 226; *à*

mis, il entrait en fureur. Il écrivit des impertinences à Paul III, parce qu'il n'avait pas payé la dédicace de son *Orazia*, et le menaça d'adresser au sultan sa *Légende des Saints* (1).

Il travaillait de commande, et la matière lui était égale. De là cette bigarrure de sacré, de profane et d'obscène. La marquise de Pesquaire l'exhortant à consacrer sa plume à la piété : « La volonté d'autrui et ma misère, lui répondit-il, sont les causes de tout le mal. L'avarice des grands est égale à ma pauvreté, et ma plume ne recueillerait que des compliments de commisération, sans sa complaisance (2). » Il composa les vies de sainte Catherine et de Saint Thomas d'Aquin, par ordre de la marquise du Guast ; *la Comédie du Philosophe* fut faite pour le duc d'Urbain ; Baudoin del Monte lui fit commencer *la Légende des Saints* : mais ce seigneur ayant cessé de payer la pension qu'il lui avait promise, Arétin abandonna l'ouvrage. Ses autres livres de dévotion durent leur naissance à l'envie de se raccommoder avec la cour romaine (3).

Doni, pour exprimer la facilité avec laquelle Arétin composait, dit qu'il faisait un livre, comme on crache (4). Arétin lui-même en convient lorsqu'il dit : « La vie m'est présentement à charge ; il m'est impossible de satisfaire à l'avidité des seigneurs. Je n'ai plus de neuf à leur offrir. La vieillesse engourdit mon imagination, et l'amour, qui réveillait autrefois mon esprit, ne fait plus que l'endormir. Je faisais quarante stances dans une matinée, je suis bien heureux quand je peux en achever une. Je n'ai mis que sept jours à ma *Paraphrase des Psaumes ; le Courtisan et le Maréchal* ne m'ont coûté que dix matinées : j'ai employé trente jours à la *Vie de Jésus-Christ*, et j'ai achevé en moins de six mois l'œuvre entier da la *Sirena* (5). »

Coccio dit qu'Arétin ne travaillait qu'une heure ou deux chaque matinée (6), et il eût été à souhaiter, suivant le Bembe,

l'Arétin, t. II, p. 294. *Rime di Nic. Grudio*. Leide, 1612, l. III, p. 40.

(1) *Lettres d'Arétin*, t. III, pp. 63, 70, 141.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 9.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 225 ; t. II, p. 168.
(4) *Libreiria I*, Venezia, 1535, p. 40.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 99.
(6) *Let.* In fine *Ragg*. Edit. Cosmopoli, 1660, p. 415.

qu'il eût eu assez d'aisance et de tranquillité pour pouvoir recueillir les fruits de sa fertilité (1).

On ne sera pas surpris, avec cette abondance, qu'un homme qui faisait métier de littérature fût plus curieux de livrer sa marchandise que de la finir. Les erreurs et les bévues l'inquiétaient peu, pourvu que la satire en favorisât le débit. Une critique mordante lui tint lieu de justesse, et le soutint pendant sa vie : il n'approuvait rien qui lui fût étranger, et ne cessait de louer ce qui lui appartenait; mais il n'en imposait qu'à ceux qui prennent les effets d'un mauvais cœur et d'un esprit mal fait pour les marques d'un génie supérieur.

Il avait un principe bien dangereux en matière de religion (2). Il soutenait que les fictions poétiques deviennent des vérités quand elles contribuent à relever la gloire des saints. Ce livre, dit-il en parlant de la *Vie de Sainte Catherine*, se soutient sur le dos de l'invention : l'ouvrage eût été peu de chose sans le secours de mes méditations (3). » Sa confession de foi s'accorde assez avec ce sentiment. « Je crois, dit-il, en Jésus-Christ, et sans chercher autre chose, je m'acquitte des devoirs de la foi (4). » Il avoue cependant la témérité de son entreprise ; il reconnaît qu'il écrivait sur des matières au-dessus de ses forces (5), et s'en excuse dans ces termes : « Si j'eusse composé ces ouvrages par une confiance téméraire, j'avoue que je mériterais plutôt un châtiment qu'une réprimande ; mais n'ayant travaillé que par obéissance, je suis digne d'excuse (6). »

Il me reste à rendre compte des ouvrages de notre auteur, et à parler de ceux qui lui ont été faussement attribués.

I. Ses dialogues obscènes sont sans contredit ce qu'il y a de mieux écrit pour le style. Il se vante d'avoir traité les matières les plus infâmes, sans qu'il lui soit échappé un terme déshonnête (7). Je laisse à juger si cette excuse justifie le choix de la matière.

(1) *Let. de Bembo*, t. III, p. 285.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. II, p. 168.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 169.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 106.
(5) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 311.
(6) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 311.
(7) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 196.

Ces dialogues peuvent se diviser en trois parties. La dernière, qui traite des cours, est la plus supportable. Dans la première, il est question des désordres des nonnes, des femmes mariées et des courtisanes. La seconde traite de la vie et de l'esprit des dernières. L'auteur les intitula d'abord *Caprici*, invention bizarre et sans règle ; il les nomma dans la suite Dialogues. Ils ont été imprimés ensemble et séparément. La première partie est dédiée à son singe, et finit par cette invective contre les nonnes : « Bien loin d'écrire sur ces matières, je n'aurais pas seulement osé y penser, si je n'eusse espéré que le feu de ma plume pourrait servir à purifier les traces honteuses de leurs débauches. Elles devraient éclater dans leurs cloîtres comme les lis des champs ; mais elles se sont souillées dans la fange du siècle, de façon que les monastères, établis pour nous donner une idée du paradis, sont devenus l'image de l'enfer. Je me flatte que cet écrit fera l'office du fer cruellement pitoyable, avec lequel le bon médecin retranche le membre infecté pour sauver ceux qui sont sains (1). »

La seconde partie est dédiée à la *Valdaura*, célèbre courtisane de son temps.

On ne vit des éditions un peu correctes qu'après la mort de l'auteur. La plus complète a pour titre ; *Raggionamenti di M.P.Aretino cognominato il flagello di principi, il vere tiero e il divino, divisi in tre giornate*, 1584. La seconde partie est intitulée : *Il Piacevole Raggionamento del Aretino nel quale il Zoppino frate, e Lodovico Putassiero, trattano de la vita e de la genealogia de tutte corteggiane di Roma.* On y a ajouté : *Il commento di ser Agresto sopra la prima ficata del padre Siceo con la diceria de Nasi* (2). On lit à la tête de la quatrième partie : *Raggionamento nel quale M. P. Aretino figura con quarto suoi amici, che favellano de tutte le Corti di mondo, e di quella del Cielo.* Il y avait eu une édition antérieure où l'on avait daté *Cosmopoli*, au lieu du nom de la ville dans laquelle parut pour la première fois le Dialogue de Madeleine et de Julie, sous le titre de *la Putana errante.* Cet ouvrage a formé de gran-

(1) *Ragg.* Edit. Cosmopoli, 1660, p. 1.

(2) Molza est l'auteur du premier ouvrage, et Dolce a fait la harangue sur les nez.

des disputes dans la république des lettres, les uns l'attribuant à l'Arétin, et les autres le donnant à Laurent Venier. Bayle se déclare pour les premiers (1). Ceux qui adoptent le sentiment des seconds se fondent sur ce qu'Arétin dit lui-même :

Moi qui connois à l'odeur un ouvrage,
Qui sais sentir un gentil badinage,
Je vous envoie, en un style bouffon,
Du bon Venier la Courtisane errante;
Mon écolier dont la plume galante
Passe son maître en ce métier fripon (2).

Et La Mothe le Vayer, voulant caractériser une femme entièrement décriée, l'appelle la *Courtisane de Venier* (3). Il n'est pas cependant si difficile d'accorder ces deux opinions, quand on sait que deux ouvrages ont porté le même titre. Le premier est un petit poëme divisé en trois chants qui contient 138 stances, et qui fut imprimé à Venise en 1531 (4); et le second est le dialogue dont il s'agit. Ce dernier est d'Arétin, et l'autre de Laurent Venier, qui invoque son maître en ces termes :

Illustre et sublime Arétin,
Prête à ma muse fanatique
Le feu de ton pinceau divin,
Et de ta verve satirique.

Dans la seconde édition de ce petit poëme, qui ne parut qu'en 1558, il y a une préface d'Arétin, qui ne vivait plus alors, et Venier y ajouta 144 stances, sous le titre *Trent'uno* (5) *de la Zaffeta*, qui contiennent le récit d'une aventure de sa courtisane. Venier, qui était piqué de ce qu'on avait donné son premier ouvrage à Arétin, s'en plaint aigrement au commencement de cette édition :

(1) Bayle, *Dict.*, mot *Arétin* (Pierre), note K.
(2) *Opere burlesche*, t. III, pp. 28, 29.
(3) *Dialogue du mariage*, p. 396.
(4) C'est de cette édition dont Arelio parle. *Lettres à l'Arétin*, t. I, p. 105.
(5) *Dare il trent'uno* est une façon figurée de parler qu'on peut rendre en français par *donner le reste*.

Il n'est point de tête ignorante
Dans sa langue et dans le latin,
Qui ne dise : C'est Arétin
Qui fit la Courtisane errante.
Ils ont menti, les sots ! et pour mieux éclaircir
Jusqu'à quel point va leur bêtise,
De Saffette en ce jour je chante le plaisir.
Mais d'où peut naître leur méprise?
Si cet écrit brille de quelques feux,
Arétin m'a prêté son pinceau merveilleux.
Pense-t-on qu'un esprit de glace
Pour avoir invoqué sa muse une ou deux fois,
Atteigne au sommet du Parnasse?
Ce serait dans un jour guérir du mal français.
Il faut que l'on invoque Arétin, vrai prophète,
Si l'on veut, comme moi, devenir bon poëte :
D'un style plus sublime eût écrit l'Arétin,
S'il eût fait parler ma P...
Je lui dus ces talents qui font que l'on me prise,
Mais jamais d'une femme a-t-il vu la chemise?
Il vous a donc aidé. J'ose encor dire : Non ;
Et ne veux point que l'on me berne
Avec Berni (1), qui souscrit de son nom
Ces vers dignes de la taverne,
Où si mal est peint le guerrier
Qu'en ridicule il a su copier.

Et plus bas il ajoute :

Pressé par deux motifs dans un style divin,
Saffette, j'entreprends de chanter votre gloire :
J'ai voulu prouver qu'Arétin
N'avait pas de part à l'histoire, etc.

Malgré ces preuves, qui sont concluantes, l'auteur anonyme d'une lettre rapportée par Ménage ne laisse pas de s'opiniâtrer à soutenir que le dialogue et le poëme sont d'Arétin (1). L'édition de Lucerne attribue malignement les deux poëmes à

(1) Berni, trouvant le style du boyard trop bas pour chanter *Roland*, s'avisa de mettre le même poème en vers plus pompeux.
(2) Menag., t. IV, p. 61.

Maffée Veniero, archevêque de Corfou, et ce n'est pas la seule fois que les protestants ont usé de cette ruse, dans le dessein de porter atteinte aux chefs de l'Eglise romaine. Maffée n'était pas né lorsque ces ouvrages parurent, et le véritable auteur se nomme bien expressément lorsqu'il dit :

Puisqu'on peut, sans blesser l'exacte bienséance,
Extravaguer une fois l'an
Votre Laurent Venier prend ici sa licence

Il a paru à Cologne, chez Pierre Marteau, un petit livre sans date d'année, intitulé *la Bibliothèque d'Arétin*, quoiqu'on y sait inséré plusieurs pièces qui ne sont pas de lui. On trouve au commencement une traduction des deux premiers dialogues, qui n'est ni exacte ni fidèle ; celle de l'entretien de Madeleine et de Julie, qui est à la fin est un peu meilleure.

Ces dialogues ont été traduits en espagnol et en latin, et imprimés à Zuickaw et à Francfort en 1624, sous le titre de *Ponnobosco-didascalus*, *seu Colloquim muliebre de astu et dolis meretricum*, *ex italico in hispanicum versus à Ferdinando Xuaresio, ex hispanico in latinum à Gaspare Barthio.* Ils ont encore été mis en allemand sous le nom de *P. Aretini Italianischer Haren Spiegel. Nuremb.*, 1672.

Coccio parle ainsi de cet ouvrage : « Arétin a plus rassemblé de paroles en dix jours que les presses n'en pourraient rassembler en vingt. Les femmes qu'il introduit gardent leur caractère ; il leur fait tenir des propos sans ordre et sans liaison ; la négligence qui caractérise les ouvrages de l'auteur est une beauté dans celui-ci. Les périodes coupées, les expressions impropres, les vices de la diction contribuent à le rendre plus ingénu. L'auteur représente au naturel deux femmelettes qui entament les grands discours sans les finir, qui répètent ce qu'elles ont dit, et recommencent quand on croit qu'elles ont achevé. Les matières qu'il traite sont à la portée de tout le monde. On reconnaît partout le feu et la fertilité de cet admirable génie. Il n'y a personne qui ne croie entendre deux Florentines causant à cœur ouvert, etc. »

II. *I setti Salmi di Penitentia di David, composti par M. Pietro Aretino*. Cette paraphrase des Psaumes fut impri-

mée pour la première fois en 1534, et dédiée à Antoine Leve. Il y en eut dans la suite plusieurs éditions. Louis de Vaucelles, prieur de Montrottier, maître des requêtes de la reine de Navarre, se donna la peine de la traduire en français. Crescembeni la juge digne d'être lue ; mais il faut avouer qu'Arétin a eu le sort de tous ceux qui ont voulu faire parler le roi-prophète sans avoir ses sentiments.

III. *I tre libri de l'Umanita di Cristo di M. P. Aretino.* Arétin dédia ce livre au marquis de la Stampa, son bienfaiteur, qu'il y qualifiait de *magnanime seigneur* mais le titre et la dédicace furent supprimés aussitôt que le marquis de la Stampa cessa d'être utile ; exemple de désintéressement renouvelé de nos jours. Le prieur de Montrottier habilla aussi cette *Humanité* à la française.

IV. *Il Genesi di M. P. Aretino, con la Visione di Noe, nella quale si vede i Misterii del Testamento Vecchio e Nuovo. Vinezia,* 1538. L'infatigable Vaucelles donna encore une traduction de cette rapsodie. L'inquisition, en condamnant ces ouvrages, leur donna la vogue. Aussi furent-ils réimprimés le siècle suivant, sous le nom anagrammatique de *Partenio Etiro.*

V. *La Vita di Catharina Vergine, divisa in tre libri*, dédiée au marquis du Guast. Il y eut une seconde édition de ce livre en 1552, sous le même nom de *Partenio Etiro.*

VI. *La Vita di Maria Vergine*, dédiée à la marquise du Guast. Ce livre fut traduit en français par un anonyme et réimprimé dans le dix-septième siècle.

VII. *La Vita di san Thomaso d'Aquino. Vinezia,* 1543. Arétin nous apprend que le chevalier Vendrino s'avisa d'en faire un poëme (1). Elle fut réimprimée en 1628 et en 1630.

Si l'on en croit Ghilini : « Tous ces ouvrages sont d'une grande beauté, remplis de doctrine, et prouvent que le génie d'Arétin embrassait tous les genres de littérature (2). » Il fallait que Ghilini ne connût ces livres que superficiellement ou qu'il fût aveuglé par l'amour de la patrie et le mauvais goût des siècles précédents. Ménage en juge plus sainement, lorsqu'il dit : « Arétin n'est supportable que dans ce

(1) *Lettres d'Arétin,* t. I, p. 248.
(2) *Teat. de gli Uom. letter.*, t. I, p. 192.

qu'il a fait de libre ; mais en matière de dévotion, on ne peut le souffrir, et c'est la chose du monde la plus pitoyable que ses Vies de sainte Catherine et de saint Thomas d'Aquin, sa Genèse et sa Paraphrase des Psaumes, soit pour les expressions, soit pour les pensées (1). »

VIII. *La Corteggia, comedia del divino M. P. Aretino. Vinezia*, 1534. Dans cette pièce, Maco de Sienne vient à Rome pour accomplir le vœu de son père de le faire cardinal. Convaincu qu'on ne peut attraper la barrette sans être rompu au manège de la cour, il s'adresse à maître André pour apprendre le métier de courtisan. Celui-ci le conduit aux étuves et le fait entrer dans une cuve qu'il nomme le *moule des cardinaux*. Après l'avoir fait raser et parfumer, il lui persuade que ce cérémonial lui a donné l'esprit et la science qui lui manquaient, et lui présente un miroir concave. Le bon Maco, voyant son visage grossi de moitié, s'imagine qu'il en est de même de son mérite, que toutes les femmes vont courir après lui, et qu'il sera bientôt le maître dans Rome. Il faut remarquer que l'auteur introduit sur la scène le sacristain de Saint-Pierre et le prieur des récollets d'*Ara Cœli*. Le clergé de ce temps n'était pas si chatouilleux que le nôtre, puisqu'il laissa représenter cette pièce pendant le carême de 1537, dans la ville de Bologne, qu'Arétin nomme *la Servante des prêtres et l'Adulatrice de leurs débauches* (2).

IX. *Il Marescalco, comedia di M. P. Aretino*, 1533. Un duc de Mantoue avait un maréchal qui regardait les femmes de travers. Ce duc feignit de vouloir le marier, et promit 400 ducats pour la dot de la future. Quoique le maréchal se trouvât dans un grand embarras, l'avarice triompha néanmoins de l'aversion ; mais le duc lui présenta un jeune garçon habillé en fille. Ce galant homme ne se fut pas plutôt aperçu de la raillerie qu'il reprit toute sa gaieté. Ces pièces ne sont que des scènes détachées. L'auteur avait dessein de les réduire en cinq actes (3), pour leur donner une forme régulière : ce projet n'a pas été exécuté. Il fait paraître dans ces deux pièces vingt à vingt-cinq acteurs sur la scène.

(1) Menag., t. II, p. 108.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 245.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 201.

X. *L'Ipocrito, comedia di M. P. Aretino. Vinezia,* 1542. Liséo, vieux père de famille, accablé de malheurs et réduit ou désespoir, reprend courage par les conseils de l'Hypocrite, et s'élève au-dessus de ses adversités. La persécution de ses gendres et la débauche de ses filles ne le touchent plus. Il méprise même les faveurs que la Fortune lui vient offrir, d'où l'auteur conclut que cette déesse, sujette aux travers de son sexe, refuse ses grâces à ceux qui les sollicitent, et les prodigue à ceux qui n'en font pas de cas. Cette pièce ne tient rien de ce que son titre promet, exemple fidèlement copié par plus d'un moderne. On croit trouver un caractère comme dans le *Tartufe,* on n'y voit que quelques traits contre les faux dévôts.

XI. *Il Filosofo, comedia di M. P. Aretino. Vinezia,* 1546. Toutes ces comédies étant extrêmement rares, nous n'avons pu recouvrer celle-ci, ce qui nous met dans l'impossibilité d'en donner l'argument. Un certain Jacques Doronnetti, sur la fin du dix-septième siècle, fit une imposture à la république des lettres, dont il est à propos de rendre compte. Après avoir changé les prologues, les noms des personnages et retranché les obscénités, il fit réimprimer les comédies dont il s'agit, comme des pièces nouvellement découvertes. Le maréchal fut déguisé sous le nom d'*Il Cavalerrizo, comedia ingeniosa ;* le Philosophe prit le titre d'*Il Sofista, comedia bellissima,* et l'Hypocrite fut masqué sous celui d'*Il finto comedia leggiadra.* Pour appuyer l'imposture, il raconte, dans la préface qu'il a mise à la tête de cette édition, que ces comédies ont été trouvées dans les papiers d'un bel esprit qu'il nomme Luigi Tansillo, mort depuis peu de temps. Stigliani a donné dans le panneau (1) ; mais Crescembeni a démasqué le plagiat par la confrontation de cette édition avec les précédentes. Il impute cette supposition à la nécessité d'éluder les fulminations qui enveloppaient indistinctement tous les ouvrages de notre auteur.

XII. *La Talenta di M. P. Aretino, composta alla petizione de magnifici signori semniterni, e recitata d'alla loro proprie magnificenze col mirabelapparato. Vinezia,* 1542. Talente, courtisane, se plaint de la fuite d'un Maure et

(1) *Let. de Stigliani,* a. c., 119.

d'une esclave, qui lui avaient été donnés, l'un par Tinca, capitaine napolitain, l'autre par Vergolo, Vénitien. Armillio, seigneur romain, avait feint de l'amour pour cette courtisane, afin d'avoir entrée dans sa maison, et pouvoir parler à l'esclave qu'il aimait. Fâché de l'avoir perdue, il rencontre Blando, qu'il soupçonnait de l'avoir enlevée, et entre chez lui, où il apprend que le Maure est la femme de Marchetto, fils de Vergolo, qu'on avait peinte en noir ; que l'esclave est un jeune garçon habillé en fille, et marié depuis peu à Marmilla, fille de Tinca, et que ces déguisements n'avaient eu pour objet que d'escroquer les faveurs de Talente. Cette découverte guérit Armillio de sa première passion, et lui fait ouvrir les yeux sur les beautés de la fille de Blando qu'il épouse : Vergolo et Tinca payent la valeur des esclaves, et Talente se raccommode avec Orsinio, son ancien galant (1).

XIII. *Lettere di M. P. Aretino, Vinezia*, 1537. Ce recueil, dont il ne parut d'abord qu'un volume, fut poussé jusqu'à six, qui furent réunis dans une édition qu'en donna Mathieu Le Maître, à Paris, en 1619 (2). Quoique Arétin se vante d'avoir été le premier qui ait publié des lettres familières (3), l'Addo avait fait imprimer (4), longtemps avant, celles de Catherine de Sienne et celles de Filelfo; mais il faut convenir qu'il est le premier qui se soit avisé de donner au public ses propres lettres (5). Minutoli prétend que le premier volume mérite quelque attention (6). Et Ménage dit « qu'il a lu avec attention toutes les lettres de Pierre Arétin, et qu'il n'a pu y trouver

(1) *Istor. della volg. Poesia*, t. II, p. 437. *Giornale delle Lettere d'Ital.*, t. XI, p. 153.

(2) Le premier volume, imprimé en 1537, est dédié au duc d'Urbin. Ce livre eut tant de vogue qu'il y en eut neuf éditions en sept ans. Le deuxième fut imprimé en 1542, et dédié à Jacques Ier, roi d'Angleterre. Le troisième en 1548, dédié à Come de Médicis, duc de Florence. Le quatrième fut dédié à Charles Affaetati Marchand, en 1550 ; il le qualifie de *magnanime seigneur*. Le cinquième parut la même année, et est dédié à Baudouin del Monte. Le sixième parut en 1507, et est dédié à Hercule d'Este.

(3) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 19; Ménag., t. II, p. 178.

(4) *Elog. Ital.*, pp. 361, 362.

(5) *Let. d'Apostolo Zeno.*

(6) Bayle, *Dict.*, mot *Arétin* (Pierre), note I.

un mot qu'il lui fût possible de faire entrer dans ses ouvrages (1). »

XIV. *Laude di Clemente VII, Opt. Max. Pont., compozitione del divino poeta M. P. Aretino*. Ce petit poëme et le suivant ne se trouvent que dans les anciennes bibliothèques. Ils furent imprimés à Rome en 1534.

XV. *Canzone in lode del Datario, compozitione del preclaro poeta M. P. Aretino.* On peut regarder ces ouvrages comme des pièces fugitives, qui par leur valeur n'ont intéressé personne à les conserver.

XVI. *Sonnetti lussuriosi di P. Aretino.* Ce sont ces sonnets, dont nous avons parlé, qu'Arétin fit pour mettre au-dessus des dessins de Jules Romain, gravés par Marc Raymondi. Ce petit livre est aussi rare qu'il est obscène, et ne contient que 25 pages. On ne trouve plus que l'estampe qui servait de frontispice. Lallain, riche marchand de Paris, acheta ces planches pour 100 écus, somme alors considérable, dans le dessein de les anéantir ; ce que son zèle exécuta, de façon que les misérables copies qui courent aujourd'hui le monde n'ont que le venin de celles de ces grands maîtres (2). M. de La Monnoye, pour égayer sa sérieuse littérature, a bien voulu réduire en distiques latins chacun de ces sonnets. Il a mis ces deux vers sous le portrait d'Arétin :

Marc grava ces tableaux que Jules avait peint :
L'un et l'autre le cède aux vers de l'Arétin.

Et pour préface :

De Marc et du Romain les noms sont oubliés ;
Le public à toi seul adjuge ces figures :
Tes vers font oublier les traits et les postures,
Et les honneurs communs te sont appropriés.
Mais, victime du temps, ton galant badinage,
Hélas ! ne se retrouve plus !
Pour réparer du sort l'injurieuse rage,
Faible soulagement à des pleurs superflus,
J'ose t'offrir, lecteur, dans ces faibles distiques
Un essai de ces sels attiques.
Priape écoutera volontiers mes discours ,
Il est, quoique grossier, le frère des Amours.

(1) Ménag., t. II, p. 109.
(2) Chevillier, *Orig. de l'imp. de Paris*, p. 224.

Qui ne serait attendri des regrets de ce grave académicien? Quelques auteurs, qui avaient entendu parler de ses sonnets sans les avoir vus, se sont imaginé qu'Arétin avait composé un livre, *de omnibus Veneris schematibus.*

XVII. *Duoi primi Canti di Marfisia del divino M. P. Aretino.* Ce poëme n'est que commencé. Le troisième chant parut en 1538. L'auteur en fit brûler le reste (1). Bernard Accolti en parle avec éloge (2).

XVIII. *Stanze di M. P. Aretino in lode di Madona Angela Sirena. Vinezia,* 1537. L'impératrice, à laquelle il dédia cet ouvrage, lui envoya un collier d'or de cinq cents écus. Il a fait imprimer à la tête quelques sonnets apologétiques qu'il avait mendiés de quelques poëtes de ses amis. Nos anciens n'en savaient pas davantage : les *Comités* des cafés n'étaient pas encore formés. Aujourd'hui, cinq ou six émissaires députés dans ces regrats du bel esprit emportent les suffrages, et la cohue subjugue le parterre et le public.

XIX. *Delle lagrime d'Angelica di M. P. Aretino, duoi primi canti.* 1538. Ce poëme eut le même sort que celui de Marfise, et quoique imparfait, la marquise du Guast, à laquelle il était dédié, le paya comme achevé sur la parole de l'auteur. *L'Unico Aretino* se récrie après l'avoir lu : « Moi dont l'art a fait pleurer les pierres, je n'ai pu m'empêcher de joindre mes larmes à celles d'Angélique (3). »

XX. *Strambotti* (4) *alla Villanesca Freneticati dalla quartana, con le Stanze alla Sirena in comparazione de gli stili. Vinezia,* 1544. Ces vers mordants sont adressés *al facettissimo Trippa Cantianese Stafieri d'ogni senza menda duca d'Urbino* (5).

XXI. Crescembeni parle d'un poëme à la gloire de la marquise du Guast, imprimé en 1542, dont il ne reste aucun vestige (6).

(1) *Lettres d'Arétin,* t. III, p. 288.

(2) *Lettres à l'Arétin,* t. I, p. 134.

(3) *Lettres à l'Arétin,* t. I, p. 134.

(4) Les *Strambotti* sont une espèce de poésie divisée par stances de huit vers chacune.

(5) *Bibliot. du P. Montfaucon,* t. II, p. 781. Il y a un exemplaire de cet ouvrage dans la Bibliothèque du Roi à Paris

(6) *Istor. della volg. Poes.,* t. IV, p. 46.

XXII. *L'Orasia di M. P. Aretino. Vinezia,* 1546. C'est une espèce de tragédie en vers libres, que l'auteur appelle son chef-d'œuvre (1), et qu'il dédia à Paul III. On ne la trouve qu'en manuscrit (2).

XXIII. *Capitoli* (3) *di M. P. Aretino in lode del magnanimo duca d'Urbino.* Ce poëme contient deux cent vingt-six vers, et deux sonnets, dont l'un est le portrait du duc et l'autre l'éloge de la célebre Vittoria Farnèse, son épouse.

XXIV. *Ternari* (4) *di M. P. Aretino in gloria di Giulo III e della Reyna Cristianissima.* Lyon, 1551.

XXV. *Li duoi Canti di Orlandino di divino M. P. Aretino. Stampato nella Stampa pel maestro della Stampa d'entro la Citta ; e non fuori, nel mille, vallo cerca.* Arétin, sans s'excepter, tourne en ridicule tous les poètes de son temps qui affectaient de prendre leurs héros dans la cour de Charlemagne. Il invoque, au lieu d'Apollon, un certain Gambano, personnage infâme, et la fameuse Saffette lui tient lieu de muse. Il s'est servi du diminutif de Roland ; non qu'à l'exemple de quelques autres il ait pris pour sujet l'enfance de ce paladin, mais parce qu'il en fait un pauvre petit homme, et qu'il représente Astolphe, Renaud et les autres comme une troupe de goujats et de poltrons.

XXVI. *Combattimento poetico del divino M. P. Aretino, e del bestiale Albicante, occorso sopra la guerra di Piedemonte, e la loro pace celebrata nell' Academia de gli Intronati di Sienna.*

Il composa encore un grand nombre de satires, dont il ne reste plus de vestiges. La mort de Jésus-Christ, tragédie de sa composition, a eu le même sort (5). Il avait aussi fait un traité *del Fondamento Christiano*, dont Ghilini (6), Grasso (7)

(1) *Lettres d'Arétin*, t. IV, p. 59.

(2) Allac., *Drammaturgia*, p. 624.

(3) Les *Capitoli* sont un genre de poésie dont les stances sont de six vers, et les rimes redoublent de trois en trois vers.

(4) C'est un genre de poésie dont les stances sont encore de six vers, mais sans rimes redoublées.

(5) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 184.

(6) *Teat. d'Uom. letter.*, t. I, p. 192.

(7) *Elog. d'Uom. letter.*, t. I, p. 40.

et Doni (1) parlent comme d'un ouvrage qui n'a pas vu le jour. Il commença la légende des Saints (2). Le sénat voulut l'engager à entreprendre l'histoire de Venise (3), et Charles-Quint lui proposa d'écrire sa vie (4). Mais il s'excusa de l'un et de l'autre sur son incapacité. Alexandre Piccolomini (5) parle d'un dialogue entre deux cardinaux sur les mœurs du clergé, et Coccio lui attribue un Traité de la servitude et de la liberté (6). Il y a bien de l'apparence que ces deux ouvrages ne furent qu'en projet. Il en est de même de la comédie, et des quatre thèses que *le Pédant* annonce à la fin de la comédie du *Maréchal*, lorsqu'il dit : « Dieu aidant, lors du relâchement de nos études, nous espérons vous donner une comédie des progrès du Maréchal suivie de quatre thèses. La première établira quel est le bonheur de ceux qui n'ont point de femme. La deuxième démontrera la misère de ceux qui en ont une qui ne veut pas mourir. La troisième prouvera les accidents qui menacent le front et les épaules de ceux qui se chargent de cette marchandise. Enfin, la quatrième conclura par la félicité de ceux qui n'en ont point, qui n'en ont point eu, et n'en auront jamais (7). »

La réputation qu'Arétin avait acquise d'homme caustique, et ses écrits satiriques et licencieux l'ont fait regarder comme un cynique. Ce titre de fléau des princes et de censeur du monde autorisait les railleurs à mettre leurs productions malignes à l'abri de son nom Il se vit bientôt le père de ces libelles dont le venin fait le mérite, misérables enfants du secret et de la perversité, monstres désavoués par leurs parents et qui rampent dans l'ombre. On lui attribua ces satires sanglantes contre César Frégosse, contre Antoine de Leve, et contre Charles-Quint. On le fit l'auteur de ce testament ridicule qui déchire également le pape et l'empereur (8).

(1) *Libraria II.* Vinezia, 1555, p. 147.
(2) *Lettres d'Arétin*, t. VI, p. 7.
(3) *Lettres d'Arétin*, t. I, p. 320.
(4) *Lettres d'Arétin*, t. III, p. 137 ; t. IV, p. 104.
(5) *Lettres à l'Arétin*, t. II, p. 143.
(6) *Let.* in fine dei *Raggion.*, edit. 1660. Cosmopoli, p. 417.
(7) *Marescalco*, com., atto V, scena ultima.
(8) Il s'en défend vivement dans ses *Let.*, t. I, p. 76 ; t. II, p. 69.

On mit sous son nom, même après sa mort, un petit ouvrage intitulé *Dubbi amorosi,* auquel les vers suivants tiennent lieu de préface.

> Docteurs ès lois, sublimes ergoteurs,
> Qui connaissez le Grand Balde et Barthole,
> Qui nivelez le droit dans votre école,
> Expliquez-nous, magnanimes seigneurs,
> Ces doutes amoureux, source d'une querelle,
> Qui partage en ce jour P... et M.....

Le caractère de l'impression n'est pas d'Italie, et le style est du dix-septième siècle. Il contient trente-un huitains, suivis de seize problèmes et de leurs résolutions. On y a joint dix-sept sonnets dont quelques-uns pourraient bien être d'Arétin, et qui ont peut-être donné lieu à lui attribuer le tout.

Il servit encore de couverture à l'*Alcibiade fanciullo a la scuola di P. A.*, et on mit sur son compte le *Commento de la Grappa interno al Sonnetto, poiche mia Speme è longo à venire troppo, dove ciarlo e longo delle Donne e del mal francese. Mantoua*, 1545. L'auteur affecte de n'employer que les expressions dont Arétin s'est servi dans ses dialogues : mais ces ouvrages n'ont de commun avec lui que les obscénités dont ils sont remplis.

TABLE

LE DIALOGUE DU JEU OU LES CARTES PARLANTES

THÉATRE

LES LETTRES

APPENDICE

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le dix septembre mil neuf cent douze

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ — PARIS-VI[e]

Paraît le 1[er] et le 16 de chaque mois, et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

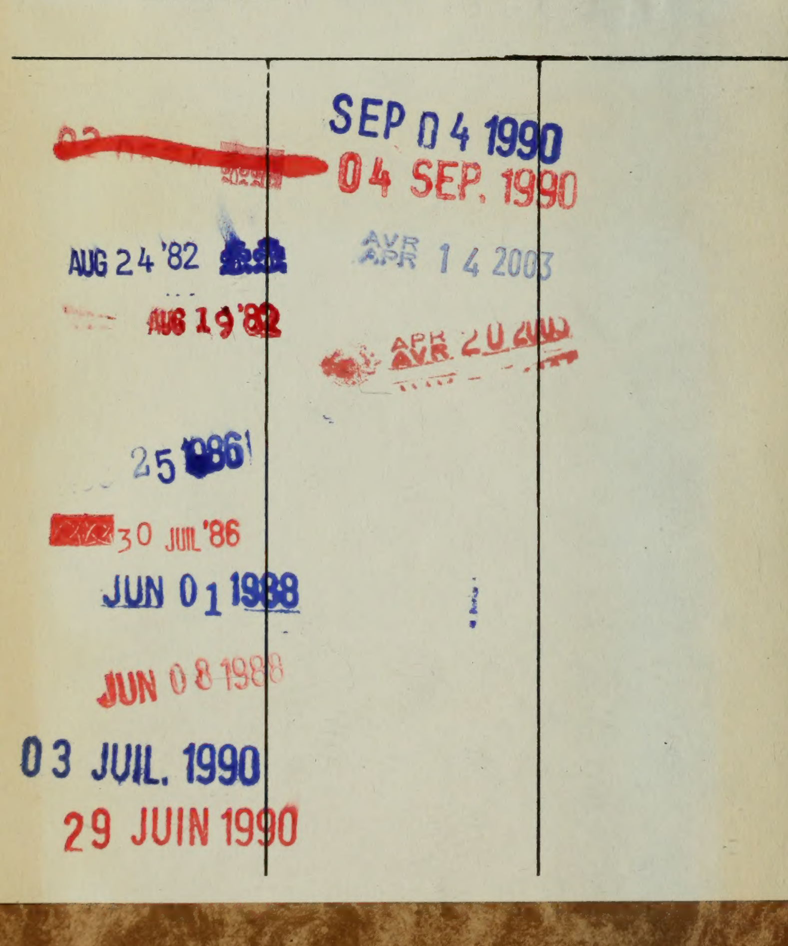
La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : D[r] Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique belge : G. Eekhoud.
Chronique suisse romande : Re. de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Giovanni Papini.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzewille
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

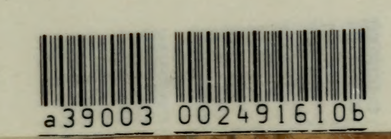
Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Un numéro	1.50	Un numéro	1.75
Un an	25 fr.	Un an	30 fr.
Six mois	14 »	Six mois	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois	10 »

Poitiers — Imprimerie du Mercure de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.



SEP 04 1990
04 SEP. 1990
AUG 24 '82
AVR APR 14 2003
AUG 19 '82
30 JUIL '86
JUN 01 1988
JUN 08 1988
03 JUIL. 1990
29 JUIN 1990


a39003 002491610b

